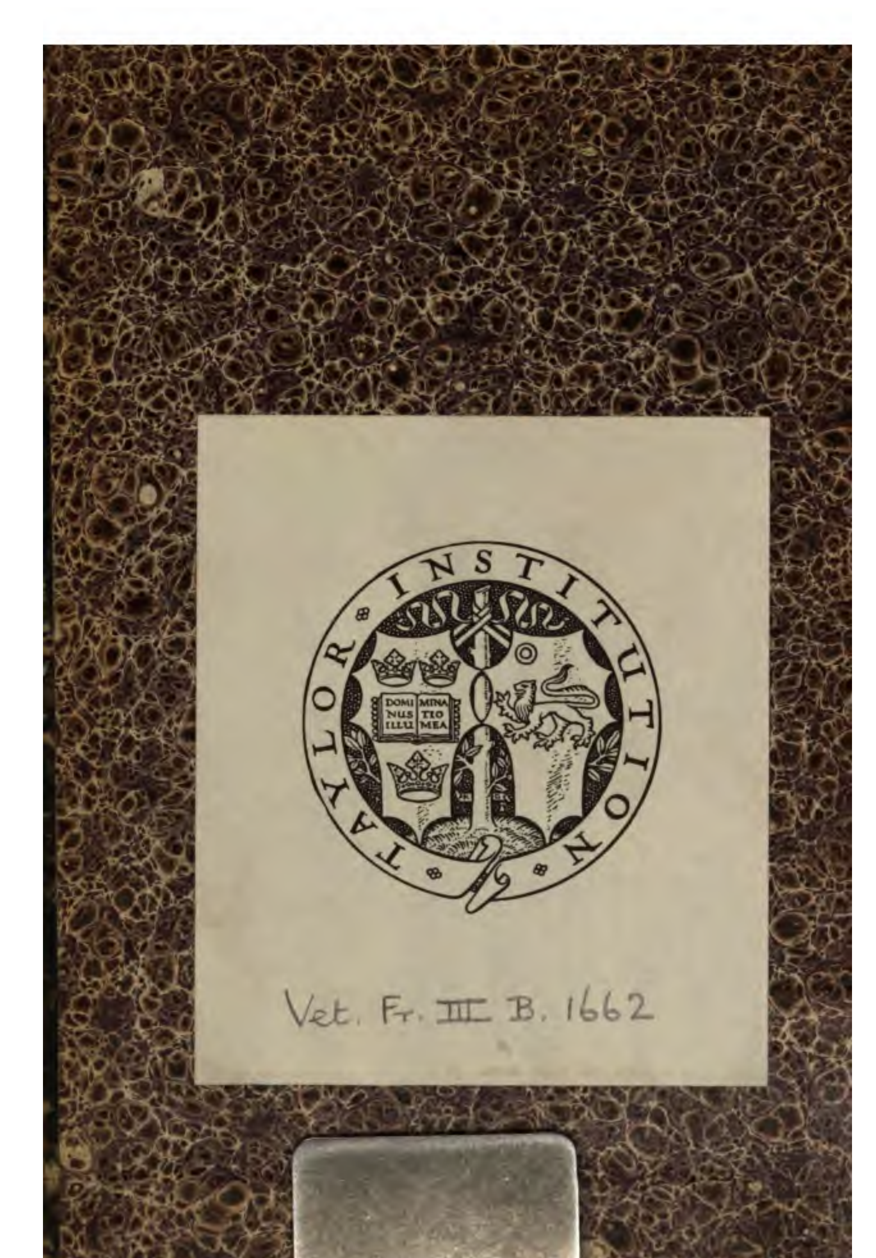



TAYLOR · INSTITUTION
DOMI NUS ILLU MINA TIO MEA



DE NEUF HEURES A MINUIT

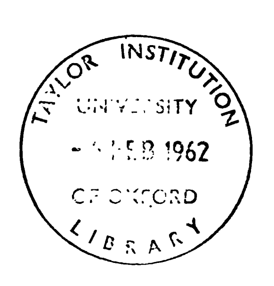
PARIS. — TYP. SIMON RAÇON ET Ce, RUE D'ERFURTH, 1.

LÉON GOZLAN.

DE NEUF HEURES A MINUIT

PARIS
VICTOR LECOU, LIBRAIRE-ÉDITEUR
10 — RUE DU BOULOI — 10

MDCCCLII



Dans sa marche rapide, et l'on pourrait ajouter circu·culaire, car tout ce qui a été revient, le temps a presque changé la physionomie entière de nos mœurs. Sous Louis XIII les procureurs allaient plaider au Châtelet, même l'hiver, à trois heures du matin; pendant le règne de Louis XIV on dînait à midi; sous Louis XV on soupait à l'heure où depuis longtemps on dort aujourd'hui. Quelles révolutions n'ont pas éprouvées nos costumes depuis la cotte de mailles jusqu'au paletot de ces dernières années? Comparez la langue que parlait Montaigne avec celle de Pascal; essayez d'appliquer à la lecture de Ronsard l'attention facile et presque involontaire qui suffit à la lecture des poésies modernes. Et nos lois?

et nos coutumes? et nos goûts? Partout générations d'hommes et d'idées, de sentiments et de formes, qui meurent à côté d'autres générations d'idées et d'hommes, qui germent pour s'épanouir au soleil et mourir à leur tour.

Une seule habitude a résisté, et résistera au milieu de ces écroulements successifs de la vie sociale : c'est celle de faire succéder aux nombreuses fatigues, aux mille douleurs, aux déceptions infinies de la journée, le bon repos de la veillée; de la veillée auprès du feu, l'hiver; l'été, sous le platane ou l'acacia plantés devant la porte.

On veille dans nos riantes contrées du Midi, où vivre c'est parler, causer, discuter, raconter sans cesse; on veille dans nos provinces du Nord, où la parole, plus lente, plus recueillie, cache aussi des sentiments plus fermes et plus profonds.

C'est de neuf heures à minuit que la veillée, depuis longtemps commencée déjà, ouvre aux causeurs la lice des beaux récits, des vieilles légendes rouillées, des anecdotes merveilleuses, des contes familiers, et qu'on écoute la lecture des romans : les romans, histoire de la vie. Et pendant ces trois ou quatre heures, celui qui parle ou qui lit et ceux qui écoutent oublient, dans cette douce intimité, tous les deuils du passé et toutes les

tristesses du lendemain. Heureux ceux qui oublient ! non moins heureux ceux qui font oublier, qui peuvent faire du présent une belle fleur isolée dont on n'aperçoit pas les racines difformes qui plongent dans la boue.

Nous voudrions être de ces conteurs-là, un de ces enchanteurs qui font oublier les heures mauvaises ou maudites — et il y en a tant dans la vie ! — à ceux qui viennent, à la fin du jour, se reposer sous l'arbre paternel ou au coin du foyer domestique après la lassitude du travail.

Le lecteur attribuera à ce désir bien ambitieux, mais bien doux, le titre que nous donnons à cette nouvelle réimpression de nos contes et de nos nouvelles.

La Marguerite des Marguerites, l'adorable sœur de François Ier, elle qui s'y connaissait mieux que qui que ce soit au monde, disait un jour à Clément Marot : « Mon gentil poëte, savez-vous bien ce que je désire- « rais le plus faire au monde s'il m'était donné un jour « d'y revenir ? — L'amour, dit naïvement Clément Marot. « — Non ! écrire des contes. — Et puis ? demanda en- « core plus naïvement Marot. — Et puis..... en enten- « dre raconter, dit la Marguerite des Marguerites. »

LÉON GOZLAN.

LES PETITS MACHIAVELS.

SUZON LA CUISINIÈRE.

La neige couvrait la campagne qui s'étend de Lieursaint à Melun ; chaque arbre offrait un brillant rameau de cristal, auquel le soleil couchant venait attacher des milliers de petits lampions rouges, bleus, verts et violets. Le froid était vif et cassant. Pas un oiseau ne rayait l'espace. A des distances perdues, des lignes de fumée montaient lentement dans l'air en forme de tire-bouchons, et accusaient quelque reste de vie sur la terre muette et glacée. Quel charme n'a pas ce sommeil de la nature! Comme l'homme, que ne viennent plus distraire le feuillage des arbres, le bruit des ruisseaux, l'éclat des prairies, le chant des oiseaux, la conversation des êtres créés, aime à rentrer en lui et se sent sérieusement heureux en goûtant ces deux puissantes jouissances du cœur et de l'esprit : se souvenir et imaginer, regretter et espérer encore ! J'ai toujours con-

sidéré l'hiver comme un oncle qui vous fait la morale, mais dont on doit hériter.

Au milieu de ces grands carrés bien nivelés et polis, où Napoléon aurait rêvé quelque plan de bataille, on distinguait, aux larges lames de lumière horizontale partie du disque solaire, des touffes d'arbres, des toits de plomb, un grand développement de murs et de grilles de fer. En approchant, le vieux château de Chandeleur se montrait, derrière sa porte rouillée et à l'extrémité de ses triples allées de tilleuls et de marronniers, dans toute sa magnificence architecturale. Il était sombre comme la saison, et en parfaite harmonie avec le ciel gris qui lui servait de fond et de voûte. Décembre, s'il eût été seigneur de l'endroit, n'aurait pas choisi de plus convenable demeure. Pas de lumière aux deux étages dont il se couronnait sous sa toiture d'ardoise diagonale. Les deux girouettes, plantées dans le cœur de deux bouquets de plomb, gémissaient comme deux orfraies aveugles.

Le château de Chandeleur était pourtant habité par un des plus braves et des plus joyeux gardes du corps du temps de la Restauration. C'était là qu'après les plus hardies équipées le commandant Mauduit de la Vallonnière était venu cuver ses amours, ses duels, ses intrigues, nous n'ajouterons pas et ses dettes, car il avait toujours été trop riche pour en faire, malgré ses effrayantes prodigalités. On ne lui avait connu qu'un seul défaut, dont il s'était sans doute corrigé en quittant la cour, le monde et les plaisirs : c'était celui de montrer une excessive vivacité dans ses colères jalouses, de mettre un peu trop sa cravache au service de sa main, et sa main au service de ses disputes intérieures avec ses maîtresses. Chacune d'elles pouvait dire, en indiquant une oreille déchirée, le front coupé d'une ligne bleue ou le cou estompé d'une marque nébuleuse :

« J'ai servi sous le commandant Mauduit de la Vallonnière ; j'ai été aimée de lui. » Il n'était pas moins aimé, en effet, de toutes ces charmantes femmes, ses victimes. Comme elles le regrettaient en parlant de lui ! Il est vrai qu'il représentait le passé pour elles, et le passé est un si beau jeune homme ! Le commandant, c'était les bals de Saint-Cloud, de Saint-Germain et du Pecq ; les promenades enchantées de Tivoli, à travers ces petites allées de myrtes où il faisait si sombre ; les loges mystérieuses à Feydeau, les soupers chez Baleine, les folies de carnaval pendant les premières années du mariage de la duchesse de Berry, qui aimait tant qu'on s'amusât autour d'elle ; enfin, le commandant Mauduit leur rappelait vingt-cinq ans, la jeunesse, l'amour, le bonheur. Tout avait disparu ou était sur le point de disparaître, excepté le commandant, retiré dans son beau et sévère château de Chandeleur, au bout du monde ou aux portes de Paris, selon qu'il le voulait ; mais tout fait croire qu'il préférait être au bout du monde, car il allait à peine deux fois par an à Paris, et encore était-ce pour des affaires indispensables, pour donner une signature à son notaire ou se présenter chez son avoué.

On ne s'expliquait pas entièrement, par l'effet seul d'une bouderie légitimiste, cette séquestration absolue après une vie aussi accidentée que la sienne. Peu à peu, presque tous les partisans de la branche aînée avaient fait leur soumission : ceux-ci ouvertement, ceux-là à la suite de tous les délais hypocrites à l'usage des consciences étroites. Le commandant de la Vallonnière demeurait donc évidemment loin de Paris à cause d'un motif tout à fait étranger à l'opinion qu'il professait en politique. Quel est donc ce motif? se demandaient ses nombreux amis, ses anciens compagnons de fêtes, et toutes ces femmes char-

mantes dans le souvenir desquelles il n'avait pas été remplacé depuis bientôt huit ans. Encore s'il était marié, nous comprendrions; si même il vivait dans son château avec la dernière représentante de quelque passion; mais nous connaissons, se disaient ses amis et ses amies, toutes les passions sabrées par le commandant. Lui, grand Dieu! s'enfermer entre quatre murs pendant huit ans avec une femme! Mais la supposition serait encore absurde en lui accordant huit femmes, et en admettant qu'il n'aurait eu qu'une seule année à demeurer avec elles. Il n'était pas aussi facile qu'on se l'imaginera peut-être d'arriver à un complet éclaircissement par le fait très-naturel et très-simple d'une visite à son château de Chandeleur. Comme il n'invitait personne, personne ne croyait convenable de se rendre importun dans le but de satisfaire une curiosité qu'il aurait devinée. On regrettait donc beaucoup l'énigmatique commandant Mauduit de la Vallonnière en attendant qu'on l'oubliât.

Au moment où le soleil s'éteignait dans une mer de neige, une petite voiture s'arrêtait à la grille du château, qui s'ouvrit quelques minutes après. Le bruit des roues brisant les milliers d'aiguilles glacées amoncelées dans la grande avenue se fit entendre dans la solitude, et se perdit bientôt au milieu de l'immense silence répandu sur la campagne. La nuit d'ailleurs attachait déjà ses longs fils d'araignée aux branches noires du parc.

— Qui dois-je annoncer? demanda un domestique au voyageur descendu de voiture.

— M. de Morieux, répondit celui-ci avec une visible hésitation. Oui, M. de Morieux.

Puis, se tournant vers son domestique, le voyageur lui dit :

— Attendons. Peut-être repartiras-tu tout seul; peut-

être nous en irons-nous ensemble. Cela dépend d'une circonstance... Donne-moi toujours mon manteau, pour que je n'aie pas l'air de m'implanter ici.

M. de Morieux achevait à peine sa phrase qu'il entendit une voix qui venait du fond de plusieurs pièces et qui chantait, sur l'air de chasse si connu sous le nom de la Saint-Hubert :

Vive! vive l'ami Morieux!
Ah! dois-je en croire
Mes deux
Yeux!
Vive! vive l'ami Morieux!

— Je reste, dit aussitôt M. de Morieux à son domestique. Pars.

— Quand faudra-t-il venir chercher monsieur?

— Jamais, dit le commandant en prenant son ami entre ses bras et en l'embrassant à plusieurs reprises.

— Je t'écrirai.

— On t'écrira, dit le commandant.

— Oui, monsieur le commandant.

— A propos, il me semble, reprit le commandant, qu'il fait bien froid pour t'en aller à Paris à cette heure et sans avoir rien pris. Rentre ton cheval, et va ensuite te chauffer, souper et te coucher. Tu ne t'en iras que demain... Ça t'arrange-t-il, Morieux? C'est que, si cela ne t'arrangeait pas, cela me serait parfaitement égal.

Les deux amis regagnèrent une vaste pièce placée du côté du parc, et se laissèrent tomber tous les deux dans d'immenses fauteuils de campagne, devant un feu en train de consumer une demi-voie de bois.

Dans le premier moment, ils ne trouvèrent rien à se dire, tant ils éprouvaient une joie vive et cordialement

vraie à être ensemble après huit ans de séparation. Le cœur a des éclairs, mais pas de logique. Ils ne savaient par où commencer le long poëme de l'absence. Enfin, après s'être jetés une troisième fois dans les bras l'un de l'autre, M. de Morieux dit au commandant Mauduit :

— Tu es heureux, toi?

— Ne le serais-tu pas, mon ami?

— Ne parlons pas encore de moi. Tu es heureux, n'est-ce pas?

— Mais oui, très-heureux.

— Tu as renoncé au monde?

— Comme un cénobite.

— Un cénobite retiré dans un bon château.

— Excellent.

— L'été, tu pêches?

— Oui, je pêche... qui l'aurait dit?

— En automne, tu chasses?

— Beaucoup.

— Ton parc est giboyeux?

— Extraordinairement.

— L'hiver, tu te recueilles auprès de ton feu, ou bien tu visites tes voisins. De braves gens, sans doute?

— Oui, mon ami.

— Ah! voilà le bonheur! tu l'as pris au gîte.

— Je le crois.

— Et tu l'as trouvé, parce que tu es devenu sage.

— Pas plus qu'un autre, mon cher de Morieux.

— Je te demande pardon, plus sage mille fois qu'un autre, que tous tes amis, que moi surtout; tu as compris que Paris ne vaut rien à une certaine époque de la vie et quand on y a vécu comme nous. Y vivre garçon, c'est être chaque jour, chaque heure, martyr de son impuissance à suivre les autres, de plus jeunes qui viennent vous rem-

placer; y vivre marié?... mon ami, je te savais brave, aimable, spirituel, mais je ne te croyais pas du génie. Tu as du génie...

— Morieux, chez les anciens, l'hospitalité se donnait pour rien; est-il d'usage maintenant, chez nous, de la payer d'avance par des compliments comme celui que tu m'adresses, ma parole d'honneur, je ne sais pourquoi?

— Tu as du génie, commandant, répéta de Morieux en s'agitant comme un homme très-affligé de ne pas en avoir.

— Voyons, mon bon ami, dit le commandant en passant amicalement son bras autour du cou de M. de Morieux, qu'entends-tu par ces paroles, où je vois moins, avec raison, l'intention de me faire une flatterie que celle de te plaindre indirectement du sort. Si ce que je vais te dire te fâche, tant pis, mais je le dirai toujours. Je t'ai connu banquier.

— Oui, mon ami.

— Très-riche.

— Je suis plus riche que jamais.

— Alors, qu'ai-je donc que tu n'aies pas, qui te fasse envie, que je puisse te donner? Es-tu jaloux de mes chevaux gris? mais tu en as aussi; de ce coup de sabre que j'ai rapporté de la guerre d'Espagne, ou de ces deux dents qui me manquent?

— Mon ami, s'écria de Morieux, tu n'es pas marié, voilà ton bonheur; tu ne t'es pas marié, voilà ton génie.

— C'est donc cela?

— C'est cela, mon ami. Et n'est-ce pas assez?

De Morieux laissa tomber sa tête sur sa poitrine, et il garda cette attitude pensive jusqu'à ce que le commandant lui dît:

— Si je ne me trompe, tu as pourtant épousé une personne que tu aimais beaucoup.

— Mais pourquoi l'ai-je aimée? s'écria de Morieux comme un homme qui peut enfin parler, s'alléger d'un lourd et long silence, pourquoi l'ai-je épousée? Est-ce pour sa dot?

— Je crois qu'elle n'en avait pas...

— Pas le sou, mon ami. Est-ce pour son héritage? mais elle n'a rien à espérer.

— Madame de Morieux, interrompit le commandant Mauduit, qui ne voulait pas se faire d'avance l'approbateur de toutes les récriminations du mari contre la femme, est une fort belle et fort aimable personne...

— Je ne dis pas non; mais tu sais mieux que personne, mon ami, que ce n'est ni toi, ni moi, ni nos amis qui pouvions nous marier pour l'unique plaisir de ravir une jolie femme au monde et aux salons. Nous n'avons jamais fait la guerre à si haut prix.

— Sans doute...

— D'ailleurs quelle gloire raisonnable y avait-il à enlever madame de Morieux, demoiselle, au rang plus que modeste où elle est née?... Tu sais qu'elle est la fille d'un de mes fermiers.

— Qu'importe, si tu l'aimais?

— Mais il importe beaucoup.

— Mais non!...

— Mais si!...

— Comment?

— Tout mon malheur vient de là.

— Ton malheur?

— Un malheur qui m'a fait quitter ce matin même ma maison comme un fou, comme un désespéré, comme un homme décidé à s'exiler, à se noyer peut-être, si à la douleur que j'éprouve avait dû se joindre par hasard celle d'être mal reçu chez toi!...

— Est-ce que c'était possible? Mais dis-moi... C'est-à-dire dis-moi, si tu le juges convenable, car tu ne me dois aucune confidence...

— Au contraire. Tes conseils...

— Je n'ai pas grande expérience en ménage, mon pauvre ami.

— Heureusement pour toi! Le cœur de l'ami me suffira.

— Alors, puisque tu le veux, répliqua le commandant en croisant les jambes, je t'écoute. Mais à propos, se reprit-il vivement en les décroisant et en se levant, il faut souper ou dîner, et, pour dîner ou souper, il est nécessaire que je donne mes ordres. Permets.

Le commandant sonna; un domestique vint.

— Mistral, monsieur dîne avec moi.

— Ah! monsieur dîne avec vous.

— Oui... Qu'y a-t-il ici?

— Mademoiselle Suzon a ordonné avant de partir...

— Il ne s'agit pas de mademoiselle Suzon, mais de nous faire à dîner. Au surplus, ajouta le commandant, voici le menu; on l'exécutera à la lettre.

— Oui, monsieur, à la lettre.

— Des petits pâtés...

— Des petits pâtés, dites-vous?

— Des petits pâtés, insista sèchement le commandant. Une truite saumonée.

Mistral regarda son maître avec étonnement.

— Une truite saumonée, répéta celui-ci en ajoutant : un coq de bruyère.

— Un coq!

— Ce qu'il y a de plus coq! Entends-tu?

De Morieux restait méditatif; il n'entendait pas un mot de ce que disait le commandant à son domestique.

— Mais, monsieur le commandant, le bouilli d'hier?

— Tu le mangeras, répondit Mauduit en pinçant si vivement l'oreille de Mistral, que celui-ci devint rouge comme une grappe de groseille de l'arrière-saison.

— Un faisan truffé.

— Un faisan! Mais, monsieur le commandant...

— Deux faisans.

— Et truffés?

— Bourrés de truffes comme un mortier. Entends-tu?

— J'entends, monsieur le commandant. Mais mademoiselle Suzon avait dit pourtant qu'on arrangerait ce restant de veau...

En appuyant le pied du fauteuil sur l'orteil de Mistral, le commandant apprit à son maître Jacques à ménager ses commentaires, et à ne mêler, en ce moment, aucun nom propre à la conversation.

— Après, nous aurons une entrée de champignons.

— Oui, monsieur le commandant.

— Une salade de homards.

— Mais, monsieur le commandant, il faudra aller chercher toutes ces choses-là à Paris.

— Eh bien! dit le commandant, qui, pas à pas, avait poussé Mistral près de la croisée du salon et assez loin de la cheminée pour que de Morieux n'entendît presque rien; on ira à Paris, on ira à Paris.

— C'est bien loin; il est tard.

— On prendra des chevaux à la poste.

— Des chevaux de poste pour un homard.

— Pour mon plaisir.

L'oreille gauche de Mistral subit le pincement douloureux de l'oreille droite.

— Ce n'est pas tout.

— Quoi encore, monsieur le commandant?

— Je veux les plus beaux fruits de Chevet ; quelques ananas...

— Mademoiselle Suzon avait dit que les noix qui sont dans le grenier, et qui commencent à moisir, seraient mangées...

— Te tairas-tu ?

— Je me tais, monsieur le commandant.

— Pour vins, nous aurons du volney, du chambertin, du château-margaux, du champagne et du vin du Rhin.

Mistral, qui était Marseillais, comme son nom l'indique, fit un signe de croix.

— Et des liqueurs à l'avenant.

— A l'avenant ! murmura Mistral, qui crut qu'*à l'avenant* était le nom d'une liqueur très-chère et très-rare.

— Va-t'en maintenant.

Bouleversé, Mistral se retirait ; le commandant le rappela.

— Nous souperons à onze heures.

— A onze heures !

— Oui, monsieur Mistral.

— Vous ne vous coucherez donc pas à neuf heures ?

— Apparemment, admirable et stupide Marseillais, digne de représenter au côté droit de la Chambre, près des marchands de sucre, ton honorable département.

La tête basse, la stupéfaction écrite sur tous les traits, Mistral sortit du salon pour aller remplir les ordres du commandant, ordres qui effrayaient son imagination, troublaient ses habitudes, à ce point qu'il se retourna pour s'assurer que c'était bien son maître de tous les jours qui les lui avait donnés.

— Nous souperons à onze heures, Morieux, dit le commandant à son ami en reprenant sa place auprès de lui.

— Quand tu voudras.

— Maintenant, je t'écoute. Allume d'abord ce cigare.

Et de Morieux continua ainsi le récit de ses tribulations conjugales :

— Tu comprends donc, commandant, que je n'ai épousé Lucette ni pour sa beauté, quoiqu'elle soit réelle, ni pour sa fortune, ni pour ses espérances, ni pour rien de ce qui fait aujourd'hui qu'on se marie à Paris quand on a mon nom et ma position sociale. J'étais fatigué, harassé du monde...

— Comme moi, murmura tout bas le commandant.

— Fatigué de la vie de restaurant...

— Comme moi.

— Fatigué, accablé des soirées au club, à l'Opéra, dans les cercles...

— Comme moi.

— Lassé du jeu, des intrigues des autres et des miennes.

— Comme moi, toujours comme moi.

— Accablé, ennuyé des succès mêmes que j'obtenais de mes quelques avantages d'homme riche, d'homme lancé, et peut-être aussi d'homme assez agréable, puisqu'il faut tout dire dans cette confession...

— Toujours comme moi.

— Mais toi, s'écria de Morieux, toi, tu ne t'es pas marié, et moi... Enfin, je poursuis. J'avais trente-huit ans ; continuer la vie que nous menions depuis douze ou quinze ans me paraissait aussi impossible qu'il nous aurait paru impossible d'y renoncer lorsque nous étions en train d'en jouir. D'ailleurs nos amis se détachaient l'un après l'autre de ce faisceau que nous formions et que nous pensions si follement devoir toujours se tenir debout et fleuri comme un mai de village. Constantin occupait son consulat en Amérique, de Rostainger ne quittait plus ses terres de la Bourgogne, Villefeuille se mourait du foie; Champloux,

l'excentrique Champloux, avait été obligé, depuis la mort de son oncle, de se mettre à la tête de sa manufacture de Choisi-le-Roi; toi-même, tu préludais déjà à l'exil où tu as fini par te confiner : qu'allais-je devenir? et puis... et puis...

— Et puis, il faut bien le dire, interrompit le commandant, et puis tu avais trente-huit ans; et, quand a comme nous tenu longtemps la campagne, vieilli au service, trente-huit ans vous font trouver l'oreiller agréable et le coin du feu fort doux; je sais qu'il y a des exceptions.

— C'est parce que je n'étais pas une de ces exceptions, c'est parce que je ne voulais pas en être une, car on est un peu ce qu'on veut, que je ne me sentais pas le courage de vivre en garçon : toi, tu as eu cet admirable courage...

— Ne parlons pas de moi.

— Monsieur, vint dire tout bas Mistral à l'oreille du commandant, mademoiselle Suzon a emporté la clef de l'armoire où est le sucre.

— Je crois que celle-ci ouvre cette armoire. Tiens, sers-t'en et sors.

— Il fallait bien...

— Va-t'en!

— Oui, monsieur.

— Ne te gêne pas, commandant; un maître de maison n'a pas de permission à demander.

— Non, ce n'est rien : une femme de confiance que j'ai ici pour diriger le château est allée pour quatre jours à Melun, et les domestiques ne savent rien faire quand elle n'est plus là. Mais continue.

— La fille d'un de mes fermiers, Lucette Vernon, était venue quelquefois chez moi pour me payer les rentes de son père. Sa naïveté, sa grâce villageoise, son charmant naturel, sa modestie, m'avaient frappé. Lorsque je vins à

m'occuper sérieusement de ménage, je dus, tu le supposes, passer en revue non pas les femmes que j'aimais le plus, car nous en étions arrivés à ne pas aimer beaucoup, tu le sais, commandant.

— Ce n'est que trop vrai.

— Eh bien! je te dirai, pour abréger ce récit, que je n'en vis pas, parmi celles qui pourraient peut-être m'aimer, de plus convenablement placée que Lucette Vernon. Elle m'aimerait pour moi, j'avais été très-utile à son père pendant trois mauvaises années de récolte; j'avais fait avoir à sa mère un débit de poudre rural; c'est grâce à moi que son frère avait été libéré du service militaire; enfin, en l'épousant, je lui reconnaissais deux cent mille francs, et lui donnais pour faire son trousseau vingt mille francs comptant.

— Paysanne, épouser un gentilhomme riche, qui fait de la banque pour se distraire, qui possède, car tu as cela au moins, trente mille livres de rente, c'est faire un assez beau rêve. Mais ce que je ne comprends pas, mon cher de Morieux, poursuivit le commandant, c'est que tu aies fait sans amour, sans violent amour de ton côté, un pareil mariage.

— Mon cher, l'amour serait venu, j'en suis sûr, sans ma mauvaise étoile.

— Ah! il y a une étoile? Et où la places-tu? Voyons cette étoile.

— Ce qui me fit faire ce mariage est la même cause, mon ami, qui rend si cher à l'homme qui a longtemps voyagé le coin du foyer; la cause qui porte naturellement l'homme qui a fait excès du vin à boire de l'eau; la cause qui veut que toi-même, car je te citerai toujours comme exemple, sois venu ici te reléguer au milieu de deux ou trois forêts, à six lieues de Paris, et au fond d'un vieux

château à machecoulis. Les femmes du monde m'avaient blasé ; une femme de la campagne, pensai-je, me soufflera une seconde vie, changera mes horizons, comme disent les poëtes, et d'autres sensations me rendront le cœur meilleur et l'esprit plus content. Enfin j'avais arrêté d'épouser une femme simple. Qui mieux choisir que Lucette? Pour que ma transformation fût complète, je me promis de me faire simple comme elle dans la vie nouvelle que j'allais lui devoir. Ceux qui le trouveraient mauvais détourneraient la tête. Je résolus, en l'épousant, de voir ses parents, de me lier le plus intimement possible avec son père, le fermier, avec son oncle, qui a une scierie de planches sur l'Étampes, avec ses cousins, des meuniers, des marchands de blé, des marchands de fourrages. Tu souris...

— Un peu... Je vois venir...

— Tu ne vois rien venir, je te l'assure. Enfin j'épousai Lucette Vernon.

— Te voilà en plein fourrage, comme tu le désirais.

— Comme je le désirais. La lune de miel...

— Monsieur, vint dire une seconde fois Mistral au commandant, mademoiselle Suzon a aussi emporté la clef de l'armoire où l'on met l'huile et les épiceries.

Après avoir jeté à Mistral un regard qui l'eût fendu s'il eût été de marbre, le commandant lui dit, toujours sans être entendu de M. de Morieux :

— Qu'on aille acheter de l'huile au village, et délivre-moi de toi.

Mistral se retira très-peu rassuré.

— Tu disais donc que la lune de miel... reprit le commandant, cherchant à déguiser le plus possible la contrariété sous-marine que venait de lui causer Mistral.

— Que la lune de miel fut du meilleur miel. du miel de Narbonne. Mon bonheur le plus doux, le plus vrai, le

plus grand, je te l'avoue, fut de voir ma femme ne prendre aucun plaisir au luxe, à la splendeur dont elle se trouva tout à coup environnée et comme submergée. Il me sembla qu'elle regarda en pitié, qu'elle foula pour ainsi dire aux pieds, pour me servir de l'expression consacrée, les pompes du monde et ses magnificences. Allons, me dis-je, elle a fait la moitié du chemin qui doit nous mener tous deux à une félicité parfaite. Elle est d'une admirable simplicité. Il me reste à faire maintenant l'autre moitié du chemin, et je vais la faire. Tandis que ma femme est en train de dédaigner les séductions d'une société que j'ai dû lui montrer pour que la curiosité ne lui donnât pas plus tard le désir de la connaître, désir toujours dangereux quand il a été maladroitement comprimé, je vais, moi, de mon côté, compléter notre double éducation. Et je me rapprochai, ainsi que je me l'étais promis, de ses parents et de sa famille, bonnes gens, gens de la campagne. Je laissai ma femme à Paris, et j'allai résider avec quelque régularité au milieu de mes fermiers, m'associant à leur négoce, me familiarisant avec leurs habitudes, me levant de bonne heure, me couchant comme eux après la veillée, m'initiant enfin aux hommes et aux choses de cette autre société dont je voulais faire la mienne. L'apprentissage fut rude, mais j'espérais qu'il me récompenserait plus tard de ma patience, de mon dévouement, au bout duquel je voyais une existence calme, saine, heureuse, pour ma femme et pour moi. Cela valait bien quelques années de courage, quelques efforts de résignation.

— Quel âge avait ta femme quand tu l'as épousée? demanda le commandant.

— Seize ans.

— En sorte que, lorsqu'elle a eu dix-huit ans, tu en as compté quarante? dirait Mistral ou M. de la Palice.

— Mais oui.

— Ah! mon ami!

— Tu crois deviner, commandant?

— Je te devine. Couvre-toi.

— Tu ne devines pas du tout.

— Ainsi, tu n'es pas?...

— Non...

— Je ne suis que marié.

— Que marié?

— Ne trouves-tu pas que c'est assez?

— Alors, je ne devine pas.

— Écoute, commandant.

— Si je t'écoute!

Mistral entra pour la troisième fois au salon. La moustache pommelée du commandant se hérissa. Il se leva, et alla vers la porte pour empêcher son épouvantable Marseillais de s'approcher de la cheminée.

— Qu'y a-t-il encore?

— Il y a...

— Parleras-tu, bouche du Rhône?

— Il y a, monsieur, qu'il n'y a plus de bois pour faire le dîner, plus de braise, plus de charbon.

— Qu'est-ce que c'est qu'une pareille plaisanterie?

— Monsieur sait bien...

— Qu'est-ce que je sais?

— Que mademoiselle Suzon ne laisse jamais les combustibles à notre disposition.

— Elle aurait aussi emporté les clefs du bûcher?

— Oui, monsieur.

— C'est trop fort!

— Oui, monsieur, c'est trop fort.

— Qui te demande ton avis?

— Je croyais...

— Comment faire?

— On ne vend pas de bois ici...

— Enfonce la serrure du bûcher.

— Oui, monsieur.

— Écoute pourtant, Mistral, ajouta avec hésitation le commandant Mauduit.

— Je vous écoute, monsieur.

— Tâche qu'on ne voie pas trop que la serrure a été forcée.

— C'est bien difficile, monsieur le commandant.

— Faites comme vous l'entendrez. Demain, on fera venir un serrurier.

— De cette manière, dit Mistral, mademoiselle Suzon ne s'apercevra pas du gâchis.

— Imbécile! qui est-ce qui te parle de mademoiselle Suzon? Qu'a-t-elle à voir en ceci?

— Rien, monsieur, rien...

— Est-on allé à Paris chercher les comestibles que j'ai indiqués pour le souper?

— Vos gens sont à Paris en ce moment. Nous les attendons dans une heure.

— C'est bien. Tenez prêts les feux de la cuisine, puisque vous avez maintenant du bois et du charbon.

Mistral s'estima heureux d'être quitte à si bon marché de sa troisième apparition.

— Je me trompais, poursuivit de Morieux, quand je comptais recevoir ici-bas la récompense de ma peine, de celle que je prenais pour devenir fermier, marchand de bestiaux, de fourrages et de grains, comme mon noble beau-père et les excellents parents de ma femme. Il y avait à peu près trois ans que je menais cette vie pastorale, rurale et frugale, loin de Paris, où je ne venais guère que tous les quinze jours pour passer une semaine avec Lucette,

lorsqu'une fois la fantaisie me prit d'aller la voir sans lui annoncer ma bonne visite.

— Ah ! diable ! dit le commandant.

— Il était environ neuf heures du soir. J'entre chez moi en guêtres de cuir, en paletot de cuir laine, en chapeau rond, en gants de peau de lapin, Dieu me pardonne ! et avec une barbe de quatre jours. Et crotté ! Il avait plu depuis midi, et j'avais fait une partie de la route à cheval. Figure-toi dans quel état j'étais. Au bout du compte, j'étais comme un fermier que j'étais. Je traverse le corridor de mon hôtel, et que vois-je ? des pots de fleurs posés sur chaque marche de l'escalier, des bougies partout. Me serais-je trompé de maison ? Mais non, je reconnais mes domestiques. Ils sont en livrée neuve. Eux, c'est autre chose, ils me reconnaissent à peine. « Ah çà ! leur dis-je, qui fête-t-on ici, s'il vous plaît, bonnes gens ? — Qui ? mais tout le monde. Vous donnez une grande soirée. — Je donne une grande soirée ? — Oui, monsieur, les voitures vont venir dans une heure. Hier, vous avez aussi donné un grand souper. D'ailleurs, toutes les semaines il y a pareille fête chez vous. — Toutes les semaines ! — Oui, monsieur. — Et depuis combien de temps ? — Depuis deux ans environ. » Je croyais rêver. La phrase est très-banale, mon cher commandant, mais je n'en sais pas de plus vraie pour peindre ma situation d'esprit en ce moment. « C'est parfait, dis-je aux domestiques ; conduisez-moi vers madame. — Impossible en ce moment, madame se fait coiffer. — Mais non, dit un autre valet du haut de l'escalier, le coiffeur est parti depuis un quart d'heure. — En ce cas, conduisez-moi vers madame. — Ah ! non, dit le second valet. celui qui venait de parler : madame est en train de répéter son fameux pas avec son maître de danse ; et elle ne veut pas qu'on la dérange quand elle étudie ; elle répète un

pas fort difficile qu'elle doit danser ce soir. — Ah ! madame apprend à danser. — Oh ! monsieur, madame danse à ravir, vous la verrez ce soir. » Comme traqué entre les appartements de ma femme, où je ne pouvais pas entrer, et les personnes qui arrivaient, je courus dans la cuisine pour me cacher et attendre que ma femme voulût me recevoir.

— Quelle révolution ! mon pauvre Morieux.

— Foudroyante, mon bon ami. Enfin je suis introduit auprès de ma femme, qui s'excuse de son mieux en me disant qu'elle ne savait pas que je dusse venir, que sans cela... que, d'ailleurs, je suis le bienvenu. « Faites comme chez vous », me dit-elle en souriant, à moi planté devant elle, dans le costume que je t'ai décrit. J'avais l'air d'un fermier de la Beauce ou du Gâtinais venant à une heure indue lui payer son fermage. Je pus pourtant lui dire : « Est-ce bien vous ? — Comment ! si c'est moi ? Je suis moi comme vous êtes vous. — Mais vous voilà une femme du monde ? — Pas tout à fait. » Je t'assure, cher commandant, qu'elle était modeste dans sa réponse. Ma femme était éblouissante de beauté, de jeunesse, de distinction, belle autant que j'étais affreux. Les rôles étaient changés. « Mais, madame, je vous ai épousée pour votre simplicité ! m'écriai-je. — Et moi, mon ami, me répondit-elle, pour votre bon ton, pour votre excellent goût, pour votre esprit, pour vos manières, que je me suis efforcée d'imiter, je n'ose pas dire acquérir. » Et, ayant dit cela, elle me tendit une charmante main divinement gantée, où il me fallut un effort surhumain pour laisser tomber la mienne gantée de peau de lapin. Elle reprit doucement, et d'une voix agitée par le plaisir qui l'appelait, l'attirait dans ses salons : « Je ne vous ai pas contrarié lorsque vous avez voulu devenir gros fermier ; pourquoi trouveriez-vous

mauvais, mon bon ami, que je sois passée grande dame? Où est le mal? » Commandant, qu'aurais-tu fait à ma place?

— Le coup est trop extraordinaire pour qu'on n'en soit pas étourdi. Je ne sais ce que j'aurais fait. Et toi, enfin, quel parti pris-tu?

— Je me résignai, non pas à me montrer à la soirée de ma femme, mais à rester cette nuit-là chez moi. Je me plaçai derrière une porte en glace à travers les rideaux de laquelle je voyais tout sans être vu; ce léger obstacle ne m'empêchait pas non plus d'entendre. La soirée fut extrêmement brillante. Je ne te la décrirai pas; nous avons assez vu de soirées; mais ma femme surpassa tout ce que dans notre temps nous avons connu en amabilité, coquetterie du monde, intarissables agréments d'esprit, éclat, facilité de maintien; elle chanta à ravir, dansa à ravir... ma femme, qui avait appris à chanter et à danser!... et cela sans cesser de faire les honneurs de sa maison avec la dignité et l'expérience d'une douairière! Comment avait-elle appris tout cela?

— Parbleu! pendant tes absences, pendant que tu t'exerçais à devenir fermier.

— En trois ans, mon ami; mais en trois ans!

— Au besoin, mon cher Morieux, elle l'eût appris en trois mois, en trois jours! les femmes!

— Mais la mienne, mon ami! Tu comprends, commandant, que le lendemain je cherchai à savoir si la révolution morale était aussi profonde que j'avais lieu de le craindre. Je ne me convainquis que trop de la justesse de mes craintes. Ma femme était une autre femme, comme moi j'étais devenu un autre homme. Je lui demandai si elle comptait continuer le genre d'existence dont elle m'avait offert la veille un si brillant échantillon. Sa réponse

fut nette. « Depuis que j'ai l'honneur de porter votre nom, me dit-elle, je ne mène pas une autre existence ; c'est la vôtre, c'est celle de tous vos amis, de leurs femmes, avec lesquelles vous m'avez mise en rapport pour les imiter, je présume. Quant aux talents d'agrément que j'ai acquis, je n'ai souhaité de les avoir que pour vous faire honneur. Les posséder m'a paru l'accomplissement d'un devoir commandé par l'obscurité de ma naissance ; c'est une espèce de dot que j'ai voulu vous apporter après le mariage.—C'est très-bien, madame, répondis-je, continuez donc à vivre de la même manière, puisque vous vous justifiez si bien ; mais permettez-moi de ne pas changer non plus la mienne. — Puisqu'elle vous plaît...—Oui, elle me plaît, » répliquai-je avec humeur. Et depuis lors, mon ami, devant ma femme, aux yeux de laquelle je n'ai pas voulu jouer le rôle d'un homme qui s'est imposé la tâche de changer de caractère, de mœurs, de costume, sans autre profit que de lui paraître souverainement bête, devant mes amis qui m'auraient trouvé encore plus ridicule, devant le monde, ce monde que tu connais aussi bien que moi et qui ne pardonne pas, il m'a fallu persister dans le travestissement que j'avais pris pour me placer au niveau de ma femme, c'est-à-dire conserver mon caractère et mes habitudes de fermier. Depuis cinq ans, je joue cette comédie ; mais le rôle m'écrase, il me rend tantôt stupide, tantôt furieux. Mon caractère s'est aigri, celui de ma femme n'est pas devenu meilleur ; elle s'est créé un monde, une société à part. Dans ce monde, je suis forcément lourd, déplacé, triste, malheureux, prêt à chaque instant à revenir, fût-ce au prix de ma honte, à mon ancien genre de vie, pour montrer à ma femme que je puis encore lui donner des leçons d'élégance, de bon ton, ou bien à la renvoyer, comme je l'en ai menacée l'autre jour, à sa charrue, à sa ferme, à son troupeau. C'est mal, très-mal, je

le sais, commandant; mais, si tu étais dans ma peau, tu saurais ce que j'ai enduré pour en venir là.

— Je ne dis pas...

La figure du commandant se rembrunissait depuis quelques minutes.

— Et tu ne sais pas tout!

— Quoi donc encore?

— Ce matin, elle m'a demandé d'aller au bal de la cour.

— Eh bien?

— Est-ce que je puis aller à la cour, moi? à un bal des Tuileries! Après huit ans du métier que je fais, moi endossant l'habit à la française, chaussant l'escarpin verni, étalant le bas de soie... Ah! comme on rirait... Et je ne veux pas qu'on rie! « Puisque vous refusez de m'accompagner, m'a dit alors ma femme, je me présenterai toute seule, comme une veuve ou comme un phénomène... » Et elle s'est mise à rire, mais à rire d'une manière si impertinente, si mortifiante pour moi, que... j'ai levé la main sur elle; sur-le-champ elle a demandé la séparation. « Vous l'aurez tout de suite, madame, lui ai-je répondu, car je pars, je m'éloigne de Paris aujourd'hui même. Votre père, que je verrai, vous dira le sort que je compte vous assurer. » Et je l'ai quittée ce matin; et voilà pourquoi je suis ici en ce moment. Oui, voilà pourquoi... Pouvais-je vivre plus longtemps ainsi? dis, mon ami. Ai-je bien fait?

Les deux amis se regardèrent ensuite en silence.

De Morieux paraissait accablé sous le poids du passé qu'il venait de soulever, afin que son ami le commandant s'en rendît un compte exact et jugeât impartialement sa conduite. Il avait mis à jour le fond de sa conscience; il attendait une opinion. De Morieux était à peu près de l'âge du commandant; mais, quoiqu'il eût été à trente ans

beaucoup mieux que lui, plus joli et plus élégamment tourné aux yeux des femmes, aujourd'hui, à quarante-six ans, il paraissait infiniment plus fatigué. Son étoffe, s'il est permis de risquer cette image, était plus passée de mode parce qu'elle avait été trop à la mode. Le riche banquier, ce beau de la Restauration, avait maintenant les yeux, qu'il avait auparavant d'un bleu fier, clairs comme des perles trop longtemps exposées aux feux des soirées; perles encore, mais considérablement diminuées de valeur. Ses cheveux grisonnaient beaucoup autour de son front, pur cependant de toute forte ride; son nez, qu'on trouvait autrefois charmant de finesse et de pente, busquait avec trop de saillie, et ses dents, belles encore, bleuissaient légèrement sous leur superbe émail un peu entamé par la lime du dentiste. Sa figure avait grossi, et, comme la majesté ne pouvait entrer dans les lignes étroites de son contour, elle devenait d'année en année plus ample que noble. De Morieux n'avait pas engraissé de façon à disparaître, à s'envaser dans un fâcheux embonpoint; il était pourtant loin de ressembler au délicieux cavalier de 1834, et surtout de 1828. D'une taille moyenne, il ne s'était ni aplati, ni voûté : il avait subi des altérations, pas de dégradations. Sans la négligence des dernières années, il aurait lutté avec des chances avantageuses contre l'âge; mais il avait mis tellement en oubli les soins si impérieux du costume, lui si élégant jadis, que Humann, son tailleur, et le roi dans l'art d'habiller, Humann, qui ne dédaignait pas de le consulter sur les modes, sur les coupes d'un habit ou le dessin nouveau d'une redingote, aurait rougi et l'aurait maintenant renié. Ruine, mais ruine d'un palais, de Morieux attestait encore l'homme de goût par la finesse de ses pieds, la délicatesse de ses mains charmantes, et surtout par un ton exquis dans les manières.

Quant au commandant Mauduit, il était d'une constitution trop nerveuse pour n'avoir pas repoussé avec plus de succès que son ami l'assaut de ces quarante mille hommes qu'on appelle quarante ans. Il les portait sans doute, mais en Hercule. Ses cheveux gris ne donnaient que plus de valeur aux noirs; ses yeux s'étaient enfoncés, mais ils flamboyaient toujours. Son nez, un peu large à la base, ne déparait pas son visage mâle, très-inégalement barbu : il avait conservé les grosses moustaches, la barbe et la moitié de ses formidables favoris de garde du corps. Cette barbe, qui plaisait tant autrefois aux femmes délicates que réunissait le spirituel docteur Alibert dans son coquet entresol des Tuileries, avait à présent des reflets nombreux, rouges, dorés et blancs, qui ne déplaisaient pas; c'était une forêt d'automne. Et ces deux ou trois dents brisées, qui le défiguraient à vingt-cinq ans, lui seyaient à quarante-six ans, autant que ce valeureux coup de sabre qui lui descendait du front jusqu'aux lèvres, en touchant au nez. Son bégayement, très-léger du reste, et causé en partie par la lacune de ses dents et la fente martiale de ses lèvres, donnait une pointe d'originalité à sa conversation. Beaucoup plus grand que de Morieux, car il avait près de cinq pieds huit pouces, il portait la poitrine arrondie et en avant comme un major prussien. Il avait gardé du service militaire et tout royal d'officier des gardes du corps des mouvements brusques, mais nobles. Il tenait bien ses bras, regardait avec fierté, et pourtant sans la moindre impertinence, autour de lui. C'était l'homme fort, l'homme prêt à tout, excepté au mal. On sentait que sous Louis XIV, Henri IV, François Ier, et peut-être Philippe-Auguste, il y avait eu des Mauduit de la Vallonnière taillés ainsi, forts de cette force, beaux de cette beauté un peu inquiétante pour une société bourgeoise comme la nôtre, mais néces-

saire quand il faut faire rouler des Allemands dans un fossé ou couper en deux des Anglais.

— Mon opinion, dit-il à son ami, mon opinion, tu veux la connaître? tu vas la savoir... D'abord buvons un verre de cette absinthe suisse que je te recommande. Le commandant, sans quitter son fauteuil, ouvrit une petite armoire placée près de la cheminée et en tira un plateau chargé d'un carafon d'absinthe et de plusieurs verres. Il épancha la liqueur vivifiante et aromatisée; quand lui et de Morieux en eurent bu, lui par habitude, de Morieux pour s'étourdir, il dit avec un ton de conviction fort extraordinaire chez un homme qui n'a pas connu les douceurs du mariage :

— Non-seulement je t'approuve d'avoir quitté ta femme, avec laquelle tu ne pouvais plus raisonnablement rester, mais, vois-tu, je t'avoue aussi qu'il faut avoir une patience archichrétienne pour ne l'avoir pas fait plus tôt. Mais les hommes, toi, moi, tous les autres, nous avons plus de peur de ce qui est faible que de ce qui est fort. Nous mangerions un géant et nous tremblons comme de véritables canards devant cette feuille de papier de soie qu'on appelle femme. Raisonnements, conseils, rien n'y fait. Vous avez beau vous armer de toutes pièces, elles soufflent et vous tombez. C'est bête! c'est stupide! parole d'honneur! A quoi cela nous sert d'avoir la barbe au menton, des nerfs, des poignets de fer, de la tête, pour venir fondre à quarante-six ans comme un tas de neige devant une femme? Si je t'approuve? répéta le commandant en serrant contre lui son ami de Morieux touché de cet assentiment; je te bénirais, si je savais comment on bénit.

— Et encore tu n'es pas marié, mon cher ami, reprit de Morieux; que ne dirais-tu pas si tu l'étais !...

— Je devine assez comment les choses se passent dans ce régiment-là.

— Maintenant que tu m'as pleinement approuvé, dis-moi ce que je dois faire.

— D'abord ne rien changer à ta détermination. Ta femme, sans cela, te ferait avaler ses vieux gants. Que faire, dis-tu ? Tu es riche, il faut voyager.

— Voyager? mais on revient.

— Eh bien ?

— C'est comme si l'on n'était pas parti.

— Sans doute.

— Vis en garçon, alors.

— C'est plus sage.

— Oui, vis en garçon.

— Comme toi, n'est-ce pas ?

— Comme moi... ou comme d'autres.

— Non, comme toi. Mais c'est le ciel, ce château. Qu'on est bien ici ! quel repos d'esprit ! quel calme. Pas de maîtresse qui te ruine et pas de femme qui te tyrannise ; mais tu es un demi-dieu, commandant.

— J'ai bien mes ennuis aussi, Morieux.

— Les ennuis qui résultent de la satiété, d'un trop grand contentement.

— Pas du tout.

— Allons donc ! Je devine tes ennuis ; des fermiers qui ne te payent pas, n'est-ce pas ? des domestiques qui quelquefois font mal leur service. Piqûres de mouches que cela.

— J'ai d'autres mouches...

Mistral parut de nouveau, mais, dès qu'il le vit entrer, le commandant, qui redoutait ses aparté, se dirigea vers lui.

— Qu'y a-t-il encore ?

— Ça marche.

— Nous souperons bientôt ?

— Oui, commandant. Mais...

— Mais quoi ?

— J'ai fait apporter de Villeneuve-Saint-Georges du beau poisson.

— Ensuite?...

— Mais les pêcheurs sont là, et je ne puis pas les renvoyer sans les payer. Il me faut douze francs.

— Il te faut douze francs?

Le commandant fouilla dans toutes ses poches, dans celles du gilet et dans celles du pantalon; il ne parvint à réunir que six sous.

— Mademoiselle Suzon, demanda-t-il à Mistral, n'a donc rien laissé pour la dépense du château ?

— Non, monsieur, puisqu'elle a compté sur ce qui restait au garde-manger.

— Eh bien ! donne ces douze francs aux pêcheurs.

— J'attends que vous me les donniez d'abord.

— Dis-leur de repasser.

— Mais, monsieur le commandant, ils viennent de Villeneuve-Saint-Georges.

— Attends un instant.

Et le commandant Mauduit se mit alors à se promener à grands pas dans le salon, préoccupé, horriblement contrarié, mâchant ses moustaches; enfin il dit à Mistral :

— Crois-tu que ces pêcheurs auraient à me rendre sur un billet de mille francs?

— Mille francs! où diable les prendraient-ils?

— J'en suis très-fâché pour eux, dit le commandant encore plus fâché que ceux qu'il supposait devoir l'être; mais je n'ai que des billets de banque de mille francs dans mon secrétaire. S'ils n'ont pas la monnaie de mille francs, qu'ils reviennent demain au château.

— Mais...

— Allons, laisse-moi.

Le Marseillais, qui avait des raisons en foule pour tanner son bon maître, ainsi qu'on le verra plus tard, s'en alla, et il fallut bien qu'il fît accepter aux pêcheurs de Villeneuve-Saint-Georges de revenir le lendemain au château de Chandeleur chercher leur argent. La préoccupation du commandant Mauduit pendant tous ces dialogues à voix basse avec Mistral avait été horriblement pénible; il tenait par-dessus tout à ce que pas un mot n'arrivât jusqu'aux oreilles beaucoup trop distraites pour cela de son ami et de son hôte.

Quelques minutes après, Mistral reparaissait au salon, mais cette fois pour ouvrir les deux battants de la porte, et porter, avec l'aide d'un valet, jusqu'auprès de la cheminée, la table toute servie.

— Enfin nous souperons! s'écria joyeusement le commandant.

Morieux, la tête appuyée à l'angle de la cheminée, paraissait indifférent à ce que lui disait son ami, quand tout à coup un violent coup de sonnette retentit à la grille du château.

A ce bruit, Mauduit resta interdit.

— A dix heures et demie, murmura-t-il, qui donc viendrait?

La sonnette fut agitée plus fort, beaucoup plus fort, et l'on eût dit des gens qui prenaient plaisir à faire beaucoup de bruit pour éveiller où pour exciter les valets du château.

— Diable! s'écria le commandant dont l'étonnement, mêlé d'inquiétude, n'échappa pas à de Morieux.

— Il serait original, mais il ne serait pourtant pas tout à fait impossible, dit celui-ci, que Sara eût mis son projet à exécution. J'en ai peur.

— Qu'est-ce que tu dis donc de Sara?

— Je dis ce que j'ai oublié de te dire. Je m'aperçois qu'il est temps. Cet après-midi, en traversant les boulevards, ma voiture s'est croisée avec celle de Sara.

— Mais quelle Sara?

La cloche carillonna de plus belle, tandis que les domestiques couraient ouvrir.

— Sara! ton ancienne maîtresse Sara!...

— Après? Et quel projet avait-elle?

— Elle m'a dit : « Où vas-tu? » J'ai répondu : « Chez Mauduit. — A son château? — Oui. — Il reçoit donc? — Je n'en sais rien. — Eh bien! dis-lui que j'irai aussi ce soir. »

— Voilà une ébouriffante surprise! s'écria le commandant, dont l'exclamation fut au même instant couverte par le bruit de deux coups de pistolet tirés dans la grande avenue.

— C'est elle! il n'y a plus à en douter, dit le commandant. Je reconnais là sa manière de s'annoncer.

La porte du salon s'ouvrit avec fracas. Sara, deux de ses amies et un vieux jeune homme râpé, entrèrent en même temps.

— Quel rêve! s'écria Mauduit, qui ne se défendit pas d'un mouvement de joie en voyant une femme, jeune encore, qui lui rappelait ses dernières belles années, ses vendanges d'automne, ainsi qu'il les appelait.

— Sara!

— Commandant, laisse-moi t'embrasser neuf fois, et permets-moi de te présenter deux jeunes personnes auxquelles j'apprends à aimer : Paillette et Tabellion, et monsieur, qui est mon fou de cour, que tu connais déjà, comme chauve et carliste. Après le dessert, nous verrons si nous avons plus ou moins vieilli. A table! à table! puisqu'il y a table.

Le cri de Sara fut un ordre. On ajouta des couverts aux couverts, malgré les observations de Mistral, qui marmottait toujours aux oreilles de son maître : Monsieur, je n'ai pas la clef, et à qui son maître répondait toujours : Enfonce, enfonce la porte!

Le domestique marseillais lançait lyriquement les yeux au ciel comme pour dire : Comment tout cela finira-t-il?

Lorsqu'on fut à table, Sara, semblable aux grands acteurs lorsqu'ils jouent, remplit, comme on dit la scène. Sara avait alors trente-quatre ans, quoiqu'elle prétendît, avec un aplomb admirable, n'avoir que vingt-cinq ans. Elle prenait de l'embonpoint, mais l'embonpoint ragoûtant des belles femmes de Rubens. Blanche, le teint clair et rose, le nez au vent, les dents éblouissantes, les cheveux d'un châtain magnifique, le sein résolu, les bras un peu forts, la taille fine, le regard instruit de toutes les choses charmantes qu'on lui avait apprises; elle plaisait, elle amusait, elle allait aux sens comme lorsqu'elle était enfant elle allait au sein de sa nourrice, sans penser ni à bien ni à mal. Elle avait aimé des gens de lettres, des gens de qualité, des gens riches, mais surtout des gens d'esprit. Elle adorait l'esprit; elle en avait beaucoup, ce qui lui faisait comprendre bien des faiblesses. Aussi menait-elle presque toujours avec elle son homme d'esprit, une espèce de Diogène qui couchait sur son canapé quand il était trop ivre pour rentrer chez lui, ou plutôt chez les autres, et deux jeunes filles qu'elle élevait à ses côtés pour perpétuer ses traditions. Ce fut l'homme d'esprit, ou plutôt le fou de Sara, qui ouvrit la conversation avec quelque régularité après le silence du potage. Il fut poussé par Sara, qui dit :

— Commandant, sais-tu que le jeune Prosper a perdu son oncle?

— Hélas! murmura Prosper, oui, j'avais un oncle; et,

au sujet de sa mort qui m'afflige d'autant moins que je ne suis pas son héritier, je vous adresserai cette question, à laquelle je vous prie de répondre.

— Quelle est cette question ?

— Vous savez qu'à la cour, quand il meurt quelqu'un, l'étiquette veut qu'on distingue soigneusement les actions qui sont de deuil de celles qui ne le sont pas. Je vous demande si le madère est de deuil.

— Le madère est de deuil, répondit gravement Sara.

— Alors j'en bois. Et le bourgogne vieux est-il aussi de deuil ?

— Il est parfaitement de deuil.

— Merci.

Et Prosper jeta dans le plomb qu'il appelait son estomac plusieurs verres de madère et d'autres vins.

— Commandant, dit ensuite Sara, ton dîner est fort bon, et l'on dirait, ma parole, que c'est encore ta fameuse cuisinière du faubourg du Roule qui l'a fait. Voilà un cordon bleu !

— Qu'est-elle devenue ? demanda de Morieux.

— Je n'en sais trop rien, balbutia le commandant.

— Comment ! tu n'as pas plus de reconnaissance ?

— Sans doute, elle est encore en place.

— Et tu ne l'as pas gardée !...

— Non... Quittant Paris...

— Ingrat !

— Je ne dis pas... mais... venant habiter la campagne...

— Comment s'appelait-elle déjà ?...

— Suzon...

— C'est cela ! Suzon nous a-t-elle fait manger de bons dîners, grand Dieu ! Mais était-elle maussade, grognon !

— Un monstre de caractère ! ajouta de Morieux.

— Oh ! oui, un véritable monstre ! répéta Sara.

Le commandant, pour n'avoir pas à répondre, versa deux ou trois fois à boire à Prosper.

— Un instant! dit celui-ci, un instant! le champagne est-il de deuil?

— Le champagne est de deuil, affirma Sara, qui abandonna, pour jeter ce cri, le propos sur la cuisinière. Commandant, continua-t-elle, viens m'embrasser. Je ne plaisante pas.

Mauduit se leva pour aller embrasser Sara; mais, en quittant sa place, il rencontra les yeux noirs de Mistral, et il hésita. De son côté, Mistral comprit l'embarras qu'il causait à son maître, et il eut peur de sa propre importance. Il chercha à se cacher, mais il fut si gauche en mettant devant son visage l'assiette qu'il tenait à la main, qu'il faillit se faire assommer par le commandant, qui lui dit quand il fut près de lui :

— Gredin, occupe-toi donc de ton service!

Mistral répliqua tout bas en tremblant :

— Oui, monsieur.

Enfin le commandant s'assit près de Sara.

— Voyons, mon bel ours chéri, lui dit-elle en passant les doigts dans ses cheveux gris et dans le collier de sa barbe, avons-nous beaucoup vieilli?... Baisse la tête, mets-la sur mes genoux; c'est de la pure amitié, ce que je fais là. N'est-ce pas, Morieux, ajouta-t-elle en tendant amicalement la main à l'ex-banquier, dont le front commençait à se détendre. Mes pauvres et bons amis, ajouta-t-elle en partageant ses affectueux regards entre de Morieux et Mauduit, je suis heureuse, oh! bien heureuse de me trouver au milieu de vous deux; je me sens rajeunir, il me semble que je cours à cheval à Saint-Germain, dans les belles allées couvertes d'herbes; et comme je criais : Ohé! ohé! commandant! houp! houp! et le jour, vous en souvenez-

vous, où le duc de... me regardait avec de grands yeux d'étonnement, parce que je me trouvai mêlée par hasard aux officiers des chasses du roi et avec de belles dames; vous souvenez-vous que j'allai vers lui en lui disant : — Monsieur le duc, ne cherchez pas tant; je suis une... Avez-vous ri? avez-vous ri? Allons, riez un peu comme ce jour-là. Vous me paraissez tristes tous les deux. Approche-toi davantage, Morieux ! dis-moi, qu'as-tu? Sont-ils bien encore tous les deux ! Ma parole d'honneur, les cheveux gris vous vont très-bien. Puis, se tournant vers ses deux élèves, Paillette et Tabellion, elle leur dit d'un ton solennel, et vraiment elle était charmante en ce moment, avec son champagne, sa gravité et ses souvenirs : Enfants, vous serez aimées, vous serez battues, vous serez trompées, vous tromperez aussi; mais n'espérez pas être aimées, battues ni trompées par des hommes comme ceux-ci. Le moule de cette génération est brisé ! A leur santé, mes filles ! Prosper, ton oncle est mort; buvons à la santé de celui qui te reste.

— Sara, tu ne sais me dire que des choses désagréables aujourd'hui.

— Voilà pourtant le seul homme, continua Sara en montrant Prosper, dont je n'ai rien pu faire en 1830, et c'est en quoi il est admirable. J'ai fait, à la suite de cette Révolution, des préfets, des directeurs de spectacle, des députés, des juges, que n'ai-je pas fait? Je n'ai rien pu faire de lui. Commandant, qui sait quand nous nous reverrons maintenant? Voilà huit ans que nous ne nous étions vus : accorde-moi une faveur.

— Quoi donc?

Les yeux de Mistral rencontrèrent une seconde fois ceux du commandant.

— Un caprice. Accorde-moi un caprice.

Morieux voulut se reculer de quelques pas.

— Voyons, dit Sara, reste donc à ta place, imbécile. Ne crois-tu pas...

— Est-ce que le caprice est de deuil? demanda Prosper.

— Tais-toi, autre imbécile ! Commandant, quand je t'ai aimé, reprit Sara, tu portais l'habit de garde du corps.

— Mais je crois que oui.

— J'en suis sûre, moi ! Que je voudrais te voir encore une fois sous cet uniforme !

— Mais...

— L'as-tu conservé?

— Mais... oui...

— Va t'habiller en garde du corps, ou je mets le feu à ton château.

— Oui !

— Oui ! oui !

— Vive Charles X ! cria Prosper.

Et Mauduit ne trouva aucun moyen de ne pas céder au caprice de Sara.

On voit qu'il commençait à faire chaud dans le grand salon du commandant.

— Vous savez, messieurs et mesdemoiselles, reprit Sara quand le commandant ne fut plus là, que nous allons passer une foule de jours ici.

— Et moi qui n'ai pas apporté du linge blanc ! s'écria Prosper.

— Admirable ! cria Sara. Viens ici pour que je ne t'embrasse pas. Mesdemoiselles, couronnez monsieur. Ton mot restera. Or, je vous le répète, nous ne nous en allons pas.

— C'est convenu.

— Convenu !

— Voyez-vous, mesdemoiselles, dit ensuite Sara à Paillette et à Tabellion, il faut toujours aimer de manière à

pouvoir trouver un château où passer la nuit, et pour cela...

— Que faut-il faire pour cela? demandèrent à la fois Paillette et Tabellion.

— Il faut aimer des gens qui ont des châteaux, interrompit Prosper.

— Ce n'est pas là précisément, réclama Sara, ce que j'ai voulu dire.

— Qu'as-tu donc voulu dire?

Le commandant ne tarda pas à reparaître au salon; mais, trompant l'espoir de Sara et des autres convives, il n'avait pas endossé son ancien uniforme de garde du corps.

— Commandant! cria Sara d'un ton sévère, qu'est-ce que cela signifie?

— Ma foi, je ne vous le cacherai pas, j'ai tant grossi, dit le commandant, que l'uniforme me va maintenant au milieu du dos, ce qui me donne tout à fait l'air d'un garde national de la banlieue.

Prenant le commandant sous le bras, Sara lui dit :

— Je le savais, et mon caprice cachait un symbole, une leçon, une haute moralité.

— Comment! et que signifie?...

— Cela signifie, répliqua Sara à haute voix, que, lorsqu'on a quarante ans, on ne doit pas plus essayer de mettre les habits qu'on portait à vingt-cinq qu'on ne doit aimer des jeunes filles de dix-huit ans.

— Des filles de dix-huit ans!

— Oui, je vous apprends à tous qu'il y a ici une jeune fille de cet âge ou à peu près avec laquelle le commandant vit retiré.

— Moi?

— Toi! Je me suis dit en rentrant : ça sent la chair fraî-

che ! Bast ! est-ce que tu nous feras croire que tu te conduis ici en ermite avec cette table servie comme celle d'un Richelieu, avec ces vins qui vous rôtissent le cœur, avec ces liqueurs...

Mistral ne put s'empêcher de rire; mais sa licence, heureusement pour lui, ne fut pas remarquée du commandant.

— Quelle est donc cette jeune fille, cette tendre beauté, monsieur l'ogre ?

— En vérité...

— Ta vérité !... Là voici, ta vérité, reprit Sara : ces rubans roses, cette ceinture assez turlurette, ce bonnet, est-ce toi qui les portes?

Le commandant Mauduit, confondu, baissa la tête.

— Admirez son aimable pudeur, continua Sara. Nous tenons enfin ton secret ; il est joli ! mais nous n'en dirons rien, vous n'en direz rien, ils n'en diront rien... Maintenant que nous t'avons dit ton secret, voici le nôtre : nous resterons ici huit jours plus ou moins ; ça te va-t-il ?

Le coup de sabre qu'avait reçu autrefois le commandant lui avait causé une sensation moins forte que ce projet de Sara de demeurer huit jours au château.

— Et pendant ces huit jours nous saurons à quoi nous en tenir sur la demoiselle aux jolis rubans roses.

— Restez... mais restez, je vous en prie, dit le commandant avec mille grimaces ; vous ne sauriez rien imaginer de plus agréable pour moi.

— Commandant, dit Sara, nous n'attendions pas moins de ta courtoisie, mais l'airain a sonné deux fois depuis minuit; allons nous reposer dans les bras de Morphée.

— Vos chambres sont prêtes, répondit le commandant avec autant de grâce qu'il eut la force d'en apporter à sa politesse.

— Quant à moi, je veux la tienne, commandant.

— Et monsieur, où donc couchera-t-il? demanda Mistral avec une anxiété comique.

— Chez qui il lui plaira, mon ami.

— Le feu est décidément dans les entrailles du château, murmura Mistral en recevant cette réponse ambiguë.

Tout le monde se levait pour partir, excepté Prosper, qui dormait comme un ours du pôle, et qu'on ne jugea ni à propos ni possible d'éveiller, lorsque la sonnette de la grande grille, celle que Sara avait si brutalement secouée en arrivant au château, tinta, mais d'une tout autre manière.

Le commandant Mauduit et Mistral échangèrent encore un regard, mais cette fois celui du domestique marseillais ne s'abaissa pas.

Resté avec son maître en arrière de tous les convives qui regagnaient en causant, en chantant, leurs chambres, il lui dit : « Il n'y a que mademoiselle Suzon qui sonne ainsi. »

Tandis que Sara et les siens, parmi lesquels se trouvait de Morieux fort content de sa soirée, disparaissaient dans les hauteurs et les circonvolutions de l'escalier, une femme, d'un pas sec, vif et précipité, franchissait, les yeux fixés sur les croisées illuminées du château, la distance qui s'étendait entre la grille et le corps même du bâtiment.

Le commandant Mauduit s'arrêta comme pétrifié, un flambeau à la main, à la place qu'il occupait quand la fatale sonnette avait retenti.

Qu'à l'aide de la mémoire historique on prenne la peine de se souvenir de Charles-Quint entrant dans sa bonnne ville de Gand après en avoir rudement châtié les bourgeois, au nombre desquels il tenait pourtant à honneur d'être compté; à défaut, qu'on se souvienne de Louis XIV se montrant, la cravache à la main, à son parlement, et l'on

arrivera peut-être à composer la physionomie impérieuse et contenue de Suzon lorsqu'elle pénétra dans l'atmosphère du salon encore chaude des liqueurs et des vins. Deviner qu'on sortait de dîner, qu'on quittait à peine la table, qu'on avait prodigieusement bu et mangé, tout cela n'était pas très-difficile pour l'odorat exercé d'une cuisinière comme Suzon ; mais dire ce qu'elle dit en posant le pied au salon surpasse de beaucoup la portée d'une intelligence même très-subtile. Suzon s'écria : *Ce dîner n'a pas été fait ici ! il vient de chez Chevet !*

Le commandant répondit vaguement, et en cherchant à placer quelque part son flambeau : — Oui, eh bien ! oui.

Sans y faire attention, Suzon jeta son manteau de gros tartan sur le fauteuil au fond duquel dormait Prosper, l'homme d'esprit, le fou de Sara. Heureusement elle alla s'asseoir sur un autre siége.

La grosse Suzon s'approcha ensuite du feu, et posa ses jambes enveloppées dans de gros bas de laine bleue sur la barre en cuivre du garde-cendre, tournant le dos à la table. Il est impossible de dire au juste à quelle gymnastique se livrait le commandant Mauduit pendant ces premières minutes d'une entrevue si peu prévue. Il n'attendait Suzon que dans quatre jours, et Suzon était là. Il allait, venait, tournait, regardait la table, éteignait une bougie, écoutait avec effroi si personne ne descendait, faisait semblant d'aller vers la cheminée ; enfin il n'avait aucun sentiment exact de ses nombreux mouvements. Suzon ne disait mot ; elle s'était repliée sur elle-même, chauffant à la fois son nez, ses mains, ses genoux et ses pieds ; étrange raccourci, mais il était au moins aussi étrange de voir la grosse Suzon se chauffer, elle plus dure au froid que les pierres. Ce double silence fut bientôt rompu par le commandant, qui naturellement ouvrit le dialogue par une sot-

tise, ainsi qu'en pareil cas cela arrive à tous les hommes, toujours trop pressés de s'innocenter devant les femmes, les premières joueuses d'échecs qui soient au monde.

— Je ne t'attendais pas, dit-il, avant quatre jours.

— Je m'en aperçois assez, répondit brièvement Suzon sans modifier d'un pli son attitude ramassée.

— Il est vrai que... oui... toi, Suzon, n'étant pas ici... moi... toi à Melun... moi obligé de recevoir quelques amis... Il faut bien, après tout, qu'on reçoive les gens... alors, dans ma position... j'ai été forcé...

— Et c'est bien tombé ; juste, reprit Suzon, qui se contraignait avec la puissante énergie d'un Louis XI, le jour où je vais à Melun. C'est venu comme mars en carême, les roses en avril et le poisson dans la nasse.

— On dirait, continua le commandant, qui n'était dupe qu'à demi du calme de Suzon, un véritable fait exprès. J'ai été excessivement contrarié, Suzon... très-contrarié.

— Je comprends cela, monsieur ; vous n'avez pas besoin de me le dire.

— Tu comprends... car rien ici ne va bien sans toi... mais, en conscience, pouvais-je dire à mes amis : allez-vous-en! Non.

— Ces pauvres dames, dit hypocritement Suzon, n'auraient su où aller en effet. C'est si timide, le sexe de Paris : il y a peut-être ici quelques-unes des dames avec lesquelles vous avez frayé dans votre temps?

— Oui, il y a aussi quelques dames au château; mais...

— Mais vous ne m'aviez pas dit qu'elles devaient venir?

— C'est que je n'en savais absolument rien. Je n'étais pas prévenu... je te l'assure, ajouta le commandant Mauduit en éteignant autour de lui, avec un zèle de valet bien appris, le plus de bougies qu'il pouvait, comme pour flatter l'économie de l'avare et sordide Suzon, terrible à l'endroit

de la dépense. Aussi, reprit-il, juge de mon étonnement, de mon embarras... leur faire à dîner... toi n'étant pas là !

— Oh ! oui, et ça ne vit pas de peu, de l'air du temps, ces jolis oiseaux qui s'abattent après être venus de si loin.

— Ce n'est pas que ces messieurs aient rien exigé.

— Mais notre cuisine de tous les jours aurait paru trop simple à ces dames... Vous leur avez donné, ajouta Suzon avec son infaillible perspicacité, des faisans, ça leur était dû, des truffes, diable ! vingt-cinq francs la livre, cette année ; du brochet, rien que ça ! des champignons, et puis du bordeaux, du champagne : vous avez saigné la cave aux quatre veines.

— Je leur ai donné un peu de toutes ces choses, avec mesure, avec discrétion, cependant...

— De ces bonnes choses ! appuya Suzon.

— Sans cela ils m'auraient traité de ladre, d'ours...

— Naturellement, monsieur, vous avez voulu leur faire voir qu'ici l'on jetait tout par les croisées, et comme le château a trois cent vingt-deux croisées...

— Tu te trompes. Ces gens-là sont d'ailleurs habitués à vivre de cette manière ; ils ne sont pas venus chez moi uniquement pour boire, rire, manger, faire bombance, ce sont des gens très-bien.

Comme le commandant achevait sa phrase, il entendit la voix de Sara qui chantait :

Dormez, habitants de Paris,
Dormez, habitants de Paris,
Que tout bruit meure,
Car voici l'heure
Du couvre-feu !

Mauduit regarda Suzon avec terreur.

Suzon eut l'air de n'avoir rien entendu, et, avec l'ac-

compagnement de la voix de Sara éveillant tous les échos du vieux manoir, elle continua du même calme :

– Puis, monsieur le commandant, vous êtes bien le maître chez vous.

— Le maître ! le maître... Je n'use pas déjà tant de ce pouvoir.

— Personne ne vous en empêche. A propos, comment avez-vous donc fait pour vous procurer du linge, de l'argenterie, du bois, du vin ? j'avais emporté les clefs.

— J'ai bien été obligé, répondit le commandant, qui se disait intérieurement : « Allons, elle n'aura pas entendu chanter Sara » ; j'ai bien été obligé...

— D'envoyer chercher ailleurs ce qui vous manquait ici, n'est-ce pas ?

— Pas précisément, Suzon.

— Oh ! non, dit Mistral, qui depuis quelques minutes se réjouissait, se délectait, s'épanouissait, debout près de la porte, du martyre de son maître ; oh ! non, car monsieur le commandant...

— Que fais-tu là ?

— J'attendais, monsieur le commandant, pour savoir s'il fallait aller bassiner le lit de ces dames et de ces demoiselles.

— Brigand ! murmura le commandant. Tout le monde est couché, dort... c'est inutile.

On entendit une seconde fois Sara, qui criait de toute la force de ses poumons : « Ohé Morieux ! ohé commandant ! ohé Prosper ! ohé les autres !

Dormez-vous, bel Alcindor ?

— Vous voyez, monsieur, dit Mistral, qu'on ne dort pas. Suzon feignait toujours de ne rien entendre.

— Va-t'en ! s'écria d'une voix de tonnerre le commandant, heureux de trouver ainsi un dérivatif à l'oppression qui l'accablait.

— Un instant ! dit Suzon. Mistral, va me chercher le reste de bouilli et de veau froid dont ces dames auraient fait fi. J'ai la fringale... Ce froid...

— Oui, mademoiselle Suzon.

Mistral, avant de sortir, s'arrêta pour écouter et désigner malicieusement du doigt le haut de l'escalier, d'où tombait la voix de Sara, qui chantait maintenant à tue-tête :

J'ons deux filles à marier,
Landerirette !

Elle faisait allusion aux deux jeunes élèves qu'elle avait conduites avec elle.

Toujours même surdité de Suzon.

— Pourquoi, reprit le commandant, qui aurait voulu, comme Othello, étouffer Sara sous son oreiller, ne mangerais-tu pas un morceau de ce pâté de venaison ?

— C'est trop fin pour mon bec, répondit Suzon.

— Allons donc !

— Je craindrais pour mes dents. C'est bon pour ces belles et jeunes dames qui ont soupé ici.

— Oh ! belles ! ça dépend, dit le commandant, qui, croyant avoir déjà apprivoisé la mauvaise humeur de Suzon, prenait un accent plus dégagé.

— Tant mieux pour elles, si elles sont belles et jeunes !

— Oh ! jeunes !

— Quand elles seraient jeunes ! Est-ce que je les envie ? Il ne me manquerait plus que ça... Chacun a son âge, on le sait, comme chacun a sa place dans ce monde. Je suis votre

belles choses, puisque vous dites, et je le souhaite, ajouta Suzon, qu'on ne les a pas brisées.

— Je suivrai ton conseil, répondit le commandant heureux de montrer sa condescendance. Mistral va venir, et il lavera ces porcelaines et ces cristaux.

— Mistral ! ah ! bien oui ! il est si adroit déjà !

— Ou Nanon.

— Nanon est couchée.

— Et qui lui a permis de se coucher ?

— Moi, monsieur, quand je suis rentrée. Je lui ai dit, ainsi qu'aux autres domestiques, d'aller se reposer. Il était deux heures : dans une maison où il est d'usage d'aller au lit à neuf heures !... D'ailleurs, je ne savais pas qu'il y eût fête et gala au château. Si vous voulez, pourtant, on les éveillera tous...

— Du tout ! du tout ! Nous attendrons jusqu'à demain pour ranger ces porcelaines... Cependant, si tu as peur qu'il arrive quelque accident... je vais les placer provisoirement dans cette armoire...

— Sans qu'elles soient lavées ? Y songez-vous ? En vérité, on dirait que ces objets-là sont à moi, tant vous apportez de négligence !

— Mais que faire ?

— Ce n'est que lorsque je suis ici que vous êtes embarrassé.

— Est-ce que ces maudites porcelaines vont rallumer le brûlot ? pensa le commandant, dont le sang bouillonnait.

— Voyons, que je répare le désordre de ces belles dames, dit Suzon en quittant sa place auprès du feu pour aller laver les porcelaines et les cristaux... C'est mon devoir. Ah ! si j'étais votre femme, ou tant seulement votre maîtresse, je pourrais bien ne pas me prêter d'aussi bonne grâce...

— Sacrebleu ! s'écria le commandant emporté par sa vi-

vacité, sacrebleu! je n'aime pas qu'on fasse payer si cher ses services. Ote-toi de là. Je m'en priverai. Et, passant trop brusquement devant Suzon, il la fit trébucher et tomber sur le canapé.

Et toujours soumis (étrange chose!) dans ses plus violents emportements, le commandant emplit d'eau un vaste bol, et il y plongea successivement avec une admirable bonne volonté, quoiqu'il rugît de colère, les tasses, les soucoupes de porcelaine et les verres à liqueur. Après avoir barboté dans cette mare, il se mit en devoir d'essuyer tous ces objets l'un après l'autre avec une serviette.

Suzon, qui voyait tout du coin de l'œil, gardait, sur le canapé, l'attitude que lui avait donnée le commandant en l'y poussant.

Celui-ci achevait sa besogne de marmiton lorsque Mistral entra, portant le bouilli et le veau froid, destinés au souper de Suzon.

— Tiens! monsieur qui lave la vaisselle!

Il ne put retenir ce cri.

Suzon sourit imperceptiblement.

Le commandant Mauduit resta pétrifié, une tasse de porcelaine d'une main, sa serviette de l'autre. Il n'avait plus pensé au retour de Mistral.

Mistral était splendide.

Suzon, c'était Omphale faisant filer Hercule, et encore Omphale n'était pas cuisinière.

L'adroite cuisinière fit signe à Mistral de remporter les mets qu'il tenait, et elle lui ordonna en même temps d'aller se coucher.

Mistral se retira.

— Ainsi il n'y a plus qu'elle et moi éveillés au château en ce moment. Mon supplice de la soirée est fini... pensait le commandant Mauduit, en présence de Suzon... Mais de-

main, mais après-demain?... Que deviendrai-je avec Morieux, Sara, sa compagnie et Suzon?

La position du commandant vis-à-vis de sa cuisinière, est celle de beaucoup de vieux garçons; elle ne se présente pas ici avec la physionomie risquée du paradoxe. Son histoire est l'histoire secrète de la plupart de ces hommes qui, après avoir abusé d'une liberté exclusive en matière de jouissances, disparaissent tout à coup de la scène, comme s'ils avaient fui par le trou du souffleur. Ils s'abîment. On les cherche, on ne les trouve plus. Ni amis, ni maîtresses, ni connaissances, ne peuvent dire où ils sont allés. Souvent ils passent pour morts. Beaucoup finissent comme le commandant.

Le commandant avait depuis très-longtemps Suzon à son service, depuis 1830, époque où il lui avait fallu quitter la carrière militaire, qui ne permet guère, on le sait, les douceurs du chez soi. Profondément affecté d'une révolution funeste à ses intérêts autant qu'à ses sympathies, il s'était retiré au bout du faubourg du Roule, près de la barrière, dans une de ses propriétés, et là il se consolait avec quelques amis, ses intimes compagnons de plaisir pendant les belles années de la Restauration, cette demi-régence.

On vantait alors beaucoup sa table, et sa table n'empruntait son mérite qu'au talent très-profond et très-varié de Suzon, cordon bleu s'il en fut. Suzon était en effet du petit nombre de ces femmes rares par l'intelligence, qui, sans le secours des *Classiques de la table*, du *Cuisinier parisien* et du livre de M. Carême, arrivent à une perfection idéale dans l'art de la gastronomie. Suzon avait environ trente ans quand elle passa au service du commandant. Suzon était replète, grosse et grasse, haute en couleur, mais vive cependant, ou plutôt rapide comme une boule, car elle roulait. L'intelligence s'écrit toujours quelque part; la

sienne se montrait dans ses yeux petits, mais noirs et saillants comme deux clous de girofle. Elle avait les lèvres fortes, un peu négresses, signe de sensualité, explication de sa science. Son nez était rond, de même que ses joues et son menton. La blancheur normande, car Suzon était de Vire, faisait que cet ensemble massif et engorgé ne repoussait pas alors autant qu'on se l'imaginerait; d'ailleurs Suzon n'affectait la prétention de plaire à personne. Mais cette dernière fleur de jeunesse ne devait pas la parer longtemps: le feu des fourneaux, si mortel à la porcelaine et aux cuisinières, fit fêler sa peau, la boucana, la rougit et la maroquina en beaucoup d'endroits. Le jeune éléphant devenait de jour en jour hippopotame au service ardent et difficile du commandant Mauduit. Puis les vapeurs succulentes l'engraissèrent encore, et elle prit graduellement l'embonpoint des bouchères sans avoir leur fraîcheur saignante. Suzon était très-estimée du commandant, qui reconnaissait en elle, outre son admirable habileté de cuisinière, un grand esprit d'ordre. Il semblait en vérité que ses dépenses diminuassent à mesure qu'il augmentait ses invitations, tant Suzon apportait de régularité dans ses marchés avec les fournisseurs de la maison. Il n'eût pas renvoyé Suzon pour tout au monde, lui eût-elle demandé six cents francs de plus sur ses gages. Appris à l'économie par cette judicieuse femme, il prit goût à l'ordre, et chaque soir il aimait à compter avec elle ou à débattre le menu du lendemain. C'était une heure utilement employée sur un temps qu'il ne savait plus où passer quand il ne recevait pas chez lui. On ne se figure pas l'épouvantable coup de massue que la Révolution de juillet porta à la vie privée d'une foule de personnes; on ne tient compte que des troubles de la vie publique; c'est la vie privée qui saigne longtemps après une révolution. On tue la première; mais la seconde, qui n'est que blessée,

languit et souffre sans fin. Le commandant, nous l'avons déjà dit, était bien fatigué aussi des bals, des fêtes, des dîners du dernier règne; il s'estimait très-heureux déjà, à cette époque, de pouvoir se retirer chez lui, de regarder à loisir ses tableaux, de faire réparer ses meubles, de lire quelque bon ouvrage, de souper près de son feu, et enfin, s'il faut le dire, de dormir dans son lit. La déesse de cette paix domestique, paix monotone, mais douce, mais saine, mais durable, pouvait, à quelque titre, se concevoir sous les traits familiers de Suzon. Suzon prenait un soin minutieux de son maître. Comme elle chauffait à point son bain! comme elle repassait artistement son linge fin! comme elle veillait avec soin à ce que ses bottes fussent bien vernies! comme elle prévoyait de loin un rhume, une indigestion, devinait le matin une mauvaise nuit passée! Puis Suzon, ne l'omettons pas, avait les bras très-blancs, d'une forme irréprochable, et une main potelée; il faut bien enfin qu'on ait quelque chose dans ce monde. Le commandant remarquait les bras de Suzon, tous les matins, lorsqu'elle lui portait au lit une tasse de lait chaud et la *Quotidienne*.

Il fit une maladie, et Suzon le soigna; la convalescence fut beaucoup plus longue que la maladie, et Suzon devint son unique compagnie. C'est à cette époque qu'il cessa entièrement de recevoir et d'aller dans le monde. Il fit ou ne fit pas un voyage en Vendée; mais la Vendée, dont on s'occupait beaucoup alors politiquement, fut le prétexte de la disparition du commandant. On la crut momentanée; on la rattacha plus tard à une visite en Écosse à la cour déchue. Aucune de ces suppositions n'était vraie : le commandant, ce qu'on finit par savoir, s'était retiré à Lieursaint, dans son beau château de Chandeleur.

Ce qu'on ignora, c'est la vie qu'il y menait. On croyait qu'il vivait en campagnard, fréquentant ses riches voisins

de château. Mauduit n'avait même pas cette distraction banale ; la raison en est que Suzon avait un très-grand intérêt à ce qu'il se détachât complétement de ce monde toujours si habile à ressaisir ses réfractaires, et où, à coup sûr, on n'aurait pas manqué de le faire rougir d'elle ; elle voulait conserver, maintenir l'autorité qu'elle avait prise sur lui. Cette autorité était bien connue des autres domestiques du château, qui en riaient dans les coins, mais qui s'y conformaient sous peine de renvoi immédiat. Mistral seul, l'hypocrite Marseillais, la reconnaissait, l'aimait, ou faisait semblant de l'aimer, et malheur à celui qui la méprisait devant lui ! Mistral formait la police secrète de Suzon ; tout le monde le soupçonnait, et le commandant ne l'ignorait pas. Mais toucher à Mistral, c'était offenser, blesser, irriter Suzon ; on le craignait donc beaucoup, et Mauduit lui-même n'osait le maltraiter.

Ainsi un beau, un merveilleux de la Restauration, s'était courbé, aplati sous les sabots d'une cuisinière ! Nous avons expliqué, autant que la physiologie humaine le permet, ce singulier mystère dont toutes les parties pourtant ne s'expliquent pas. Le goût bizarre, sauvage, de beaucoup d'hommes, surtout des hommes blasés, échappe à l'analyse en se mettant sous l'aile vaste et sombre de l'homme lui-même, ce grand mystère. Ce n'est qu'un mystère de plus. Oh ! l'âme de l'homme ! Le commandant Mauduit avait surtout cette folie d'amour, cette frénésie, le croirait-on ? on ne le croira pas ; non quand Suzon était, tant bien que mal, parée, enrubannée et à peu près convenable, mais quand elle était exposée au feu des fourneaux, les manches retroussées jusqu'au-dessus des coudes, la jupe relevée par un coin, le fichu en désordre et la joue brûlante du charbon qui flambait dans la rôtissoire ; voilà comment il aimait aveuglément, brutalement, Suzon !

Suzon, en acquérant du pouvoir, avait fini, ainsi que cela arrive toujours, par prendre goût au despotisme ; elle l'exerçait maintenant sans pitié, à l'égard surtout de celui qui le lui avait concédé, le souffrait et n'avait plus en lui la force de le détruire. Comme on l'a vu dans les scènes précédentes, elle gardait les clefs du vin, du bois, de la vaisselle, de l'argenterie, des porcelaines et même de l'argent. Le commandant lui demandait vingt sous pour acheter du tabac quand sa provision était consommée. Qu'on imagine le coup que dut recevoir au cœur Suzon quand, par un accident naturel, elle revint au château de Chandeleur, qu'elle aperçut de loin tout illuminé et où elle n'était attendue que dans quatre jours ; ce qu'elle éprouva lorsqu'en entrant au salon elle vit une immense table en désordre, un parquet jonché de bouchons, de serviettes, lorsqu'elle respira à plein nez cet air chargé de musc, de vétiver, de fumée de cigares, de parfum de champagne, et qu'elle vit le commandant encore pourpre et animé du festin. Suzon se dit : « Tout cela en quelques heures d'absence ! Et si j'étais restée absente quatre jours ? Je ne m'absenterai plus ! »

Le commandant, croyant enfin tout son monde endormi et voulant pour son repos personnel, ce qui lui importait beaucoup, consolider sa paix avec Suzon, dont il connaissait les sourdes bouderies, les rancunes étouffées, les réminiscences traîtresses, se rapprocha sinueusement du canapé où elle était à demi renversée, et il lui dit avec bonté:

— N'iras-tu pas te coucher aussi ? tu dois être fatiguée. Revenir ainsi, au milieu de la nuit, par le froid...

— Est-ce que je vous gêne ?

— Ah ! quelle idée !

— C'est une idée comme une autre. Si vous êtes attendu là-haut, allez toujours ; moi, je resterai ici.

— Attendu ? et par qui ?

— Est-ce que je le sais, moi ?

— Je ne te comprends pas...

— Tant pis.

— Mais non, je ne te comprends pas du tout, répéta le commandant en s'accoudant sur le coussin qui supportait la tête de Suzon.

— C'est bien. N'en parlons plus.

— On parle, au contraire, on s'explique...

— Que voulez-vous que je vous dise ?

— Tes mains sont bien froides.

Suzon, qui s'était laissé prendre un instant la main par le commandant, vint à jeter par hasard les yeux vers le tambour de la porte, et, dans la demi-obscurité, elle aperçut plusieurs têtes attentives et curieuses. Elle retira brusquement la main qu'elle avait presque abandonnée au commandant.

— Laissez-moi, monsieur.

— Tu es donc encore fâchée ?

— Je ne suis ni fâchée ni bien aise ; mais laissez-moi.

— Fais-moi une petite place près de toi, lui dit le commandant, et je te dirai tout.

Suzon distinguait parfaitement les personnes qui l'espionnaient, et qui n'étaient pas moins que Morieux, Sara et ses deux élèves, Paillette et Tabellion.

— Qu'avez-vous encore à me dire ?

— Que je suis fort content de ton retour.

— Vraiment ?

— En doutes-tu ?

— Non, mais je veux que vous alliez vous coucher. Vous m'empêchez de respirer...

— Faisons la paix, Suzon, faisons la paix !

— Puisque vous ne voulez pas quitter cette place, je la quitte ; là !

Suzon se leva.

Le commandant chercha à la retenir.

— Reste donc là !

— Je vous dis...

Et Suzon se dégagea brusquement et courut à l'autre bout du salon.

— Grosse méchante !

— Comme cela vous prend !...

Le groupe de la porte n'échappait pas aux regards obliques de Suzon, quelque mouvement qu'elle fît.

— Si tu ne viens pas, je vais te chercher, Suzon.

— Gardez-vous-en !

— Tu vas voir.

— Venez-y donc !...

Le commandant se leva à son tour pour aller vers Suzon ; mais celle-ci mit aussitôt toute la longueur de la table entre elle et lui.

Mauduit, qui n'était pas habitué à tant d'espiègleries, se piqua au jeu, tourna avec vivacité autour de la table, mais Suzon conservait toujours ses avantages en maintenant les distances.

— Est-ce que cela ne finira pas ?

— Dame ! finissez d'abord vous-même.

— Trêve ! je ne te poursuivrai plus...

— Qui me l'assure ?

— Comme tu es en défiance, ce soir. Ah çà !... d'où vient ?...

— Je veux l'être toujours.

— Toujours !

— Comme je vous le dis...

— Suzon !

— Est-ce ainsi, monsieur, que vous prétendez tenir votre parole ?

— Je n'ai pas donné de parole. Mais enfin que veux-tu ?

— Je ne veux pas ce que vous voulez. Voilà, monsieur.

Quelles étranges pensées se formaient dans la tête de ceux qui, dans l'ombre du tambour, étaient témoins silencieux de cette scène entre le commandant et sa cuisinière ! Sara se pressait les côtes pour retenir le rire qui lui échappait ; ses jolies élèves portaient la main à leur bouche afin de ne pas éclater. Morieux était confondu. « Voilà donc la cause de sa retraite ! » se disait-il.

Prosper dormait toujours sous l'épais manteau de Suzon.

— Ah ! tu ne veux pas ce que je veux ?

— Non, monsieur.

Ce *non, monsieur*, sortit avec l'énergie d'un boulet de la bouche de Suzon.

— Mais alors...

— Mais alors je m'en irai d'ici.

— T'en aller ?

— Oui. En route, j'ai rencontré cette nuit le messager de Melun ; il m'a remis une lettre de ma mère, celle que j'attendais ; par cette lettre, ma mère exige que je retourne près d'elle. Elle est vieille, me dit-elle ; elle a besoin de moi.

Ceci fut un nouveau et plus terrible choc pour le commandant.

— Et voilà pourquoi, reprit tranquillement Suzon, je suis revenue aussitôt au château. Je vais faire mes paquets et je pars.

— C'est donc sérieux ?

— Très-sérieux.

A l'instant même le commandant découvrit l'avenir sinistre qui l'attendait si Suzon, à laquelle il s'était habitué

depuis tant d'années, comme il s'était habitué à l'élasticité de son fauteuil nankin, à sa chancelière, à son tire-bottes, venait tout à coup à lui manquer. Qui la remplacerait? Elle seule avait le secret de ses goûts, de ses manies; elle seule menait, dirigeait, gouvernait sa maison, qu'il lui faudrait quitter si elle la quittait. Et où aller? Encore à Paris? Un affreux serrement de cœur l'étreignit à cette idée? mille autres douleurs qu'il n'eut pas le temps de déduire, mais qu'il sentait, le rendirent soudainement sombre et véritablement triste à pleurer.

— N'es-tu pas bien ici? demanda-t-il avec intérêt à Suzon.

— Je ne dis pas, monsieur, que je croie...

— Désires-tu de l'augmentation dans tes gages?

— Ah! monsieur...

— Quel motif alors?

— Je vous l'ai dit, le motif : ma mère est vieille, elle est malade, elle m'appelle à Melun.

Le commandant réfléchit.

— Si tu la faisais venir ici?

— Ma mère! au château?

— Pourquoi pas? où est l'impossibilité?

— Vous n'y pensez pas, monsieur. Vous vous rappelez cette longue lettre qu'elle me fit écrire, il y a deux ans, par le curé de Saint-Aspaïs, et où elle me reprochait ma conduite?

Suzon baissa ensuite les yeux.

Sara pinça jusqu'au sang Paillette, qui fut obligée de courir dans l'escalier pour rire à son aise; elle étouffait.

— Ta conduite! ta conduite! reprit le commandant.

— Dame! monsieur, ma mère, après tout, avait raison.

— Qu'en sait-elle?

— Et ma conscience?...

— Tu deviens dévote, à présent!

— Monsieur, j'ai toujours suivi ma religion... Ainsi je partirai demain matin sans faute pour Melun.

Le commandant, qui n'y tenait plus et à bout de raisonnement, prit, moitié avec autorité, moitié avec tendresse, la main de Suzon, que cette fois elle n'essaya pas de retirer, et il lui dit :

— Suzon! Suzon! tout peut encore s'arranger.

— Je ne vois pas trop comment.

— Si! tout peut s'arranger.

— Je le voudrais... mais...

— Écoute!

— O Vénus! ô Amathonte! ô Cypris! ô Eucharis! murmura Sara à l'oreille de Morieux.

Le commandant s'était penché vers Suzon, et il lui parlait bas.

— Eh bien! murmura Sara... Jeunes filles, ajouta-t-elle, allez me chercher mes voiles, mes écrans, mes éventails! allez me chercher ma pudeur!

Le commandant Mauduit disait à demi-voix à Suzon :

— Je veux que cela soit!

— Mais vos amis?

— Je n'ai plus d'amis.

— Mais le monde?

— Je m'en moque pas mal!

— Alors cela se fera du moins sans bruit, sans éclat?

— Sans bruit, sans éclat.

Suzon élevait de plus en plus la voix, afin que pas un mot de cette conversation ne restât à mi-chemin de la porte. Elle reprit :

— Ça se ferait la nuit, dans la chapelle, par un simple prêtre.

— Comme tu l'entendras, Suzon.

— Et bientôt?

— Quand tu voudras... dans trois mois...

— Dans un mois.

— Dans un mois, soit! Et tu ne me quittes plus?

— Plus.

Suzon baissa une seconde fois les yeux; le commandant la serra contre lui; mais dans ce mouvement, fait sans doute à faux, ils tombèrent tous les deux dans le fauteuil où dormait Prosper, qui, éveillé, on l'eût été à moins, par ce double poids assez lourd, se redressa et jeta la surprise et l'épouvante dans l'âme de Suzon.

Le cri de terreur de la cuisinière permit à Sara et à ses élèves d'en pousser plusieurs autres des plus ironiques et des plus bouffons, qui furent mis sur le compte de l'écho. Elles regagnèrent l'escalier après en avoir assez vu et assez entendu pour édifier tout Paris à leur retour.

Prosper, en revenant un peu à lui et en cherchant encore, ivre, pâle et chancelant, à regagner sa chambre, eut un mot d'un comique rare. Il se tourna vers Suzon, et, comme s'il se fût agi de l'apitoyer sur un malade en voie de convalescence, et qui est encore dans l'impossibilité de se tenir sur ses jambes, il lui dit :

— *Je suis encore si faible!*

Quand cette importante convention eut été passée entre le commandant et Suzon, et que celle-ci fut sur le point de se retirer, heureuse et fière comme la veuve de Scarron la nuit où Louis XIV lui dit : « Vous serez ma femme, » elle fut une dernière fois arrêtée par le commandant.

— Suzon, maintenant j'attends de toi une faveur.

— C'est?...

— De fermer les yeux sur tout ce qui pourrait te déplaire pendant le séjour de ces personnes, de ces dames,

dont la visite est venue me surprendre. Il en est parmi elles qui ne sont pas d'une régularité exemplaire.

— Je ne dirai rien du tout, soyez tranquille.

— Fais un effort sur toi-même, et sois pour elles, je t'en prie, ce que tu étais autrefois quand nous habitions le faubourg du Roule.

— Ah! oui, votre cuisinière? Qu'à cela ne tienne, monsieur, je serai cuisinière pour elles pendant tout le temps qu'elles demeureront à Chandeleur. Elles goûteront encore à mes sauces; je ferai même comprendre à vos autres domestiques comment, par exception, vous voulez que je sois traitée.

— Merci, Suzon. C'est là ce que je désire.

— Je devine pourquoi vous souhaitez qu'il en soit ainsi...

— Oui, tu devines sans doute.

— Il ne faut pas qu'on soupçonne ce que vous avez l'intention de faire pour moi.

— Non... à quoi bon?... pourquoi les en instruire?... Tu n'y tiens pas?...

— C'est juste, monsieur le commandant, répliqua Suzon, qui y tenait par-dessus toutes choses.

— Cela s'ébruiterait tout de suite. Et Paris... Paris est une portière.

— Eh bien! ne craignez pas; on ne se doutera de rien, répéta Suzon, qui avait déjà fait savoir à toutes les personnes arrivées au château, comme on vient de le voir, qu'elle serait dans un mois la femme du commandant Mauduit, et s'appellerait l'hiver prochain madame Mauduit de la Vallonnière. Elle se disposa à se retirer en disant au commandant :

— Quoique je doive être encore demain et quelques jours encore votre cuisinière, je ne me lèverai demain qu'à onze heures.

— On n'a rien à vous refuser, dit Mauduit.
— Il me faut du repos; je ne veux pas vous faire peur.
— Tu es toujours bien comme tu es.
— Ah! non... commandant!... non!... rien maintenant avant la cérémonie.
Suzon lança au commandant un de ces regards qui allument comme un paquet de fagots le cœur des vieux garçons.
Elle alla enfin se coucher; Mauduit resta seul.
Ses réflexions pendant une heure furent nombreuses; elles furent graves; mais il ne fallait plus penser à reculer. Du reste, le commandant n'en avait pas l'intention. Derrière lui un passé mort, devant lui un avenir vide; le présent était sévère, mais du moins était-il possible. Il arrangerait sa fortune : ses neveux ne perdraient pas tout; et, quant au scandale d'un pareil mariage, il le conjurerait en grande partie par un moyen souvent employé avec succès : le silence. On le supposerait peut-être; personne n'en aurait une preuve certaine. Et d'ailleurs qui n'a pas sa plaie secrète sous le manteau? Après tout, dit le commandant en buvant de suite plusieurs verres de kirsch, je casserai la tête à celui qui le trouverait mauvais. Telle fut la péroraison du long monologue débité par le commandant avant de prendre un flambeau pour aller goûter quelques heures d'un sommeil assez bien gagné, Dieu merci.
Au moment de sortir du salon, il fut distrait tout à coup par un grand bruit de clefs qu'on tournait dans les serrures aux divers étages du château. On fermait plusieurs portes à double tour, et l'on retirait les clefs. Le commandant ne tarda pas à se rendre compte de ce mouvement général des serrures. Il se rappela que, lorsque Suzon voulait communiquer un ordre du jour à la domesticité du château, elle employait ce moyen, celui d'enfermer chaque domestique

dans sa chambre pour venir ensuite le lendemain matin lui signifier la part qu'il aurait à prendre à la mesure générale. Le commandant savait la mesure que Suzon projetait d'exécuter. Suzon devait prévenir chaque domestique de ne pas exagérer devant les étrangers présents au château les égards et la soumission qu'elle exigeait d'eux en temps ordinaires. Il ne s'arrêta pas davantage à cet incident ; il sortit du salon. Comme il avait cédé sa chambre à Sara, il se résigna à passer la nuit dans l'une des petites chambres des combles, appelées vulgairement chambres d'amis, attendu que d'ordinaire on n'y loge jamais personne.

Il montait donc brisé, assez soucieux, les marches du vieil escalier du château, quand, en passant devant la chambre de Sara et devant celle de Morieux, il vit, ce que l'usage veut d'ailleurs partout, que Sara avait déposé à la porte ses brodequins et ceux de ses deux élèves, et Morieux ses bottes.

— J'avais oublié, s'écria le commandant..., j'avais oublié, répéta-t-il en voyant ces trois paires de brodequins et cette paire de bottes, que... qu'elles seraient là, et qu'il fallait qu'un domestique vînt demain matin les cirer. Épouvantable contrariété! murmura-t-il en se frappant la tête avec le poing... Suzon ne se lèvera qu'à onze heures, elle me l'a dit, et elle a enfermé tous les domestiques dans leur chambre. Voilà qui vient à merveille! Que va dire Sara, que va dire Morieux, que vont-ils tous dire quand ils ne verront pas leurs chaussures cirées? Ils diront, parbleu! j'en dirais autant à leur place, que mon château est un bouge, que mes domestiques sont des Mohicans, que mes valets sont des valets d'écurie... Mais il est impossible que cela se passe ainsi. Que faire, pourtant? Aller maintenant ordonner à Suzon de se lever à sept heures, quand elle compte dormir jusqu'à onze heures, pour lui dire de cirer

la chaussure de ces gens-là?... à celle qui doit être... un jour... bientôt... Comme elle me recevrait! Elle aurait raison... Et les autres domestiques sont sous clef, et ces clefs, Suzon les a... Aller l'éveiller pour les lui demander, elle croirait que c'est pour un tout autre motif... et elle ne m'ouvrirait pas... Terrible embarras... Il faut pourtant en sortir; mais comment?... N'importe comment!...

Et le commandant redescendit l'escalier, prit celui qui menait aux cuisines, et, foulant tout préjugé humain, il saisit de ses mains tremblantes de colère et de dépit la boîte à cirage et la bouteille au vernis, puis il remonta rapidement.

Il posa son flambeau sur une marche de l'étage placé au-dessous de celui où se trouvaient la chambre de Sara et celle de Morieux, s'assit au bord d'une autre marche, et, le front en sueur, quoiqu'il fît un froid horrible dans l'escalier, l'oreille aux aguets, il prit d'abord les brodequins de Sara, e se mit en devoir de les brosser avec la brosse sèche. Horrible besogne! Il fallut l'entreprendre; il fallut qu'il la recommençât pour les brodequins de mademoiselle Paillette, pour les brodequins de mademoiselle Tabellion et pour les bottes de Morieux! Comme il ne s'était jamais livré à ce poétique exercice, il s'y prenait fort mal, étendait la poussière au lieu de l'enlever, la respirait, s'en remplissait la bouche, la gorge et les yeux. Il toussait, il rageait, il éternuait. Enfin, il s'agita de tant de façons, qu'il éveilla l'attention de ses hôtes, qui, trop émus par les fumées du souper, n'avaient pas encore fermé l'œil, excepté, bien entendu, Prosper, qui avait dormi trois ou quatre heures. Tous, par un instinct discret, ouvrirent à tâtons et mystérieusement la porte de leur chambre pour voir d'où venait cette sourde rumeur. Un instant après, ils étaient silencieusement réunis dans les ténèbres de l'étage supérieur à celui où Mauduit ci-

rait, avec une ardeur héroïque, bottes et brodequins. Ils s'invitèrent par des gestes à la plus rigoureuse circonspection; le spectacle était en vérité trop curieux, trop inouï, trop extraordinaire. Ils en jouirent avec un sentiment d'indicible stupéfaction. Un ancien commandant des gardes du corps, un brave officier de l'armée d'Espagne, un favori de l'ancienne cour, un homme à bonnes fortunes, un homme aimable, spirituel, élégant, riche, noble, décrottait la chaussure de ses hôtes, de peur, il ne fallut pas à ceux-ci grand effort de divination pour s'en convaincre, de peur de faire faire un pareil service par sa cuisinière! La pitié se confondait avec l'ironie dans leur esprit bouleversé, attristé par tant de petitesse et d'humilité! Morieux surtout eut lieu de faire des réflexions très-sérieuses en comparant sa situation à celle de son ami le commandant. Il mettait sa destinée en parallèle avec celle de Mauduit, et il en tirait une conclusion fort peu prévue.

La compassion inspirée par l'abaissement profond de Mauduit s'évanouit complétement lorsqu'on le vit, après avoir verni les chaussures de Sara et de ses élèves, verni les bottes de Morieux, se prendre corps à corps avec les hideuses bottes de Prosper, qu'il avait oubliées. Il les avait oubliées, ou, pour mieux dire, il ne les avait pas vues, car Prosper occupait un cabinet dans un angle tournant de l'escalier. Enfin, il les découvrit! Il recula de terreur; il les repoussa avec effroi; la boue de trois routes communales voilait la semelle, l'empeigne et la tige de ces effrayantes bottes!

— Pourtant... murmura avec amertume le commandant.

Ce pourtant disait toute la nécessité du sacrifice qu'il s'agissait pour lui d'accomplir. Il fourra son bras dans l'évasement des tiges, s'arma d'une lame rouillée, et trancha courageusement dans le vif de la glaise. Elle tombait par quartier. Quelles écuries d'Augias! Enfin il arriva au cuir,

qu'il inonda de cirage. Il ne fallait pas songer au vernis.

En chemise, un bonnet de coton sur la tête, Prosper se livrait entre Sara et ses deux demoiselles à des contorsions de fakir indien. Le spectacle du commandant aux prises avec ses bottes lui suscita des mots, des plaisanteries, des pasquinades incroyables.

Enfin cette triste et burlesque comédie, dont la représentation se donne d'ailleurs tous les jours chez presque tous les vieux garçons, eut une fin. Dès qu'ils la prévirent, les témoins, ou plutôt les spectateurs, se retirèrent sans bruit dans leurs chambres.

Sara eut pourtant assez de temps pour dire :

— Eh bien ! si j'étais Suzon, la cuisinière de Mauduit, j'irais encore plus loin. Vous voyez cette boue, je la lui ferais manger.

Prosper ne se permit que cette réflexion :

— Quand il lui était si facile de m'en donner une paire neuve !

Le lendemain, les hôtes du château de Chandeleur, descendus fort tard, mais pourtant avant l'heure du déjeuner, trouvèrent, dans le salon où ils avaient soupé la veille, le commandant Mauduit qui les attendait.

— Qu'est-ce que cela veut dire ? s'écria celui-ci ; tous en manteau de voyage !

— Nous partons, commandant, répondit Sara.

— Vous partez ! Vous m'aviez pourtant promis de rester huit jours ici...

— C'était seulement, reprit Sara, pour éprouver ta générosité. L'hospitalité n'a rien laissé à désirer.

— Vous plaisantez...

— Nous dirons à Paris que ton château nous a offert tout ce que nous avions le droit d'attendre de la noble galanterie de son possesseur.

— Je ne puis encore croire... essaya de répliquer le commandant, qui se sentait soulagé d'un grand poids par ce départ.

— En restant plus longtemps, nous n'emporterions pas un souvenir plus doux de ton cœur... Nous...

— Commandant! s'écria Sara, s'interrompant tout à coup pour embrasser Mauduit, qui ne devinait pas la cause de cette brusque accolade pleine de tendresse et de bonne sensibilité, car Sara laissa tomber des larmes sur les gros favoris du commandant.— Commandant! commandant!... criait-elle.

— Eh! ma bonne Sara, qu'as-tu?

— J'ai... j'ai... Ah! sacrebleu! si j'avais eu le bonheur d'être une honnête fille...

— Qu'aurais-tu fait?...

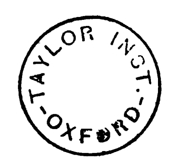
— Rien... Adieu! adieu! commandant!...

Mauduit était ému... il était bien près de deviner... Il dit à Morieux :

— Tu me quittes, toi aussi? et où vas-tu?

— Où je vais? répondit Morieux.

— Oui...



— Rejoindre ma femme.

— Ta femme! Mais...

— J'ai réfléchi, Mauduit.

— Ah!

— Oui. La nuit porte conseil.

Et Morieux serra affectueusement la main au commandant.

— Quant à moi, commandant, je vous dois une reconnaissance vive, profonde, éternelle, dit Prosper à son tour en gagnant la porte de la cour d'honneur, tandis que Morieux, Sara et ses deux élèves montaient en voiture.

— A moi?

— A vous... commandant.

— A propos de quoi?...

— A propos de... bottes.

. . . .

Suzon est aujourd'hui madame Mauduit de la Vallonnière.

UN VILLAGE

COMME IL N'Y EN A PAS DEUX DANS L'UNIVERS.

Un de mes amis qui est prodigieusement riche, quoiqu'il ne soit pas homme de lettres, prodigieusement spirituel, quoiqu'il soit un peu homme de lettres, et prodigieusement amateur de voyages, quoiqu'il n'ait jamais écrit ses impressions de voyages, me dit un jour :

— Savez-vous ce que j'ai vu de plus curieux, de plus bizarre, je ne dis pas de plus beau, depuis quinze ans que je promène mon très-ennuyé personnage du tropique du cancer au tropique du capricorne ?

— Il y a tant de choses curieuses, bizarres...

— Non, essayez de deviner.

— Les pyramides d'Égypte ?

— Allons donc ! pourquoi pas l'exposition de l'industrie française ?

— Les cataractes de Niagara ?

— Du tout. Aujourd'hui le Château-d'Eau du boulevard du Temple est moins rococo que les cataractes.

— Je renonce à deviner.

— D'abord, suivez-moi en Hollande, me dit mon sphinx.

— En Hollande !

— Mais oui, et, si vous aimez mieux, je vous dirai : Suivez-moi en Chine ; car la Hollande, c'est la Chine des Européens. Si jamais les Chinois perdent la Chine, c'est à Amsterdam qu'ils iront la chercher et qu'ils la trouveront. Même patience, même fantaisie froide, même calcul grave et puéril, même symétrie, même propreté chez les Hollandais que chez les peuples du fleuve Jaune.

— Il y a bien quelque analogie...

— Analogie ! similitude parfaite. Au reste, je ne veux pas vous convaincre, reprit mon ami, le baron de Ville..., mais vous amuser un instant, si c'est possible. Par un temps de tragédie, amuser est encore rare. Le typhus et la tragédie règnent ; amusons-nous.

J'allais quitter Amsterdam, déjà assez émerveillé de la vue de tant de magnifiques Néerlandaises qui semblent être descendues des tableaux de Rubens, de tant de ponts jetés sur de grands et de petits canaux, de tant de hangars pleins de poivre de Java, lorsque le flegmatique maître de l'hôtel où je logeais me dit :

— Quoi ! vous partez, et vous n'avez pas vu Broek ?

— Que dites-vous ?

— Je vous dis que vous n'avez pas vu Broek.

L'hôtelier avait repris sa pipe et son flegme. Il était en Chine causant avec son analogue.

— Qu'est-ce que Broek ?

Il ne répondit pas.

— Pourquoi m'inquiéterais-je de n'avoir pas vu Broek ?

Pas de réponse ; de la fumée bleue.

— Est-ce un personnage, un poisson, un monument ?

— C'est un village.

— J'ai eu du mal à vous le faire dire. Quoi ! vous voulez qu'après avoir vu Maestricht, Rotterdam, Amsterdam et la Haye, j'aille voir un village?

— Broek ! Broek! grommelait en mâchant le tuyau de sa pipe mon imperturbable Hollandais.

— Que trouverai-je de curieux à Broek?

— Vous trouverez Broek.

— Et puis?

— Broek.

— Mais...

Mon interlocuteur dormait.

Que faire? Partir sans avoir vu Broek, me dis-je en songeant à l'importance qu'avait mise à sa question mon diable d'hôtelier, c'est peut-être manquer une occasion de voir une singularité que je ne rencontrerai plus nulle part, même en Angleterre. Allons, partons pour Broek.

J'appelai Beziers, mon domestique, celui qui, depuis dix ans, m'a accompagné partout, dans les mines du Hartz et au sommet du pic Ténériffe; celui qui, pour unique fruit de ses voyages, a acquis cette belle expérience, réduite par lui en sentence : « On ne mange nulle part aussi bien et à aussi bon marché que chez Richefeu, au Palais-Royal. »

— Voilà, monsieur, me répondit Beziers.

— Nous partons pour Broek, mon cher Beziers.

— Va pour Broek. Où est donc ce pays?

— Ma foi ! je n'en sais rien, lui répondis-je.

— Partons, monsieur, nous demanderons ensuite.

Quand nous fûmes sur une des places principales d'Amsterdam, devant l'église Saint-Nicolas, je crois, je m'informai auprès d'un brasseur qui passait de quel côté se trouvait Broek.

Il me fit deux gestes : l'un qui signifiait : vous prendrez

à droite; l'autre qui voulait dire : vous prendrez à gauche. Ensuite il daigna ajouter :

— Vous vous embarquerez, et vous vous ferez conduire à Beukslo.

Il continua son chemin.

— C'est donc un voyage sur mer, monsieur, que nous allons entreprendre? me demanda Beziers.

J'allais lui répondre lorsque le brasseur, revenant sur ses pas, me dit en allemand :

— Est-ce que monsieur compte mener son domestique à Broek? .

— Sans doute; cette question!... Pourquoi ne m'accompagnerait-il pas?

— Pour rien.

— Mais enfin?

— Non... pour rien, me dit le brasseur en nous regardant tous les deux, Beziers et moi, avec un sourire railleur peu ordinaire sur le visage d'un Hollandais et en nous quittant aussitôt.

— Mais dites donc...

— Laisse cet homme, Beziers. Nous verrons bien plus tard si sa remarque avait un sens.

— A la grâce de Dieu! murmura Beziers. Descendons maintenant, lui dis-je, vers le port, et embarquons-nous pour Beukslo, dont je n'ai pas plus entendu parler dans ma vie que de Broek.

— Monsieur, me disait mon domestique en marchant, j'ai vu les Patagons, les Groënlandais, les Tartares, les Chinois et les Cochinchinois; mais je n'ai rien vu de si original que le peuple hollandais. Ces gens-là ne pensent qu'à moitié, et ils ne parlent qu'au tiers.

Arrivés au port, nous nous jetâmes dans une barque, et je n'eus besoin que de dire au patron :

—Beukslo ! pour qu'il lâchât l'amarre et gagnât le large.

— Beukslo existe, pensai-je : c'est déjà un fait acquis. Peut-être Broek existe aussi. Cela devient probable.

— Mais pourquoi, j'y reviens, me dit Beziers, ce misérable brasseur a-t-il demandé si vous m'emmeniez avec vous à Broek ? où est la raison qui s'y oppose ?

— Est-ce que tu penses encore à cela ?

— C'est que je connais les Hollandais, monsieur ; ils ne lâchent pas une parole sans la lester auparavant.

— Ma foi ! laisse-moi tranquille, Beziers. Je ne sais pas pourquoi nous nous inquiéterions de la réflexion d'un tonneau de bière.

Le patron, qui ne pouvait nous entendre, nous conduisait rapidement sur une rive où nous abordâmes vingt minutes environ après avoir quitté Amsterdam. En le payant, je lui demandai de quel côté il fallait prendre pour aller à Broek.

— Vous remonterez ce canal, me répondit-il, celui qui joint le Texel au Zuiderzée, et, dans une demi-heure, vous serez à Broek.

— Merci, mon brave homme.

— Ah ! vous allez à Broek ? ajouta-t-il avec un air de grande vénération.

— Nous allons à Broek.

— Pour y demeurer ?

A tout hasard, je répondis d'abord :

— Oui.

— Oui ! s'écria-t-il en sautant hors de sa barque ; oui !

Et il nous fit des révérences auxquelles je ne savais quelle signification raisonnable donner.

— Mais alors, monseigneur !... mais alors, Altesse !... vous auriez dû m'en prévenir...

— Pourquoi vous en prévenir ?

— Ah ! parce que tout le monde ne va pas ainsi à Broek.

— Et qui empêche?...

— Vous le savez bien, monseigneur.

— Certainement je le sais bien, me hâtai-je de dire, de peur de passer pour ignorer ce qu'un batelier néerlandais n'ignorait pas.

Cependant ce mystère m'intriguait, et, afin d'en découvrir, si c'était possible, une faible partie, je repris en riant :

— Je plaisantais ; je ne vais pas habiter Broek, je vais seulement le visiter. Ce soir, je serai de retour à Amsterdam.

— Ce n'est que pour le visiter ! dit dédaigneusement le patron en laissant tomber sa rame et sa vénération dans l'eau ; alors, bon voyage !

Du pied il poussa sa barque loin du quai, et, comme un homme fâché d'avoir dépensé du respect pour si peu :

— A propos, me cria-t-il à quelque dix brasses du rivage, est-ce que monsieur emmène avec lui son domestique à Broek ?

— Oui, je l'emmène, si vous le trouvez bon.

— Emmenez, monsieur, emmenez ; suivez le canal : Broek n'est pas loin.

Il alla d'un côté, nous d'un autre.

— Vous conviendrez, monsieur, que ces gens-là ne se sont pas donné le mot pour savoir de vous si vous aviez ou non le projet de me conduire à Broek.

— Je commence à croire qu'on en veut à ta vie, répondis-je en riant à mon domestique.

— Je ne sais pas ce qu'ils veulent, mais franchement je suis tourmenté de connaître le motif de cette infernale curiosité de leur part.

— Beziers, as-tu tenu des propos contre la religion réformée?

— Je ne me moque pas mal de leur religion réformée ou déformée!

— As-tu parlé politique dans quelque établissement public?

— Est-ce qu'on parle de quoi que ce soit avec un Hollandais?

— As-tu?...

Mais nous nous trouvâmes tout à coup, après avoir suivi assez longtemps un embranchement du canal, à l'extrémité de l'arc d'un bassin assez vaste dont l'aspect nous surprit. Beziers lui-même se tut pour admirer.

Nous n'étions réellement plus en Hollande, en Europe, mais à Nankin ou à Pékin, devant la ville la plus chinoise de la Chine. De la surface de ce lac tranquille, vert comme une émeraude, mon regard monta avec admiration sur les bords d'une cité fantastique, blanche, rose, jaune d'or, bleu de ciel, jonquille, gris tendre, et étagée sur des contre-forts de gazon peignés comme la chevelure d'une bayadère. Chaque maison perçait l'azur du ciel de ses toits en pointe, courbés en sabot, comme le sont les toits des pagodes. C'étaient de véritables pagodes : les unes en porcelaine blanche vernie ou bleue laitée, les autres en brique, les autres en marbre pur, les autres en bois doré, avec des clochettes d'or, d'argent, ou faites de pierres transparentes; et à travers ces groupes de palais aériens, qu'on ne voit qu'autour des tasses du Japon ou sur les lames des paravents de laque, se détachaient des arbres comme on n'en voit nulle part, végétation des rêves, ou tels peut-être que ceux que Hoffmann dessinait à moitié endormi sur les tables des estaminets de Bamberg. C'étaient des arbres tout d'une venue, frêles, fluets, excessivement touffus à leur ex-

trémité taillée en tulipe, ou bien jaunes et comme chargés de myriades de papillons. Leurs fleurs se balançaient vers le centre à la manière des oiseaux indolents des tropiques. J'en voyais qui ne portaient que des boutons blancs et n'avaient pas une feuille, une seule feuille. Plus loin se massaient des montagnes de roses, de véritables montagnes de soixante pieds, et derrière ces montagnes s'élevaient des nuages de lierre et de chèvrefeuille. Les parfums de ce paradis nous enveloppaient à la distance où nous étions arrêtés, muets d'admiration. Çà et là des reflets d'or passaient comme des éclairs entre toutes ces choses magnifiques de splendeur et de silence. Le soleil ne savait comment ajouter quelque valeur à tant d'éclat et d'harmonie. Joignez à ce tableau, dont aucun peintre n'a tenté d'imiter l'originalité, la richesse et la suavité, sa réflexion dans l'eau moirée du lac. Quelle admirable contre-épreuve! On eût dit la Chine venant visiter mystérieusement l'Europe et sortant peu à peu de son vaisseau liquide pour émerveiller un instant deux pauvres voyageurs consternés de surprise.

— Je commence à comprendre pourquoi, me dit Beziers quand il put parler, on s'étonnait de me voir avec vous; nous sommes venus dans le paradis de la Hollande, et, comme je suis Provençal...

— Tais-toi donc, imbécile.

— Ma parole d'honneur! s'écria Beziers, nous sommes ici dans le paradis de la Hollande. Voyez s'il y a un seul être vivant.

— Tu es fou. Si c'était le paradis, il y aurait quelqu'un.

— Croyez-vous, monsieur?

— Avançons, dis-je à Beziers, et assurons-nous si cet endroit, si ce jardin de fées, est habité.

Nous tendîmes alors à nous rapprocher de la ville asiatique en suivant l'arc de cercle qu'elle décrit d'une façon

si nette et si franche au bord du lac. Au bout de dix minutes de marche sur un terrain beaucoup mieux entretenu que les plus belles allées du parc de Saint-Cloud, nous fûmes arrêtés par une grille en fer doré d'un travail exquis qui courait, nous nous en aperçûmes alors, tout autour de ce prodigieux village en se soumettant aux caprices de sa bizarre conformation extérieure. A la matière près, nous avions devant nous la barrière incommensurable de la Chine. Du point où nous nous trouvâmes, nous aperçûmes d'autres beautés, d'autres merveilles, que nous n'avions pu voir du fond de la perspective. Au centre de la ville se place une promenade d'acacias et de tulipiers à l'extrémité de laquelle s'élève une église qui la ferme comme un médaillon gothique. Contre l'habitude de l'optique, qui donne plus de prix aux objets à mesure qu'on s'en éloigne, les maisons japonaises, les chaumières indiennes, les fabriques de porcelaine dessinées en zigzags pyramidaux, ne perdirent aucun de leurs enchantements, vues de plus près. La réalité, si c'était une réalité, ne dépouilla pas le rêve. Au contraire, mille nouveaux prodiges, ravis à la mythologie chinoise, vinrent fasciner nos regards. Nous nous enfoncions dans le cœur du rêve; nous pûmes distinguer les ponts faits d'écaille de tortue avec leur rampe en ambre jaune, les cascades tombant dans des bols de porphyre, les labyrinthes de myrtes s'épanouissant autour d'une flèche brodée à jour, et où fretillait à chaque ouverture un oiseau rare, au bec noir et aux plumes de pourpre, huppé d'or.

Qu'on juge si mon envie était grande de me rapprocher de cet Élysée, tranquille comme l'Éden et amusant comme un paradoxe. Mais comment y pénétrer? nulle entrée; toujours à nos côtés la grille et son obstacle. Dans l'espoir qu'elle se romprait quelque part, nous la longeâmes en nous éloignant des rives du lac. Ma prévision fut justifiée.

Nous arrivâmes enfin devant une porte, fermée à la vérité, mais ornée à l'un de ses côtés d'un cordon en velours dont je fis aussitôt usage. Je sonnai ; un homme parut.

— Un homme enfin ! s'écria Beziers.

Ce gardien, ce concierge, car je ne sais quel nom lui donner quand je me rappelle son costume, se dirigea lentement vers nous après être sorti de son pavillon de bambous vernis. Il était habillé de velours grenat d'une richesse étonnante pour un homme chargé de la fonction qu'il remplissait. Ses pantoufles étaient également en velours, mais d'une autre nuance, et il portait des gants violet clair. Entre sa veste et son gilet, on apercevait le luxe de sa chemise en toile de Frise. Ces riches parties de son costume paraissaient neuves, achetées de la veille ; pas d'usure, pas de pli, pas d'ombre.

— Que veulent ces messieurs ?

— Voir Broek.

— Qui êtes-vous ?

— Je suis le baron de Ville... et voilà mon domestique.

— Les domestiques n'entrent pas à Broek.

— Comment ! et si je veux y passer quelques jours ?

— Personne ne passe quelques jours ici.

— Pourquoi ?

— Parce qu'il n'y a pas d'hôtel et qu'on n'est reçu nulle part.

— Mais enfin... Mon pauvre Beziers, dis-je à mon domestique, tu resteras à la porte du paradis.

— Oui, et les questions du brasseur et du patron de barque ne m'étonnent plus. Mais comme il vous regarde, ce portier du paradis ! Qu'a-t-il pour tant vous examiner ?

— Votre habit...

— Est noir, comme vous voyez, dis-je au concierge, dont

l'inspection presque impertinente intriguait Beziers et faisait bouillonner sa mauvaise humeur provençale.

— Votre cravate?...

— Blanche, monsieur.

— Presque blanche, reprit froidement le concierge. Et puis votre gilet?

— De soie verte.

— Un peu usé, déjà porté.

— Monsieur...

— Vos bottes?

— Vernies, sacrebleu! vernies. Je n'en porte pas d'autres.

— Époussetez-les avec votre mouchoir.

— A la fin!...

— Époussetez-les, vous dis-je, ou vous n'entrerez pas dans Broek.

— Je n'entrerai pas!

— Non, monsieur, si vos bottes ne sont pas plus claires.

— On me refuserait!...

— Vous ne seriez pas le premier à qui la porte de Broek aurait été interdite à cause de quelque négligence dans le costume. Pour ce motif, elle a été refusée autrefois au duc de Holstein, au prince royal de Suède, au duc de Toscane, et Napoléon, le grand empereur, n'a pu y pénétrer qu'en passant des pantoufles sur ses bottes victorieuses.

Je me tus. Du moment où Napoléon avait consenti à mettre des pantoufles pour fouler le sol où s'élève le village de Broek, j'aurais eu une insolente mauvaise grâce à refuser d'épousseter mes bottes vernies. Je me soumis.

— Puisque vous consentez, voilà un mouchoir de batiste, me dit le concierge en m'offrant en effet un carré de toile d'une finesse exquise.

— Un mouchoir de batiste pour épousseter... et présenté

par un concierge! Beziers, attends-moi. Je vous suis, dis-je au concierge.

— Monsieur, me dit Beziers, suivez mon conseil; ne vous risquez pas. Ceci est trop beau pour ne pas cacher un piége. Il vous arrivera malheur; je ne vous reverrai plus. Nous sommes au pays des sorciers; retournons à Amsterdam.

Vous devinez que les craintes et les prières du bon Beziers ne m'arrêtèrent guère. Je lui donnai deux excellents cigares, et le laissai pour suivre mon guide.

Quelques minutes après avoir quitté la grille, nous marchions sur la chaussée qui mène aux premières maisons de Broek. Cette chaussée n'est ni de sable doux et raffermi par le cylindre, ni de grès, mais de briques de diverses couleurs parfaitement unies et propres, luisantes et cirées comme une salle de château. On assure qui ni chevaux ni ânes n'ont le privilége de souiller ce pavé royal, constamment entretenu. Si par hasard il y tombe une plume d'oiseau, une feuille de peuplier, quelque flocon détaché du manteau soyeux d'un angora, vite les préposés à la propreté publique l'enlèvent, et le miroir reprend sa limpidité.

— Mais par qui donc est habité Broek? demandai-je à mon guide; je n'ai pas encore vu un seul visage humain. Est-il habité par des anges, par des démons?

— Par des millionnaires, me répondit-il.

— Comment dites-vous?

— Par des millionnaires.

— Des millionnaires!

— Oui, monsieur; pour devenir propriétaire à Broek, il faut avoir des millions. Le plus pauvre habitant de Broek n'a pas moins de deux millions de revenu. Vous n'êtes donc jamais venu à Broek?

— Jamais.

— Alors vous n'y connaissez personne.

— Personne.

— En ce cas, je vous engage à ne pas aller plus loin, car vous ne serez reçu nulle part; vous vous en irez sans avoir vu l'intérieur des maisons de Broek.

— J'aurais dû me munir de quelques lettres de recommandation.

— Oh! monsieur, ici les lettres de recommadation ne servent de rien. En auriez-vous du Grand-Mogol et du grand Lama, pas une porte ne vous serait ouverte. Vous savez que l'empereur Joseph II partit de Broek sans avoir pu pénétrer dans une seule habitation.

— L'empereur n'avait donc pas de lettres de recommandation? ou plutôt il en avait... Je ne sais plus ce que je dis, dans la surprise où me jette cet étrange pays. Que faut-il donc être pour aborder les terribles habitants de Broek?

— Ils ne sont pas terribles, monsieur; ils sont doux comme leur gazon, mais ils ont tous fait leur fortune par le commerce, la banque, l'escompte, et ils ne comprennent que l'argent, les millions, les dollars, les florins; ils n'aiment à voir que leurs semblables, des banquiers, et encore faut-il qu'ils soient riches, immensément, prodigieusement riches.

— Mais alors je suis chez moi ici.

— Comment cela, monsieur?

— Je suis assez riche, trois millions de revenu.

— Pourquoi ne me l'avoir pas dit tout de suite? Mais êtes-vous banquier?

— Fils, petit-fils, neveu de banquier.

Mon guide s'extasiait. Je n'étais plus un étranger pour la ville, pour lui; je n'étais plus un paria pour cette Asie.

— Je suis, ajoutai-je pour donner plus de crédit à ma

confidence, le neveu du célèbre banquier Coutt, beau-père de sir Francis Burdett.

— Vous êtes !...

— Son neveu.

— Mais je suis banquier, moi aussi, me dit mon guide. Je crus un instant qu'il allait me dire qu'il était aussi le neveu de M. Coutt; je frémis pour mon mensonge.

— Ah ! vous êtes banquier? Enchanté !...

— Oui, monsieur, mais ruiné; mes confrères m'ont accueilli par considération; jugez : je n'ai que cènt mille francs de rente.

— C'est bien de leur part.

— J'ai accepté les fonctions de concierge. Tenez, dans cette maison (nous étions dans la grande rue de Broek) est logé un homme qui possède quatre-vingts millions gagnés dans les poivres et les écailles de tortue. Il est revenu de Java, il y a cinq ans, avec une maladie de foie qui l'emportera. Du reste, on ne se porte pas très-bien à Broek, quoique l'air y soit pur, et l'on n'y devient pas très-vieux. Les habitants ne prennent pas assez de distraction, de plaisir...

— Je comprends, ils font des économies.

— Puisque vous avez la faculté de vous introduire chez nos confrères de Broek, me dit mon guide, nous pouvons poursuivre notre chemin jusqu'à ce qu'il vous plaise de m'apprendre où il vous sera agréable de vous faire annoncer.

— Introduisez-moi dans la maison où vous supposez que je rencontrerai le meilleur accueil, et, si c'est possible, où je verrai les mœurs et les ameublements les plus curieux.

— Les mœurs sont à peu près les mêmes partout. Silence, tranquillité, repos; la prière le matin, le calcul le soir.

— Comment, le calcul ?

— Tout le monde calcule à Broek : maîtres, valets, enfants. On examine à froid les moyens par lesquels on s'est enrichi, ou l'on peut s'enrichir.

— Mais la musique?

— Pas de musique à Broek.

— Mais la danse?

— On n'y danse jamais.

— Mais la société?

— Les habitants ne se voient jamais entre eux. J'oserais même dire qu'ils ne s'aiment pas beaucoup.

— Mais qui aiment-ils?

— Ce qu'on doit aimer : l'argent, les plantes, les chats angoras et les oiseaux.

Et, en effet, derrière chaque croisée treillagée de baguettes d'or, j'apercevais un chat angora, blanc, gris ou noir, mais aussi ennuyé que je supposais son maître. Ces chats avaient l'embonpoint des moutons. C'étaient des chats millionnaires, tous attaqués du foie. Ils étaient réfléchis ; ils avaient l'air de méditer sur le cours de la rente. Je leur donnai des nouvelles de la santé de M. Rothschild, et je passai.

Au bout d'une demi-heure de marche, je pus me rendre compte de l'ensemble architectural du village de Broek. Chaque maison est ornée d'une rampe en fer doré qui court parallèlement à la rue, et le passage que laisse cette rampe entre elle et les maisons est une mosaïque formée de pierres d'un choix admirable. La lave, le basalte vert, le granit rose, le marbre *paonazzo*, offrent, dans leur rapprochement ingénieux, des soleils, des étoiles, des fleurs et des arabesques à l'infini. Malheur à celui qui oserait cracher sur ces mosaïques ! La profanation, du reste, est sans exemple. Quand on est fatigué de fouler ce pavé opulent,

on s'assied sur des bancs de palissandre artistement ciselés.

— Les gens du pays viennent-ils quelquefois y respirer le frais?

— Rarement. Le matin, ceux qui ont vécu à Bornéo descendent y fumer leur pipe et prendre le thé.

— Ils fument donc sans cracher?

— Ils ont des crachoirs en filigrane, pleins de sable rose. Vous remarquerez, me dit encore mon guide avant d'entrer dans une maison à la porte de laquelle nous étions arrêtés, que la plupart des habitants se sont plu à transporter ici la vie, les mœurs et le goût des colonies hollandaises dans les Indes. Broek est tout simplement un quartier de Java.

— Moins les esclaves?

— Ils ont aussi leurs esclaves indiens qui les ont suivis pour leur préparer le thé et leur apprêter le riz au piment. On les baptise, et ils restent jaunes. Il est temps d'entrer. Attendez-moi, je vais vous annoncer comme le neveu de M. Coutt.

— Allez.

Pendant que mon guide ménageait mon introduction, je saisis un autre détail matériel de cette bizarre organisation sociale. Les tuiles ont l'étamage éblouissant d'un miroir, et les entre-croisées, les dessus de portes, sont chargés de peintures à l'huile absolument comme jadis l'intérieur de nos châteaux en France. On dirait nos châteaux qui ont ouvert au vent leurs quatre faces, et sont devenus coulisses.

— Je vous demande pardon, poursuivit mon ami le baron de Ville..., de porter si souvent votre imagination sur des objets de comparaison, mais je vous parle d'un pays auquel vous ne comprendriez rien si je n'avais recours à ces images.

Des gens comme ceux qui habitent de tels bijoux ne doivent pas, vous le supposez aisément, souffrir des locataires sous le même toit. Chaque habitant vit seul ; chaque monture n'a qu'un diamant. Toute maison a deux portes : une très-imposante par où l'on n'entre jamais, l'autre petite par où l'on passe, puisqu'il faut passer, quelque original qu'on soit. La grande porte a pourtant trois destinations solennelles : on l'ouvre pour le jour du baptême, du mariage et de l'enterrement. Ces deux portes symboliques se retrouvent, du reste, dans presque toute la Hollande, et j'en aime assez l'usage. L'homme a besoin d'être rappelé à la gravité et à la tristesse. Il est vrai que les Hollandais sont déjà si graves !

Il paraît que ma réception souffrait quelque difficulté, puisque mon guide tardait tant à venir me chercher. Je ne fus pas fâché de ce retard. A chaque instant je découvrais une nouvelle surprise. La plus charmante de toutes fut celle-ci : à un moment donné toutes les croisées inférieures s'ouvrirent, et je pus voir alors, sous des draperies bleues et de mousseline, toutes les jeunes et belles filles immortalisées par le pinceau de Rubens, roses, blanches et calmes créatures, travaillant à des broderies ou dessinant sur des cartons placés devant elles. Des oiseaux voltigeaient sur leur tête, et près d'elles des aras aux plumes qui traînaient comme des dalmatiques, pages dont les habits étaient des ailes, les éveillaient de loin en loin par leurs cris sauvages et familiers. Un prince aurait pu choisir une femme, un poëte une muse, un peintre un modèle, parmi toutes ces filles reines par la beauté, surtout par la richesse. Là sont véritablement ces opulentes héritières dont parlent si souvent les romanciers et les faiseurs d'opéras-comiques. Mais, filles, petites-filles, arrière-petites-filles de banquiers, elles épouseront des banquiers. Voilà trois ou quatre siècles

qu'elles se marient ainsi. Ce sont des multiplications qui s'allient à des additions.

Enfin, mon guide vient m'annoncer qu'on daignerait recevoir le neveu du célèbre M. Coutt.

Je fus admis.

Avant d'être présenté, on me pria de fourrer mes pieds dans des pantoufles en cachemire blanc d'une finesse rare. Je me soumis à l'usage, et je fus alors introduit dans un salon où le maître de la maison m'attendait. Je crus voir le grand khan de Tartarie. Une robe de chambre en soie grise, semée de dragons d'or et de monstres qui jetaient des flammes par les narines, enveloppait son corps d'un embonpoint asiatique. Ses beaux cheveux blancs sortaient de dessous un bonnet quadrangulaire et ressemblant assez à l'étage d'une pagode. Je l'aurais mieux observé si mon attention n'eût été tout entière attachée aux meubles et aux ornements du salon où il me recevait. Ici l'éclat, la richesse, la propreté, passaient tout ce que l'imagination enfante dans ses plus grands efforts. Peut-être est-ce trop beau pour l'homme, et ses sens sont-ils faits pour moins de délicatesse. Cette exagération touche d'un côté à la fatigue, et de l'autre au ridicule. N'est-il pas ridicule, en effet, d'enfermer les pattes des chiens et des chats dans des espèces de mitaines, de peur qu'ils ne souillent en passant la mousse des tapis ou la vapeur de l'ébène ? Et quels tableaux ! et quels paysages ! Les Teniers, les Vouvermans, les Mieris, les Hobbema, les Berghem, ont travaillé pour ces chaumières, et, depuis le jour où, sortis de leur atelier, ces chefs-d'œuvre sont venus là, ils n'ont plus été décrochés, immobilité qui les rend, si c'est possible, plus beaux et plus sacrés.

— Voulez-vous voir mes fleurs ? me demanda mon hôte.

— J'allais vous demander cette faveur.

— Venez, passons au jardin.

Dès que j'eus mis le pied dans ce jardin, je retombai dans le rêve qui m'avait surpris en voyant de loin Broek et ses pagodes.

Tous les arbres étaient dorés depuis le pied jusqu'à la plus haute branche; les feuilles ne l'étaient pas, et elles empruntaient un indicible effet du voisinage de cet or. Je n'approuvai pas cette manière de costumer les arbres en chambellan, mais je n'étais pas là pour faire une théorie du goût; les réflexions viendraient plus tard. Heureusement les fleurs n'étaient pas dorées, et je ne les trouvai que plus belles, quoiqu'il me fût impossible de vous dire le nom d'une seule. Je ne sais ni le chinois, ni le tartare, ni le télinga, ni le pacrit, ni le phalou. Contentez-vous de savoir que quelques-unes ont coûté dix mille francs. Que je n'oublie pas de vous dire une autre circonstance qui me frappa en pénétrant dans ce jardin, auprès duquel ceux du Tasse sont des champs de navets : un instant il me sembla bizarrement peuplé. Mon impression n'était pas complétement fausse. Le jardin était plein de lions, de tigres, de panthères, de rhinocéros faits en bois ou en terre, mais peints avec des couleurs comme ces animaux n'en ont jamais eu sur la terre. La panthère était aurore boréale, le tigre azuré, avec des étoiles sur le dos; le lion était vert glacé. J'ai vu un renard fait avec des branches de corail, et un moulin dont le sommet était une immense éponge. Est-ce que ces gens-là ne sont pas fous? Non, ils sont trop riches. Si jamais nos épiciers français égalent en richesses ces nababs hollandais, ils auront aussi des panthères aurore boréale et des chaumières pain d'épice.

Je n'ai pas besoin de vous dire que mon hôte paraissait s'ennuyer horriblement au milieu de ses chinoiseries ruineuses. Son mal me gagnait; j'aurais voulu un peu de

bruit autour de moi ; le silence étendu sur sa maison me navrait.

Nous passâmes à la laiterie, où je vis des vaches dont les cornes et les sabots étaient dorés, et dont la queue s'attachait au plafond avec un ruban rose. Pauvres bêtes !

Si je ne vous rapporte pas très au long ma conversation avec mon hôte, c'est que mon hôte ne causait pas beaucoup. Il savait que j'étais très-riche, cela lui suffisait apparemment.

– Combien êtes-vous d'habitants à Broek ? lui demandai-je avant de prendre congé de lui.

— Cinq cents.

— A peu près cent familles ?

— Oui, me répondit-il ; et à nous tous, ajouta-t-il, nous sommes plus riches que tous les souverains des quatre parties du monde.

— Êtes-vous heureux ?

— Hum ! hum ! fit-il.

— Je comprends : vous avez aussi vos peines.

— Tenez, je serai parfaitement heureux quand j'aurai reçu de Sumatra une fleur que je désire depuis quatorze ans.

— Et quelle est cette fleur ?

— Le krubul.

— Qu'est-ce que le krubul, je vous prie ?

— C'est une rose qui a neuf pieds de circonférence. Le calice de cette fleur gigantesque peut contenir douze pintes de bière, et son poids est de quinze livres environ.

— Une rose de quinze livres ! — Son parfum est-il du moins en proportion de sa grandeur ?

— Ses feuilles ont le goût de la viande, et elle répand une odeur de cadavre si forte, que les mouches s'y trompent et viennent y déposer leurs larves.

— Quoi, monsieur !... Je m'arrêtai par respect pour mon hôte. Adieu, lui dis-je, je vous remercie de votre charmante hospitalité.

Mon hôte ne me répondit pas, il rêvait à son krubul.

Voilà donc le bonheur de cet homme quarante ou cinquante fois millionnaire : l'espoir de posséder, après quatorze ans d'attente, une rose de quinze livres qui infecte ! Je courus à toutes jambes vers l'endroit où j'avais laissé Beziers, qui fut ravi de me revoir.

— Eh bien, monsieur ?

— Beziers, ce soir à souper, du foie à la poêle, du fromage de gruyère et du vin à dix sous la bouteille, entends-tu ?

— Mais...

— Pas de mais ; j'ai failli devenir millionnaire. On se réjouirait à moins.

MANETTE

ou

LE CABINET NOIR.

La diligence de Bourges était arrêtée depuis trois minutes seulement sur la grande place de Saint-Faréol-dans-les-Bois, et, selon l'usage immémorial, devant la boutique de M. Leveneur. C'était le relais de sept heures, et, comme on était encore dans l'automne, la nuit commençait à peine à brunir les objets environnants. Quoique la station de la diligence de Bourges ne fût pas un spectacle nouveau pour les habitants, ils n'en étaient pas moins venus flâner autour des voyageurs, qui les regardaient avec une parfaite indifférence. Ce qui attirait plus particulièrement leur attention, c'étaient les caisses, caissons, paniers, ballots, que le conducteur, monté sur le haut de l'impériale, faisait passer à une jeune fille placée au pied de l'échelle.

— En reçoit-il ! en reçoit-il ! murmurait-on avec un ton d'envie autour de la voiture. Leveneur finira par être le plus riche du département, si cela continue.

Le conducteur cria une dixième ou douzième fois :

— Un ballot de toile écrue pour M. Leveneur !

La jeune fille tendit, roidit ses petits bras, et, après avoir chancelé un instant sous le poids du lourd ballot de toile, elle le déposa à terre sur les marches de la boutique.

— Bon ! il va maintenant se lancer dans les toiles, avaient dit tout bas les curieux amassés près de la diligence.

— Un sac d'argent pour M. Leveneur ! cria une dernière fois le conducteur, en disant à la jeune personne qui recevait le paquet : Pour le coup, c'est trop pesant pour vous, la belle enfant ; trois mille francs... appelez votre père.

— Me voici ! me voici ! répondit M. Leveneur, qui, après avoir écarté assez brutalement du coude celle dont les forces n'avaient pas paru suffisantes au conducteur, avait posé un pied sur l'échelle, l'autre sur le moyeu de la roue, et, de ce double point d'appui, s'était élancé presque au niveau de l'impériale.

— C'est pour si peu que tu m'as dérangé, Lanisette ?

— Dame ! l'enfant ne m'a pas semblé assez forte...

— Elle le deviendra, dit M. Leveneur en faisant faire avec la main gauche deux tours en l'air au sac de trois mille francs, et en saisissant avec la droite la main du conducteur comme pour l'attirer sur son épaule et le descendre avec lui.

— Inutile ! criait en se débattant le conducteur Lanisette ; on sait que, malgré vos soixante ans, vous êtes encore solide, père Leveneur.

— Soixante ans ! cinquante-huit, s'il vous plaît.

— Vous pourriez tout aussi bien dire trente, avec votre vigueur.

— Ce sera pour une autre fois, dit M. Leveneur en lâchant Lanisette. Va donc lui chercher un verre de vin pour

qu'il fasse rafraîchir ses chevaux, ordonna-t-il ensuite à la jeune fille, qui attendait toujours la chute de quelque nouveau colis; n'entends-tu pas, Manette?

— Oui, mon père, j'y cours.

— Comme il la traite! se disaient les gens de Saint-Faréol.

— Une si gentille créature!

— Qui aura au moins cent mille francs de dot.

— Dites donc cent mille écus.

— Vous croyez?

— Sans doute. On ne compte plus avec Leveneur. Il marche dans l'or.

— Trouves-tu qu'elle vient bien? demanda Leveneur à Lanisette, qui n'attendait plus que son verre de vin pour partir.

— Il faudrait être difficile pour ne pas le trouver.

— Mais, conducteur, nous allons donc passer la nuit ici?

— Conducteur, partirons-nous?

— Conducteur, ne partirons-nous pas?

— Un peu de patience, mes bourgeois, nous allons fendre l'air.

— Eh bien! reprit Leveneur en donnant un grand coup de poing dans la poitrine de Lanisette, je la garde pour quelqu'un que tu connais...

— Moi? dit Lanisette, sans pénétrer la pensée de M. Leveneur.

— Toi-même, Lanisette. Mais la voici; silence!

— Mademoiselle, dit Lanisette en prenant le verre de vin des mains de Manette, mademoiselle... je sais quelque chose que je ne sais pas entièrement... mais si je ne sais pas entièrement...

— Conducteur du diable! nous-en irons-nous d'ici?

— Conducteur, vous êtes une...

— Mes honorables bourgeois, de quoi vous plaignez-vous? Nous partons... mais nous partons...

Enfin, Lanisette allongeait son fouet; Manette était déjà descendue, et M. Leveneur rentrait l'échelle dans la boutique.

La voiture s'était mise en marche lorsque Lanisette appela :

— Mademoiselle Manette! mademoiselle Manette!

Manette accourut. Au même instant, le conducteur lança sur la place, au milieu de la poussière, tous les sacs de cuir où étaient renfermées les lettres pour Saint-Faréol et les communes voisines.

— Je n'avais oublié que les sacs aux lettres, dit-il. Rien que ça !

— Je ne les avais pas oubliés, moi, pensa M. Leveneur, qui avait observé tous les mouvements de Lanisette, prêt à le rappeler s'il avait tourné l'angle de la place sans se souvenir de déposer les sacs de la correspondance. Quelques minutes après, on n'entendit plus que le roulement lointain de la diligence de Bourges : les oisifs regagnaient le café, et M. Leveneur faisait monter dans sa chambre, par Manette, tous les sacs aux lettres.

La très-petite commune de Saint-Faréol-dans-les-Bois n'est pas plus dans les bois qu'une foule d'autres localités qui se parent de cette qualification pittoresque. Sans doute elle reçut cette désignation au temps où la France était boisée partout, temps barbare auquel il faut pourtant s'efforcer de revenir, du moins en ce qui touche la plantation du sol, si l'on veut avoir des pluies au lieu d'orages, et des récoltes au lieu de dévastations.

En cessant d'être couverte d'un manteau de verdure, la commune de Saint-Faréol n'a pas entièrement perdu sa physionomie agreste. Elle s'élève sur une colline ravinée

qu'entourent, au delà des dernières lignes circulaires de sa base, des vignes comme on sait les faire venir dans les pays contraires à leur développement, c'est-à-dire fort vivaces, fort belles, et très-productives. Il est reconnu que les soins et la volonté remplacent presque toujours avec avantage l'heureuse influence du soleil. Les contrées méridionales, avec leur magnifique soleil, donnent des vins médiocres; mais ne quittons pas Saint-Faréol-dans-les-Bois. Son église, du quatorzième siècle, est bâtie si au bord du mamelon principal, qu'elle semble toujours près de rouler, au moindre orage, dans les champs d'asperges dont la plaine est semée. Les asperges de Saint-Faréol sont en haute réputation aux environs. Des deux côtés de cette bonne grand'mère d'église se rangent les plus vieilles maisons de la commune, si l'on peut donner ce nom à des tas de plâtres crevassés, si parfaitement désunis, que l'on aperçoit non-seulement les ais et les mortaises pourries, mais le jour filtrant de toutes parts à travers ces matériaux délabrés. Rien n'est charmant comme de voir paraître aux croisées branlantes de ces antres de jolies têtes de villageoises, coiffées d'un madras rayé. Le dimanche, il y a de délicieux tableaux à saisir. Tout est en mouvement sur la ligne de ces maisons et de ces croisées. C'est la collerette qui finit de sécher, c'est le fer à repasser qu'on approche d'une joue rose pour s'assurer qu'il ne roussira pas le linge, c'est une longue chevelure blonde prise entre les dents du peigne, c'est la croix d'or admirée cent fois. On se hâte, on s'impatiente, car le dernier coup de la messe a sonné.

La *grande place* de Saint-Faréol n'est pas plus grande que Saint-Faréol n'est dans les bois; on l'appelle grande sans doute parce qu'il n'y en a pas d'autre à lui comparer. Elle est pavée; mais le cailloutage est si dur, si blessant. qu'on préférerait marcher dans les terres labourées. Du

reste, la grande place a ses établissements de rigueur à offrir aux étrangers : la mairie avec un cadran solaire, le café et ses deux banquettes, le cabinet de lecture, où l'on vend aussi du tabac, et le marchand de vins dont l'enseigne, sans qu'on sache pourquoi, présente l'image chaudement enluminée d'un sapeur de la garde nationale. C'est sur cette place que se trouve aussi le bureau de poste de M. Leveneur, lequel, cumulant, selon l'usage de beaucoup de directeurs de postes, tient l'épicerie en gros et en détail, la poudre de chasse, les artifices pour les fêtes, et tous les instruments de pêche.

A partir de ce plateau, assez vivant l'été, et à l'époque de la chasse particulièrement, le village descend avec rapidité vers la plaine, qui de ce côté est d'une richesse remarquable. Les dernières maisons de ces rues inclinées touchent déjà aux murs des magnifiques parcs dont la campagne est couverte. Beaucoup de familles anglaises qui ont leurs enfants aux colléges d'Orléans et de Tours habitent ces propriétés seigneuriales, appartenant aujourd'hui, en grande partie, à des maîtres de forges de la Sologne. Ceux-ci vivent avec douze cents francs, et se font des revenus de quinze à vingt mille francs.

A une demi-heure de marche environ, on trouve la *Prairie*, vaste et beau terrain placé entre la commune de Saint-Faréol-dans-les-Bois et celle de Saint-Michel-hors-des-Bois. C'est une immense prairie, en effet, dont les habitants des deux communes voisines ont fait, sans le vouloir, une charmante promenade. Ils ont tracé, à frais communs, un canal autour de cette plaine de verdure, et planté quatre rangées d'arbres sur les deux berges, ce qui a formé des allées très-fraîches, et découvrant à leur extrémité le village de Saint-Michel. Comme l'agrément est rarement le motif qui entraîne les communes à se mettre en dépense,

on se demandera celui qu'ont eu Saint-Faréol et Saint-Michel pour se donner une si délicieuse promenade : ce motif, le voici. Saint-Faréol n'est pas riche, mais il est laborieux; Saint-Michel est à l'aise, mais il doit sa position à l'activité de Saint-Faréol. L'industrie de Saint-Michel est dans la fabrication des toiles peintes et des châles; elle réclame une multitude de bras, et Saint-Faréol les fournit. Afin que le chemin fût plus court aux ouvriers, il fallait le rendre meilleur. L'ancien chemin n'était plus praticable. On l'agrandit, on prit sur la prairie, et l'on profita d'une petite rivière, la *Serpente*, qui passe près de là, pour alimenter un canal. L'endroit reçut de ces améliorations une physionomie nouvelle. Chaque fabrique, chaque manufacture se dessina, sur les côtés du chemin, des carrés de gazon, des jardins anglais, de petits parterres, riante préface de la maison de travail, dont l'aspect est toujours si sévère. Enfin, la Prairie devint une délicieuse promenade, le rendez-vous des habitants des deux communes, l'endroit où les amants se voient pour la première fois, celui où les gens de la fabrique et les gens de la campagne se rencontrent le dimanche pour danser, quoique ces derniers n'aiment guère les mœurs de la population ouvrière. La Prairie a une place forcée, on le voit, dans le souvenir de toutes les choses un peu mémorables. On s'est vu tel jour à la Prairie, on se rencontra à telle heure du soir sur la Prairie. Il ne faut pas cependant qu'une jeune fille y soit vue trop tard. Un proverbe de l'endroit dit même : « *Trop tôt à la Prairie, très-tard se marie.* »

Ancien garde-chasse du prince, M. Leveneur, dont nous venons d'indiquer la demeure, est une autorité dans le pays; mais, comme toute autorité, il est plus considéré qu'aimé, et encore cette considération ne résiste-t-elle pas toujours à l'analyse. De quel prince M. Leveneur a-t-il été

le garde-chasse? Ici commence déjà l'ambiguïté. Il avait été employé chez M. de Meursanne, qui était loin d'être prince; simplement comte, mais resté excessivement riche, parce qu'il avait eu le courage de ne pas émigrer, il avait repris, sous la Restauration, l'ancien train de vie de sa maison, connue par ses goûts pour la chasse. Les écuries du prince de Condé pouvaient seules être comparées à celles de M. de Meursanne. Il avait quarante chevaux, de beaux chenils fournis par l'Angleterre, enfin les plus riches équipages de chasse qu'il y eût en France, toujours, bien entendu, après ceux du prince de Condé. Mais, quelque liberté qu'il laissât à ses gens de le voler, et les employés de sa maison ne s'en faisaient pas faute, il était difficile de comprendre comment il aurait été la seule cause de la fortune qu'on attribuait à M. Leveneur. Que son ancien garde-chasse eût bénéficié sur l'achat et la revente des chevaux, la coupe des bois, les foins et autres trafics, c'est incontestable; mais ces gains n'expliquaient pas la position qu'il s'était créée depuis la mort de son protecteur. M. de Meursanne ne lui avait laissé, en mourant, qu'une pension de quinze cents francs. Ainsi, cette pension et les profits de son bureau de poste, qu'il devait à l'influence du neveu du comte, auraient dû composer, plus quelques économies, la masse de ses biens réels.

Or, se demandait-on dans le village de Saint-Faréol et au loin, comment Leveneur achète-t-il toujours, depuis dix ans, des quartiers de terre, des vignes par-ci, des carrières d'ardoises par-là, des moulins, des bois? Où prend-il tout cet argent? Il prête à gros intérêts. Leveneur prêtait sans doute; et qui ne prête pas dans les campagnes? Mais, eût-il prêté encore davantage, il n'aurait jamais pu, avec les intérêts les plus usuraires, faire les acquisitions dont il s'arrondissait sans cesse. D'année en année, sa réputation

d'homme riche s'étant considérablement accrue, on l'appelait souvent M. Leveneur le riche devant les étrangers, auxquels on le citait comme dans d'autres pays on cite un monument. « Ce monsieur qui passe, vous disait-on, c'est M. Leveneur le riche ; ce monsieur qui rentre chez lui en cabriolet, c'est M. Leveneur ; ce monsieur qui fume sur sa porte, c'est le riche M. Leveneur. »

Il aimait beaucoup, en effet, se placer devant sa porte et y fumer des heures entières comme pour répondre à l'admiration de ses concitoyens. Malgré ses cinquante-huit ans, il avait conservé sa haute taille, ses jambes de chasseur toujours serrées dans des guêtres de cuir, et sa tête carrée ombragée par de gros favoris gris-blonds. Comme si la nature n'avait rien voulu faire sans raison, elle lui avait donné un nez large et inquiet comme celui des bassets d'Écosse, et des yeux verts toujours en arrêt. Ses épaules rondes et arquées, ainsi que les ont les hommes forts, se terminaient par des mains velues qui auraient étouffé un sanglier. L'habitude de vivre au soleil et au grand air pendant qu'il remplissait les fonctions de garde-chasse auprès de M. de Meursanne avait tanné la peau de son visage et jeté des rousseurs sur ses joues. C'est aussi à cette existence en pleine campagne, laborieuse, active, toute de soumission au maître, toute de commandement sur les animaux, qu'il devait un caractère par moment docile et humble, parfois violent et terrible comme un coup de fusil. De son troisième mariage avec la fille d'un fermier du comte de Meursanne, il n'avait qu'une enfant, charmante et malheureuse créature qui entrait alors dans sa dix-huitième année. Issue d'une source vivace, Manette opposait aux fatigues dont on l'accablait un tempérament pur, une constitution de race : l'abus du travail n'avait pas encore eu d'action sur l'émail de ses contours ; ses formes rondes et fines avaient conservé en

elle les charmes de l'enfance, et laissaient entrevoir une merveilleuse jeunesse. Sous un simple bonnet à la paysanne, dont les côtés s'appliquaient avec leurs mille petits plis sur ses cheveux noirs, et venaient partager la conque délicate de ses oreilles, descendait grave, réfléchi, mais correctement beau, un visage frais, adorable. Le front, par sa blancheur suave, donnait une valeur extraordinaire à l'éclat des yeux, à la longueur soyeuse des cils, ces conducteurs électriques et mystérieux de toutes les étincelles parties de l'âme, du cœur et de l'esprit. Noirs et voilés, les yeux de Manette disaient et cachaient à la fois l'innocence et l'ardeur de ses sentiments. Sa bouche était riante; elle allait vers le désir, l'émotion, tous les appels extérieurs, ainsi que la saillie un peu relevée de son nez, en cela d'un ensemble miraculeux avec le dessin des lèvres et l'avancement délicatement charnu du menton. En harmonie avec ce délicieux visage, le cou de Manette, l'arc de ses épaules, le dessin de ses bras, de sa poitrine jetée en avant comme un bouquet, offraient le caractère d'une fille de la campagne que le hasard de la beauté et les soins d'une éducation choisie ont élevée au-dessus de son rang sans la confondre avec les personnes de la ville. Si Manette, pour être comprise, avait besoin d'être comparée, on dirait qu'elle ressemblait, mais à une foule de nuances près cependant, à ces ravissantes demoiselles de compagnie qu'on voit à Vienne et à Berlin, à ces types divins que Van Ostade, Skalken et Miéris ont immortalisés dans leurs tableaux sous le nom de la *belle Fileuse*, de la *belle Chocolatière*, etc.

Manette, la demoiselle de comptoir, le commis du bureau, le garçon de peine de la boutique, le souffre-douleur de la maison, avait été élevée dans la meilleure institution d'Orléans. Non que son père, orgueilleux à la manière de certains parvenus, eût voulu, en lui donnant cette brillante

éducation, faire pompeuse montre de sa fille. Tout au contraire, l'éducation de Manette avait été une obligation pour lui, une violence exercée sur ses projets, comme il va être dit; et aussi la pauvre enfant ne savait souvent comment s'y prendre pour cacher la blancheur de son intelligence ou pour ne pas la salir au contact de tant d'épiceries et de comestibles.

Manette devait suffire à tous les travaux de la maison, de la boutique et du bureau. Elle était partout : il lui fallait répondre aux gens qui venaient acheter, à ceux qui accouraient pour réclamer des lettres ou en affranchir, à sa mère, qui la gourmandait sur sa lenteur à terminer le ménage. Elle ne posait pas à terre. On la voyait tantôt la balance, tantôt le timbre, tantôt le balai à la main, ou au bas de l'échelle pour recevoir les paquets de la diligence. Ici on la sonnait, là on l'appelait, là on la grondait. Et malheur à Manette si elle se trompait en rendant la monnaie à l'acheteur, ou sur quelque menu détail de ses nombreuses fonctions! M. Leveneur s'emportait et finissait par dire avec un gros juron : — C'est un garçon qu'il m'aurait fallu, et non une femmelette comme ça!

On ne devine pas quel surcroît de travail et de peine M. Leveneur aurait pu imposer à un garçon de l'âge de sa fille. Levée avec le jour, Manette ne rentrait pas dans sa chambre avant minuit, même l'hiver, quand toute la population de Saint-Faréol dormait déjà de ce sommeil particulier aux habitants des villes au-dessous de trois mille âmes. Depuis neuf heures jusqu'à minuit, elle restait dans l'arrière-boutique occupée à filer, et il ne fallait pas qu'il lui arrivât de lever les yeux au plafond pour savoir ce qui pouvait faire veiller si tard son père et sa mère, ni de s'endormir sur son rouet. Trahie alors par son silence même, elle appelait l'attention de son père, qui ouvrait douce-

ment le judas de la pièce supérieure et lui jetait un verre d'eau glacée sur la tête en lui disant : — Voilà de l'eau pour faire aller le moulin. Soudain la pauvre enfant, réveillée en sursaut, effrayée de la voix de son père, se frottait les yeux, agitait le pied, tirait le chanvre et reprenait sa tâche.

A minuit, elle regagnait sa chambre placée au second et dernier étage de la maison, et son unique distraction était de rester pendant quelques minutes accoudée sur la croisée taillée en œil-de-bœuf, pour voir la campagne, pour respirer l'air de la nuit. Quand le temps était clair, Manette apercevait, à travers le rideau mobile des peupliers plantés sous ses fenêtres et trois fois hauts comme la maison, la promenade de la Prairie. Si le temps était sombre, elle voyait rougir à travers le brouillard les milliers de croisées des manufactures qui bordent cette promenade. Un vague instinct, un de ces mouvements prophétiques comme il en court dans le sang de la jeunesse, toujours sur le trépied, semblait confier à Manette qu'elle n'attachait pas, qu'elle ne concentrait pas sans motif son attention sur ce point isolé dans la campagne. Elle y revenait malgré elle. Ces aspirations secrètes, mystérieuses comme l'âme d'où elles émanent, avaient-elles trouvé leur explication? Mais une fois, par une belle soirée de printemps, Manette, qui ne se mettait ordinairement à cette croisée chérie qu'après s'être à demi déshabillée, y courut aussitôt entrée et parcourut avidement du regard la ligne lumineuse des manufactures pour en distinguer une. Sa recherche paraissait pleine de désir et d'inquiétude. Elle avait caché sa lampe, de peur d'être vue. Naïve crainte ! Qui donc, à une lieue de Saint-Faréol-dans-les-Bois, aurait songé à s'assurer que c'était Manette, la fille de M. Leveneur, qui avait les yeux fixés sur les usines de Saint-Michel? D'ailleurs, comment deviner

dans quelle pensée elle se livrait à cette timide perquisition?

— La voilà ! s'écria Manette dans une explosion de joie: — les deux ormes, la toiture en flèche, un corps de logis et deux pavillons! — C'est là qu'il est.

Madame Leveneur n'était pas une mauvaise mère; elle souffrait quelquefois des durs traitements exercés par son mari sur leur enfant; mais deux causes l'empêchaient de faire prévaloir ses bons sentiments. Fille de fermier, élevée elle-même très-rudement, elle ne voyait pas toujours un sujet de peine dans les obligations accablantes et serviles de Manette. Ensuite elle craignait son mari au delà de toute expression. Elle l'avait épousé par convenance, car on se marie ainsi, même dans la campagne. Il avait convenu à son père qu'elle devînt la troisième femme d'un garde-chasse de M. de Meursanne, d'un homme qui, avec son habit vert à boutons d'or portant des têtes de loup, pouvait passer pour une espèce de colonel parmi les gardes-champêtres, qui avait la haute main sur les foins, et le droit ou la liberté de chasser le gibier dans les parcs, bois et terres du château. Madame Leveneur craignait beaucoup son mari, disons-nous; cette crainte allait parfois jusqu'à la terreur. Elle avait peur des emportements d'un homme que rien ne retenait, ni le respect, ni l'usage, ni l'éducation, ni l'ombre d'un sentiment religieux, quand la colère s'emparait une fois de lui. Toute la violence du chasseur lui montait au cœur, au visage, au cerveau; il ne se connaissait plus. Il frappait, il renversait, il aurait même tué. Un jour que son cheval avait deux fois refusé d'entrer dans un chemin qu'il n'avait pas l'habitude de prendre, Leveneur lui enfonça son couteau de chasse dans le ventre et l'abattit mort à ses pieds. Ce cheval lui coûtait quinze cents francs.

On comprend qu'un caractère pareil fût peu maniable, surtout pour une femme chez laquelle la crainte était à ce point passée en habitude qu'elle avait coutume de dire : Avant que Leveneur ne me tue, je voudrais bien voir ou faire telle chose. Peut-être s'exagérait-elle le danger de sa position : elle avait sur son mari un motif secret d'autorité bien réel et excessivement puissant au moyen duquel non-seulement elle le tenait en sa dépendance, mais avec lequel, pour peu qu'elle l'eût voulu, elle aurait reconquis son autorité de femme et de mère et eût fait son bonheur intérieur et celui de sa fille. Néanmoins, la peur était plus forte chez elle que le désir de s'assurer cet immense avantage. Ce secret imposait à madame Leveneur de très-grandes précautions pour que sa fille ne le découvrît pas ; mais Manette avait déjà sinon des soupçons, du moins des inquiétudes ; et ce sont ces inquiétudes vagues qui la faisaient souvent regarder au plafond de l'arrière-boutique en filant son lin dans les longues soirées d'hiver.

Tous les mauvais procédés dont on accablait Manette ne l'empêchaient ni d'être fort jolie ni fort souhaitée en secret par les jeunes gens de Saint-Faréol. Ils savaient qu'au bout de cet enfer il y avait pour elle une riche dot et un héritage d'une valeur incalculable ; mais les désirs s'arrêtaient tremblants à la porte de l'opulent épicier. Nul ne se sentait assez brave pour aller demander à M. Leveneur la main de Manette sans avoir quelque cent mille francs à lui montrer en portefeuille ou à l'horizon sous la forme de vastes prairies ou de bois d'un grand prix. Qui sait jusqu'à quel point un homme comme l'ancien garde-chasse pouvait pousser la brutalité du refus ? — Elle ne se mariera pas dans la commune, ajoutaient les ambitieux pour adoucir en eux l'amertume d'une impossibilité radicale à aspirer à la fille de M. Leveneur, car personne ici n'a même vingt

mille francs à faire reluire aux yeux de ce richard. Il ira la marier à Tours ou à Orléans, à moins qu'il n'aille lui chercher un mari jusqu'à Paris. Quant à ceux qui comptaient sur le seul agrément de leur personne pour plaire à Manette, et de là arriver à surprendre le consentement de sa famille, ils auraient pu tout aussi bien rêver une alliance avec une princesse du sang. Manette ne se montrait nulle part, ni aux bals ni aux fêtes de village; elle ne sortait pas, allait rarement à la messe, car sa présence était toujours nécessaire à la boutique. Chercher à lui parler lorsqu'elle y était, c'eût été vouloir entrer en conversation avec un général au moment où il ordonne le feu sur toute la ligne. Une fois la boutique ouverte, la pauvre enfant n'avait plus alors ni cœur, ni âme, ni jeunesse; elle avait des ailes pour courir d'une place à l'autre, des yeux pour lire les étiquettes, des mains pour rendre la monnaie; mais à celui qui lui aurait dit : — Vous êtes jolie, elle aurait répondu : — Pour combien en voulez-vous?

D'ailleurs, si Manette eût fait mine d'aimer quelqu'un, elle eût couru ces trois risques : ou d'être enfermée dans un couvent, ou d'être tuée sur la place, ou bien, et c'était la plus aimable chance à courir, elle aurait entendu son père lui jurer que, tant qu'il vivrait, elle ne serait la femme de personne. Elle savait cela, parce que sa mère le lui avait à peu près dit, et parce qu'elle le lisait chaque jour elle-même dans le caractère de son père. Mais ce qu'elle n'avait pas pu deviner, c'est que celui-ci commençait vaguement à la destiner au conducteur de la diligence de Bourges, à l'adorable Lanizette.

Pour se rendre compte d'un pareil choix chez M. Leveneur, choix que son caractère seul n'expliquerait pas, il est nécessaire de reculer de quelques années en arrière, de remonter à l'époque où il était employé chez le comte de

Meursanne. A l'exemple de tous les grands amateurs de chasse, le comte n'avait de goût que pour la société des gens dévoués à cet exercice, qui savaient parler avec lui chiens, meutes, chevaux, et en parler toujours. Il n'était pas difficile sur la qualité de ses interlocuteurs. Tant qu'il vécut, la familiarité se maintint au château ; mais, du jour où il mourut à la suite d'une mémorable chasse de trente-six heures, dont dix-huit en plein soleil d'août, les choses changèrent totalement. Le neveu du comte, son héritier universel, peu amateur de chasse, mais économiste, philanthrope, partisan du perfectionnement moral des classes inférieures de la société, voulut s'enquérir de la valeur des serviteurs du château avant de les conserver près de lui à titre onéreux. L'examen fut fatal à Leveneur, qui ne savait rien hors du vocabulaire de la vénerie. Il lui fut même impossible de cacher qu'il ne savait ni lire ni écrire. Sa disgrâce fut arrêtée. Cependant, comme il avait été au service du comte pendant de longues années, le neveu ne le remercia qu'après avoir fait placer sa fille Manette dans le meilleur pensionnat d'Orléans, et obtenu pour sa femme le bureau de poste de Saint-Faréol-dans-les-Bois. L'indemnité, quoique belle, n'amortit pas le choc terrible que Leveneur avait reçu. Une honte intolérable aggravait la douleur de sa chute. On le renvoyait parce qu'il ne savait pas lire ; on conservait la plupart des autres employés parce qu'ils possédaient cette science, qu'il était trop âgé pour acquérir. De là vint et s'implanta profondément en lui la haine, l'horreur de tout ce qui ressemblait à de l'instruction ; le mépris le moins déguisé pour tout ce qui n'était pas qualité physique, force corporelle et brutale. Cependant, pour ne pas perdre les dernières faveurs du neveu de son protecteur, il consentit à mettre sa fille en pension ; mais il se promit, dans son âme ulcérée, d'effacer en elle

autant qu'il le pourrait, de lui faire regretter à chaque instant les connaissances qu'elle rapporterait à sa sortie. Il se réjouissait d'avance en pensant qu'il aurait la facilité d'avilir dans sa fille, chez lui, cette instruction, ce savoir, cette odieuse science dont il était privé et à cause de laquelle il avait perdu la moitié, la plus belle moitié des avantages qu'il espérait retirer de sa position au château de Meursanne.

Ceci justifie sa sympathie pour le conducteur de la diligence de Bourges et sa froideur pour sa fille Manette, qu'il projetait de lui donner en mariage.

Chaque jour s'augmentait pourtant l'envie de la jeunesse de Saint-Faréol, en voyant d'un côté la fortune de M. Leveneur grandir et s'étendre, de l'autre la beauté de sa fille Manette se développer dans la même proportion. Pas de conversation qui ne les ramenât invariablement l'un et l'autre ; c'était un intarissable sujet, mais un sujet dont le dernier mot était toujours le doute et le découragement. L'idée devint fixe après avoir été contagieuse. Elle fut si invinciblement scellée au cerveau des jeunes gens, qu'aucun d'eux n'osa plus se marier, de peur de laisser échapper l'occasion d'épouser Manette, véritable pomme d'or des Hespérides gardée par un dragon. Vainement les mères, les tantes, ces intermédiaires naturels, essayèrent-elles d'approcher de M. Leveneur. Il profita de leurs faux prétextes d'introduction pour leur vendre plus cher ses marchandises.

L'irritation était à son comble quand un premier clerc de notaire, nommé Janton, témoin silencieux de tous les assauts tentés sans succès contre la forteresse de M. Leveneur, se dit comme ce philosophe grec : — C'est de ce côté-ci que chacun attend que le soleil se lève ; tournons-nous de l'autre côté pour le voir paraître. Sa pensée était celle-ci : — Il y a peu à espérer d'avoir la fille par la fille ; encore

moins de l'avoir par son père : ayons-la par sa mère. Attaquons madame Leveneur. — C'était hardi, mais c'était neuf.

Janton avait été chargé autrefois par le père de madame Leveneur de régulariser quelques affaires contentieuses de la famille. On s'adressa naturellement à lui, à la mort du vieillard, pour écarter les difficultés qui gênaient l'opération des partages. Il termina tout, et il fut payé de ses peines. Jusqu'ici, on ne devine pas comment Janton entrerait par une voie judiciaire chez Leveneur. Un clerc de notaire ne se décourage pas pour si peu ; surtout un clerc de quarante ans, rongé d'ambition, ayant vu trois générations de notaires faire fortune dans l'étude où lui était resté aux maigres appointements de quinze cents francs. Aussi avait-il des bouffées de tristesse et de désespoir, comme les vieilles filles seules en éprouvent quand le mari ne doit plus résolûment se présenter.

— J'ai mon affaire ! s'écria-t-il un soir d'hiver en secouant la neige de sa vieille redingote d'alpaga, qu'il jeta ensuite avec dédain sur une chaise, lui si soigneux ! comme s'il n'était plus destiné à l'endosser. Justement, c'est demain dimanche, pensa-t-il ; les Leveneur ont moins d'occupation, madame Leveneur pourra me recevoir. Écrivons-lui que nous avons à l'entretenir d'une affaire qui l'intéresse au plus haut degré.

Son billet écrit, Janton, qui n'avait pas de domestique, le porta lui-même à la boutique de madame Leveneur, ayant soin, quoiqu'il fût déjà tard, de n'être pas aperçu de quelque habitant. Dieu sait jusqu'où seraient allées les interprétations, les inductions ! Un vieux clerc a la prudence monacale d'une sœur tourière.

Manette fermait la boutique quand Janton lui tendit le billet.

— C'est vous, monsieur Janton ? Vous m'avez fait peur.

— Ah ! ce n'était certes pas mon intention, belle enfant.

— Vous désireriez ?

— Que vous eussiez l'extrême complaisance de prendre ce billet.

— Et pourquoi ? reprit Manette étonnée.

— Pour le remettre de ma part à madame votre mère.

— Je n'y manquerai pas, dit Manette en souhaitant le bonsoir au clerc et en se courbant pour entrer dans le panneau fermé par la demi-clôture de la porte, qu'elle ferma entièrement dès qu'elle fut passée.

— Le premier pas est fait, dit Janton, qui rampa le long des murs pour regagner son étage glacé. — C'est la sommation sans frais, ajouta-t-il. — Bientôt, la contrainte par corps !

Il rit du joli mot qui lui était échappé dans l'ivresse de son premier bonheur.

Quand il fut dans son lit, il vit passer comme dans un rêve de vertes prairies, des bois touffus, des champs de blé, qui ondulaient, et qui étaient à lui ; ensuite sa jeune femme Manette, vêtue en nouvelle mariée ; il se vit passer lui-même, en grand costume, tenant dans la main droite la main de la belle Manette, et dans la main gauche son contrat de mariage, orné de faveurs bleues et roses. Dans le fond du tableau, il lisait sur une banderole ces mots, écrits en traits de feu : *Opportune Janton, notaire royal.*

Manette remit le billet de Janton à sa mère, qui, après l'avoir lu, dit :

— Ah ! cet excellent M. Janton ! Y a-t-il longtemps que nous n'en avons entendu parler ! Qu'a-t-il donc à me dire ?

Si Janton eût entendu ces mots mielleux sortir de la bouche de madame Leveneur, il n'aurait plus douté de son bonheur futur. Quelle suave espérance ou plutôt quelle ra-

vissante certitude eût réjoui son âme! Mais n'était-il pas déjà heureux? Il rêvait.

Madame Leveneur se livrait à quelques conjectures pour deviner ce qu'avait de si important à lui communiquer M. Janton, et Manette préparait son rouet, quand M. Leveneur cria par le judas :

— Monteras-tu, madame Leveneur?

— J'y vais.

— Allons, vite!

— Mais je monte!

— Tout de suite!

— Quel homme! quand cela finira-t-il? murmura madame Leveneur en soupirant et en regagnant l'escalier tortueux qui conduisait de l'arrière-boutique au premier étage.

Pendant qu'elle gravissait les marches obscures de l'escalier, M. Leveneur, dont la figure était restée collée au judas, dit à Manette :

— Et toi, tu n'oublieras pas que demain nous avons Lanisette à dîner, entends-tu?

— Demain!

— Pourquoi non?

— Je ne dis pas...

— Voici le menu : trois livres de bœuf bouilli, une oie à la broche, des haricots sautés, une friture, des beignets de pommes et une salade. Arrange-toi; il faut que Lanisette soit content. Tu monteras de la cave huit bouteilles de vin.

— Huit bouteilles!

— Oui, mademoiselle; qu'avez-vous à dire?

— Rien, mon père.

— Je croyais... Il n'est que dix heures, travaillez, ne perdez pas votre temps. Si vous avez froid, marchez.

Le judas fut fermé. Manette resta seule dans l'arrière-boutique, et fila jusqu'à minuit, non sans jeter souvent les

yeux sur la pendule, et sans les porter quelquefois sur le plafond pour chercher à pénétrer, étrange et perpétuelle énigme, la cause des longues veillées de son père et de sa mère.

Après avoir entendu sonner minuit, elle arrangea la mèche de sa lampe, et monta, glacée par le froid, à sa petite chambrette. Une fois sa porte verrouillée, elle courut à la croisée, et son regard, sans se poser sur la campagne, couverte d'un tapis de neige, alla droit à la petite fenêtre de la maison, dont la vue lui avait fait pousser un cri de joie le jour qu'elle la découvrit, là-bas, là-bas, au bout de la Prairie. Une lumière y brillait.

— Il veille encore, dit Manette : il m'attendait !

Tout à coup, Manette ne sentit plus le froid.

La fille de M. Leveneur cacha alors la lumière de la lampe derrière un grand carton à chapeau.

Au même instant, la lumière de la croisée éloignée disparut aussi.

— Il sait que je suis ici, dit Manette, qui se hâta d'ouvrir un tiroir et d'y prendre plusieurs morceaux de bougie. Elle en alluma d'abord deux, qu'elle plaça sur le manteau de la croisée, derrière la vitre de l'œil-de-bœuf, et elle attendit.

Deux petites clartés, qui scintillèrent au fond de la perspective, répondirent à ce signal.

Pendant tout le temps que brûlèrent ces quatre petites flammes, séparées par la distance d'une lieue et une plaine glacée, Manette ne cessa de regarder avec un long attendrissement la maison isolée ; et cette contemplation fit tomber peu à peu le voile de tristesse dont son visage était couvert. Une douce langueur remplaça cette empreinte de souffrance. Ses lèvres s'entr'ouvrirent, ses yeux se fermèrent à demi, et sa tête tomba, mélancolique et rêveuse, sur

sa main. Je souffre ici, mais on m'aime là-bas, semblait-elle dire, et je suis presque heureuse de ma souffrance, car la compensation est bien douce à mon cœur. Elle laissait voir sans rougir, — personne n'étant là pour l'observer, ni celui qu'elle aimait, ni ceux qui lui auraient fait un crime d'aimer ; — elle laissait voir l'entier abandon de son âme, l'ardeur naïve de sa jeune passion, son amour enfin. Le silence de la nuit, la blancheur sereine de la campagne, jusqu'au froid, jusqu'à cette mort universelle de la nature, contribuaient à exalter en elle cette première liberté de la jeune fille qui aime peut-être plus que son Dieu qu'on lui a imposé, plus que sa mère qu'elle n'a pas choisie, cet être qu'elle a deviné, trouvé, accepté seule dans l'univers, et dont elle fait un dieu par sa volonté et son droit.

Les deux petites bougies allumées par Manette s'éteignirent ; quelques secondes après, l'obscurité se fit à la croisée lointaine.

Manette n'en alluma plus qu'une seule, qu'elle plaça à l'endroit où venaient de s'éteindre les deux autres.

Le même signal fut répété.

— Suis-je heureuse ! ô mon Dieu ! s'écria Manette.

La correspondance établie entre elle et la personne qui répondait si exactement à ses signaux n'était que le moyen ingénieux, primitif, auquel nous devons peut-être le télégraphe : la transmission d'une pensée à travers l'espace par le jeu des lumières ; langage limité, mais prompt, créé par un prisonnier ou par un amant ; celui-là voulait dire : Sauvez-moi ! celui-ci : Aimez-moi !

Il était convenu, entre Manette et son fidèle correspondant, que deux lumières signifiaient : *Je suis ici ! et vous, êtes-vous là-bas ?* — *J'y suis*, répondaient deux clartés. Une seule après deux autres, quand celles-ci étaient consumées, signifiaient : *Je vous aime toujours.* — *Je vous aime tou-*

jours, était la réponse que faisait la flamme isolée qui paraissait à l'autre bout de l'horizon.

Après avoir, depuis quelques minutes, allumé et placé trois bougies, Manette poussa un cri de surprise.

— Qu'ai-je fait? dit-elle en se hâtant d'en ajouter une quatrième; j'avais oublié que je ne devais employer le nombre trois que pour annoncer quelque grand danger! Je l'aurai effrayé; que va-t-il supposer, s'il n'a pas deviné mon erreur à la précipitation que j'ai mise à ajouter une quatrième flamme aux trois autres? Mais il l'aura devinée sans doute, et ce dernier signal l'aura rassuré.

Le dernier signal employé par Manette avait pour sens ceci : *Je suis heureuse.*

— Il m'a répondu, dit Manette en mettant son petit bonnet de nuit en percale; *il est heureux aussi.*

Elle éteignit les quatre bougies, et tomba à genoux pour faire sa prière.

Dieu doit être indulgent pour les amoureux, car ils sont fort distraits, et Manette aimait beaucoup. Voici comment elle avait connu, sans que sa mère ni son père, lui si clairvoyant, eussent le moindre doute, celui qu'elle aimait depuis six mois.

Semblable au grand Frédéric, qui, s'il eût été roi de France, disait-il, n'aurait pas voulu qu'il fût tiré en Europe un seul coup de fusil sans sa permission, M. Leveneur ne voulait pas qu'il se fît une grande affaire sans en avoir sa part. Or, à cette époque, on faisait beaucoup d'affaires en France; on mettait tout en actions. Les petites localités imitèrent les grandes, qui, pour leur malheur, imitèrent Paris.

Parmi les établissements qui s'imaginèrent tripler leur valeur en ayant recours à ce mode de gestion, il faut compter la principale manufacture de châles de Saint-Michel-hors-les-Bois. Sa constante prospérité ne lui parut

plus au niveau du siècle. Qu'est-ce qu'une industrie, se disait-on alors, qui n'enrichit pas en cinq ans? Est-ce qu'on a le loisir d'attendre? Les opérations industrielles veulent être conduites à la vapeur; il faut y introduire l'activité des chemins de fer. On n'introduisit que la banqueroute; mais nous n'écrivons pas l'histoire de ces temps-là.

Dès que Leveneur, un des premiers prévenus, eut vent de l'affaire, il songea à s'édifier sur la valeur de la manufacture. Avant d'échanger du bon argent contre des actions, il était prudent d'agir ainsi. Il poussa la réserve jusqu'à ne pas aller directement à la fabrique de châles dans l'intention formelle, avouée, d'en connaître l'importance. Il prit un détour. Un dimanche, il dit à sa femme et à sa fille de fermer la boutique et de s'habiller. Les deux femmes obéirent.

— Nous allons à la Prairie. — A la Prairie! s'écrièrent-elles; et pourquoi faire? — Pour nous promener, apparemment.

La mère et la fille se regardèrent comme pour se demander réciproquement ce qu'il fallait croire. Ce ne fut pas non plus un léger étonnement pour les gens du pays de voir l'ancien garde-chasse, assez connu pour son peu de complaisance conjugale, promener sa fille et sa femme.

— Voudrait-il enfin, disaient les uns, marier Manette, qu'il vient l'étaler ainsi en plein dimanche à la Prairie?

On se figure si les coups de chapeau plurent de toutes parts autour des Leveneur. Leur présence fut un véritable événement. Pour échapper à une curiosité gênante, Leveneur proposa d'aller visiter au bout de la Prairie la manufacture de châles de M. Commandeur. Par là, ils donneraient à la foule le temps de les oublier, et ils verraient un établissement qui méritait d'être connu.

Ils quittèrent une des grandes allées pour suivre la berge, beaucoup moins couverte de promeneurs, et tout émaillée

de belles marguerites de mai. Manette en choisit une, qu'elle plaça à sa ceinture. Ils arrivèrent bientôt à la fabrique, où ils furent parfaitement reçus par les contre-maîtres, qui offrirent de leur montrer du commencement à la fin les transformations par lesquelles passe la laine avant de devenir ces beaux châles, objets de tant d'envie.

Il faudrait n'avoir pas l'ombre d'intelligence pour rester froid devant les admirables métiers qui servent à ourdir ces trames sur lesquelles des mains miraculeuses jettent à l'infini des couleurs et des formes. Les deux femmes louaient beaucoup, Manette d'une façon aussi banale qu'elle le pouvait, de peur, en ne mesurant pas ses expressions, de paraître trop savante, trop grande dame à son père. Quant à M. Leveneur, il faisait toujours suivre ses compliments de ces mots : — Et combien fabrique-t-on de châles par an? quel est le prix de revient? quelle est la moyenne du bénéfice sur un châle?

Et cela était dit du ton le plus éloigné de toute apparence d'affaires. Il n'avait pas l'air d'écouter même les réponses.

Tout avait été visité, vu, admiré : les visiteurs s'en allaient; M. et madame Leveneur étaient déjà sur l'escalier lorsque Manette, en appuyant le doigt sur un bouton de porte qu'elle tourna, s'écria :

— Nous avons oublié de visiter cette pièce... Oh! pardon! s'écria-t-elle en rougissant et en reculant vers l'escalier; je pensais... je croyais...

Uu jeune homme qui travaillait dans cette pièce s'était levé, et engageait beaucoup Manette à entrer, puisque son intention était de connaître dans tous ses détails la fabrication des châles.

M. et madame Leveneur revinrent sur leurs pas.

— Mais, monsieur, dit Manette, nous vous dérangeons. . vous travailliez...

— Je travaille toujours, répliqua le jeune artiste, qui tenait d'une main un godet de couleur, et de l'autre un pinceau. Après tout, j'ai tort de vous retenir, et c'est moi qui vous dois des excuses, ajouta-t-il, car vous avez vu ce que présentent de plus curieux les procédés de fabrication. Je ne suis pas même un ouvrier ici.

— Ah! mon Dieu! que c'est beau! s'écria tout à coup Manette.

— Qu'as-tu? lui dit sa mère.

— Regardez, mais c'est admirable!

— Ah! mademoiselle, dit Engelbert, le jeune artiste alsacien, dont Manette exaltait tant l'ouvrage; vous me louez beaucoup trop. Vous voyez, ajouta-t-il en rougissant et en rejetant ses longs cheveux blonds derrière l'oreille, la tâche que je remplis ici. Je suis le dessinateur de la manufacture...

Manette répétait toujours :

— Oh! que c'est beau! mon Dieu!

Ce qu'elle admirait ainsi avec tant d'effusion était une aquarelle représentant un riche bouquet destiné à occuper le centre d'un châle que la manufacture avait reçu l'ordre de fabriquer pour la sœur aînée du roi de Naples.

Engelbert avait eu soin, pour composer ce magnifique bouquet, de faire un choix parmi les fleurs les plus aristocratiques, laissant au milieu de toutes la place d'une autre fleur plus belle encore, plus royale. En attendant qu'il l'eût trouvée, l'artiste, pressé dans son œuvre, avait achevé de peindre les autres fleurs; mais il arriva qu'il termina son ouvrage sans rencontrer sous sa main ni dans son imagination la fleur dont il avait besoin pour le couronner dignement. Il était dans l'anxiété de sa recherche lorsque Manette entra dans son cabinet.

— Pourquoi donc, lui demanda naïvement celle-ci, frap-

pée du vide laissé au milieu du bouquet, n'avez-vous rien fait pour cacher ce blanc? Est-ce avec intention?

— Vous mettez le doigt sur la douleur, répondit soucieusement l'artiste. J'espérais toujours placer à cet endroit une fleur supérieure en beauté à toutes celles que vous voyez là; le bouquet est fini, et je n'ai pas découvert ce que je cherchais, ce que je cherche encore, cette fleur supérieure.

— Et pourquoi en mettre une supérieure? reprit Manette, qui ne savait pas qu'en ce moment elle laissait échapper le trait de génie que l'artiste, épuisé par sa propre création, n'avait pas pu produire.

— Quoi! vous croyez, mademoiselle, balbutia Engelbert, qu'une fleur simple au milieu de ces fleurs somptueuses...

— Mais oui, monsieur,... et, plus elle sera simple, plus, je crois, cela sera beau... Tenez, dit Manette en détachant de sa ceinture la marguerite qu'elle avait cueillie à la Prairie, essayez.

Par un hasard merveilleux, la marguerite tomba juste au cœur du royal bouquet, et si pittoresquement, qu'Engelbert, étonné de l'effet, s'écria :

— Laissez! laissez, mademoiselle, mon œuvre est finie! Voilà donc ce qu'il fallait!

Deux coups de crayon, quelques teintes, ici légères, là fortes, reproduisirent la marguerite, et elle fit admirablement au milieu du bouquet, qui, par ce contraste, devint à l'instant même un chef-d'œuvre.

— Vous êtes donc un grand artiste, mademoiselle? demanda Engelbert à Manette en remarquant, pour la première fois, la belle coupe de visage qu'il avait sous les yeux. Manette baissa les siens. Cet éloge si vrai, le son de voix de celui qui le faisait, cette âme qui venait de toucher son

âme par le lien électrique des arts, l'émurent, la troublèrent; elle resta muette pendant quelques minutes.

Dans leur trouble mutuel, les deux jeunes gens avaient posé l'un et l'autre une main sur l'aquarelle, qu'ils regardaient, et dans laquelle ils semblaient se voir comme dans une glace invisible à tous les autres. En contemplant, celle-ci l'œuvre du jeune artiste, celui-là la pensée à laquelle il devait de l'avoir achevée, ils ne savaient pas combien ils s'occupaient d'eux-mêmes sous le voile de cette réflexion prolongée.

— Voyons, il se fait tard, dit M. Leveneur en prenant sa fille par le bras, et nous empêchons monsieur de travailler.

— Vous avez raison, mon père, répondit Manette, qui salua Engelbert avec un de ces sourires bons et heureux, où Dieu, qui les envoie, pourrait seul lire l'aurore d'une nouvelle existence.

Engelbert, dont le devoir eût été d'accompagner les visiteurs jusqu'à la porte, ne s'éloigna pas de la table, et ne détacha pas sa main de dessus l'aquarelle. C'est que sous sa main il y avait la marguerite laissée par Manette.

Les départements de l'est nous donnent ces nouvelles générations d'hommes formées de la nature allemande et française; hommes sérieux et bons, laborieux et choisis, moitié fer, moitié or, faits de ce qui dure et de ce qui a du prix, infatigables soldats, intelligents commis, robustes ouvriers, artistes ingénieux. Engelbert, le dessinateur de la manufacture de châles de Saint-Michel-hors-les-Bois, était de Strasbourg. Il allait avoir vingt et un ans. Un honnête marchand de toiles de Schlestadt, parent de M. Commandeur, le lui avait adressé comme un dessinateur plein de goût et d'avenir, très-capable de diriger la partie artistique de sa manufacture de châles. De faibles appointements lui suffiraient pendant les premières années. Le protecteur

n'avançait rien de trop en parlant ainsi d'Engelbert, quoique celui-ci eût pourtant son caractère, car quel enfant de l'Alsace n'a pas le sien? Engelbert, premier prix de l'école de peinture de Strasbourg, croyait parfois au-dessous de lui de dessiner des palmes et des arabesques pour l'ornement des châles. Il avait, lui aussi, rêvé Rome, la grande peinture, les émotions de l'exposition, les récompenses; mais sa mère, dont il était le soutien, lui avait dit, la rude Allemande : Travaille pour toi et pour moi; avant d'être un fils célèbre, commence par être bon fils. Engelbert avait obéi, et il était venu se placer dans la manufacture de châles aux appointements de quinze cents francs, somme dont il faisait passer les deux tiers à sa mère.

Son avenir d'ouvrier était beau; il pouvait parvenir à gagner jusqu'à trois mille francs par an; mais qui eût osé dire qu'il se contenterait toujours de vivre entre les quatre murs d'une fabrique? Deux fois déjà il avait été sur le point de la quitter pour aller à Paris; là du moins, sans cesser d'être ouvrier, il se serait rapproché des ateliers des maîtres; mais chaque fois qu'il avait manifesté son intention, M. Commandeur, le chef de la manufacture, avait augmenté ses appointements; en sorte que cette bonté, cet attachement pour lui, avaient fini par le rendre très-circonspect en même temps que fort triste. Il restait, mais il souffrait.

Dès que Manette fut partie, Manette de la beauté de laquelle il avait entendu parler, mais qu'il ne connaissait pas, il lui resta comme un éblouissement moral. Il n'avait jamais pensé qu'à la gloire, il se leva un autre soleil dans son cœur. Il désirait bien encore la célébrité, mais il sentait qu'il ne la voulait plus pour lui seul. Le désir fut aussi grand, mais il pritune autre direction; il ne traversait que l'esprit, il passa par le cœur. Enfin l'artiste se complétait, il aimait.

Le soir venu, Engelbert se dit : Quand la reverrai-je?

Jamais, se répondit-il. Il sortit ; la nuit était belle ; une nuit de mai. Tout en répétant : Jamais ! Engelbert allait vers Saint-Faréol-dans-les-Bois. Tantôt il suivait une allée, tantôt une autre, tantôt il côtoyait la berge et foulait le gazon encore fin, mais odorant. Il n'avait pas eu l'intention de s'éloigner de la fabrique : comment ne s'arrêta-t-il que lorsqu'il fut à Saint-Faréol ?

Il était tard lorsqu'il se trouva sur la grande place ; les boutiques étaient fermées. En passant devant celle de M. Leveneur, il remarqua sur l'un des côtés une petite porte restée entr'ouverte. Une lumière brillait au fond d'une pièce divisée par une barrière de bois. Il s'approcha, et il vit alors que c'était le bureau de poste. Quelle ne fut pas sa surprise quand il reconnut dans la personne placée derrière cette barrière, et assise près d'une table sur laquelle elle faisait le triage des lettres, mademoiselle Leveneur ! Entrer, s'approcher de la barrière et s'informer s'il n'y aurait point pour lui une lettre de sa mère, fut moins l'acte de la volonté d'Engelbert que l'impulsion machinale de son être. Manette retint un cri d'étonnement en le voyant. Mouvement étrange et dont elle non plus n'aurait pu se rendre compte, Manette, au lieu d'élever la mèche de la lampe, ainsi qu'elle avait l'habitude de le faire toutes les fois qu'on venait la nuit réclamer quelque lettre auprès d'elle, la baissa, et Engelbert et elle demeurèrent dans une demi-obscurité.

— Monsieur demandait ?...

— S'il était arrivé une lettre à mon adresse.

Et aussitôt, étalant devant elle deux ou trois cents lettres, Manette eut l'air, pour cacher son trouble, de chercher activement.

— Mais, dit-elle en relevant ensuite la tête, je ne connais pas le nom de monsieur...

Ils n'avaient pensé ni l'un ni l'autre à cette légère difficulté.

— Je m'appelle Jean-Paul Engelbert; l'adresse doit encore porter : dessinateur pour châles à la manufacture de M. Commandeur, à Saint-Michel-hors-les-Bois.

— Oh ! ceci je le savais, reprit Manette.

— Pardon, je craignais que vous n'eussiez oublié...

— Depuis quelques heures seulement!... Voici une lettre pour vous.

Le hasard avait voulu qu'Engelbert, qui n'attendait pas de lettre de sa mère, en reçût une ce jour-là.

— Mais, reprit Manette, je ne puis vous la remettre; je serais en contravention. Il nous est défendu de nous dessaisir d'aucune lettre avant l'heure de la distribution, et elle n'aura lieu que demain à huit heures. Ah! il est bien fâcheux que vous ayez fait une si longue course pour rien.

— Oh! pas pour rien, dit Engelbert; car je ne venais pas pour chercher une lettre de ma mère.

Réflexion naïve qui fut suivie de cette question non moins naïve de Manette :

— Et qu'êtes-vous venu faire à Saint-Faréol?

Après sa question Manette resta elle-même interdite.

— J'étais venu... dit avec embarras Engelbert, ne sachant pas si j'avais le droit de la garder... vous rapporter cette reine-marguerite oubliée par vous...

Quel éclat de rire, à pareille réponse, n'aurait pas poussé une jeune Parisienne... qui n'aurait pas aimé.

Manette restait dans le silence.

— Je ne la garderais que tout autant... reprit Engelbert, que...

Cependant la finesse de la femme, celle qui ne fut vaincue que par celle du serpent, conseilla à Manette ce subit

changement de propos, et cela le plus naturellement du monde.

— Si pourtant vous tenez beaucoup, monsieur, à avoir ce soir même la lettre de madame votre mère, je prendrai sur moi de vous la donner, malgré la défense.

— Je n'ai aucun droit à tant de bonté!...

— La voilà, dit Manette en tendant la lettre à Engelbert qui y porta soudainement ses lèvres.

— Comme il aime sa mère! pensa Manette, qui ne réfléchit pas que la lettre venait de passer par ses mains.

Ce jour fut le premier dans l'histoire des amours de la fille de M. Leveneur et du dessinateur Jean-Paul Engelbert; entrevue facile qui promettait beaucoup d'autres tête-à-tête, et qui pourtant ne se renouvela plus pour eux. Manetta reçut une réprimande terrible de son père pour avoir remis une lettre avant la distribution, et elle tomba du reste, comme auparavant, dans la captivité domestique la plus étroite. Deux courtes entrevues, un soir à l'église, au milieu de la foule; trois autres, plus rapides encore, dans ce cabinet de la poste où ils s'étaient vus une première fois, composaient la somme des accidents mémorables de leurs amours; mais chaque matin, depuis six mois, ils se voyaient à leurs croisées, si éloignées pourtant l'une de l'autre, et, la nuit, à l'aide de ces petites clartés télégraphiques, ils se disaient qu'ils s'aimaient.

Manette était arrivée à cette période du cœur lorsque M. Leveneur lui avait dit de songer à bien traiter le lendemain M. Lanisette.

On n'a peut-être pas oublié que M. Janton, le clerc de notaire, avait aussi choisi ce jour-là pour parler à madame Leveneur d'une affaire qui l'intéressait beaucoup.

A dix heures, Janton franchissait le seuil de la boutique du riche garde-chasse, et, sur une invitation de Manette,

passait dans le fond, où l'attendaient M. et madame Leveneur.

Le clerc de notaire aurait désiré n'avoir affaire qu'à madame Leveneur, mais la division des pouvoirs était ici tout à fait impossible. D'ailleurs, madame Leveneur n'était pas même un pouvoir; elle qui, si elle l'eût voulu... Mais le moment n'est pas venu de dire toute la force qu'elle avait dans la main.

Janton, qui était tout en noir des pieds à la tête, excepté les mains recouvertes de gants jaune-blanc, exécuta son entrée solennelle dans l'arrière-boutique en posant les pieds dans une jatte de lait destinée à faire une crème pour le grand dîner du jour. Quand il fut remis de ce petit contre-temps, il dit à Madame Leveneur, sans pourtant négliger d'intéresser l'ancien garde-chasse à son discours :

— Vous vous souvenez, madame, que feu votre respectable père, par un caprice de vieillard, n'avait jamais consenti à être remboursé d'une rente de trente francs que ses aïeux, qui la lui avaient léguée, avaient touchée pendant cent soixante-trois ans?

— Oui, la rente Larguier pour un mauvais terrain près du village de Chaussevert.

— C'est cela même. Plus raisonnable que l'honorable défunt, reprit Janton, vous avez consenti, vous et les cohéritiers, à être remboursés de cette rente et à laisser aux Larguier leur capital libre de toute servitude.

— Une fière rente que nous aurions touchée là pour notre part! interrompit Leveneur : six francs par an. Une belle dot pour Manette!

— Mademoiselle Manette, reprit Janton profitant de l'ouverture de la parenthèse pour y entrer, a pour dot sa beauté, ses qualités personnelles et l'estime dont jouissent ses parents.

— Tiens, pensa Leveneur, est-ce que lui aussi en voudrait?... Je m'aperçois maintenant qu'il est tout en noir, qu'il a des gants blancs. Ce n'est pas naturel. Mais, reprit-il à haute voix, voyons ce que nous avons à démêler avec cette affaire enterrée dans la tombe de mon respectable beau-père depuis dix-sept ans.

— Voici. Je vous ai toujours caché, car il n'y avait aucune nécessité de vous l'apprendre, que les Larguier m'avaient vendu les Chaussevert pour quatre cents francs.

— Il les a eus pour deux cents francs, pensa Leveneur, et il ne s'est pas moins enfoncé.

— L'affaire n'était pas mauvaise; elle est même devenue bonne...

Madame Leveneur écoutait de toutes ses oreilles.

Leveneur se disait : Où veut-il en venir? Puis, s'adressant à Janton :

— Très-bien. Vous êtes donc aujourd'hui possesseur des Chaussevert... un bien de quatre cents francs environ?...

— De cent mille francs, dit Janton en frappant sur la table et en se donnant du courage par la douleur même qu'il éprouva; oui, de cent mille francs!

— Il y a donc une mine d'or que vous avez découverte?

— Autant dire.

— Racontez-nous cela.

— Ce ne sera pas bien long. Je vous le dis en secret, on a découvert une mine d'asphalte aux Chaussevert, et vous savez qu'en ce moment on ne fait plus rien sans asphalte à Paris.

— En effet, dit Leveneur... mais c'est là un bonheur qui ne touche que vous.

— Et nous en sommes charmés, mon garçon, dit madame Leveneur, qui avait toujours eu beaucoup d'attachement pour Janton, parce que Janton avait dressé son con-

trat de mariage et connaissait toutes les affaires de sa famille; cela va vous donner l'occasion de faire un bon mariage.

— Je voudrais bien... mais je ne l'espère guère...

— Pourquoi cela, mon ami?

— Je ne suis plus très-jeune, et les demoiselles d'aujourd'hui...

— Quelle idée!...

— Je l'ai sondé, pensa Leveneur... ou je me tromperais bien, ou...

Leveneur ne se trompait pas souvent.

Il dit à haute voix :

— Qu'allez-vous faire de ce trésor? Le vendre? l'exploiter? Veniez-vous me proposer de l'acheter?...

— Je venais vous demander de le partager avec moi, car je ne m'en crois pas loyalement le seul maître. Quand vous avez consenti à vous dépouiller de tout droit sur ce terrain, vous ne saviez pas ce qu'il contenait; ne pas vous tenir compte de ce qu'il renferme, ce serait un acte d'improbité...

— Voilà qui est agir en véritable honnête homme! s'écria madame Leveneur, presque les larmes aux yeux.

— Il n'y a pas plus d'asphalte dans son terrain que dans ma cave, dit à part lui Leveneur.

— Oui, c'est d'un honnête homme, n'en dit-il pas moins au clerc de notaire, ce que vous faites là, monsieur Janton; et je n'accepte que pour exploiter plus largement une affaire qui fera votre fortune : cela vous inspirera peut-être du goût pour le commerce.

— Mais je l'ai toujours aimé, le commerce!

— Vraiment!

— J'en suis fou.

— Je ne vous croyais qu'un homme de plume.

— Je suis clerc par force. Mais si, par un mariage, je dis un mariage comme autre chose, je pouvais écouter, suivre, servir mes goûts, je serais trop heureux de vendre, de débiter, de clouer et de déclouer du matin au soir, d'aller de la cave à la boutique, et de la boutique au grenier, un tablier devant moi...

— Je vous prends au mot! s'écria Leveneur.

— Il me donnerait sa fille ! pensa Janton.

Leveneur décrocha un tablier, mit un bonnet de coton au maître clerc, et lui dit : Vous voilà sous les armes, confrère !

La bonne madame Leveneur souriait; elle aussi croyait démêler dans la pensée de son mari quelque vague intention en faveur de Janton.

— Puisque vous aimez si fort le commerce, reprit Leveneur, vous devez vous sentir heureux sous ce costume.

— Très-bien, dit Janton, qui tremblait pourtant d'être vu par Manette dans cet accoutrement ridicule...

— Manette! s'écria Leveneur; Manette!

— Me voici, mon père.

Manette accourut... elle recula à l'aspect de Janton vêtu en garçon épicier.

— Que signifie?...

— Monsieur, répondit Leveneur à sa fille, adore le commerce, et, pour éprouver s'il dit vrai, nous allons, lui et moi, t'aider à mettre dans des sacs d'une livre, pour les pratiques du détail, les deux gros sacs...

— Quoi! celui de farine et celui de noir de fumée?

— Ce sera charmant! s'écria Leveneur.

— Leveneur, disait tout bas madame Leveneur à son mari, laissez donc tranquille ce brave homme.

— Ce sera charmant, répéta Leveneur. A l'ouvrage!

— A l'ouvrage! répéta le maître clerc, qui se dit : Pour

entrer dans la famille, pour épouser Manette, que ne ferais-je pas?

— Choisissez, monsieur Janton, dit ensuite Leveneur à sa victime. Voici un sac de noir de fumée et un sac de farine; lequel des deux préférez-vous vider dans ces petits sacs de papier?

— Mon Dieu! je n'ai pas de préférence.

— Vous êtes déjà en noir, prenez le noir. Les petits accidents se verront moins; d'ailleurs, nous avons des brosses et du savon...

— Mais, mon père... dit Manette.

— Songez à votre dîner; allez embrocher votre oie.

Manette se tut.

— Pauvre enfant! pensa Janton. Pourquoi son père n'est-il pas aussi aimable avec elle qu'avec les étrangers?

— Faites comme moi, dit Leveneur à Janton, prenez une de ces cuillers en fer et plongez-la dans votre sac.

Janton imita Leveneur; mais, plongeant trop fort la cuiller dans le sac, le noir s'éleva comme un nuage et couvrit sa chemise.

— Très-bien! dit Leveneur... Maintenant versez dans le petit sac de papier et tassez jusqu'à ce qu'il soit plein.

Janton s'en versa la moitié sur le pantalon.

Le sac pesait cent livres, c'est-à-dire que, pour le vider, il fallait quatre ou cinq cents opérations comme celle qu'il venait de faire.

A la dixième, le maître clerc n'était plus reconnaissable. Le noir de fumée l'avait défiguré; il en avait au front, sur le voile des paupières, dans le nez, sous les lèvres.

— Courage! disait l'impitoyable Leveneur, courage! c'est le baptême du commerce. Ah! dame! vous voulez être négociant... M. Laffitte a ainsi commencé.

Madame Leveneur s'était retirée au fond de la boutique

pour ne pas voir plus longtemps cette cruelle plaisanterie.

Manette ne savait que répondre à ceux qui lui demandaient tout bas, en entrant dans la boutique : Est-ce que ce n'est pas là M. Janton? Est-ce que M. Janton se serait placé chez vous comme garçon épicier? Oh ! comme votre garçon de boutique ressemble à M. Janton !

Le maître clerc commençait à trouver l'épreuve commerciale un peu longue. Quoique l'air fût loin d'être chaud, il suait comme en plein été ; mais il suait noir. Le malheureux n'avait plus figure humaine. Une pensée, ou plutôt une sensation, lui faisait prendre son sort en patience : c'était la suave vapeur du dîner, l'odeur de l'oie rôtie... Il se disait : Le père Leveneur va me retenir à dîner, et il sera tout à fait nuit quand je sortirai d'ici.

En effet, l'heure du dîner approchait, puisque Lanisette, en veste et en pantalon de velours violet tendre, entra dans la boutique.

— Tiens! le vilain nègre! dit-il en appuyant sa large main sur le bonnet de coton du maître clerc; combien l'avez-vous acheté?

Il n'attendit pas la réponse de Janton, et alla se mettre à table.

Cinq heures sonnaient.

Le sac de noir de fumée était à peu près vidé.

— Il faut aimer le commerce, vint lui dire Leveneur; mais il ne faut pas se tuer pour lui. En voilà assez pour la première fois. C'est l'heure de votre dîner, et je craindrais... (Il offrait en même temps une brosse à sa victime.) C'est aussi l'heure à laquelle, le dimanche, nous fermons la boutique... Ce n'est pas que je veuille vous renvoyer...

— Je comprends, se dit Janton, il ne m'invite pas à dîner.

— Si vous voulez venir demain pour achever de transvaser votre noir de fumée, je vous mettrai le sac de côté.

Aujourd'hui, je ne vous retiens pas davantage : charbonnier est maître chez lui.

Et M. Leveneur avait insensiblement poussé Janton jusqu'à la porte. Là, comme pour lui donner le coup de grâce, il lui dit :

— Tout bien calculé, l'affaire dont vous m'avez parlé ne me sourit pas ; je vous engage à y renoncer. Ainsi, n'en parlons plus.

Infortuné Janton ! A jeun, souillé, chassé, il fut obligé de traverser la place, quoiqu'il ne fît pas encore nuit. Ceux qui le virent passer ne surent ce que cela voulait dire. Cet homme tout noir paraissait encore plus noir sur la couche de neige tombée de la veille.

— Encore un qui sait lire et écrire ! se dit, avec l'ironie d'un tigre et atrocement heureux, Leveneur, en voyant le déplorable Janton, mystifié, bafoué, ridiculisé, se faire petit pour rentrer chez lui.

On se mettait à table dans l'arrière-boutique de M. Leveneur.

Lanisette s'était assis à côté de Manette, et tous deux faisaient vis-à-vis à M. et à madame Leveneur. On remarquait déjà une intention dans cette disposition particulière des places. Auprès de toute autre personne que Manette, si élégamment belle, le conducteur aurait pu avoir son prix. C'était un garçon de vingt-deux ans, rond et enluminé, blond et jovial, portant la tête sur l'épaule, par l'habitude de veiller sans cesse sur les roues de la voiture et les longes de l'attelage, ayant de jolies dents, les yeux bleus, vifs, quoique très-petits, mais gâtant ces quelques avantages naturels par certaines manies. Par exemple, pour donner de la finesse à ce qu'il disait, il clignait toujours un œil, montrait le bout de la langue, qu'il pinçait entre ses dents, et se frottait vivement les mains l'une contre l'autre. Du

reste, il charmait toutes les filles d'auberge par sa manière de poser son bonnet sur l'oreille, et par les gracieusetés qu'il leur faisait. Personne ne sifflait comme lui la romance au moyen d'une carte qu'il plaçait par le tranchant sur ses lèvres harmonieuses.

On devine aisément les propos qu'échangèrent le jeune conducteur et son hôte jusqu'à ce que le vin les eût un peu échauffés. Ce ne fut pas plus insignifiant, toutefois, que ce qui se dit, au début d'un repas, à la table des gens de qualité.

Mais, quand ils eurent passé des treilles de Bordeaux à celles de Volney, de celles de Volney aux clos de Médoc, et des clos de Médoc à ceux de Chambertin, tout en se versant par intervalle de petits verres de madère et de porto, car la cave de l'ancien garde-chasse était richement meublée, l'intimité s'augmenta, ou prit du moins un autre caractère entre l'hôte et le convive.

— Tu dois savoir bien des choses, dit Leveneur à Lanisette, toi qui passes ta vie sur la grande route, qui vois tant de gens, qui entends tant de propos?

— Ma foi! à vous dire vrai, monsieur Leveneur, la chose dont j'entends le plus parler depuis trois ou quatre ans, c'est vous.

— Moi?

— Comme je vous le dis. On ne s'entretient, dans les auberges, que de vos propriétés, que de vos grands biens, de vos acquisitions, que de votre fortune enfin, qui passe, dit-on, un million.

— Les imbéciles! dit Leveneur, qui ne parut pas goûter infiniment cette nouvelle phase de la conversation.

— Ah! ils en disent bien d'autres!

— Vraiment! et quoi donc?

L'air discret de Lanisette ne plut pas à madame Leveneur.

— S'il fallait vous répéter...

— Répète, mon garçon.

Ne pas insister eût été maladroit de la part de Leveneur.

— A votre santé, monsieur, madame et mademoiselle, dit Lanisette après s'être versé un plein verre de vin de château-neuf-du-pape, comme s'il eût voulu s'encourager à parler, ce qui n'était pas du tout dans son intention, car il avait le vin fort peu prudent et très-expansif. Quand il eut vidé son verre et choqué sa langue contre le palais, il reprit ainsi :

— On dit qu'il n'est pas possible que vous ayez gagné cet argent comme tout le monde.

— Je l'ai volé, n'est-ce pas? dit brusquement Leveneur.

— Il y en a qui le disent.

Manette pâlit.

Un faux éclat de rire partit des lèvres de son père.

— Mais pas tous, père Leveneur, osent dire cela.

— Et que disent les autres?

— Vous voulez le savoir?

— Voilà pour que tu le dises, répondit Leveneur en versant un plein verre de frontignan au terrible causeur.

— Ils disent que vous êtes un assassin.

— Mon père!

— Silence, mademoiselle!

Madame Leveneur devint blanche comme la nappe.

— Oui, ils disent que vous avez empoisonné le comte de Meursanne pour vous emparer de son argent.

— Quelle histoire! dit Leveneur en faisant dix mouvements à la fois pour n'avoir pas l'air d'être attentif à ce qu'il entendait; se coupant du pain, se versant à boire, cherchant le sel, le poivre, regardant sous la table comme s'il eût laissé tomber quelque chose. Cet homme terrible,

qui eût tué un homme pour un oui ou pour un non, s'efforçait de paraître calme au moment où on l'accusait devant sa famille d'être un assassin.

— Ce n'est pas tout, poursuivit l'implacable Lanisette.

— Comment! ce n'est pas tout?

— D'autres disent...

— Je suis curieux de savoir ce qu'ils disent...

— Que vous êtes sorcier.

— J'aime mieux cela.

Cette fois, l'éclat de rire de Leveneur fut un peu moins faux.

— Sorcier! s'écria Manette. Qu'ont-ils donc, pour accuser mon père de tant de manières?

— Oui, mademoiselle, comme je bois à la chère vôtre, ils prétendent qu'il n'est pas naturel que, dès qu'il y a une bonne affaire à traiter à cinquante lieues de Saint-Faréol, votre père en soit prévenu le premier. et se présente avant les autres; qu'il n'est pas ordinaire que, lorsque le blé va augmenter sur les marchés, votre père achète deux mois d'avance tous les grains, comme s'il lisait dans la pensée des fermiers.

Madame Leveneur était visiblement mal à l'aise; elle regardait son mari pour lui emprunter une contenance. Leveneur ne laissait plus rien paraître sur son visage. — Décidément, ils ne savent rien, et ils ne sauront jamais rien, pensait-il.

— Ils disent encore que, dès qu'il y a un bon placement d'argent à faire, M. Leveneur le sait le premier; qu'ainsi tout dernièrement il a fait une rente viagère de six mille francs à une personne qui n'avait que quarante ans, et pour un bien de quatre-vingt mille livres seulement, et lorsque nulle autre n'osait donner mille écus. Eh bien! au bout de six mois, cette personne s'est tuée... Qui avait

dit cela à M. Leveneur? où avait-il lu que cette personne avait le projet de se tuer?

A ces mots : où avait-il lu que cette personne avait le projet de se tuer, Leveneur perdit de nouveau son sang-froid; il fut encore un instant troublé, et, sans nécessité, il dit à sa fille :

— Va chercher du vin de Champagne.

— Mais il y en a deux bouteilles sur cette table, fit observer Manette, à qui le trouble de ses parents n'échappait pas.

— Je te dis d'aller à la cave chercher du vin de Champagne; il sera plus frais.

Cet ordre fut accompagné d'un regard effrayant.

Manette obéit.

— A ce compte, je serais ou un voleur, ou un assassin, ou un sorcier, répliqua avec calme Leveneur, qui eut le bon sens de ne pas chercher à repousser cette triple supposition par une réfutation en règle.

D'ailleurs, le pauvre Lanisette ne tenait pas le moins du monde à épouser les opinions dont il se constituait l'écho.

Aussi rien ne fut plus facile à Leveneur que de lui retirer ce terrible sujet de conversation.

— Voyons, Lanisette, lui dit-il, n'oublie pas que je t'ai placé à table auprès de ma fille.

— Je ne l'ai pas oublié.

— Tu pourrais être plus attentif.

— Elle mange à peine, et elle ne veut jamais boire.

— Cause avec elle comme si tu devais être un jour mon gendre.

— Vous me dites cela un peu tard, père Leveneur, j'ai en ce moment la tête comme un muids après les vendanges; il me semble que je descends la côte sans avoir mis le sabot.

— La voici!... à ton poste.

— J'espère, mademoiselle, dit Lanisette, forcé d'être aimable à brûle-pourpoint, que voilà du champagne qui ne sera pas naturel dans un instant.

— Pourquoi cela? demanda Manette.

— Parce qu'il sera mêlé à Lanisette.

— Bravo! dit le père Leveneur, c'est comme qui dirait une farce, un calembour.

— Je n'en sais fichtre rien, répliqua le conducteur; mais, à propos de farce, dit-il en regardant Manette de cet œil qu'il clignait si amoureusement, je vais vous en dire une de mon ancien patron, M. Jorry, le maître de poste de Prévallon. Ah! elle est bonne, celle-là!

— Mon Dieu! qu'il se fait tard! pensait Manette; il n'y aura plus de lumière à la croisée.

— M. Jorry donc... Où en étais-je déjà, père Leveneur? votre petit blanc est perfide. Ah! m'y voici : M. Jorry avait comme vous, monsieur Leveneur, un beau rosier de fille à marier; on supposait qu'elle aurait une fière dot avec ça, et des espérances en vignes, en maisons, bref, le tremblement; car le père Jorry est, comme le père Leveneur, cousu d'or et de propriétés... Ah! pardon, père Leveneur, je ne me croyais pas chez vous.

— Va toujours, mon garçon.

— A votre bonne santé, monsieur, madame et mademoiselle.

Manette se leva, et alla demander tout bas à sa mère la permission de se retirer; il allait être minuit.

Leveneur, ayant deviné le motif pour lequel sa fille avait quitté sa place, lui fit un geste impératif, et elle alla se rasseoir. Elle pensa tristement qu'elle ne verrait pas la chère petite lumière de Saint-Michel-hors-les-Bois.

Lanisette poursuivit :

— Mais voilà que le père Jorry répondit un jour à un avocat qui lui demandait sa fille : « Je veux bien vous la donner, mais je vous préviens qu'elle n'aura pour dot que ce que m'a rapporté depuis vingt ans un troisième cheval toutes les fois que je n'en ai fourni que deux aux voyageurs. — C'est-à-dire que vous ne lui donnez rien du tout pour dot? » répliqua l'avocat, mystifié par cette réponse. Il tira sa révérence, et ne parla plus d'épouser la fille à Jorry.

Après l'avocat se présenta un médecin. Il croyait aussi entortiller le maître de poste. « Ma fille vous plaît, prenez-la; mais sachez, lui dit-il comme à l'avocat, qu'elle n'a pour dot que ce que m'a rapporté depuis vingt ans le troisième cheval toutes les fois que j'en ai fourni deux aux voyageurs. — Vieux bouffon! » s'écria le médecin, qui n'épousa pas plus que l'avocat la fille de mon ancien patron.

Mais un malin eut son tour, un conducteur comme moi, qui dit au père Jorry : « Père Jorry, donnez-moi votre fille, et je ne vous demande que ce que vous a rapporté depuis vingt ans le troisième cheval toutes les fois que vous en avez loué deux, ou le quatrième, quand vous n'en avez loué que trois, ou le cinquième, quand vous n'en avez loué que quatre. — Prends-la, lui dit le père Jorry en l'embrassant; épouse ma fille, c'est toi qui la mérites, puisque tu as compris celui qui veut être ton beau-père : tu es du métier... »

— Qu'en dites-vous, mademoiselle?

— Je dis, monsieur Lanisette, que l'histoire est fort jolie, mais que je ne la comprends pas plus que l'avocat et le médecin.

— Et voilà ce que c'est, dit M. Leveneur de ce ton de moquerie qui lui était familier, d'être aussi savante qu'un médecin et qu'un avocat; d'avoir appris le dessin, la mu-

sique, la danse, et quoi encore? pour ne pas savoir que les maîtres de poste font payer aux voyageurs, par un usage qui n'a jamais changé, un cheval en plus de ceux qu'ils leur fournissent; cheval fabuleusement supplémentaire, que personne n'a jamais vu, et qui est pourtant le plus clair et le plus beau de leurs bénéfices. Mais Lanisette aura le temps de vous apprendre cela quand vous serez... Suffit, dit M. Leveneur; et se tournant vers le conducteur : Mon bon Lanisette, il faut l'excuser, on lui a appris le latin. Vous pouvez vous retirer. Nous avons, votre mère et moi, à causer longuement de vous avec M. Lanisette.

Manette, retenant deux grosses larmes dans ses yeux, se leva, et alla embrasser son père et sa mère.

— Et Lanisette? dit M. Leveneur en lui désignant la joue écarlate du conducteur.

— Jamais, mon père.

— Jamais!

Et, d'un mouvement plein de noblesse, Manette prit un des flambeaux posés sur la table, et se retira avec une telle dignité, que Leveneur, cloué sur sa chaise, ne fit entendre un ricanement de colère que lorsque sa fille franchissait déjà les premières marches de l'escalier.

Madame Leveneur tremblait comme une personne nerveuse à l'approche de l'orage. Lanisette, qui avait reçu la commotion de cette noble sortie, finit par dire : « C'est une jeunesse délicate, faut des ménagements, père Leveneur. » Un trentième verre de vin le consola de l'absence du baiser.

Comme pour se venger d'un acte de rébellion que dans son âme il attribuait à sa femme, Leveneur dit aussitôt que Manette ne fut plus présente :

— Madame Leveneur a jeté les yeux sur toi, mon garçon, pour être le mari de notre fille Manette.

— Va pour Manette, dit Lanisette, qui était trop niais pour s'étonner d'être si heureux.

Alors commença entre les trois personnages restés à table un entretien qui se prolongea jusqu'à deux heures après minuit, et dont la conclusion fut que Manette épouserait Lanisette dans un mois.

— Allons! dit Manette en entrant tout émue dans sa chambre, il est trop tard. Elle attendit encore quelques instants; mais, ne voyant pas de lumière répondre à celle de son appartement, elle répéta : Il est trop tard! Son visage était pâle, frémissant, bouleversé. Elle s'assit, se leva dix fois dans la même minute. Oh! s'écria-t-elle enfin, que j'aurais désiré lui apprendre combien je souffre! Me marier à un cocher, à un homme qui boit, qui joue, à ce... Mon Dieu! c'est peut-être un honnête jeune homme, mais je ne l'aime pas, je ne l'aime pas! plutôt la mort. A qui dire mes peines? murmurait encore Manette, le cou tendu vers la croisée dans l'espoir de voir s'enflammer un point de l'horizon. Ma bonne mère ne voudrait pas me marier malgré moi, je le sais, mais elle n'ose pas avoir l'ombre d'une volonté devant mon père... Eh bien! j'aurai de la force toute seule. Je dirai à mon père : Non! non! non! tuez-moi, et il me tuera : je me laisserai faire.

Après ces paroles, coupées de piétinements nerveux, de hoquets étouffants, et mêlées d'abondantes larmes qui ruisselaient en perles d'argent sur sa jolie toilette, Manette, vaincue par la douleur, allait s'agenouiller pour dire sa prière lorsqu'elle entendit frapper deux petits coups au carreau de sa croisée. — C'est le vent, pensa-t-elle, qui pousse les branches des peupliers contre la maison. — Mais ce soir il n'y a pas de vent, se dit-elle presque aussitôt. Les deux coups se répétèrent. Elle se leva cette fois, alla hardiment à la croisée; elle souffrait trop pour songer à la peur. Elle ou-

vre. A la clarté des étoiles, elle distingue le visage d'Engelbert.

— Vous !... Mais l'étonnement ôta la parole à Manette.

Monté sur un arbre, le dessinateur de la fabrique de Saint-Michel-hors-les-Bois s'était avancé jusqu'au bord de la croisée à la faveur d'une longue et solide branche sur laquelle il s'assit.

— Merci ! lui dit Manette en lui tendant la main ; merci d'être venu.

— Mais qu'avez-vous? vous êtes émue...

— Oui, je le suis... Mais comment avez vous su que j'étais mal, que je souffrais? Oh ! oui, je souffre beaucoup...

— Hier vous avez allumé trois bougies ; il était convenu entre nous que c'était un signe de douleur...

— Mais je l'ai retiré aussitôt, ce signe...

— N'importe ! cela m'a causé un pressentiment... Ensuite... mais parlez-moi de vous.

— Ce pressentiment ne vous a pas trompé. On veut me marier... Vous le voyez, je suis déjà parée...

— Vous marier ! ce n'est pas possible.

— Non, ce n'est pas possible ! ce n'est pas possible ! murmura Manette avec une volubilité fébrile.

Pendant quelques minutes, les deux jeunes gens restèrent plongés dans une consternation muette : Manette les yeux levés vers le ciel, qui était d'une rigidité effrayante ce soir-là par le froid qui régnait ; Engelbert le front penché sur sa poitrine. Cette scène de douleur et d'amour à une croisée et sur un arbre blanc de givre offrait le caractère mystique et rêveur des peintures de Cornelius et d'Overbeck. Ni l'un ni l'autre des deux amants n'avait songé à cette crise si fatale et pourtant si naturelle ; mais à quoi avaient-ils songé? s'étaient-ils dit seulement qu'ils se marieraient? Leur espérance s'envolait avant même

qu'ils eussent pensé à se faire une espérance, de même qu'un oiseau sort d'une cage qu'il a trouvée ouverte et où personne n'a songé à l'enfermer. Rompant le premier le silence :

— Qu'allons-nous devenir? dit Engelbert.

— Conseillez-moi, répondit Manette, car je n'ai pas ma tête en ce moment.

— Si vous refusiez de vous marier...

— Ne vous ai-je pas dit ce qu'est mon père? son caractère despotique, violent? Oui, je puis refuser; oui, je puis parvenir, à force d'énergie dans la volonté, à ne pas me marier avec l'homme qu'il m'impose; mais l'existence, je le sens, ne serait plus possible dans la maison après une telle victoire. Ma mère et moi nous mourrions sous les mauvais traitements. Je ne voudrais pas faire mourir ma mère.

— Pauvre amie!

— Mais vous ne me conseillez pas!

— Non, je ne vous conseille pas, répéta Engelbert avec un regard plein d'une sombre désolation, et qui voulait dire : Si je vous conseillais, oseriez-vous faire ce que je vous dirais? Non! je n'aurais gagné que de découvrir toute l'étendue de votre faiblesse cachée sous votre exaltation.

— Ainsi vous voulez que je sois à cet homme?

Le jeune artiste poussa un soupir, qui, en passant par toutes les voies douloureuses de son âme, prit le caractère d'un rugissement. Deux larmes longues et glacées s'étaient figées au coin de ses paupières, et son front s'était couvert de la blanche décoloration des Christ d'Albert Durer.

— Manette! Manette! dit-il, nous étions si heureux hier...

Adorable illusion! adorables regrets! Leur bonheur d'hier était de se révéler l'un à l'autre par le rayonnement de

deux lueurs incertaines ; mais le cœur fait litière de tous les passés.

— Chut ! interrompit Manette. Entendez-vous cette voix rauque et avinée?... C'est celle de l'homme que je dois épouser.

— Vous ne l'épouserez pas! dit Engelbert avec cette fermeté allemande qui est de granit.

— N'est-ce pas, mon ami?

— Jamais!

Une seconde fois, Manette tendit sa petite main à Engelbert, qui la pressa longtemps contre ses lèvres.

— Vous êtes bien décidée? demanda-t-il ensuite.

— A tout, même à la mort.

— Pas encore, reprit en souriant le jeune homme.

— Il faut d'abord vous suivre, allez-vous me dire? Quelle est la distance de cette branche à terre?

— Trente pieds environ.

— Aidez-moi, dit Manette en posant un genou résolu sur le bord de la croisée.

— Que voulez-vous faire?

— Descendre. Et nous fuirons, nous irons ensuite où vous voudrez... Nous marcherons, nous irons loin, bien loin, bien loin...

Charmante imagination! Le courage, la résolution, prenaient dans cette âme jeune et froissée les couleurs d'un conte de fée.

— Restez ! où vous conduirais-je?

— Où vous voudrez, vous dis-je.

— Mais on me poursuit, on me cherche. Faut-il que je vous expose?...

— On vous cherche!... Mais qui?

— La gendarmerie... la police...

— Vous m'épouvantez!... Qu'avez vous donc fait?

— Prévoyant que je serais appelé cette année à satisfaire à la loi du recrutement, j'avais envoyé l'an passé deux mille francs à ma mère pour qu'elle mît à la masse et m'eût un remplaçant.

— Oui, disait Manette... Je vous écoute...

— Ce sacrifice accompli, et il était grand, car je fus obligé de recourir à la générosité des maîtres de la manufacture pour qu'ils m'avançassent cette somme, je me croyais tranquille; j'avais délié ma vie du service militaire, toujours si funeste à la carrière d'un artiste.

— Ensuite?... interrompit Manette, impatiente comme la douleur...

— Un an s'était écoulé depuis cet envoi des deux mille francs lorsqu'il y a deux jours une lettre de ma vieille mère, qui n'habite plus Strasbourg, mais un village près de Colmar, vient m'apprendre qu'elle les a seulement reçus de la veille.

— Les deux mille francs ! s'écria Manette avec autant de surprise que d'effroi.

— Les deux mille francs. Il était trop tard, ajoute ma mère; le tirage avait eu lieu le mois dernier, et par conséquent je suis réfractaire, et l'on me poursuit.

— Oh ! mon Dieu ! s'écria Manette en joignant les deux mains, comment cette lettre a-t-elle été détournée en route?

— Cette somme, me dit enfin ma mère n'en est pas moins arrivée à propos; elle s'en est servie pour payer les frais d'une longue maladie de mon frère. Comprenez-vous, vous expliquez-vous par quelle fatalité ces deux mille francs ne sont pas arrivés tout de suite à leur destination?

— Il y a là-dessous, dit Manette, un mystère... mais c'est incroyable...

— C'est incroyable, comme vous dites, mais pourtant cela est. Toutes les circonstances sont présentes à mon es-

prit. J'avais enfermé deux billets de banque de mille francs dans une lettre...

— Et qu'avez-vous fait ensuite de cette lettre? demanda Manette, qui connaissait tous les accidents administratifs d'une lettre depuis le moment où on la jette dans la boîte jusqu'à celui où elle arrive.

— Je l'ai mise à la poste de Saint-Faréol, ici, chez vous, dans la boîte.

— Et elle n'est pas parvenue?

— Elle est parvenue, mais au bout d'un an.

— Au bout d'un an!...

— Quand cet argent si difficilement obtenu ne pouvait plus être d'aucune utilité pour moi. Enfin, voilà l'horrible position où je suis. N'ayant pas répondu à l'appel de ma classe, je suis considéré aujourd'hui comme réfractaire, et la gendarmerie a ordre de m'arrêter partout où elle me trouvera. Maintenant, jusqu'à ce que j'aie régularisé ma position, c'est-à-dire que j'aie rejoint mon corps, je suis obligé de vivre caché.

— Oh! mon Dieu! dit Manette, tous les malheurs à la fois! Et où irez-vous?

— Un fermier des environs m'a reçu chez lui; j'y resterai jusqu'à ce que je me décide à rejoindre mon corps et à prendre le fusil pour huit ans...

— Huit ans!

— Pas moins.

— J'attendrai, dit héroïquement Manette.

— Où?

— Je ne sais. Là-bas peut-être, où sont ces pierres si blanches.

Manette désignait le cimetière du village qui blanchissait dans la glaciale atmosphère. Alors seulement ils s'aperçurent que le froid était d'une rigueur épouvantable. La

terre craquait, et tout autour d'eux avait l'engourdissement bleuâtre de la mort.

— Comment nous voir pendant les quelques jours que j'ai encore à passer ici?

— Ne venez plus, repartit Manette; entendez-vous?

— Je vous écrirai.

— Oui, écrivez-moi... Mais on saura que je reçois des lettres... On voudra connaître... Si l'on venait à découvrir... je serais perdue, mon père me broierait, m'anéantirait sous ses pieds... Attendez... écrivons-nous sous des noms supposés... Quels noms? A mademoiselle Clarisse Trélard, à Serneuil; c'est un petit village près d'ici. Toutes les lettres passent une dernière fois par mes mains; quand je lirai cette adresse, fort indifférente pour mon père, je garderai la lettre qui la portera. Mais pour vous répondre?

— J'y pensais. Vous écrirez à M. Jérôme Dervieux, à la manufacture de châles de M. Commandeur, à Saint-Michel-hors-les-Bois. Le concierge, un vieux brave homme de mon pays, recevra mes lettres, je vais le prévenir, et il me les portera lui-même où je suis caché. Ainsi nous ne cesserons pas de nous dire nos pensées, nos sentiments...

— Nos douleurs, ajouta Manette. Mais il se fait tard, dit-elle, je serais en peine pour vous... adieu, ami...

— Adieu...

— Quand m'écrirez-vous? demanda Manette.

— Demain.

— Oh! oui, demain.

Manette allait fermer la croisée, elle se retint pour dire encore :

— Mais si vous êtes découvert, si vous êtes pris, que ferez-vous?

— Je me tuerai.

— Bien sûr? demanda avec une familiarité, une vulgarité sublime, l'adorable Manette.

— Je vous le jure.

— C'est-très bien, reprit-elle; encore une fois adieu.

Manette ferma sans bruit la croisée; Engelbert descendit de l'arbre.

Ni l'un ni l'autre n'avaient pensé que la branche de peuplier touchait à la croisée, que la croisée était ouverte, et qu'ils auraient pu tout aussi bien causer dans la chambre qu'en plein air.

Le soir du lendemain, madame Leveneur, après le souper, resta près de sa fille dans l'arrière-boutique, et lui dit, avec les ménagements dont elle crut devoir user, les projets de la famille sur elle : dans un mois elle épouserait Lanisette.

— Ce n'est pas vous qui voulez cela, dit Manette, qui ne savait pas que son malheur fût si prochain.

— Mais tu te trompes, répondit la timide madame Leveneur, je suis sur ce point d'accord avec ton père...

Manette, qui ne voulait pas donner un démenti à sa mère, se contenta de sourire.

Dupe un instant de cette apparente résignation, madame Leveneur se plut alors à faire passer devant les yeux de Manette les bijoux et les toilettes qu'on lui donnerait pour son mariage.

— Tu auras une paire de boucles d'oreilles en perles fines. Ça sera beau.

— Oh! oui, très-beau! répétait machinalement Manette en pensant qu'il y avait déjà une lettre d'Engelbert dans le panier, mais qu'elle ne pouvait la retirer que le lendemain.

— Tu auras un collier avec six gros brillants.

— Encore !

— Mais ce n'est pas tout, chère enfant. Tu verras les douze belles robes que je t'ai commandées.

— Déjà commandées !

— Ce n'est pas trop tôt si l'on veut te marier dans un mois.

— Oh ! oui ; j'avais oublié que mon mariage se fera dans un mois.

— Tu auras encore....

Mais, voyant que sa fille, au lieu de se réjouir à l'annonce de toutes ces belles choses, prenait de plus en plus un visage triste, madame Leveneur s'arrêta tout court au milieu de sa brillante énumération, et elle regarda fixement Manette. En un clin d'œil, la même émotion de peine se peignit sur leurs visages, et elles se levèrent en même temps pour se précipiter dans les bras l'une de l'autre. Elles s'embrassèrent ; elles pleurèrent, et leurs pleurs en disaient éloquemment la cause. La peur leur faisait porter à chaque instant les yeux au plafond où elles redoutaient d'entendre tonner, par le judas, la voix de M. Leveneur. Dans cet épanchement la timide mère trouva, pour ainsi dire, le pardon de sa faiblesse ; ses larmes disaient combien elle était loin d'approuver le mariage de sa fille avec le conducteur de diligence ; mais c'est tout ce qu'elle osa manifester, et encore sa volonté ne fut presque pour rien dans cet aveu tacite. Elle s'accusa sans prendre l'engagement de réparer sa faute maternelle ; elle aurait volontiers dit à Manette de la consoler. Aussi celle-ci, qui la connaissait bien, ne profita pas de cette expansion pour la prier de fléchir son père et de changer ses projets. Elle la plaignit et ne l'aima pas moins.

— Montez, dit-elle ensuite à sa mère, montez vite ; je craindrais, si vous restiez plus longtemps ici, que mon père

ne vous fît encore quelque scène. Je l'entends marcher à grands pas sur notre tête... il s'impatiente...

— Tu as raison, voici l'heure de notre travail... de notre... de notre...

Madame Leveneur, malgré ses efforts, ne parvint jamais à remplacer par un autre mot celui dont elle venait de se servir pour exprimer la besogne qu'elle allait, comme de coutume, faire à l'étage supérieur avec son mari. Elle s'essuya soigneusement les yeux et monta.

Manette entendit verrouiller les deux portes, celle du haut et celle du bas de l'escalier tortueux qui conduisait à la chambre où s'enfermaient si mystérieusement chaque soir son père et sa mère.

Le silence habituel régna bientôt autour de la boutique et dans la boutique. Manette se mit à tourner mélancoliquement son rouet. Son âme ne suivait certes pas le chanvre qui allait s'amincissant autour de la roue; elle était avec celui qu'elle avait vu si désespéré la veille, et qui avait juré de se donner la mort plutôt que de perdre huit ans de sa vie dans la dure servitude de la vie militaire. Dans un pays si favorisé en gendarmes, en mouchards de toutes livrées, il fallait craindre que le réfractaire ne fût bientôt découvert au fond de l'asile où il se cachait. Cette pensée brûlait le sang de la jeune fille : un instant, vers onze heures, son imagination s'alluma tellement à ces suppositions, qu'elle crut entendre des coups de fusil dans la campagne. C'est sur lui qu'on a tiré, pensa-t-elle; on aura voulu l'arrêter; il aura fait résistance... Oh! mon Dieu! s'écria Manette en sentant se briser dans sa main le fil qu'elle tenait... est-ce un présage? sa vie aurait-elle été tranchée comme ce fil? Un tremblement nerveux s'empara d'elle; elle crut à la mort d'Engelbert. Ah! que n'ai-je, dit-elle, la lettre qu'il a dû m'écrire! je saurais... mais jusqu'à de-

main matin je ne saurai rien. Les lettres sont dans la chambre de mon père... En disant ces derniers mots, Manette leva les yeux au plafond. — Je ne connaîtrai donc jamais ce qu'ils font dans cette chambre?

Dans cette arrière-boutique s'accrochaient au hasard, s'entassaient pêle-mêle, les ustensiles de la maison : les chaudrons, les fourneaux, les caisses, les vieux sacs, les tonneaux. Les regards de Manette, lancés sans direction, tombèrent sur une double échelle placée dans un angle sous la triple protection de plusieurs planches, d'un voile formé par les toiles d'araignées et d'une obscurité parfaite. Sa curiosité prit tout à coup les proportions d'un immense désir; elle quitta sa place et alla sans bruit vers l'angle ténébreux où était la double échelle. D'un coup d'œil elle conçut son projet et en calcula les difficultés. Aussitôt, avec une délicatesse de voleur, une prudence d'évadée, une attention qui ne se compare à rien, elle transporta sans bruit les planches à un autre endroit, et vint placer la double échelle au milieu de l'arrière-boutique. Que d'autres mouvements n'exécuta-t-elle pas en retenant son pied, son haleine, sa vie, pour ainsi dire, avant d'en arriver à ce premier résultat!

Après avoir éteint sa lampe, elle ouvrit la double échelle, et la disposa de manière à ce que le sommet répondît à l'ouverture du judas. Elle en franchit ensuite les échelons inférieurs, mais avec hésitation, avec crainte, sachant et s'avouant que son action était blâmable. Aussi ses petits pieds tremblaient, posés par la pointe sur les échelons, et plus d'une fois elle faillit se laisser tomber. Son esprit en ce moment était trop préoccupé pour écouter la voix de la froide prudence; elle revint sans doute plusieurs fois sur sa détermination; mais enfin, après tous ces combats et ces reculs, elle se trouva en haut de l'échelle, la tête à une fai-

ble distance du plafond, la main sous le judas. Elle retenait son haleine. Ici le frémissement de la crainte fut plus vif encore; elle touchait au terme de son audace, au point le plus périlleux. Comment soulever sans bruit cette petite planche? Le moindre bruit... On tremble d'y penser. Manette pose pourtant sous le judas sa main ouverte en calice, et, concentrant toute son habileté dans l'extrémité de ses doigts, elle pousse légèrement, soulève peu à peu, enfin ouvre le judas, et instantanément la lumière de l'appartement frappe ses yeux. Manette sentit perler une goutte de sang glacée sur son cœur. Un instant son poignet, débordant le plancher de la pièce où était son père, soutint en équilibre le petit carré de bois du judas. S'il fût tombé!... Manette, après l'avoir tenu ainsi en l'air quelques secondes, le ramena sur le trou même, mais de façon à laisser découverte une faible portion de cette ouverture, une fente par où lancer le rayon visuel dans l'appartement. Rien ne la trahit. L'adresse fut celle d'une souris. Mais de quelle foudroyante surprise Manette ne fut-elle pas atterrée lorsque, par cette coulisse ménagée à la lumière, elle aperçut son père et sa mère assis près d'une table sur laquelle s'élevaient une montagne de lettres et deux réchauds allumés! — Que font-ils? que peuvent-ils faire? se dit-elle; et que veut dire?..... — Manette n'eut pas longtemps à s'adresser les mêmes questions.

Ouvrant une boîte en fer-blanc dans laquelle s'amassait la vapeur produite par l'eau qui chauffait sur un des deux réchauds, M. Leveneur y prit une certaine quantité de lettres, et les jeta toutes moites sur la table.

— Lis-moi cela, dit-il ensuite à sa femme.

Manette, effarée, avait peine à croire à ce qu'elle voyait. Était-ce bien son père qui ordonnait de lire les lettres des autres, de les décacheter?

— Mais mon ami...

— Voyons, dépêche-toi.

— Je crains que quelque jour...

— Toujours la même chanson !

— Songe que si l'on venait à savoir... Ce serait affreux, horrible !

— Assez !

— Puisque tu le veux...

— Oh ! c'est épouvantable ! se dit Manette en cachant de honte son visage dans ses mains.

Docile à cette voix redoutée, madame Leveneur lut :

Monsieur le curé de Vermanton à madame la comtesse de Monthorin.

« Ma chère dame,

« Votre grand âge vous fait voir des fautes là... »

— Bon ! bon ! c'est une vieille dévote qui a écrit à son confesseur et à laquelle son confesseur répond. A une autre ! Qu'est-ce que cela nous fait?

Appuyant le pouce sur la place du cachet, Leveneur scella de nouveau la lettre, qui alla joindre un monceau d'autres lettres déjà visitées de la même manière, car l'opération à laquelle il se livrait était commencée depuis longtemps.

Madame Leveneur lut encore :

« Mon cher frère,

« Ne faites pas assurer votre manufacture par cette so-
« ciété anglaise dont vous m'avez parlé ; j'ai pris des ren-

« seignements secrets, mais certains ; elle est à la veille de « faire banqueroute, quoique les actions soient en hausse. »

— Diable ! s'écria Leveneur, moi qui ai pour dix mille francs d'actions de cette compagnie ! Je vendrai demain... Note cela.

Madame Leveneur prit note, son mari recacheta. Une troisième lettre fut ouverte.

« Madame,

« Vos infidélités me sont connues maintenant ; votre con« duite m'est dévoilée... »

— Assez ! dit Leveneur ; nous avons du malheur ce soir : sur trois lettres, nous en ouvrons toujours deux où il est question d'amour.

— Oh ! mon Dieu ! se dit Manette, qui n'y avait pas encore pensé, si la lettre d'Engelbert est ici, mon père la lira... Non, sans doute ; il n'y trouverait aucun intérêt pour lui.

— Poursuis, dit Leveneur à sa femme ; il se fait tard.

« Ma chère cousine,

« Je vous envoie les cinq mille francs que vous m'avez « demandés pour payer vos fermages et vos achats de bes« tiaux. Ainsi que vous l'avez désiré, cette somme est en « billets de la banque de Rouen ; vous en trouverez donc « vingt-cinq de deux cents francs enfermés dans cette let« tre. Si vous avez besoin des cinq mille francs que je vous « dois encore, dites-le-moi, je vous les adresserai immé« diatement. »

— Y en a-t-il bien vingt-cinq? dit Leveneur; voyons.

— Que va faire mon père de ces billets de banque? réfléchit Manette, de plus en plus terrifiée; je tremble!

— Oui, le compte y est.

— Mais, mon ami, lui dit doucement sa femme, vous ne remettez pas ces billets dans cette lettre.

— Je les remettrai dans quinze jours; la lettre aura été égarée.

— Vous disposez donc de ces cinq mille francs?

— Pour quinze jours seulement, vous dis-je; c'est une misère. Mais, en ce moment, l'argent est très-rare, les eaux sont basses; ce sera toujours une centaine de francs d'intérêts, même mieux.

— Mais ces gens-là attendent cette somme pour...

— Ils ne perdront rien pour attendre, répliqua Leveneur avec une affreuse ironie, puisque je leur enverrai leurs cinq mille francs dans quinze jours intégralement. Me prendriez-vous, par hasard, pour un voleur?

— Oh! je ne dis pas cela, répondit madame Leveneur.

— Oh! mon Dieu! mon Dieu! se dit Manette, les lèvres blanches de pâleur, les yeux hagards, je m'explique maintenant comment il s'est fait que les deux mille francs envoyés par le pauvre Engelbert à sa mère pour qu'elle lui achetât un remplaçant ne lui sont parvenus qu'un an après leur envoi. Mon père les avait... Je n'ose pas le dire... s'interrompit Manette; mais c'est lui, c'est mon père qui est cause qu'Engelbert est en fuite, qu'il mourra..., que je mourrai, dit-elle plus bas en allongeant la jambe pour descendre, car la douleur, la honte et l'indignation pesaient sur elle comme une meule; elle chancelait, elle allait tomber. Tout à coup, elle s'arrête, remonte l'échelon : elle a entendu sa mère qui lit cette adresse :

« *Mademoiselle Clarisse Trélard.* »

C'est sous ce nom supposé qu'Engelbert devait lui écrire.
— C'est sa lettre, se dit-elle ; je suis perdue !
Sa pensée s'accrocha à cette branche de salut :
— Ce n'est pas mon nom ; comment saurait-on que cette lettre est pour moi ?
— Faut-il lire aussi celle-là ? demanda madame Leveneur.
— Nous allons voir ; décachète d'abord.
Madame Leveneur décacheta la lettre et la déploya.
La tête de l'imprudente Manette était presque dans l'appartement ; comme le cœur lui battait !
— Lisez donc !

« Chère aimée,

« Hier, en vous quittant, je suis allé dire au concierge « de la manufacture, ainsi que je vous en avais prévenu, « de me porter toutes vos lettres à l'endroit où j'ai trouvé « un refuge, et où j'espère que la police ne parviendra pas « à me découvrir. »

— Ah ! ah ! fit Leveneur, ceci commence fort bien.
— Continuerai-je ? demanda madame Leveneur.
— Très-certainement ! Je suis curieux de connaître le personnage qui se cache si près d'ici ; car la lettre a été mise au bureau de poste de Saint-Michel-hors-les-Bois, je crois ?
— Oui, répondit madame Leveneur.
— Si mon père allait maintenant le dénoncer !
Madame Leveneur continua :

« Elle ne me découvrira pas sans doute où je suis, mais

« je ne pourrai pas toujours demeurer dans cet endroit « caché; il faudra dans quelques jours que j'en sorte; et « pour aller où ? au régiment? Jamais! jamais! »

— C'est donc un déserteur? interrompit Leveneur.

« Je ne veux pas servir; non, je ne veux pas pendant « huit ans livrer mon corps avide d'indépendance, mon « âme d'artiste, à la baguette d'un imbécile nommé ca-« poral ou sergent-major. D'ailleurs, le temps c'est la « vie, et ma vie est à la peinture, aux arts, à vous, Cla-« risse! »

— Ce n'est pas un déserteur, c'est un réfractaire amoureux, ajouta Leveneur. Mais quelle est donc cette Clarisse à laquelle il écrit? Vois donc l'endroit où cette lettre est adressée.

— A Serneuil.

— Si près d'ici! Connais-tu une Clarisse Trélard, à Serneuil?

— Non.

— Ni moi non plus. Continue.

Madame Leveneur, qui, comme toutes les femmes, avait un côté faible pour les romans, ne se fit pas prier pour reprendre :

« La réflexion, chère aimée, m'est venue avec le calme, « et le calme dans la solitude. Ne désespérons pas encore; « disons-nous d'abord que, n'eussé-je pas été dans la posi-« tion mauvaise où je suis, j'aurais toujours été dans l'im-« possibilité d'obtenir votre main du consentement de vo-« tre père, qui est sans doute un honnête homme, mais « qui a l'esprit obscurci par le commerce, le cœur plein « des affaires d'intérêt, les goûts nécessairement très-vul-

« gaires. Enfin, jamais un épicier ne donnera volontaire-
« ment sa fille à un artiste. On a vu des miracles; celui-là
« ne se verra jamais. »

— Tiens, dit Leveneur, c'est fort drôle; il paraît que le père de cette Clarisse est un épicier comme moi. Connais-tu, à Serneuil, un épicier qui se nomme Trélard ?

— Non.

— C'est sans doute quelque épicier retiré. Mais voyons la suite de cette histoire.

— Quel supplice ! murmura Manette, dont le front suait la glace.

Madame Leveneur lut encore :

« Cependant, si le mépris de votre père pour les gens de
« mon espèce n'est pas douteux, il ne lui donne pas pour
« cela le droit de forcer sa fille à épouser un valet d'écu-
« rie... »

— Ciel ! dit Manette, tout va être découvert...

— Pourquoi t'arrêtes-tu ? demanda Leveneur à sa femme.

— Pour rien.

— Va donc !

Leveneur ne comprit pas la seconde analogie après avoir senti la première. Sa femme s'y arrêtait un instant comme pure singularité.

« Ainsi, croyez-moi, chère, reprit madame Leveneur,
« ne nous laissons pas vaincre tout d'abord par la mau-
« vaise destinée. Vous avez quelques jours devant vous;
« mettons-les à profit pour préparer un projet qui réussira
« infailliblement si vous m'aimez comme je vous aime, et
« je le crois. Ce projet, je vous le dirai, je vous en soumet-

« trai les détails, mais dans ma prochaine lettre, car il faut,
« avant que je ne vous fasse cette confidence, que vous ayez
« répondu à celle-ci; il faut que je sois sûr qu'elle vous
« est parvenue. Répondez-moi donc et espérez. A Dieu et
« à vous.

« JÉRÔME DERVIEUX. »

— Ce Jérôme Dervieux doit être quelque employé à nos manufactures de châles de la prairie; je m'en informerai.

— Que dit-il ? pensa Manette. Mais il finirait par savoir que c'est Engelbert.

— Pourquoi vous en informer? dit fort sensément madame Leveneur, puisque vous savez son nom et ce qu'il est?

— C'est juste, madame Leveneur, c'est juste. Pliez et recachetez cette lettre ; n'en privons pas mademoiselle Clarisse.

— Ma mère nous sauve d'un grand danger, dit Manette en emboîtant le judas à sa place.

Il était temps, Leveneur se levait. Il passa juste à l'endroit du plancher que sa fille venait de quitter; son talon s'appuya sur le judas.

Mais Manette était déjà au pied de l'échelle; elle la plia sans bruit, et alla à tâtons, dans l'obscurité, la porter au coin qu'elle occupait, ayant soin de la cacher derrière le chaos de meubles et d'ustensiles qui la masquaient auparavant. Manette gagna ensuite sa chambre, et elle ne dormit pas.

Longtemps avant l'heure accoutumée, Manette descendit au bureau pour mettre les lettres dans les divers sacs de cuir affectés au service de chaque commune. Son premier soin, on le suppose, fut de prendre celle d'Engel-

bert et de la cacher dans la poche de son tablier. On sait au prix de quelle émotion elle en avait appris d'avance le contenu.

Pendant la nuit de fièvre et d'insomnie qu'elle venait de passer, nuit de feu, nuit navrante où la mauvaise action de son père l'avait tourmentée jusqu'à lui donner le délire, elle avait discuté avec elle-même tous les moyens de faire savoir à celui qu'elle aimait le danger auquel il s'exposait et l'exposait elle-même en lui écrivant. Il fallait lui dire ce danger sans éveiller en lui d'autres soupçons, sans éveiller ceux de son père, sans dire formellement à Engelbert : Vos lettres sont décachetées et lues. Car c'était pareillement dire à son père : Vous décachetez mes lettres, vous les lisez. Songer à faire parvenir sa lettre par une autre voie que la poste était une folie, tenue étroitement comme elle l'était.

A quel moyen adroit, subtil, ingénieux recourir? Manette n'en prit aucun, et ceci est le comble du génie dans la circonstance.

Elle se borna à déguiser un peu son écriture et à dire à son amant ce que la lettre qui va suivre devait forcément apprendre à M. et à madame Leveneur par une indiscrétion semblable à celle de la veille.

L'aventure du pauvre Janton, pour le dire en passant, ayant été connue de tout le village et des environs, le malheureux clerc tomba dangereusement malade; mais on blâma généralement Leveneur, qui, de jour en jour, allait se faire moins aimer.

La journée se serait passée pour Manette, comme toutes les autres, à vendre du sucre, à peser du café, à timbrer en rouge ou en noir les lettres affranchies, à voler sans cesse de branche en branche sur l'arbre immense de l'épicerie, sans une circonstance qui réclame ici sa place.

Deux gendarmes du canton étaient entrés pour boire deux petits verres d'eau-de-vie, car on débitait de tout dans la bienheureuse boutique de Leveneur. Selon l'usage, celui-ci avait aussitôt lié conversation avec eux.

— Que dit-on de nouveau? Y a-t-il toujours des malfaiteurs dans les environs? A-t-on arrêté les assassins de la marquise de Lascars?

Enfin, il les provoqua tant, que les gendarmes lui répondirent :

— En attendant d'arrêter ceux qui ont pillé le château de madame la marquise de Lascars, nous avons de la besogne toute taillée : nous traquons depuis trois jours un réfractaire caché tout près d'ici ; il nous est avis que nous ne le pincerons pas sans peine : le réfractaire est un gibier difficile.

— Voulez-vous le pincer tout de suite? leur dit Leveneur.

Manette poussa un cri.

— Qu'avez-vous? lui demanda un des deux gendarmes.

— Rien... rien... dit-elle; je viens de me prendre le doigt en fermant trop étourdiment ce tiroir.

— C'est mauvais, cela, mademoiselle; mettez à la blessure un peu de toile d'araignée, ou du marc de café, ou de l'encre, ou un peu d'huile d'olive, ou même un peu de farine, lui recommanda le gendarme, qui se tournant ensuite vers Leveneur, lui dit :

— Comment nous le feriez-vous pincer, ce réfractaire?

— D'abord, que me donnerez-vous, si je vous le livre? repartit Leveneur.

Manette regardait toujours son père avec un sentiment d'indignation et de pitié.

— Me donnerez-vous un billet de banque? continua-t-il avec le même sourire.

— De la banque de Rouen !

Le mot partit comme une balle des lèvres de Manette, et ce mot fit tressaillir Leveneur. Il balbutia, se coupa, et finit par dire :

— C'est une plaisanterie ; est-ce que je sais où se cache ce réfractaire ? A votre bonne santé ! dit-il aux deux gendarmes ruraux en leur versant, en manière de congé, deux nouveaux petits verres d'eau-de-vie.

Dès qu'ils furent sortis de la boutique, Leveneur courut vers sa fille comme pour l'écraser ; il s'arrêta cependant avec la même promptitude, se contint, et lui dit même avec une certaine indifférence :

— Et d'où connais-tu, toi, les billets de la banque de Rouen ?

— Tantôt j'en ai vu un sur votre cheminée...

— Ce n'est que cela, pensa Leveneur... heureusement ! Allons ! elle ne sait rien. N'importe ! il ne faudrait pas que ces effrois se renouvelassent souvent, j'en mourrais.

Leveneur monta dans sa chambre.

Seule, Manette sortit la petite croix d'or cachée dans sa poitrine, et la porta pieusement à ses lèvres. Le soir venu, son père et sa mère étant montés dans la chambre mystérieuse, Manette souffla sur sa lampe, et posa de nouveau l'échelle au milieu de l'arrière-boutique ; elle se plaça sous le judas ; elle le souleva, et le disposa ainsi qu'elle l'avait déjà fait. Manette vit alors passer le cortége d'énormités dont elle avait été frappée la précédente soirée : le cœur brisé de honte, elle attendit que le tour de sa lettre arrivât.

Enfin, madame Leveneur lut à haute voix cette suscription :

« *A monsieur Jérôme Dervieux, à la manufacture de châles de monsieur Commandeur, à Saint-Michel-hors-les-Bois.* »

— Est-ce que ce serait là notre réfractaire? dit Leveneur, l'amant de mademoiselle Clarisse Trélard? Voyons sa réponse.

— Mais je le crois... Mais oui, répondit madame Leveneur en ouvrant la lettre.

Qu'on juge si Manette prêtait une oreille et une âme attentives!

Madame Leveneur commença :

« Mon cher Jérôme,

« Dieu soit béni pour vous avoir conduit sans péril au
« lieu de votre retraite! qu'il soit béni mille fois! Il aura
« exaucé mes vœux. Ne vous fiez pas trop, cependant, à la
« demi-sécurité dont vous jouissez en ce moment. Vous
« avez raison, vous ne pouvez pas, et moi j'ajoute que vous
« ne devez pas demeurer toujours caché. On vous décou-
« vrirait assurément, car on soupçonne déjà votre retraite.
« Qui? comment? me demanderez-vous, puisque vous n'a-
« vez encore écrit qu'à moi, à moi seule, et une seule
« lettre. C'est que cette lettre a été par hasard décachetée
« par mon père, et lue par conséquent par lui. Oui! par
« mon père. »

Leveneur frappa de ses deux mains ouvertes sur la table, en riant de toutes ses forces. La toux se joignit au rire pour le prolonger.

— Parbleu! voilà qui se rencontre à merveille : le père de cette demoiselle Clarisse ouvre les lettres de sa fille,

qui, par conséquent, les reçoit décachetées deux fois, — par son père et par nous. Voilà une discrète correspondance amoureuse ! Qu'en dites-vous, madame Leveneur ?

— C'est un vrai roman, répondit madame Leveneur, qui, pour la première fois depuis qu'elle aidait par force son mari à commettre tant d'épouvantables sacriléges, goûtait quelque plaisir dans sa triste complicité.

— Oh ! oui, c'est bien drôle ! Mais continue, dit Leveneur à sa femme, qui obéit.

« Vous me dites de ne pas nous désespérer, parce que « vous avez conçu un projet qui réussira si je vous aime. « Alors, comment voulez-vous que je doute du succès, mon « ami. »

— Voyez-vous cela ? voyez-vous les jeunes filles de ce temps-ci ? interrompit Leveneur. Heureusement, Manette est froide comme le temps d'aujourd'hui...

— Ne vous y fiez pas, Leveneur...

— Quand bien même elle serait comme les autres, est-ce qu'elle oserait jamais, reprit celui-ci, dire à un homme qu'elle l'aime ?

— Peut-être.

— Allons donc ! D'ailleurs, son affaire est faite. Lanisette lui mettra du plomb dans les idées en l'épousant... Mais voyons ce qui suit...

« Voulez-vous que je vous le dise, votre projet ? car je l'ai « deviné, et cela assez facilement ; car, à mon sens, il n'en « est qu'un de possible. Vous songez à m'enlever, et à dire « ensuite à mon père : A présent, décidez-vous ! Consentez-« vous ou non à m'accorder ce qui est déjà à moi ? Et mon « père dira oui, parce qu'en pareil cas les pères disent tou-« jours oui. »

— Et moi, sacrebleu! à la place de ce père, je dirais non. Rapportez-la-moi, fille ou femme, je la reprendrai!... Une fille qui me jouerait ce tour-là... tenez, madame Leveneur, vous n'auriez plus de fille...

L'échelle trembla comme un jonc.

— Voyons, calmez-vous, Leveneur!...

— Vous avez raison, ceci ne nous regarde pas... Cette enfant n'est pas à nous... S'ils l'avaient élevée comme j'ai élevé la nôtre, à grands coups de verges et de houssines, ses parents n'en seraient pas là. Mais voyons, reprit-il avec le calme d'un simple lecteur de feuilletons, ce que répond la demoiselle à ce beau projet qu'elle prête à son amant.

« Je goûte votre idée, j'approuve votre résolution. Dites-« moi ce qu'il faut que je fasse, et je le ferai. Indiquez-moi « l'endroit où vous m'attendrez, l'heure de la nuit où je « devrai sortir, et vous verrez si je suis exacte. »

— Elle est complète, s'écria Leveneur en se croisant les bras. Si j'avais le temps, j'irais, à l'heure indiquée, à l'endroit de l'enlèvement...

« Mais tout ceci, » dit madame Leveneur, reprenant la lecture de la lettre, « à une condition expresse : c'est que, « si mon père, contre toute attente, refusait son consente-« ment après que vous m'aurez enlevée, vous me laisserez « disposer de ma vie comme je l'entendrai. »

— Ces chers enfants, dit d'une voix émue madame Leveneur, pourquoi ne pas les marier?

— Pourquoi ne pas les étrangler, plutôt? repartit Leveneur. Vous êtes folle. Vous ne vous souvenez donc pas de ce que vous lisez? Ce jeune homme est un artiste, un peintre! Mais sachons la fin du chapitre.

— La voici :

« J'attendrai votre réponse, et je suis prête à tout ce que « vous voudrez, mon ami; mais, puisque mon père, par « un même hasard, peut encore lire votre prochaine lettre, « ainsi qu'il a lu la dernière, employez ce moyen pour « l'en empêcher : sur les trois premières pages, dites que « vous renoncez à moi, que vous êtes froissé de mes refus, « et, sur la quatrième, écrivez avec du jus de citron les « quelques lignes qui m'apprendront si c'est bien un en- « lèvement que vous avez projeté, et toutes les circonstan- « ces nécessaires pour qu'il réussisse. Mon père n'y verra « rien. Quelques jets de flamme me révéleront tout.

« Comme vous dites si bien,

« A Dieu, et à vous.

« Clarisse Trélard. »

— Il me saute à l'instant une idée au cerveau, dit le rusé lévrier du comte de Meursanne; c'est qu'il n'existe pas plus de Jérôme Dervieux que de Clarisse Trélard, fille d'un épicier de Serneuil.

— Que dites-vous? qui vous fait croire?...

— Je gagerais que ces noms en cachent d'autres.

— Quelle idée!

— Elle est juste.

— Mais pourquoi?

— Parce que les filles d'épiciers, excepté la vôtre peut-être, n'écrivent pas de cette manière-là. C'est trop gentil, trop doré.

— Cependant...

— Savez-vous qui vous dira cela au juste?

— Qui donc?

— Manette. Je vais l'appeler. Vous allez voir...

— Manette est couchée.

— Mais non, il n'est pas minuit.

Après avoir entendu cela, Manette, sans savoir comment, se trouva au bas de l'échelle, où elle resta muette, accroupie, presque morte.

Leveneur court au judas, l'ouvre...

— Tiens! dit-il, il n'y a pas de lumière là-bas.

Il appelle :

— Manette! Manette!

— Mon père! mon père! me voilà!

— Vous dormiez?

— Non, mon père, la lampe s'est éteinte...

— Montez ici un instant...

— Mais...

— On ne vous grondera pas; montez.

Quand Manette fut montée par l'escalier de la maison jusqu'à l'étage où était la chambre de son père, celui-ci alla vers elle sur le palier, et lui dit :

— Connais-tu cette écriture?

— Attendez... Mais je crois me souvenir... oui... c'est celle...

— De qui?

— C'est celle d'une de mes camarades de pension.

— Qu'on nomme?

— Clarisse Trélard.

— Très-bien. C'est tout ce que je désirais savoir.

Manette, congédiée aussitôt, redescendit et alla remettre la double échelle en place.

Ainsi, sans efforts, avec les lumières de son cœur et du simple bon sens, Manette avait créé, pour sortir d'embarras, et d'un embarras peut-être sans exemple, pour correspon-

dre avec son amant sous les yeux de sa famille, un moyen qui, la même intrigue étant transportée sur la scène, n'aurait pas moins demandé que le génie de Molière combiné avec celui de Beaumarchais.

Trois jours pleins s'écoulèrent, et aucune réponse n'était encore parvenue à Manette, qui, bien qu'elle se démontrât les embarras du jeune réfractaire pour lui faire parvenir une lettre avec la promptitude et la ponctualité des temps ordinaires, n'était pas moins agitée par le doute et la crainte.

Pendant ces trois jours d'attente, deux événements mémorables eurent lieu.

Lanisette envoya à sa fiancée une oie farcie de marrons qui pesait quarante-cinq livres, et Janton, le clerc de notaire si cruellement bafoué par Leveneur, mourut des suites de la terrible mystification dont il avait été la victime.

Tout le bourg alla à son convoi. Au retour de la cérémonie funèbre, on lança des pierres dans la boutique de Leveneur.

Le soir, la jeunesse de Saint-Faréol-dans-les-Bois et celle de Saint-Michel-hors-les-Bois attachèremt à sa porte un écriteau où on lisait : *Si dans six mois tu n'as pas marié ta fille, malheur à toi !*

Les turbulents durent être satisfaits, car le lendemain, qui était un dimanche, on annonça au prône le mariage de mademoiselle Manette Leveneur avec M. Fromenthal Lanisette.

Chaque soir, il n'est pas besoin de le dire, Manette avait placé l'échelle à l'endroit accoutumé et y était montée dans l'espoir, toujours déçu, d'entendre la lecture de la lettre si impatiemment attendue.

Le quatrième jour, sa douleur s'était accrue de la peine que lui avait causée la mort du clerc de notaire et la pro-

clamation de son mariage au prône en pleine église ; — son mariage avec Lanisette !

Il était près de minuit, elle allait redescendre de son observatoire aussi tristement que la veille et les jours précédents, lorsque Leveneur dit en retirant de la boîte à vapeur deux dernières lettres qui y était encore restées :

— Il me semble que celle-ci est de notre amoureux... Vois donc, madame Leveneur.

— Tout juste.

— Ah ! ah ! nous allons donc savoir ce qu'on dit sur la page blanche, si on s'enlèvera ou si l'on ne s'enlèvera pas.

— C'est ma vie ou ma mort, se dit Manette.

— Mais, mon ami, dit madame Leveneur à son mari, nous avons oublié, vous et moi, de faire une réflexion bien importante cependant.

— Et quelle est cette réflexion ?

— C'est que, si nous passons au-dessus de la flamme cette page blanche que voici, nous allons voir paraître aussitôt les caractères tracés avec l'acide.

— Que voulons-nous autre chose?

— Sans doute. Mais vous ne songez pas que la jeune fille, en conseillant ce moyen à son amant, comptait qu'elle seule ferait l'opération que nous allons faire, afin qu'elle seule et non son père pût lire les mots mis en relief par la chaleur. Que pensera-t-elle quand, en ouvrant sa lettre, elle verra ces mots que son père aura nécessairement lus avant elle?

— Elle pensera ce qu'elle voudra.

— Mais mon ami...

— Nous rendrons service à son père, qui sera prévenu d'un enlèvement...

— Je ne dis pas ; mais cette fois ne violons pas ce secret ; nous en savons déjà assez.

— Mais c'est le meilleur morceau du secret... Y renoncer!

Leveneur approchait déjà la lettre du sommet de la flamme.

— Mais nous n'avons pas lu, — dit madame Leveneur, qui voulait toujours gagner du temps dans l'espoir de faire changer d'idée à son mari, — nous n'avons pas lu ce qui est en caractères visibles.

— C'est inutile! puisque nous savons que c'est une comédie arrangée d'avance entre les deux amants! Assurez-vous-en...

Madame Leveneur lut alors :

« Mademoiselle,

« Puisque vos honorables parents, ainsi que vous me le « dites, s'opposent à notre union, nous n'avons qu'à leur « obéir en silence. »

— Vous voyez? interrompit Leveneur; tout le reste est ainsi; c'est perdre du temps. Passons donc à la page blanche.

— Auparavant vous feriez peut-être bien, mon ami, de vous débarrasser de cette dernière lettre, si vous tenez toutefois à la décacheter...

— Mais oui, en effet, nous aurons plus de temps à nous...

C'était encore un délai obtenu par madame Leveneur, qui à tout prix aurait voulu ne pas désespérer le cœur d'une pauvre jeune fille, la rendre folle presque à coup sûr en lui envoyant une lettre où elle trouverait écrite une page qu'à moins de l'intervention du démon elle aurait dû recevoir entièrement blanche.

Ce répit fut encore accordé à madame Leveneur : son

mari laissa un instant reposer la lettre d'amour pour ouvrir l'autre lettre.

— Tiens! qu'est-ce donc? s'écria Leveneur en l'ouvrant. Pourquoi a-t-on dessiné cet arbre qui couvre presque toute la première page? Éclaircissez-moi vite cela madame Leveneur... c'est étrange...

— C'est en effet très-étrange, reprit madame Leveneur, après avoir jeté un coup d'œil sur les cinq ou six lignes d'écriture tracées entre l'extrémité de ce dessin et le bas de la page.

— Eh bien! tu ne commences pas?... on dirait que tu es troublée.

— J'ai peur... oui...

— Qu'est-ce donc?

— Vous allez voir.

Madame Leveneur lut :

« C'est au pied de ce chêne, dont je t'envoie le dessin
« pour que tu le reconnaisses plus facilement quand tu se-
« ras dans la forêt de Cortavel, qu'a été enfouie la cassette
« de madame la marquise de Lascars... »

— Madame la marquise de Lascars! s'écria Leveneur, celle qui a été assassinée, dont on a pillé le château il y a six semaines. Sa cassette dont on a tant parlé! sa cassette! répéta Leveneur ému, hors de lui; mais lis, lis donc! Oh! pourquoi ne sais-je pas lire? je saurais déjà...

— Mais c'est vous qui m'interrompez toujours...

— Qu'ont-ils? se disait Manette.

— Soit; mais lis.

Madame Leveneur reprit en tremblant :

« Cette cassette renferme tous les bijoux que nous avons

« volés à madame la marquise de Lascars, — pour en-
« viron quatre cent mille francs. »

— Mais qui donc ose écrire cela?

— Tu ne comprends pas, répliqua Leveneur, que c'est quelque voleur arrêté pour ce vol ou depuis ce vol, qui invite un autre voleur à mettre cette cassette à l'abri. Que dit-il encore? mais voyons!

« Je suis condamné à mort, parfaitement condamné; plus
« d'espoir pour moi de jouir de ces richesses : profites-en
« donc... »

— Que disais-je? cette cassette est à moi, se dit Leveneur, dont l'ambition prit tout à coup les proportions d'un océan. Quatre cent mille francs! j'achète du coup le château de Meursanne. A qui cette lettre est-elle adressée?

« *A Monsieur Pignatel, poste restante, à Châteauroux.* »

— Pignatel est un nom de guerre; on a un faux passeport, et l'on va à la poste retirer sa lettre. Est-ce qu'il n'y a plus rien d'écrit?

— Pardon...

Ah! je craignais... Vous tremblez toujours... Mais lisez!

Madame Leveneur acheva :

« La forêt de Cortavel, il faut que je te l'apprenne, est
« à trois lieues de Saint-Faréol-dans-les-Bois. Une fois dans
« la forêt, tu suivras le grand chemin des *Buttes*, — un
« poteau porte ce nom. Ce chemin se termine au rond-point
« du *Mouton noir*, où tu verras six routes : entre dans
« celle du *Pied coupé*. C'est une ruelle étroite et qui n'a
« pas plus de cinquante pas; au milieu, c'est-à-dire à vingt-

« cinq pas des deux bouts, se trouve le chêne en question.
« Il domine de beaucoup tous les autres. Du côté du che-
« min ses racines noires sortent de terre comme des ser-
« pents. Derrière le tronc, la terre est unie et rougeâtre.
« Creuse dix-huit pouces environ, et tu rencontreras la
« cassette. Prends tes précautions; la cassette est lourde,
« très-lourde.

« Autre renseignement. Ne fais pas le coup avant minuit;
« tu pourrais être vu par les gens qui rôdent autour du
« château depuis que nous l'avons nettoyé. »

— Quelle heure est-il? demanda tout bas Leveneur.

Ce simple mot versa l'épouvante dans le sang de madame Leveneur; Manette ne put l'entendre.

— Pourquoi faire? répondit madame Leveneur, qui se hâta d'ajouter : il est minuit et demi.

— Pour aller nous coucher, dit Leveneur, qui en effet se déshabilla sans plus songer à l'autre lettre, qui ainsi ne subit pas l'épreuve de la flamme.

A peine était-il jour, que Manette descendit au bureau pour s'emparer de cette lettre, qui, quoi qu'elle contînt, était toute sa vie : elle remonta aussitôt dans sa chambre. Là elle alluma une bougie, promena en tremblant la page blanche au-dessus de la flamme, et cette page se couvrit immédiatement de caractères couleur de rouille. Elle put lire ceci :

« Vous avez deviné ma pensée parce que vous êtes dans
« toutes mes pensées. Oui, mon projet est de vous délivrer
« de la prison où vous étouffez depuis votre naissance, en
« vous enlevant et en forçant ensuite votre père à vous don-
« ner à moi. Il faut vouloir cela ou rien. Il consentira à
« notre mariage, et ce mariage sera votre liberté et la

« mienne, mon bonheur et je crois aussi le vôtre. Vous « exigez de moi que je consente à vous laisser disposer de « votre vie, au cas où votre père ne consentirait pas à no- « tre mariage. Est-ce qu'il peut ne pas consentir? Je vous « dis, je vous affirme qu'il consentira. Voulez-vous que je « vous le jure? Je vous le jure.

« Venons à l'exécution. Soyez à neuf heures, pas plus « tard, la nuit prochaine, près de votre croisée qui ouvre « sur la campagne. Je frapperai deux coups au carreau. « Vous ouvrirez, vous descendrez; il y aura une échelle. « Nous ferons à pied un quart de lieue environ. Un cabrio- « let nous attendra, nous y monterons tous les deux... Dieu « fera le reste. »

C'est merveilleux de voir tout ce qui se fait de sérieux, de terrible, de criminel, dans la vie privée, sous les apparences les plus communes, avec les allures les plus banales. On a caractérisé trop poétiquement le contraste en disant : C'est un volcan sous des fleurs; car ces fleurs, il faut bien le dire, ne sont souvent que des couches de salade et des planches de radis. Ceux qui passaient et repassaient devant la boutique de M. Leveneur, qui entraient chez lui ou en sortaient, comme de coutume, avec une bouteille d'huile, une livre de sel, un paquet d'allumettes, ne se doutaient guère que, sur ces trois personnes de la maison, l'une devait être enlevée dans la nuit, l'autre errer au milieu d'une forêt pour dérober, à la faveur d'une correspondance surprise entre deux voleurs, une cassette de diamants de la valeur de quatre cent mille francs.

Enfin la nuit vint, et elle vint très-vite, car on était en plein hiver; mais la soirée fut pesante à traîner pour la famille Leveneur. Manette regardait à chaque instant la pendule à la dérobée, et, lorsqu'elle ramenait ses yeux sur

elle-même, elle retenait des larmes. Son père s'occupait aussi beaucoup de l'heure; mais, pour abréger le temps, il se levait, montait à sa chambre, où on l'entendait ouvrir des tiroirs et comme essayer les ressorts d'une paire de pistolets. Madame Leveneur ne se doutait que trop du but de tous ces préparatifs; elle en était épouvantée. Jamais, mettant à profit ses criminelles indiscrétions, son mari n'avait tenté un coup pareil à celui qu'il allait faire; et plus il était hardi, dangereux, sinistre, moins elle osait s'y opposer. Elle entrevoyait la fin certaine, infaillible, de tous ces méfaits. Parfois elle voulait aller tout avouer à son confesseur; mais la peur la retenait encore. Ses terreurs n'avaient jamais été plus grandes que pendant cette nuit. Se confier à sa fille? mais elle ne l'avait pas habituée à ces épanchements qui, dans la famille, préviennent tant de malheurs, adoucissent tant de peines! Leveneur avait contribué à produire cet éloignement parce qu'il savait que tout rapprochement entre la mère et la fille se ferait contre lui.

Quand il fut redescendu, il affecta de la gaieté, une certaine bonté même pour sa fille.

A neuf heures moins quelques minutes, Manette ayant quitté sa place et s'étant dirigée, plus morte que vive, vers l'escalier, sa mère lui dit :

— Où vas-tu? Tu sais que ton père ne veut pas que tu quittes ainsi ton travail...

— Laisse-la donc aller où il lui plaira, cette chère enfant, lui dit Leveneur.

— Mon Dieu! je ne m'y oppose que pour vous; je craignais...

Ce mot de chère enfant, donné pour la première fois par M. Leveneur à Manette, toucha si profondément celle-ci, qu'elle fut sur le point de se retourner, de se jeter au cou

de son père et de lui tout avouer, tant Dieu a mis de force dans l'amour filial. Mais ce n'était qu'une parole, le sentiment n'y était pas. Elle produisit ce qu'elle peut produire, une intention, un geste. L'injustice paternelle devait irrévocablement s'expier.

Il n'était que neuf heures quand Leveneur quitta sa boutique pour se rendre, à trois lieues de chez lui, dans la forêt de Cortavel. On touchait à la fin de décembre; la nuit était terne et froide; il bruinait, les chemins se cachaient sous une lame de verglas. Pour un homme endurci comme Leveneur, le froid et les mauvaises routes n'étaient pas un sérieux obstacle. Il fit bravement ses trois lieues en deux heures et demie, en sorte qu'il se trouva à l'entrée de la forêt de Cortavel à onze heures et demie. Il calcula qu'il lui fallait au moins une heure pour arriver jusqu'à la ruelle du *Pied-Coupé*, où se trouvait le chêne sous lequel était enfouie la cassette de la marquise de Lascars.

Mais, dès qu'il se fut un peu avancé dans la forêt, il s'abaissa sur lui un brouillard si épais, que l'habitude qu'il avait de la forêt de Cortavel lui suffit à peine pour se conduire. Quoique le chemin des *Buttes* fût assez large, il s'en écartait souvent, et il avait alors toutes les peines du monde à se retrouver. Il éprouva plus d'une fois une commotion nerveuse en se sentant coudoyer par quelque tronc d'arbre, ou frôler le visage par une branche morte. Il s'arrêta un moment pour porter vivement les mains à ses pistolets en voyant ou en croyant voir passer devant ses yeux une lueur écarlate comme celle qui jaillirait d'une lanterne portée dans le brouillard.

Enfin il arriva au rond-point du *Mouton noir*, et il enfila l'étroite ruelle du *Pied coupé*, celle où les assassins de la marquise de Lascars, selon l'aveu de l'un d'eux, avaient caché la cassette. L'obscurité était complète; elle faisait

voûte sur sa tête. En ce moment son énergie l'abandonna tout à fait, et il eut ce frisson d'acier qui trompe rarement quand il pénètre dans le cœur de ceux dont la peur n'est pas l'état ordinaire; il se sentit dans l'impossibilité complète de faire usage de ses armes en cas d'attaque. Ce ne fut qu'un instant; le lion rentra dans sa peau. Leveneur frappa du pied le sol en homme non-seulement décidé à braver le danger, mais à le provoquer, à l'aspirer par tous ses pores. Ses narines s'enflèrent, il respira fortement, et il se dit : Nous y voici! Il était en effet au pied du chêne si exactement désigné dans la lettre de l'assassin. Accroupi dans la brume, il commence à creuser avec la petite bêche qu'il avait apportée; en moins de dix minutes il a fait un trou de plus de deux pieds de profondeur. — Que signifie? se demande-t-il avec étonnement en s'essuyant le front, je ne vois rien. Le voleur a dit de creuser dix-huit pouces; en voilà plus de trente, et rien! pas de cassette; toujours de la terre! — Il recommence; il bêche, il élargit le trou, il fouille encore... même déception. Une troisième fois il se dispose à reprendre son œuvre lorsque la lueur rouge qu'il a déjà aperçue à une lieue de là l'éclaire par derrière, s'épanouit, l'inonde, et projette son ombre gigantesque sur le chemin. Leveneur empoigne ses pistolets... se retourne pour faire feu... sa fille et Engelbert sont devant lui. Il recule, laisse tomber ses pistolets; il veut parler, il étouffe, il recule et s'adosse contre le chêne.

— Le trésor n'existe pas, lui dit froidement Engelbert; il n'y a pas de cassette. C'est moi qui ai écrit cette lettre qui vous a trompé, parce que je n'ignorais pas que vous les ouvriez toutes.

— C'est faux! comment sauriez-vous?...

— Je sais que vous les décachetez, parce que j'ai soupçonné d'abord que vous aviez ouvert la lettre que j'écrivais

à ma mère, et parce que j'ai été convaincu ces jours derniers que vous aviez pareillement ouvert celles que nous nous écrivions votre fille et moi.

— Ma fille et vous!

— Votre fille et moi; je suis le réfractaire qui lui écrivait, celui qu'elle aime, celui qui l'a enlevée cette nuit. Vous voyez que je sais bien que vous décachetez les lettres.

— Silence! ou je suis mort.

— Vous devinez à quel prix je garderai le silence? répondit Engelbert en montrant Manette.

— Je le devine, mon gendre, répliqua Leveneur en posant sa large main sur l'épaule d'Engelbert.

. . . .

Leveneur a vendu son bureau de poste.

LE VALET DE CHAMBRE POLIVEAU.

A dix heures, le colonel de Lostains s'éveilla, et il fut étonné, après la semonce qu'il avait faite la veille à son valet de chambre, de ne pas le voir près de lui. Depuis plus de quinze jours il avait à se plaindre de Poliveau, qui l'éveillait toujours trop tard, négligeait de lui apporter la potion de tisane amère recommandée par le docteur, et manquait enfin aux devoirs dont il avait eu jusqu'alors l'habitude de s'acquitter avec ponctualité. — Il est pourtant dix heures, pensa le peu endurant colonel; où donc ce malheureux Poliveau est-il allé? Je ne me souviens pas de lui avoir donné hier soir, en rentrant, des commissions à faire. Peut-être est-il dans la pièce à côté? — Le colonel sonna légèrement, puis plus fort, puis très-fort; — aucun mouvement dans la pièce à côté. Il attendit, espérant qu'à défaut de son valet de chambre les gens de l'hôtel accourraient près de lui. Personne ne vint. — Allons, se dit-il, c'est encore une demi-heure à patienter. Poliveau ne peut être allé bien loin, s'il est sorti... Dormons. — Le colonel posa sa tête sur l'oreiller, et chercha à se rendormir; mais, moins docile que ses soldats, le sommeil s'obstina à ne pas

obéir à ses ordres. Onze heures sonnèrent à la pendule sans que le moindre bruit trahît le retour du paresseux valet de chambre. — Ceci passe la plaisanterie! s'écria M. de Lostains, lassé d'attendre. Si je ne me lève pas, comment aurai-je le temps de déjeuner et d'aller au ministère de l'intérieur, où j'ai audience à midi et demi pour parler au chargé des beaux-arts de cette représentation à bénéfice que j'ai promis à Praline d'obtenir pour elle? Praline ne me le pardonnerait pas. Elle me dira encore que je la berce de fausses promesses, que je ne m'occupe pas d'elle, et mille choses désagréables dont elle sait me mitrailler sans avoir l'air de m'en vouloir.. Abominable Poliveau! Bientôt onze heures et demie, et il ne paraît pas!... — Autre douleur du colonel de Lostains, c'est que sans Poliveau il ne pouvait se livrer à certains détails de toilette commandés par ses prétentions exagérées à une éternelle jeunesse, malgré ses cinquante-sept ans. Et Praline ne manquerait pas de venir pour connaître le résultat de la démarche faite pour elle auprès de l'administration des beaux-arts... Le dernier coup de sonnette du colonel fut si violent, que la main arracha le cordon, le cordon le fer auquel il était fixé, et que le fer tomba sur son front, qu'il contusionna d'une façon assez désagréable. De rage, il sauta sur l'un des sabres croisés en faisceau au chevet de son lit, et il en tira la lame en proférant un terrible juron à l'adresse de Poliveau. Si Poliveau eût été là!... Mais qui sait où était Poliveau?

Profitant de la circonstance véhémente qui l'avait fait sauter à bas de son lit, M. de Lostains passa une robe de chambre, et courut sur le palier de son appartement pour parler de plus près à l'oreille de ses gens, puisque la sonnette n'avait pas eu la puissance d'éveiller leur attention. —Vautier! cria-t-il d'une voix de tonnerre, Vautier! — Vautier

était le cuisinier de l'hôtel. — Mais Vautier ne répondit pas plus que Poliveau. D'une façon encore plus foudroyante, le colonel appela Jamblin, son cocher. Pas de Jamblin. — Stephen ! Stephen ! — Le jeune groom, le maudit Stephen, qui ne s'absentait jamais sans la permission expresse du colonel, fut sourd à l'appel. — Toi, je te ferai manger par tes chevaux, s'écria le colonel en secouant de ses mains crispées par la colère la rampe de l'escalier. Mademoiselle Marguerite ! mademoiselle Marguerite ! — C'est à la lectrice de sa tante, une vieille demoiselle de quarante-cinq ans, que M. de Lostains adressa son dernier appel et son dernier juron. — Il se retira ensuite dans sa chambre ; il entendit sonner midi. — Midi ! dit-il en grinçant les dents. Je n'arriverai jamais à temps au ministère de l'intérieur. Praline ne me le pardonnera pas... Infâme Poliveau !

Enfin, Poliveau parut : il avait le visage humble, timide, mais assez calme cependant pour qu'on pût croire à la pureté de sa conscience.

Le colonel lui dit :

— Approche !... Si tu n'avais pas été militaire, cette cravache...

Le colonel l'avait saisi par le bout de l'oreille.

Poliveau poussa un cri de douleur.

— Regarde l'heure, misérable ! Plus de midi !... J'ai attendu deux heures !

— Colonel, je vais vous dire...

— Je te chasse !

— Mais écoutez-moi...

— Rien ! Combien t'est-il dû ?

— Mais, mon colonel, c'est madame votre tante...

— Comment ! ma tante... Qu'a-t-elle à voir en tout ceci ?

— Si vous ne me laissez pas vous expliquer...

— Parle... Voyons...

— Madame votre tante, qui est très-pieuse, comme vous le savez...

— Je n'en savais rien.

— Elle est très-pieuse, au fond; mais, comme elle ne vous suppose pas de votre côté très-porté pour la religion, elle cache son jeu avec vous. A son âge, quatre-vingt-trois ans, c'est assez naturel... Madame votre tante, donc, a voulu ce matin aller entendre prêcher M. de Ravignan...

— Et c'est là ton excuse?

— Sans doute, puisque madame de Lostains a désiré que je l'accompagne. Son rhumatisme l'oblige à s'appuyer sur le bras de quelqu'un pour marcher, descendre de voiture...

Une impatience mal contenue altérait le visage de M. de Lostains.

— Mais tu n'es pas le domestique de ma tante!

— C'est vrai, mon colonel; mais je n'ai pas osé lui désobéir.

— En vérité, murmura le colonel, ma tante devient tout à coup d'une exigence incroyable... insupportable...

— Vous comprenez, mon colonel?

— Eh bien! fallait-il pour cela être quatre heures absent?

— Mais, mon colonel, le sermon a duré près de quatre heures.

— Quatre heures au sermon!... Je ne savais pas ma tante si dévote, malgré sa conversation si légère... ses principes si faciles... Elle me trompait peut-être... ou plutôt, pour ne pas me contrarier, elle affectait, comme tu le dis, cette morale indulgente... plus qu'indulgente... Ah! elle a jeté le masque! Quatre heures au sermon!

— Ah! monsieur le colonel, c'est que le prédicateur a dit un tas de choses bien belles... Je n'y ai rien compris. Je me disais pourtant: Le colonel doit rager dans sa peau.

Mais que faire? Trois fois je me suis permis de prévenir madame votre tante que vous m'attendiez, et elle m'a toujours répondu : Le salut avant tout!... Mon neveu patientera... Il faut d'ailleurs qu'il s'y habitue. Demain, tu m'accompagneras encore, a-t-elle ajouté.

— Demain!... elle est donc devenue folle?

— Oui, mon colonel; et après-demain, et pendant huit jours. Il paraît qu'il y a en ce moment à Paris des prédicateurs en masse...

En se disposant pour que Poliveau lui fît la barbe, le colonel dit à demi-voix :

— Je dirai deux mots à ma tante... Je ne veux pas que mes gens soient constamment dehors pour elle... Cela me contrarie... me gêne... Eh! mon Dieu! que ne restait-elle à Poitiers?... Elle a sa manière de vivre, moi la mienne... Mille tonnerres! midi un quart... et je ne suis pas prêt...

— Vous voilà rasé, colonel... Maintenant, aux cheveux... Les passerons-nous à la teinture, aujourd'hui?

— C'est indispensable.

— Oui, mon colonel... Les noirs ont, depuis huit jours, battu furieusement en retraite... les blancs en ont profité pour gagner du terrain. Opérerons-nous aussi sur la moustache et les favoris?

— Ne veux-tu pas que j'aie les cheveux noirs et le reste blanc? Mais hâte-toi...

— Oui, mon colonel.

Et Poliveau passa une première couche sur les cheveux de M. de Lostains, qui, de blancs qu'ils étaient, devinrent d'abord rouges. La seconde opération était destinée à les rendre bleus; la troisième et dernière couche, noirs comme du jais.

Pendant ce travail, le colonel rongeait le frein, voyant

s'écouler les minutes et approcher l'heure de son rendez-vous au ministère...

— Vous avez dû furieusement pester contre moi, mon colonel, si vous avez pris la peine de sonner?...

— Comment! si j'ai pris la peine de sonner...

— Tiens! vous avez une bosse au front... Vous seriez tombé?...

— C'est parce que j'ai trop sonné... brigand!

Le valet de chambre ne comprit pas trop le sens de cette réponse, il devina seulement que l'orage avait dû être épouvantable dans l'appartement pendant son absence... Il se tut un instant, mais pour reprendre en ne cessant pas d'oindre la barbe du colonel :

— Si vous avez appelé Vautier, vous avez dû aussi être étonné de ne pas le voir...

— J'ai appelé aussi Vautier, répondit M. de Lostains... Où était donc cet infâme cuisinier?... Il ne sort jamais de si bonne heure, ajouta-t-il, les yeux toujours fixés sur la pendule et pendant qu'il achevait de s'habiller.

— Vautier était à confesse...

— Mon cuisinier à confesse! Et qui lui a permis de se confesser?

— Madame votre tante le lui a ordonné hier.

— Encore ma tante!... murmura le colonel en appliquant à l'œillet de sa boutonnière la longue brochette de croix dont il était chevalier, officier et commandeur.

— Elle veut que désormais nous nous confessions tous les premiers du mois.

— Ah! c'est trop fort!... Et toi aussi?...

— Oh! moi, mon colonel, je suis voltairien.

— Imbécile!...

— Je me confesserai si vous l'exigez...

— J'exige que tu ne t'absentes plus désormais sans ma permission, entends-tu?...

— Et si madame votre tante?...

— Tu m'entends?...

— Oui, mon colonel.

— Mon cuisinier... jusqu'à mon cuisinier dont elle dispose!... Elle était si bien à Poitiers!...

— Madame votre tante aurait dû peut-être remettre à demain la communion de Stephen et de Jamblin.

Le colonel faillit déchirer en deux l'habit noir qu'il passait, en apprenant que son cocher et son groom n'avaient pas répondu quand il les avait appelés, parce que sa tante, madame de Lostains, leur avait enjoint d'aller communier.

— Mais l'hôtel, s'écria-t-il, devient décidément une sacristie. Ma tante abuse de la permission que je lui ai donnée d'employer mes gens à son service...

— Madame votre tante ne se gêne pas pour dire qu'elle a besoin de sanctifier cette maison... ajouta Poliveau, sous la main habile duquel la chevelure blanche, puis rouge-feu du colonel, avait acquis un beau bleu lustré... et quant à mademoiselle Marguerite...

— Je l'ai aussi traitée selon ses mérites, celle-là, dit le colonel... sois tranquille.

— Monsieur le colonel l'a peut-être appelée?...

— A ébranler la maison... pas davantage.

— Elle n'est plus dans la maison...

— Comment cela?

— Madame votre tante l'a renvoyée hier.

— Et pourquoi?

— Parce qu'elle a trouvé dans sa chambre un ouvrage impie, libertin, que sais-je? Mademoiselle Marguerite a eu beau dire qu'elle ignorait comment ce livre était entré dans l'hôtel, madame votre tante lui a donné son congé.

— Une si bonne, une si honnête fille !

— Un si joli livre !

— Et quel est ce livre?

— Les *Amours du chevalier de Faublas*, répondit Poliveau en passant la troisième couche sur les cheveux blancs du colonel, afin de les rendre noirs.

— L'ouvrage est léger, reprit M. de Lostains : mais une fille de quarante-cinq ans...

— Et qui n'a jamais été mariée...

— Il n'est pas possible qu'elle l'ait renvoyée sur un motif aussi ridicule?

— Je vous le jure, mon colonel.

— Elle la reprendra.

— Oh! mon colonel, vous ne connaissez pas madame votre tante, répliqua Poliveau, qui allait commencer à pratiquer sur la moustache et les favoris de son maître le second travail chimique qui, de la nuance blanche, devait les faire passer successivement à la nuance rouge, bleue et noire.

— Elle me connaîtra aussi !... Mille et mille malédictions d'enfer ! une heure !... Il me faudra un quart d'heure pour me rendre au ministère de l'intérieur... Trois quarts d'heure de retard ! Et Praline qui sera ici à deux heures pour connaître la réponse du chargé des beaux-arts !... Mon chapeau !... vite, mon chapeau... mes gants...

— Mais, mon colonel, dit Poliveau au milieu des mouvements désordonnés de son maître, ce qui fit que celui-ci ne s'arrêta pas à la remarque, mon colonel, votre moustache n'a que deux couches, et vos favoris n'en ont qu'une.

— Mon chapeau ! mes gants ! te dis-je... A-t-on attelé?

— Oui, mon colonel ; mais vos favoris?... répéta Poliveau d'une façon encore moins distincte, et plutôt pour s'acquitter d'un devoir dont l'oubli lui eût coûté cher que

pour appeler l'attention du colonel sur une fatale négligence de toilette.

Sourd à cette observation, et Poliveau ne voulait pas autre chose, le colonel dit à son valet de chambre, en posant son chapeau, en mettant ses gants, en cherchant sa canne et son lorgnon :

— Si Praline vient, qu'elle attende.

— Je ne manquerai pas de le lui dire; mais...

— Mais quoi?...

— Il y a une petite difficulté...

— Une difficulté quand j'ordonne! C'est nouveau.

— Vous savez que madame votre tante...

— Encore ma tante?... Au diable!... Je suis pressé; au retour, tu me diras ce qu'elle veut, ma tante.

— C'est bien simple, ce qu'elle veut. Elle veut que mademoiselle Praline... Mais vos favoris, mon colonel...

Cette fois, la voix de Poliveau, en ramenant l'attention du colonel sur ses favoris, qui n'avaient subi qu'imparfaitement l'onction du cosmétique, fut si confuse, que le colonel, tout entier à ce qui regardait Praline, ne se préoccupa que d'elle. Se retournant brusquement :

— Ah çà! est-ce que ma tante se mêle aussi de?...

— Elle s'en mêle si bien, qu'elle m'a ordonné de ne plus faire monter mademoiselle Praline chez vous que par l'escalier de service, celui par où l'on monte les provisions, le bois, l'eau.

— Je te le défends bien!

— Pourtant, si madame votre tante?...

— Paix! Praline montera par le grand escalier.

— Aujourd'hui?

— Toujours!

— C'est bien, mon colonel.

Et, de manière à n'être presque pas entendu, Poliveau ajouta :

— Et vos favoris?... et votre moustache?... ne craignez-vous pas?...

Le colonel de Lostains ne pouvait plus entendre la voix de son domestique. Il avait descendu l'escalier avec ses jambes de vingt ans, s'était élancé dans sa voiture, et courait déjà, de toute la vitesse élégante de ses chevaux anglais, à la rue de Grenelle, à l'hôtel du ministère de l'intérieur.

Depuis sept ans que Poliveau servait le colonel, il s'était minutieusement étudié à connaître son caractère violent, ses goûts de vieille coquette et ses manières de ci-devant jeune homme, dans le but, chaque jour plus rapproché, de se rendre indispensable. D'année en année, par des moyens sourds et couverts, il s'était de plus en plus emparé de son esprit, en supportant d'abord ses coups, ensuite ses colères, enfin ses mauvaises humeurs. Doué d'une pénétration diabolique, il prévoyait le moment où la vieillesse, jointe aux infirmités, lui livrerait son maître. Mais que d'obstacles de tout genre à vaincre sans bruit ! Il fallait détacher le colonel de l'affection de ses amis, de la surveillance de ses parents, représentés par une vieille tante, femme aussi charmante de caractère que respectable par son âge, et qu'il avait dépeinte au colonel sous les plus fausses couleurs du monde pour la lui faire détester, et empêcher, par là, un projet dont il avait connaissance, lui Poliveau, qui l'avait vue avec horreur s'implanter à l'hôtel depuis trois jours; il fallait le détacher de sa maîtresse, la danseuse Praline, qu'adorait le colonel, et dont elle épongeait la bourse avec l'habileté commune à celles de son espèce. Bien d'autres difficultés entravaient encore les plans de l'astucieux valet de chambre. Poliveau ne savait ni lire

ni écrire : il fallait qu'il devinât tout avec l'instinct de son ambition. Elle était prodigieuse, il est vrai; Poliveau, instruit, né, élevé dans la classe bourgeoise, serait devenu un homme capable, un homme peut-être extraordinaire, ou un habile général, ou un excellent ministre. Il tenait d'une nature généreuse les qualités rares et difficiles qui font presque toujours réussir; le désir actif, inquiet, incessant, la connaissance innée de l'humanité, la patience du martyr, la finesse oblique de la femme; mais le hasard. cet impitoyable brouillon, lui avait attaché un tablier autour des reins et mis un plumeau de valet de chambre à la main. Il n'eût pas été plus moqueur en faisant de Philippe II un tapissier, et du cardinal de Ximénès un tailleur.

Au lieu d'avoir à conquérir un trône sur la volonté d'un peuple, Poliveau avait à soumettre à sa domination le maître que le sort lui avait donné.

Par une faiblesse commune aux militaires, le colonel de Lostains avait voulu avoir pour valet de chambre un ancien soldat. Il fondait cette préférence sur certaines habitudes d'ordre, de discipline, de propreté, qui se rencontrent souvent chez ceux qui ont passé une partie de leur vie sous le joug de fer de l'armée. Le colonel avait raison au fond; mais le choix répondait-il au principe? Poliveau avait-il servi dans toute la rigueur du mot? D'abord remplaçant, c'est-à-dire mercenaire et mauvais soldat, il avait déserté pour passer aux Antilles, où, faute de mieux, Poliveau s'était engagé dans un régiment colonial, sans devenir un meilleur sujet. Trois mois après un nouvel enrôlement, il désertait encore, mais, cette fois, pour se faire pirate à travers les îles du Vent. Pendant plusieurs années, il avait écumé les mers sous les feux d'un soleil meurtrier et la menace de la fièvre jaune. Ayant peu gagné d'argent à ce métier, il revint en Europe, où le hasard, son protecteur.

le jeta devant les bottes du colonel, qui, ignorant les antécédents de Poliveau, le prit pour son domestique. C'est au milieu de l'atmosphère riche et tranquille où l'ancien flibustier se trouva tout à coup transporté que se développa en lui le génie de la cupidité, armé de tous les moyens de l'exercer contre son maître. Commencer trop tôt à l'appliquer, c'eût été tout compromettre, tout perdre. Il attendit, il attendait encore; seulement, il agissait maintenant à petit bruit, écartant les broussailles, regardant où il posait le pied, et ne perdant pas de vue le but qu'il voulait saisir au moment opportun.

Assis dans le fauteuil de son maître, au milieu d'un charmant boudoir, Poliveau plongeait le regard dans toute l'étendue des vastes pièces dont les portes étaient restées ouvertes par la sortie tempétueuse du colonel. — Ah! si ceci était à moi, disait-il, ces meubles en palissandre, ces rideaux de damas, ces tapis, ces pendules de quatre mille francs la pièce, et parbleu! cet hôtel aussi!... oui... mais comment?... Qui dit trois fois comment, s'écria Poliveau, est un imbécile... et je ne le suis pas, Dieu merci! Et en se levant pour se verser du madère dans une délicieuse coupe de cristal, qu'il osa prendre sur la table de son maître, sorti sans déjeuner, Poliveau se dit encore : Victoire viendra aujourd'hui à trois heures rapporter le linge fin du colonel... Elle a un beau nom, et qui répond bien à mes espérances. De jour en jour le colonel la trouvant plus jolie, j'ai été presque forcé de la faire passer pour ma sœur. Il n'était pas décent que je devinsse dans un temps plus ou moins prochain le rival de mon maître... Le colonel la croit donc ma sœur... Et, quand Praline le tourmente, quand il est las d'elle, il ne manque jamais de me dire : Poliveau, il me semble que ta sœur n'est pas venue depuis longtemps... Serait-elle malade? C'est une fort gentille enfant...

— Oui, mon colonel. — Quel âge a-t-elle?... — Seize ans et demi... — C'est bien jeune... Et le brave colonel d'ajouter : J'ai là un tas de gilets, de cravates et de mouchoirs qu'elle néglige de venir chercher... Comme si je ne voyais pas que son linge est aussi blanc que lorsque Victoire le lui porte... Il fait semblant de le salir, il le froisse... Doucement pourtant, mon cher moi-même! nous voulons bien une passion ardente, aveugle, mais pas d'amourette... Nous avons nos projets... Allons! encore un second verre de madère... Non! pas de second verre... Le vin est un traître... Poliveau retira sa main, qui effleurait le bouchon de la vieille bouteille... D'ailleurs, on avait sonné. Serait-ce déjà la maîtresse du colonel?

C'était sa tante, la comtesse de Lostains.

Poliveau prit aussitôt un air humble, et s'inclina jusqu'à terre.

— Comment t'appelles-tu, mon ami? demanda d'un ton guilleret la vieille comtesse de Lostains en se jetant, la béquille entre les jambes, dans le fauteuil en damas cerise de son neveu.

— Je m'appelle Poliveau, pour vous servir, madame la comtesse.

— Baliveau?... Quel drôle de nom pour un valet!

— Poliveau, madame la comtesse.

— Quel ridicule nom tu as, mon pauvre Soliveau! Dans mon temps, heureux temps! nos valets s'appelaient Frontin, Bourguignon, Poitevin, Lorrain, Comtois, mais jamais Godiveau.

— Poliveau, madame la comtesse.

— Soit. Eh bien! mon pauvre Poliveau, je crois que la tête de mon neveu déménage. Quelle folie est donc la sienne! quelle fantaisie enragée le possède pour donner dans la dévotion à ce point...

— Mon maître a toujours été très-pieux, madame la comtesse.

— Pieux tant qu'on voudra, mais cagot comme un rat de sacristie... Allons donc! il est le premier de sa race à s'enfariner ainsi de momeries... Vouloir, pour l'obliger, que j'ordonne en son nom à son cuisinier d'aller à confesse!... Je vous demande un peu l'amélioration que cela apportera aux ragoûts qu'il nous fait... A son cocher et à son groom d'aller communier!... Vouloir encore que je chasse mademoiselle Marguerite parce qu'on a trouvé le *Chevalier de Faublas* dans sa chambre. Hélas! ce n'était que le roman, et non le chevalier!... Vouloir même que j'aille de bonne heure, avant mon chocolat, entendre prêcher à Notre-Dame, en compagnie d'un chenapan comme toi... C'est de la folie la mieux caractérisée...

— Madame la comtesse, je ne suis pas un chenapan, mais...

— C'est bon, c'est bon! monsieur Joliveau...

— Poliveau... madame la comtesse.

— Je venais voir mon très-pieux neveu pour lui dire... ce que tu lui diras toi-même, puisque je ne puis jamais le rencontrer, puisqu'il est toujours aux offices... que le genre de vie qu'on mène ici n'est point du tout mon fait. On sait qu'il faut aimer Dieu pour obtenir la vie éternelle, infiniment éternelle, j'en ai peur; aimer aussi son prochain, quoiqu'en général il soit fort peu aimable; mais cet amour a des bornes... chez moi surtout... Tu lui diras donc que, s'il ne veut pas me laisser vivre à ma guise, me laisser damner tout à mon aise, car, à ses yeux, ce doit être péché mortel que d'aimer Dieu tranquillement et en gens bien nés, je partirai demain pour Poitiers, ne voulant pas donner plus longtemps à sa maison le scandale de ma présence.

Un sourire de jubilation courut sur la face de Poliveau, à cette nouvelle du prochain départ de madame de Lostains.

— Madame la comtesse, je répéterai vos paroles à M. le colonel.

— Colonel de bénitier, murmura la vieille comtesse de Lostains avant de reprendre ainsi : Tu lui diras que je ne l'empêcherai nullement, s'il consent à ma proposition, d'aller du matin au soir à l'église, de faire maigre six fois par semaine, et de se donner la discipline au milieu de la nuit... Mon pauvre frère ! quel joli neveu vous m'avez ménagé pour les délices de mes vieux jours ! Enfin ! tu as compris, Maniveau ?

— Oui, madame la comtesse... Mais j'oserai dire à madame, avec tout le respect qui lui est dû...

— Voyons, qu'as-tu à me dire ?...

— Je crains...

— Après ?

— J'ai peur...

— Tu crains... tu as peur... parle donc.

— Que M. votre neveu, quoique vous aimant et vous vénérant beaucoup, ne veuille... ne puisse consentir à ce que vous désirez de lui... Mon maître est profondément voué aux pratiques religieuses depuis plusieurs années, tout en affectant d'aimer le monde et ses distractions...

— Vas-tu longtemps prêcher ainsi ? Que veux-tu dire ? Que mon neveu ne me permettra pas de manger du veau le samedi si j'en ai l'envie ?...

— Je le crains, madame la comtesse.

— Et qui te porte à croire cela ?

— Il s'est déjà exprimé sur votre compte d'une manière si franche...

— En vérité?...

— Oui, madame la comtesse.

— Et à qui, s'il vous plaît?

— A son directeur de conscience, qui vient quelquefois déjeuner en tête à tête ici avec lui...

— Jules a un directeur de conscience?

— Il en a deux, madame la comtesse.

— C'est trop fort! Ainsi, tu crois que nous ne nous entendrions pas, mon neveu et moi, si je prétendais jouir chez lui d'une liberté d'opinion complète comme celle que je lui accorde?

— Vous ne vous entendriez pas, madame la comtesse... et le colonel, quoique dévot, est violent...

— Il ne me manquerait plus que d'être exposée aux violences de mon neveu... Me voilà tout à-fait édifiée sur son caractère... Je m'étais trompée... Mes projets sur lui sont coulés à fond... Sottenveau, mon ami...

— Poliveau, madame la comtesse, si cela vous était égal.

— Cela m'est parfaitement égal... Poliveau... je ne me ferai jamais à cet horrible nom... tu iras commander des chevaux pour ce soir... non, pour quatre heures... le plus tôt sera le mieux... Ah!... écoute encore... Donne-moi du papier, une plume... Je veux écrire deux mots à ton maître.

— Si madame la comtesse veut aller jusqu'à ce secrétaire, elle trouvera tout ce qu'il faut pour écrire...

En quittant le fauteuil où elle s'était assise, la comtesse promena le regard autour d'elle, et jeta ensuite un cri d'étonnement. Elle passa ses mains sur ses yeux, afin de s'assurer qu'ils ne la trompaient pas; mais sa surprise ne fit qu'augmenter.

Poliveau s'arma intérieurement contre le danger qu'annonçait cette stupéfaction de la comtesse de Lostains.

— Ce que je vois me confond. Quoi! mon neveu, qui

est si porté aux choses saintes, cet homme tout en Dieu, a chez lui, dans son cabinet, je devrais dire dans son boudoir, car ceci est un véritable boudoir, des tableaux pareils!...

La comtesse avait placé ses lunettes sur le nez, et s'était approchée d'un mur garni des peintures les plus profanes.

— Je ne me trompe pas : une *Nymphe endormie*, peinte par Boucher, des fleurs sur son sein de lis et de rose, des tourterelles se becquetant sur sa tête, des amours couchés à ses pieds... Très-bien... c'est charmant... Que vois-je encore? Un Watteau... les *Amours d'été*, des nudités pour vingt mille francs... Un Lancret! le *Baiser d'adieu*, un bijou de ce peintre libertin. Partout des sujets licencieux! des statuettes d'une hardiesse!... Et qu'y a-t-il derrière ces rideaux, au fond de cette alcôve?... Ah! grand Dieu!... mon neveu!... mon neveu!!! vous gardez de pareils tableaux près de votre chevet!... Ah! j'en rougis... Caniveau! Caniveau!

— Madame la comtesse...

— T'es-tu aperçu de quelque dérangement sérieux dans l'esprit de ton maître?

— Jamais, madame la comtesse...

— Que signifie pourtant cette contradition? Tu m'assures que mon neveu passe sa vie à méditer sur Dieu, et je n'aperçois ici que des tableaux qui feraient baisser les yeux à un garde-française!

— Je vais vous dire, madame la comtesse... Mon maître a voulu s'entourér de ces peintures pour s'éprouver... pour résister à la tentation...

— Ah! mon Dieu, mon Dieu, que tu es bête ou que mon neveu est fou! s'écria la comtesse en tombant à la renverse sur un divan pour rire tout à son aise.

Largillière, ce peintre du bon temps des fines marquises

et des hautes duchesses, aurait saisi une excellente étude dans l'attitude de cette ironique vieille femme, dupe de la profonde hypocrisie du valet Poliveau et se pâmant de bonheur, l'éventail d'une main, sa béquille de l'autre, à la pensée que son neveu, un colonel, avait dépensé pour cent mille francs au moins de peintures érotiques dans l'unique but de mettre ses passions à l'épreuve de la tentation, comme un nouveau saint Antoine, lequel, après tout, l'avait subie, mais non provoquée.

Quand elle eut assez ri, la comtesse se plaça devant le secrétaire du colonel, et elle écrivit le billet suivant, et en si gros caractères, presque moulés, que le subtil valet de chambre aurait pu la lire sans effort tout en faisant semblant de mettre de l'ordre dans le boudoir; mais Poliveau ne savait pas lire : c'était le côté faible de cet ambitieux, si toutefois il ne devait pas à cette infirmité morale une ardeur plus inquiète et plus dévorante de réussir. Que d'hommes ont remplacé l'orthographe par le génie!

De Mme la comtesse de Lostains à M. de Lostains, son neveu.

« Mon cher neveu,

« Convaincue bien à regret que vous ne convenez pas à « la personne que je vous destinais en mariage, ou, si vous « l'aimez mieux, que la femme sur laquelle j'avais jeté les « yeux pour vous ne vous conviendrait nullement, à cause « de votre caractère dont je ne m'étais pas fait une idée « assez juste, je renonce à servir d'intermédiaire à cette « union. Ceci arrêté, ma présence devient parfaitement inu- « tile à Paris et chez vous. En conséquence, je vous quit- « terai ce soir, me recommandant à vos prières, qui ne peu-

« vent manquer d'être exaucées, pieux comme vous l'êtes
« à tous égards.

« Votre affectionnée tante,

« Lucile de Lostains. »

— Ceci à votre maître, monsieur de Marivaux, dit la comtesse en se relevant et en hochant la tête, qu'elle tournait de temps en temps du côté de la galerie de tableaux de son neveu.

— Je n'aurai garde d'y manquer, dit Poliveau quand il fut seul, et ce soir je serai débarrassé de toi qui prétendais marier mon maître pour me donner une maîtresse ; je l'espère du moins... Un beau mariage pourtant... trop beau... Une femme de trente-cinq ans est une jeunesse pour le colonel qui marche au pas accéléré sur soixante, et deux millions de dot!... Ne nous flattons pas encore d'avoir réussi, ajouta Poliveau, qui était déjà parvenu pourtant à faire croire à la tante que son neveu était un pilier d'église, et au neveu que sa tante était si bigote, qu'elle envoyait les cuisiniers à confesse et les cochers communier.

Poliveau s'arrêta dans ces réflexions ; la voiture de son maître rentrait.

Jamais le colonel n'avait si rapidement franchi l'escalier ; il entre, ouvre avec fracas, laisse ouvertes derrière lui toutes les portes, et pénètre comme un ouragan dans son boudoir, où l'attendait Poliveau, qui, en apercevant son maître, se dit :

— Ah ! grand Dieu ! ce que j'avais prévu est arrivé...

— Cela ne se passera pas ainsi ! s'écria le colonel en fracassant du jet violent de son chapeau contre la glace un vase de Chine de mille francs. Sa canne, lancée dans une autre direction, alla fendre une psyché...

Poliveau chancela sur ses jambes.

— Mon colonel... a été contrarié sans doute?...

— Oui... mais je les contrarierai aussi...

— Vous ferez bien, mon colonel.

Poliveau avait toutes les peines du monde à garder son sérieux en regardant le visage du colonel.

— Ah! je vous ferai rire d'une autre manière, tas de faquins!... Tu iras porter ma carte à deux ou trois de ces petits commis... je n'en avais pas sur moi. Se figure-t-on cela?... Peut-on le croire?... Je me présente poliment à l'un des bureaux du ministère de l'intérieur, et je dis : Mademoiselle Praline compte donner samedi une représentation à son bénéfice. Je désirerais que M. le ministre accordât aux principaux chanteurs de l'Opéra-Comique la permission de jouer à cette représentation deux actes de la *Dame blanche*. Qu'y a-t-il d'étrange... de ridicule dans ces paroles?

— Rien, mon colonel.

Poliveau mâcha son mouchoir pour comprimer une explosion de rire.

— Eh bien! le chef de bureau, au lieu de me répondre oui ou non, se met à rire insolemment à ma barbe... Je renouvelle ma demande; la même impertinence l'accueille... Il faut aimer une femme, pour souffrir à cause d'elle une insulte pareille... Enfin, il me dit que cela n'est pas impossible, — il riait toujours, — mais que j'aie la bonté d'adresser ma demande par écrit. Sans cesser de rire, il m'accompagne jusqu'à la porte, que je ferme de manière à lui faire comprendre le prix que j'attache à sa politesse.

On rirait à moins, pensait Poliveau à l'aspect du bizarre visage de son maître; et moi-même je vais éclater s'il me force à l'écouter plus longtemps.

Le colonel reprit le fil de son indignation :

— J'entre dans un second bureau pour m'informer si les princes daigneront assister à cette représentation au bénéfice de mademoiselle Praline; mais à peine ai-je dit deux mots, que trois employés se lèvent, et s'en vont en riant, et que le chef ne se donne pas même la peine de garder quelque gravité dans sa réponse... Je ne l'attends pas, sa réponse... Je renverse sa table, je l'écrase sous ses cartons en lui lançant une mitraillade d'injures... et je sors.

— Voilà qui est très-bien, mon colonel; c'est une charge à fond de train.

— Très-bien... très-bien... Mais que devient maintenant la représentation de Praline?... Mille et mille tonnerres!... Comprend-on que tout un ministère se donne insolemment le mot pour se moquer d'un homme comme moi... un colonel de cavalerie!... Je les pilerai sous les pieds, je les broierai... Y aurait-il quelque chose de politique dans ce guet-apens?

A cette dernière supposition, qui était du plus beau burlesque pour Poliveau, qui trouvait que la figure de son maître suffisait et au delà pour mettre en gaieté, surtout des gens de bureau, le valet, qui n'y tenait plus, se retourna brusquement, et courut vers la porte.

Heureusement, on sonnait.

— C'est Praline! s'écria le colonel...

Et il ajouta :

— Ma foi! elle s'arrangera comme elle voudra... J'ai fait ce que j'ai pu pour elle... Tant pis!...

Accompagnées de l'accent que leur donna le colonel, ces paroles n'offraient pas l'énergie et la délibération qu'elles exprimaient.

Praline, coiffée d'un joli chapeau bleu tendre, frais comme une fleur, habillée d'une robe de soie, rayée verte et blanche, chaussée avec une élégance exquise, traversa

les deux salons qui précédaient le boudoir d'un pas triomphal et en personne sûre du bonheur qu'elle vient chercher.

Poliveau profita de la circonstance pour s'éloigner. Il aurait bien voulu se retirer tout à fait, mais il n'osa pas; le colonel n'avait encore qu'à l'appeler... Malheur à lui, cette fois, s'il n'eût pas été là pour répondre.

— Ah! mon Dieu!... que vois-je!... s'écria Praline...

— Que voyez-vous donc? lui demanda le colonel... Que signifie ce cri de surprise?... Est-ce que cette odieuse farce va recommencer, pensa le colonel...

Trop fine pour ne pas dominer ses émotions, surtout dans une occasion où une maladresse pouvait compromettre ses intérêts, Praline reprit ainsi :

— Déjà trois heures!... Je suis en retard d'une heure, moi qui avais promis d'être ici à deux heures!... Je vous aurai fait attendre?... Cette impolitesse, mon ami, vaut bien une surprise.

— Vous êtes trop bonne... Asseyez-vous.

— Comme je ne doute pas, dit Praline, évitant de regarder le colonel au visage, que vous ayez obtenu du ministère ce que vous êtes allé y demander pour moi, je me borne à vous remercier, et à vous dire tout de suite, de peur de l'oublier, qu'il faut voir les journalistes avant samedi, jour de la représentation.

— J'ai vu les principaux d'entre eux.

— Mais ils sont tous principaux.

— Eh bien! je verrai les autres...

— Et les bouquets?

— Si la représentation a lieu, il sera toujours temps de songer aux bouquets.

— Comment, si elle a lieu?... Que dites-vous là?

Le colonel bégaya dans son trouble :

— Je veux dire que, s'il y a des bouquets le jour de la représentation... si l'on en trouve chez les fleuristes... vous en aurez.

— Ma parole d'honneur!... vous divaguez, colonel... vous devenez maréchal de France... Dans cette saison il n'y aurait pas de fleurs?... Passons à autre chose... Avez-vous vu le chef de claque?

— Tout est convenu avec lui. Vous serez redemandée.

— Ainsi, nous n'avons plus qu'à attendre avec calme le jour de la représentation. Vous avez obtenu du ministère que les chanteurs de l'Opéra-Comique viendraient jouer à l'Opéra.

— Pas précisément... ma chère amie.

— Plaisantez-vous?

— Non... La demande devant être faite par écrit...

— Allons! autre embarras. Eh bien! avez-vous écrit? Songez que nous sommes à jeudi, que c'est après-demain la représentation... Quel ennui! quel ennui! Mettez-vous là, et faites cette demande.

Le colonel hésita.

— Dans un instant, ma chère amie.

— Tout de suite...

Ce cri partit involontairement des lèvres du colonel :

— Impossible...

— Ah! c'est impossible, et pourquoi cela, monsieur?

Praline rapprocha d'un seul mouvement sec son fauteuil du fauteuil du colonel.

— Parce que, ma chère amie, je suis en délicatesse avec un des chefs de division.

— Vous ne m'aviez pas dit cela... Et quand écrirez-vous à ce chef de division?...

— Je ne lui écrirai pas, sacrebleu! s'écria le colonel, dont la colère bouillonnait enfin et couvrait les bords; un

homme comme lui !... un homme comme moi !... Il me faut des excuses... il me faut une satisfaction...

— Vous êtes fou ! interrompit Praline. Que vous a donc fait cet homme-là ?...

— Il m'a fait... Ah ! ce qu'il m'a fait ?

N'osant pas dire qu'on s'était moqué de lui, le colonel balbutia :

— Mes opinions et celles de cet employé sont antipathiques... Je suis légitimiste... on le sait...

— Vous êtes légitimiste ?

— Je dois l'être.

— En vérité ?...

— Lui, par plusieurs raisons, est ministériel... Nous nous sommes mutuellement froissés dans la conversation, qui a pris une telle tournure, qu'il m'a été impossible de lui demander ensuite la faveur que j'allais solliciter pour vous.

— Ah ! vous êtes légitimiste ! murmura sans desserrer les dents Praline, qui rugissait de colère dans sa poitrine, et, grâce à ce beau prétexte, ma représentation à bénéfice n'aura pas lieu ?... Ah ! vous êtes légitimiste... Eh bien ! moi, ajouta la terrible danseuse, j'affirme que vous êtes tricolore.

— Comment, tricolore ?

— Oui, tricolore, mon vieux, répliqua Praline, dans la bouche de laquelle le mot vieux allait prendre une signification venimeuse et mortelle. Oui, vous êtes tricolore !... D'abord, vous avez les cheveux noirs... du moins aujourd'hui... je ne sais pas comment ils seront demain. Ensuite, vous avez les favoris rouges.

— Rouges ! s'écria le colonel en se levant pour courir se voir dans la glace.

— Oui, continua impitoyablement la cruelle Praline,

vous avez les favoris rouges et les moustaches bleu-de-ciel. Donc, vous êtes bien tricolore...

Le colonel se tenait, frémissant de rage et pâle de confusion, debout devant la glace. Praline, la vindicative Praline, riait dans son fauteuil; elle riait comme avaient ri les employés du ministère en voyant la figure du colonel.

Poliveau, caché derrière la porte du second salon, d'où il avait tout entendu, s'était accroupi, affaissé sur lui-même, les bras ramassés, les deux mains sur sa bouche, afin d'étouffer l'hilarité dont il était trop plein.

Quand le colonel se fut repu de sa honte... et il lui fallut toute sa force d'âme pour ne pas mourir sur le coup... il passa la main sur ses yeux... il alla ensuite vers Praline, dont le rire moqueur n'avait pas encore cessé... et il lui dit:

— A combien estimez-vous le bénéfice de votre représentation?

— Quinze mille francs au moins.

— Et au plus?

— Vingt mille.

— Je ferai porter chez vous, avant ce soir, trente mille francs.

La générosité du colonel était grande; la noblesse de son accent était plus grande encore en parlant à Praline, qui ne riait plus.

Le colonel reprit:

— Et vous oublierez la perte de cette représentation?

— Oh! tout à fait... Mais que veut dire?

— Rien... Vous oublierez aussi de parler dans le monde, de vous moquer et de rire de ma chevelure tricolore?

— Je vous le promets... Mais dites-moi pourquoi...

— Comme ce silence si héroïque, ajouta le colonel, sera parfois un peu pénible pour vous, et que toute peine mé-

rite salaire, vous me permettrez de vous faire une petite pension de six mille francs.

— Une pension!... mon ami...

— Non pas par contrat et par-devant notaire.

— Ah! et comment?

— La pension durera autant que le silence.

— Je comprends... comme les ministres pensionnent les députés.

— Est-ce bien convenu?

— C'est parfaitement convenu. Mais, décidément, nous rompons donc?... car...

— Pour toujours.

— Vous prenez donc Aglaé, Thémire, Julie?...

— Je prends femme... je me marie...

— Mes respects à madame, dit alors Praline en tirant d'un air grave et comique sa plus longue révérence au colonel, qui, en homme bien élevé, en gentilhomme du bon temps, accompagna l'actrice jusqu'à la dernière porte, où il lui baisa respectueusement la main sous le gant avant de la quitter.

— Ah! tu vas te marier! se dit Poliveau, qui avait entendu la phrase de son maître... vite, la parade... ou nous sommes perdu!

Il se montra.

— Tu étais là, Poliveau?

— Mon colonel, je rentrais...

— Que tiens-tu à la main?

— Une lettre que madame la comtesse votre tante m'a chargé de vous donner.

— Qu'a-t-elle à m'écrire?... C'est bien, donne.

— Mon colonel n'a pas besoin de mes services?

— Non, Poliveau.

Le colonel rappela aussitôt son valet de chambre.

— Tu prévoyais donc ce qui est arrivé, lui dit-il, que tu me criais sans cesse ce matin : Vos favoris!... vos moustaches!...

— Est-ce qu'il vous serait arrivé quelque chose? demanda effrontément ce serpent de Poliveau.

— Non pas précisément, mais...

— Ce serait, en effet, bien extraordinaire... on ne s'aperçoit presque pas du léger contraste des couleurs, mon colonel...

— Crois-tu, Poliveau?

— Ma foi! colonel... il faudrait y mettre une singulière bonne volonté pour distinguer... Voulez-vous maintenant que je donne les dernières couches du cosmétique, celles sans lesquelles vous avez voulu partir ce matin?

— Oh! non... garde-t'en bien! Nous allons, au contraire, laver tout cela à grandes eaux.

— Mais, mon colonel, vous redeviendrez tout blanc.

— A dater d'aujourd'hui, Poliveau, je porterai mes cheveux comme ils poussent, j'aurai les cheveux, la moustache et les favoris blancs.

M. de Lostains ne put retenir un soupir gros de résignation.

— C'est différent, mon colonel, puisque c'est là votre intention... A tout prendre, vous serez beaucoup mieux... D'abord, vous paraîtrez infiniment plus jeune...

Le colonel interrompit soudainement Poliveau.

— Quel est ce bruit de chevaux à cette heure dans la cour? on dirait une chaise de poste qui part...

— Ah! j'avais oublié de vous le dire, mon colonel, c'est madame votre tante qui s'en va...

— Ma tante s'en va en chaise de poste? Et où va-t-elle?

— Elle retourne à Poitiers, mon colonel.

— A Poitiers?... sans me prévenir... sans me faire ses adieux. C'est impossible!

— Lisez, mon colonel, la lettre qu'elle m'a laissée tantôt entre les mains pour vous, et que je viens de vous remettre.

Le colonel décacheta la lettre de sa tante, et, après l'avoir lue, il s'écria:

— Ce mariage aurait pourtant fait mon bonheur, surtout dans ce moment-ci... Manqué! Il n'y faut plus songer; ma tante me trouve trop libertin, comme elle me le dit fort ironiquement en m'accusant d'être beaucoup trop pieux pour elle et pour la personne qu'elle m'avait choisie. Laisse-moi, dit ensuite le colonel à Poliveau en s'affaissant plein de tristesse, d'humeur, de mélancolie et de découragement, sur un canapé.

— Tout marche à souhait, murmura Poliveau.

Le valet de chambre se retirait, le colonel lui cria :

— Je n'y suis pour personne jusqu'à demain... Pour personne, entends-tu?

— Oui, mon colonel... Cependant, vous descendrez pour dîner?

— Je prendrai mon repas ici.

Poliveau laissa son maître livré au cours de ses pensées, qui n'avaient jamais été plus noires; elle prirent même un caractère sinistre vers la fin du jour. Tout cet échafaudage de fausse jeunesse qu'il avait eu tant de peine à élever autour de lui : maîtresses, projets de mariage, chevelure noire, société de danseuse, s'écroulait et le laissait étourdi et moulu au milieu des débris.

Poliveau profita du quart d'heure de liberté que lui offrait l'amer désappointement de son maître pour aller au faubourg Saint-Antoine, dans une de ces vieilles maisons qui contiennent des populations entières, vingt corps de

métiers, des myriades de bâtiments liés entre eux par des ponts, des galeries découvertes. Il monta à un sixième étage, placé au niveau de la colonne de Juillet et des piliers de la barrière du Trône. Il frappe, on tire un loquet, on ouvre; il baisse la tête afin d'entrer dans la mansarde sans toucher au linge suspendu à des cordes. Poliveau est chez la gentille Victoire, la jeune blanchisseuse du colonel.

— Ma chérie, lui dit d'abord Poliveau, m'aimes-tu bien?

— Quelle demande!

— Elle n'est pas si étrange qu'elle en a l'air.

— Vous faut-il des preuves de cette affection, monsieur Poliveau?

— Une seule.

— Autrefois j'aurais dit c'est beaucoup.

— Et aujourd'hui?

— Je ne dis rien; j'attends que vous me disiez la preuve qu'il vous faut.

— Cette preuve est un sacrifice.

— Un sacrifice! Vous exigez de moi un sacrifice?

L'étonnement de la jolie blanchisseuse fut si grand, qu'elle tint levé en l'air, pendant quelques minutes, son fer à repasser. Poliveau la surprenait au delà de toute expression. Elle était charmante et digne d'être peinte par un nouveau Greuze dans son attitude renversée, qui faisait flotter en arrière les deux bandes de mousseline formant les mentonnières de son bonnet à la Charlotte Corday. Ses yeux bleus questionnaient, sa bouche fine et pincée, bridée aux coins, comme ses yeux, comme son nez, respiraient en ce moment l'inquiétude de la plus vive curiosité.

— Comment, un sacrifice! répéta-t-elle.

— Victoire! dit gravement Poliveau.

— Monsieur Poliveau! répondit Victoire avec la même solennité.

— Victoire, vous aurez bientôt dix-neuf ans, quoique j'aie dit au colonel que vous n'en aviez que seize et demi; il faut songer au sérieux.

— Voyons, êtes-vous fou?

— Ou bien il faut que le sérieux songe à vous; il y a songé. Vous êtes jolie, très-jolie, infiniment jolie; mais personne ne le sait. Voulez-vous que tout Paris le sache?

— Je n'y vois pas de honte, répondit la blanchisseuse avec un sourire d'incrédulité.

— Vous avez la plus charmante taille qu'on ait jamais vue : qui vous l'a jamais dit si ce n'est votre miroir ou moi?

Poliveau exagérait. Bien d'autres l'avaient dit à Victoire, qui se permit de sourire une seconde fois.

— Ne seriez-vous pas fière, reprit-il, que tout le monde vous le dît?

— Mais oui... je ne le cache pas... Pourquoi toutes ces tentations?... vous m'empêchez de repasser, vous me montez la tête... Laissez-moi en repos...

— Votre naissance, Victoire, laisse beaucoup à désirer; il ne tiendrait qu'à vous d'être grande dame, et peut-être... mais chut!... vous habitez le faubourg Saint-Antoine et au sixième étage; ne préféreriez-vous pas le faubourg du Roule et un bel hôtel avec jardin, écurie et chevaux?

— Poliveau, vous avez bu aujourd'hui.

— Est-ce que je sens le vin?

— Vous sentez le mensonge.

— Vous êtes la servante de chacun par votre état de blanchisseuse; balanceriez-vous si l'on vous laissait entrevoir la possibilité d'avoir bientôt domestiques, cocher, groom, etc.?...

La blanchisseuse se mit à chanter d'une voix moqueuse :

Le joli rêve que j'ai fait,
Monseigneur, je vais vous le dire, etc.

Si vous n'êtes devenu fou, ajouta Victoire, vous êtes devenu riche, car vous ne pouvez me promettre ces beaux avantages qu'en m'épousant.

— Ici, Victoire, commence le sacrifice dont je vous parlais.

— Je le suppose, reprit Victoire en s'accoudant sur sa table à repasser afin de mieux écouter Poliveau, qui poursuivit ainsi :

— Je suis assez bien de ma personne, c'est vrai...

— Où voulez-vous en venir?

— De votre côté, vous êtes adorable, Victoire.

— Passons.

— Vous êtes jeune, je le suis encore...

— Vous mettez ma curiosité furieusement en appétit...

— Eh bien! Victoire, nous ne pouvons nous convenir...

A ces mots, Victoire bondit, franchit d'un saut la table à repasser, et regardant Poliveau :

— Ainsi, monstre, tout ce que vous m'avez dit, c'était pour m'annoncer une séparation?

— Pour vous annoncer une couronne.

— Allez donc!

— D'abord, silence aux petites passions, ma chère Victoire; n'en ayons qu'une, la grande. Vous me regrettez, c'est bien! Vous m'avez donné une larme, c'est mieux! Maintenant il s'agit de travailler à mon élévation en consentant à la vôtre.

— A quoi me destinez-vous, grand Dieu?

— A faire votre bonheur et le mien

— Et comment?

— Habillez-vous.

— Quelle réponse me faites-vous là?

— Habillez-vous et soyez gentille, irrésistible, ce que vous êtes toujours, du reste. Ayez l'œil vif, le cou onduleux, la taille cambrée, le pied leste, le sourire agaçant...

— Pour aller où?

— Pour venir avec moi.

— Vous me rassurez. Mettrai-je un chapeau ou un bonnet? demanda Victoire, qui ne comprenait pas encore, il s'en faut, toutes les intentions de celui qui lui parlait.

— Un chapeau! gardez-vous-en bien. Mettez votre bonnet de tous les jours : mais posez-le d'une manière renversante. Mettez votre fichu de tous les jours, votre tablier de tous les jours; puis prenez votre panier d'osier, et venez ainsi avec votre linge blanc et repassé à l'hôtel du colonel, où je vous attends.

— C'est donc chez le colonel?

— Mais sans doute...

— Justement le hasard fait que j'ai des cravates à lui rapporter...

— Le hasard ne m'importe guère; il y a longtemps que je lui ai mis le pied sur la gorge. Mais, puisqu'il vous seconde, tant mieux pour lui; cela lui fait honneur. Je vais donc vous attendre à l'hôtel.

Poliveau s'arrêta, le poing campé sur les hanches, au milieu de la chambrette de Victoire.

— Victoire, répondez-moi. Si vous trouviez cent billets de banque de mille francs dans la poche d'un de ces nombreux gilets que vous repassez, qu'en feriez-vous?

— Je les rendrais tout de suite au maître du gilet.

— Mais si, par hasard, vous ne saviez pas à qui appartient le gilet, si vous étiez dans l'impossibilité de les restituer, qu'en feriez-vous dans ce cas?

— Je vous les donnerais.

— C'est trop ; vous les partageriez avec moi. Mieux encore : si, au lieu de cent mille francs, que vous viendriez à trouver, je vous en procurais, moi, quinze ou vingt fois autant, m'admettriez-vous toujours au partage ?

— En doutez-vous ?

— Victoire, souvenez-vous toujours de ces paroles.

Poliveau revint sur ses pas.

— Ayez soin de placer un joli bouquet de violettes bien frais au milieu de votre fichu .. et n'ayez pas de gants surtout...

— Vous ne m'embrassez pas, ingrat ?

Poliveau se découvrit, appuya un genou à terre, et dit :

— Puisque madame veut le permettre...

Il baisa ensuite la main de Victoire, et dit en se relevant :

— Laisse à tes mains cette petite odeur de savon blanc... Adieu, madame, adieu !

Il retourna une seconde fois auprès de Victoire.

— J'oubliais l'essentiel, dit-il.

Poliveau n'avait rien oublié ; il jouait la comédie dans le grenier de Victoire, qu'il avait voulu éprouver, comme il la jouait dans les salons de son maître.

— Connaissez-vous ceci ? demanda-t-il à la jolie blanchisseuse en lui montrant un billet de banque déplié.

— C'est un billet de cinq cents francs, répondit-elle en soupirant.

— Prenez-le et glissez-le dans la poche d'un des gilets blancs que vous allez reporter à M. de Lostains.

— Il n'y a pas de bon sens dans votre idée.

— Il y a votre fortune et la mienne.

— Mais...

— Silence !... Je cours à l'hôtel, venez-y tout de suite. Plus un mot !...

Poliveau disparut.

A six heures, le même jour, Victoire et Poliveau causaient dans la pièce qui précédait la salle où le colonel se livrait de plus en plus aux sombres accès de sa mélancolie. Ils étaient censés parler très-bas ; mais ils se conformaient si peu à leur intention, que le bourdonnement de leur conversation arrivait fort distinctement aux oreilles de M. de Lostains. Il avait reconnu la voix fraîche de la blanchisseuse ; elle lui parut d'abord une heureuse distraction à son humeur noire ; il l'écouta ; enfin il se lève, entr'ouvre la porte, et dit :

— Qui est là ?

— Mon colonel, répond Poliveau, c'est Victoire qui apporte le linge...

— Ah ! c'est Victoire ?

— Oui, monsieur le colonel, c'est moi...

Un joli museau rose se montra entre les deux portes.

— Pourquoi n'entrez-vous pas ici ?

Le joli museau rose s'entr'ouvrit pour répondre :

— C'est que je n'ai plus rien à faire... je m'en vais...

Victoire passa le bras sous l'anse de son panier à linge.

— C'est que j'ai des reproches à vous adresser...

— A moi ! monsieur le colonel ?

Victoire avait fait quelques petits pas en avant ; le colonel, de son côté, s'était un peu avancé ; quant à Poliveau, il n'était plus là.

— Vous me faites souvent attendre mes cravates, mon enfant...

— Oh ! jamais, monsieur le colonel, jamais !

— Comment ! un démenti à mes vieilles moustaches ! Est-ce qu'elles ne vous font pas peur ?...

— Ah! pardon, monsieur le colonel... Mais vous êtes si bon... si aimable...

— Qui vous a dit cela?

— Mon frère Poliveau d'abord, et puis tout le monde.

— Gagnez-vous beaucoup dans votre état?

— Si l'on nous payait ce qu'on nous doit... il n'y aurait pas trop de quoi se plaindre...

Le colonel, qui voyait que Victoire cherchait toujours à gagner la porte, voulait le plus possible prolonger le fil de la conversation.

— N'auriez-vous pas plus de profit, par exemple, à être femme de chambre dans quelque bonne maison?

— Sans doute... Mais moi, j'aime ma liberté, dit la gracieuse blanchisseuse en relevant fièrement la tête, ce qui lui donna l'occasion de montrer au colonel la finesse de son cou plein d'anneaux voluptueux, la souplesse de sa taille et tout ce qu'elle avait de jeune et de charmant dans les yeux.

Les impressions tristes de M. de Lostains s'effaçaient peu à peu de son esprit à l'amusement de cette conversation inattendue, simple, gentille.

Poliveau apporta deux flambeaux.

— Le butor! murmura le colonel.

Cette diversion calculée rappela à la rusée blanchisseuse un des points convenus entre elle et Poliveau.

— Bonsoir, monsieur le colonel, dit-elle en faisant mine de s'en aller.

— Mais non... ne partez pas encore... j'ai du linge à vous donner...

— C'est qu'il est tard... On m'attend pour dîner...

— Restez ici... vous dînerez avec Poliveau...

— Impossible.

— Pourquoi cela?

— J'ai du linge à rendre loin d'ici.

— Eh ! vous ne le rendrez pas... le grand mal !

— Monsieur dînera ici ? interrompit Poliveau.

— Oui, mon garçon.

— Faut-il servir tout de suite ?

— Oui, mon garçon.

Jamais le colonel n'avait employé un mot aussi aimable en répondant à Poliveau.

— Et qu'arriverait-il si vous ne rendiez pas ce soir le linge que vous avez dans votre panier ?

Victoire répondit :

— O ciel !... mais je perdrais une de mes meilleures pratiques...

— Et combien vous rapporte cette pratique ?

— Trois cents francs au moins par an.

— Je vous les donne... Restez, Victoire.

— Monsieur le colonel plaisante...

— Je ne fus jamais plus sincère.

— Je ne le crois pas.

— Deux démentis valent un baiser.

Le colonel s'était levé ; mais Victoire avait gagné aussitôt la porte en courant.

— Mais quelle est ma pensée, croyez-vous ?

— Je ne sais...

— Vous allez le savoir sur-le-champ, belle timorée.

Le colonel avait déjà ouvert son secrétaire, et prenait de l'or dans un sac.

Victoire ne posait plus que sur un pied.

— Voilà, dit-il ensuite à Victoire, trois ans des profits que vous comptiez retirer de la pratique que je vous fais perdre... Prenez.

— Monsieur le colonel, je suis une honnête fille...

Une larme tomba des yeux célestes de Victoire et vint,

en s'arrondissant en perle, s'arrêter à l'angle ému de ses lèvres.

— Qu'elle est belle! pensa le colonel en remettant l'or dans son secrétaire.

Ce n'est pas une danseuse de l'Opéra, mademoiselle Praline, qui aurait refusé... Femmes vénales!

— Croyez bien, mon enfant, que je n'ai pas voulu vous offenser en vous offrant cet or, qui n'est, après tout, qu'un juste dédommagement de la perte à laquelle je vous expose... Mais, puisque vous le refusez, n'en parlons plus. Je sais de quelle autre manière je vous indemniserai...

— Vous ne voulez donc pas me laisser partir?...

— Non... Cependant je ne vous fais pas violence... Mais, voyez, il est déjà bien tard...

— Mon Dieu! oui...

— Et vous n'avez pas dîné?...

— J'en déjeunerai mieux demain.

— Beau raisonnement... pour détruire la santé; et c'est la santé qui vous fait si belle.

Sur ces entrefaites la porte s'ouvrit, et Poliveau poussa sur ses roulettes une table couverte d'un ambigu exquis, comme il avait l'habitude de le servir quand Praline soupait en tête à tête avec le colonel. — Les pièces froides, les entrées posées sur des réchauds d'argent étaient flanquées de deux bouteilles de bordeaux et de deux bouteilles de vin de Champagne, assises dans leur seau de glace.

— Et moi qui ai mis deux couverts! s'écria l'hypocrite Poliveau. Quelle distraction!

Il se disposait à en retirer un; le colonel lui prit le bras. Poliveau plaça immédiatement une chaise devant le couvert, qu'il laissa sur la table. Il avait compris.

— Eh bien! dit le colonel à Victoire, vous ne vous asseyez pas?

— Moi?...

— Avez-vous déjà changé d'avis? Ne venez-vous pas de dire que vous dîneriez avec moi?

— Puisque monsieur le colonel t'invite...

— Mais je n'ai rien dit du tout.

— Prendrez-vous un potage au lait ou un potage gras?...

— Mais... je ne me souviens pas...

— Ce n'est pas la question. M. le colonel te demande si tu aimes le potage au gras?...

— Voilà du bordeaux. Si vous aimez mieux le vin de Beaune, mon enfant...

Poliveau tenait d'une main le potage, et de l'autre il poursuivait avec un siége la blanchisseuse, qui finit par s'asseoir et par se trouver en face de son assiette. Elle était bien et dûment attablée...

— Très-bien! lui dit tout bas Poliveau en lui versant à boire... Mais prends garde au champagne... c'est un brigand.

— C'est bien bon... pourtant.

— A qui le dis-tu?... Mais évite sa fréquentation.

Par son ravissement, moitié réel, moitié feint, Victoire charma le dîner du colonel : elle défila tout un collier de surprises plus naïves les unes que les autres. Ah! que c'est bon!... Ah! c'est que c'est fort!... Ah! que c'est doux!... Cela me pique la langue... Avec quoi fait-on cela? Mais ce sont des truffes... je sais bien; mais avec quoi les fait-on?

— Donne-lui-en encore, Poliveau, et laisse-la deviner.

— Oui, mon colonel, répondit Poliveau, qui remplit de truffes l'assiette de Victoire.

— Verse-lui du la Rose.

— Oui, mon colonel; je verse.

— Eh bien! avec quoi fait-on les truffes, ma belle enfant?

— Avec de l'argent, répondit Victoire.

— Pas si bête! s'écria le colonel.
— Trop spirituel! murmura Poliveau.
— Je réponds de cette manière, parce qu'on m'a dit qu'elles coûtaient bien cher; est-ce vrai?
— Demandez à Poliveau.
Victoire se retourna brusquement du côté du valet de chambre et lui dit.
— Est-ce que ce légume-là coûte plus de vingt sous la livre?
— Quarante-cinq francs la livre cette année.
— Quarante-cinq francs! s'écria Victoire en arrêtant entre ses jolies dents de souris la truffe d'assez belle grosseur qu'elle allait croquer.
Cette extase, dont le milieu était occupé par une truffe, faisait un tableau charmant. Et Victoire, dans ce moment, malgré sa prudence toujours tenue en haleine par la prudence et les apartés de Poliveau, flamboyait de gaieté et d'animation. Ses yeux, ouverts de surprise et pleins d'éclairs, donnaient à son visage l'aspect d'une figure de bacchante qui veut à la fois faire rire et faire aimer, amuser le vieux Silène et l'enivrer de désirs. Il ne lui manquait que la grappe dans la main et le pampre vert au front.
Jamais le colonel n'avait trouvé que son vin lui portait tant à la tête.
— Ne remuez pas! s'écria-t-il à Victoire, restez ainsi encore un instant, je vous en conjure, je vous en supplie!!!
Il avait les bras levés d'admiration devant cette jolie bouche ouverte autour de cette truffe noire comme une bille d'ébène.
— Ça chauffe! dit Poliveau à Victoire en se baissant pour ramasser la serviette qu'il avait laissé tomber de son bras. Attention!
— Ma chère Victoire, poursuivit le colonel, qui roulait

dans le fleuve du *Tendre* sans pouvoir s'accrocher aux bords ; ma chère Victoire, si vous permettez que je prenne avec le bout de ma fourchette cette truffe que retiennent vos dents, et que je la mange pour vous, je vous donne tous les meubles qui sont ici : ce beau lit de chêne, cette jolie pendule Louis XV, ces tapis, ces tableaux, cette garniture de cheminée, tout, excepté moi, dont vous ne voudriez pas, parce que je suis trop vieux. Allons, consentez ! Quelle jolie chambre de mariée ne ferez-vous pas avec ce que je vous offre pour avoir cette truffe que vos lèvres ont touchée !

Quelle terrible tentation pour Victoire!

Poliveau contemplait tout avec des battements de cœur...

— C'est tout ou rien, pensa-t-il ; Austerlitz ou Waterloo.

— Que décident vos jolies dents, ma tigresse? demanda le colonel au comble impatient de ses désirs, et tendant déjà la fourchette pour piquer la truffe enchâssée dans le chaton rose et frémissant des plus jolies lèvres que jamais Muller ait peintes.

Victoire fut Romaine : elle avala la truffe.

Le colonel pâlit.

— C'est bien, dit tout bas Poliveau à Victoire ; mais il fallait la mâcher. Trop de vertu, c'est trop. Irritons l'âge mûr, mais ne le décourageons pas. Maintenant, lève-toi et pars, il n'est que temps.

Victoire se leva.

— Dix heures, monsieur le colonel.

— Déjà...

Le colonel tendit une main passionnée et mélancolique à la rusée Victoire, qui n'avait pas été assez rusée, toutefois, pour ne pas goûter imprudemment à tous les vins, à tous les fruits confits à l'eau-de-vie, à toutes les liqueurs. Mais Poliveau, qui n'avait pas perdu un de ses mouvements, avait dérouté les projets de M. de Lostains, projets qu'on

devine sans peine, en sonnant la retraite au moment où le succès devenait sinon très-possible au colonel, du moins assez probable.

— Adieu, monsieur le colonel.

— Pas de monsieur... belle Victoire...

— Eh bien ! alors, adieu, mon colonel.

— Pas non plus de mon colonel... adieu, cher colonel.

— Ne réponds pas, et file, souffla Poliveau dans l'oreille un peu échauffée de Victoire... il n'est pas encore assez cuit à point pour le manger... il te mangerait.

Le premier soin de Poliveau, le lendemain de ce premier succès, médité depuis des années, fut de faire partir Victoire. Il lui inventa une tante malade qui la réclamait auprès d'elle ; en sorte que pendant plusieurs jours le colonel, moitié sous le coup de la perte de Praline, moitié sous l'influence de sa nouvelle passion, passa du regret à l'espoir, de ce qui n'était plus à ce qui pourrait être, avec une invariable agonie d'esprit. Il éprouva ces heureuses douleurs de la jeunesse, si terribles à l'heure où elles atteignent le cœur, si charmantes au souvenir ; pourpres au moment même, cendres blanches et douces au toucher plus tard.

Ajoutez à ces tourments la nouvelle tactique de Poliveau, qui l'avait déjà complétement isolé de sa tante, vous avez vu comment ; de sa maîtresse, vous savez par quel moyen, pour le river à la chaîne d'un amour qu'il avait pour ainsi dire créé lui-même.

Sa tactique fut celle-ci : un vieil ami avait l'habitude d'écrire une fois par semaine au colonel du fond de la Bretagne ; cette correspondance lui était d'autant plus chère, que M. de Marsange, cet ami, avait fait avec lui les rudes campagnes d'Allemagne et de Russie, avait été blessé le même jour que lui et décoré la même année. C'était, dans l'héroïque et belle acception du mot, le frère d'armes. Po-

liveau eut la cruelle adresse, lui qui avait toutes les subtilités, de supprimer les lettres de cet ami, et un soupçon d'ingratitude entra alors dans le cœur déjà si malade du colonel. Comme ses favoris, sa mélancolie passa du bleu au noir. — Les amis ne vaudraient-ils pas mieux que les amies? pensa-t-il.

A quelques jours de là, un beau cheval de selle qu'il affectionnait beaucoup, un pur sang arabe du plus grand prix, mourut tout à coup sans maladie. C'était celui qu'il montait tous les jours, depuis quatre ans, dans ses promenades au bois de Boulogne; c'était un autre ami qu'il perdait.

Poliveau aurait pu dire de quelle maladie était mort le cheval de M. de Lostains.

Habile à procurer de grandes douleurs, Poliveau ne le fut pas moins à en inventer de petites, de tous les instants, de celles qui sont à l'homme ce que les moucherons sont au lion. Elles piquent, elles exaspèrent, rendent enragé celui qu'elles persécutent.

Sachant les suites qu'auraient les réponses qu'il faisait à tous les amis du colonel venus pour le voir, il leur disait: M. de Lostains est allé à son château en Auvergne passer l'automne. Et, si on rencontrait le colonel quelques jours après dans les rues de Paris, on s'écriait : Je vous croyais parti!... et par réflexion on ajoutait : Il ne veut pas sans doute qu'on le croie à Paris. Alors abondaient les conseils compatissants : Il faut se distraire... Une femme perdue, dix de retrouvées... C'étaient autant de coups de poignard qu'on lui donnait au cœur en voulant le consoler de la perte de Praline.

Pour comble d'ennui, il avait beau demander des nouvelles de Victoire, Poliveau répondait toujours : — Elle est auprès de sa tante.

La maison avait fini par peser de tout son poids sur la tête du malheureux colonel, qui n'avait plus pour se distraire que la conversation de Poliveau, parce que lui seul ne lui parlait jamais de Praline, et parce qu'il était le seul avec lequel il pût parler de Victoire, charmante enfant dont le souvenir frais et riant passait sur son front comme un souffle d'air pur passe et vivifie l'été au milieu des ardeurs accablantes du jour.

— Ça va bien, se disait Poliveau, ça va bien... Cependant, tout n'est pas fini... Hier au soir, le portier a remis à M. de Lostains une lettre de sa tante de Poitiers... Le colonel s'est moins promené que de coutume dans sa chambre... Si j'avais pu détourner cette lettre... Impossible!... Il aurait fallu mettre le portier dans la confidence... Nous sommes déjà trop de deux... Victoire, toute fine qu'elle est, aurait, sans mes précautions, fait la noce avant le mariage, et alors adieu... Mais cette lettre de la tante de Poitiers!...

La crainte de Poliveau reposait sur ces vagues appréhensions qui viennent assaillir l'esprit de l'homme au moment de toute grande épreuve décisive; son pressentiment fut justifié d'une façon foudroyante quelques heures après.

A peine jour, le colonel sonna son valet de chambre, auquel il dit, en froissant dans ses mains la lettre de Poitiers:

— Commence par fermer cette porte.

— La partie est perdue, pensa Poliveau dans le mouvement d'obéissance et de peur qu'il exécuta. Me voici dans la souricière. Je connais mon maître, et je prévois bien des choses.

— Tu te souviens de ma tante de Poitiers?

— Oui, mon colonel; une bien excellente personne.

— Cette lettre est d'elle.

— Elle se porte bien?...

Le colonel lança en plein visage, à Poliveau, un regard qui ne voulait pas précisément dire : A merveille !

— Lis ça !

— Je ne sais pas lire, mon colonel.

— Eh bien ! je vais lire cette lettre pour toi.

« Mon cher neveu,

« Je vous dois une éclatante réparation, d'autant plus « indispensable, que, sans un coup du hasard, je pouvais « fort bien mourir avant de vous l'avoir accordée. Voici la « part qu'a ce bienheureux hasard dans la conjoncture pré- « sente. J'avais méchamment renvoyé une de mes plus an- « ciennes demoiselles de compagnie, mademoiselle Margue- « rite, uniquement parce que vous aviez paru le désirer « lorsque j'étais chez vous. Le prétexte de son renvoi me « révoltait : mettre hors de chez moi une fille de quarante- « cinq ans, et pourquoi ? pour avoir lu le *Chevalier de Fau- « blas !* Mais vous l'exigiez, j'étais chez vous, on vous avait « dépeint à moi, comme un homme excessivement pieux ; « je donnai cette satisfaction à vos principes, me réservant « de revenir sur cette décision ridicule et brutale dès mon « arrivée à Poitiers, et je n'ai eu garde d'y manquer. J'ai « repris mademoiselle Marguerite, qui m'a affirmé sur « l'honneur, et je la crois bien sincère, puisque je lui ai « dit, de mon côté, que je ne lui faisais pas un crime d'a- « voir lu *Faublas*, qu'elle n'avait jamais porté dans sa « chambre ce livre, dont elle ignorait même l'existence. « De ce fait, qui n'avait pas été imaginé pour rien, puisque « l'inventeur avait dû prévoir les suites qu'il aurait, je me « suis élevée jusqu'à la supposition d'abord très-hardie, « et ensuite parfaitement justifiée, qu'on vous avait trompé « sur mon compte, comme on m'avait pareillement trom-

« pée sur le vôtre à l'endroit de nos caractères et de nos « principes, tranchons le mot, de notre dévotion. Vous sa-« vez que je vais très-loin, malgré ma béquille et mes qua-« tre-vingts ans passés, quand je tiens à savoir quelque « chose. Je n'ai pas tout su, mais je tiens la queue de la « bête: tirons tous les deux, et nous verrons bien arriver « un loup ou un renard, car il y a renard ou loup attaché à « cette queue. Qui donc m'a dit que vous exigiez le renvoi « de mademoiselle Marguerite?... C'est votre valet de cham-« bre Louveteau... Qui donc m'a dit encore que vous teniez « par-dessus tout à ce que j'allasse régulièrement prendre « des crampes d'estomac pendant quatre heures aux ser-« mons de Notre-Dame? C'est votre gueux de valet de cham-« bre Soliveau... Qui donc enfin m'a assuré que vous com-« muniez une fois par semaine, que vous aviez deux direc-« teurs de conscience, que vous vous donniez la nuit la « discipline?... Toujours votre croquant de valet de cham-« bre, lequel, pour nous achever de peindre tous les deux, « vous a sans doute dit aussi que j'étais dévote comme une « béguine. Maintenant, dans quel but ce misérable a-t-il « avancé des faits si notoirement faux, comme je l'ai su par « des rapports recueillis à mon intention depuis mon re-« tour à Poitiers? Voilà ce que j'ignore... Quel intérêt « avait-il à nous brouiller, à me faire partir de votre mai-« son? Je cherche, et je ne trouve rien de satisfaisant à « me répondre. Quoi qu'il en soit, ce malheureux départ « de votre maison a rompu le mariage que je projetais pour « vous. Après l'avoir déclaré impossible à la famille dont « j'étais la mandataire auprès de vous, je ne puis plus re-« venir détruire ma première opinion; j'en suis très-fort « désolée, mais telle est l'œuvre de votre valet dechambre « Jarnivaux. Vous voilà édifié sur son compte : agissez « comme il vous plaira, rouez-le de coups ou envoyez-le se

« faire pendre ailleurs; toujours est-il que vous êtes averti.
« Adieu, mon neveu cher et affectionné.

« Lucile de Lostains. »

— Qu'as-tu à répondre à cela? demanda ensuite le colonel de Lostains en frisant la pointe de sa moustache grise avec la main gauche, tandis que de la droite il allait prendre au-dessus de sa tête le jonc à tête plombée qu'il emportait avec lui quand il servait de témoin dans quelque affaire d'honneur : un jonc superbe, de toute longueur, dur comme le fer, flexible comme une épée de Tolède.

De son côté, Poliveau jeta les yeux, dans son premier mouvement, sur un cangiar qui brillait au milieu de la panoplie du colonel.

— S'il ne m'abat pas du premier coup, se dit-il, je l'éventre comme un chien.

Le colonel et le soldat étaient en ce moment à deux de jeu. Voilà l'avantage qu'il y a à être servi par de vieux militaires. Cependant Poliveau fit cette réflexion presque aussi soudaine :

— S'il me donne le temps de parler, je sauve encore ma tête!

— Qu'as-tu à répondre? dit une seconde fois le colonel de cette voix cuivrée qui se faisait entendre d'un bout à l'autre de la plaine de Grenelle les jours de grande revue.

— J'ai à dire...

Le colonel passait sa main frémissante sur l'arête lustrée et savonneuse du terrible jonc malais.

— J'ai à dire, mon colonel, que tout ce que madame votre tante de Poitiers vous écrit est vrai... C'est moi qui ai glissé le volume de *Faublas* dans la chambre de mademoiselle Marguerite...

— Dans quel but, vil gredin?

— C'est moi qui ai mystifié madame votre tante en lui faisant croire que vous vouliez la forcer à aller au sermon...

— Dans quel but? Me l'apprendras-tu, abominable gueux?...

— C'est encore moi qui lui ai dit que vous aviez acheté tous ces tableaux de nudité pour éprouver vos sens... que vous étiez plus dévot qu'un marguillier...

— Mais me diras-tu enfin dans quel but, scélérat? s'écria le colonel en abaissant comme un tranchant de hache le jonc malais sur la joue de Poliveau.

Le coup fut terrible, mais mal dirigé; il ne fit qu'effleurer l'oreille et les favoris du valet de chambre, qui y vit blanc et rouge cependant.

Machinalement, par l'instinct féroce de la colère, il se précipita sur le faisceau d'armes accroché sur la tête du colonel. Celui-ci l'arrêta par le cou, et lui dit :

— Où vas-tu?

— C'est pour vous dire de plus près, mon colonel, dans quel but j'ai fait tous ces mensonges. J'ai peur qu'on ne nous entende de la pièce voisine, et les rideaux de votre lit étouffent la voix.

— Dans quel but? demanda une quatrième fois le colonel sans lâcher Poliveau, dont il serrait les muscles du cou.

— Pour vous empêcher, mon colonel, de vous marier avec la femme que votre tante venait vous proposer d'épouser ; et j'ai réussi...

— Et pourquoi as-tu empêché ce mariage?

— Pour que vous ne cessassiez pas d'être l'amant de mademoiselle Praline...

— C'est donc Praline qui t'a conseillé tout ce que tu as fait?

Un silence affirmatif fut la réponse de Poliveau, toujours tenu par la gorge.

— Que t'a-t-elle donné pour cela?

— Rien, mon colonel... Mais elle m'a fait comprendre que si vous vous mariiez... si vous deveniez un homme d'ordre... si votre maison enfin n'était plus au pillage... n'aurais plus rien à gagner ici.

— Tu me pilles donc?... tu l'avoues?

— Oui, mon colonel.

— Tu ne m'as pas entendu! Je te demande si tu me pilles?

— Oui, mon colonel, je vous pille, mais je vous aime.

— Tu ne seras donc jamais qu'un corsaire, un pirate?... ajouta le colonel en souriant déjà un peu et en secouant moins fort Poliveau, qui n'avait jamais plus ouvertement menti de sa vie, car il n'avait jamais rien volé au colonel.

— Lui aussi me trompe... il l'avoue du moins... Ma maison ouverte au pillage!... Mais c'est à ne pas y tenir!... Ah! les vieux garçons! les vieux garçons!... Va-t'en!...

— Monsieur ne peut s'habiller sans moi...

— Ah! tu crois ça?... Je me passerai de toi... Donne-moi seulement ma ceinture de velours.

— Oui, mon colonel.

— Va-t'en maintenant, coquin!

— Qui vous la bouclera autour du ventre?

— Allons, boucle-la... C'est fait!... Ote-toi de mes yeux.

— Je vais chercher votre pantalon...

— J'irai moi-même... Va-t'en!

— Savez-vous où sont placés vos pantalons?

— Non...

— J'irai vous choisir celui qui vous convient, car la matinée est fraîche.

— Va, et fiche ton camp ensuite; que je ne te revoie plus!

— Et quel gilet mettrez-vous?

— Le piqué vert.

— C'est impossible, mon colonel... Vous êtes trop pâle ce matin... Le vert tuerait votre teint...

— Tu trouves?...

— Vous ne pouvez mettre que le piqué bleu.

— Le piqué bleu, soit... Mais sors de la maison ensuite, et n'y remets plus les pieds, entends-tu?

— Irai-je vous chercher un barbier pour me remplacer?

— Un barbier!... une main étrangère sur mon visage?...

— Vous vous raserez donc vous-même, mon colonel?... Mais vous ne savez pas vous raser...

— Rase-moi encore aujourd'hui... Demain je verrai.

— Oui, mon colonel... Je ne m'en irai donc que demain?

— Habille-moi, grommela le colonel, furieux, exaspéré de ne pouvoir se passer du valet de chambre qu'il renvoyait pour n'être pas réduit à l'assommer de coups.

Jamais Poliveau ne se montra plus leste et plus adroit dans son service de valet de chambre. Quand le colonel fut paré, attifé, brillant, il se tourna vers Poliveau, et lui dit :

— Où est ma montre?

— Mon colonel, j'allais vous la donner...

En glissant la montre dans la poche de son gilet, M. de Lostains sent qu'elle est arrêtée par un obstacle... Qu'est-ce donc? se demanda-t-il. Il sort la montre, fouille dans la poche, et il en retire un papier de soie qu'il déplie lentement...

— Un billet de banque! Mais ce gilet revient de la blanchisseuse!

— Oui, mon colonel, et vous ne l'avez pas encore mis depuis que Victoire l'a rapporté. C'était le jour du petit souper...

— Comment ce billet de banque se trouve-t-il dans la poche de ce gilet?... Je m'y perds... Enfin... il est heureux

que ceux qui mettent ma maison au pillage ne l'aient pas vu... Tas de voleurs qui ont l'audace d'avouer qu'ils me dévalisent parce que je ne suis pas marié, qui m'empêchent de me marier uniquement pour me dévaliser... Tiens!... dit le colonel en revenant sur ses pas et en prenant une seconde fois Poliveau au collet... tu es heureux d'être le frère de... Sans cela, le procureur du roi... Qu'à mon retour je ne te trouve pas ici!...

On sonna...

Profitant de la circonstance, Poliveau se dégagea de l'étreinte du colonel, et courut ouvrir... C'était Victoire!... Poliveau n'eut que le temps de lui dire :

— Waterloo; mais tu peux tuer les Prussiens! Marche-lui sur le cœur...

Jamais Victoire n'avait été si jolie, si appétissante, si délirante. Le prétexte du séjour à la campagne, où elle n'était pas allée, l'avait autorisée à prendre le bonnet rond à petits plis, coiffure adorable sur la tête de celles qui ne savent pas la porter. Ses cheveux sortaient de là-dessous en coques soyeuses, comme un œillet double ou la fleur du cotonnier sort avec grâce de son enveloppe trop étroite. Trop de cheveux pour trop peu de bonnet, chose charmante! C'était Glycère déguisée en paysanne de Montmorency. Et quelles jolies épaules dans une robe collante, ouverte, et laissant voir un jabot de mousseline, guirlande de neige, qui la faisait pâle au menton, rose aux joues! Deux cerises anglaises pour lèvres... Richelieu eût donné cent pistoles pour lui poser, avec quelque lenteur, une mouche au coin de l'œil. Le colonel fut renversé... il perdit la tête... il la perdit encore plus quand Victoire lui offrit un bouquet qu'elle dégagea des plis de soie de son fichu et des plis de mousseline de son jabot. Il ne savait que dire... Il balbutiait... il souriait...

Le cœur revint à Poliveau... Les Prussiens reculent, se dit-il, ne faisons pas la faute de Grouchy.

— Victoire, dit-il, pourrais-tu nous expliquer comment il se fait que M. le colonel ait trouvé un billet de banque de cinq cents francs dans la poche de ce gilet?

Victoire sourit, et sa réponse fut :

— Mais c'est parce que je l'avais trouvé dans cette poche en lavant le gilet, et que je l'y ai remis en rendant le linge.

— C'est admirable! s'écria le colonel, c'est sublime de probité!... Oh! Victoire! Victoire!... Vous me réconciliez avec l'humanité.

— Oh! monsieur le colonel, est-ce que je pouvais le garder? en avais-je le droit?... Vous me louez d'avoir fait mon devoir...

— Mais qui donc, mon enfant, fait son devoir en ce monde? Vous... et moi. Vous venez de remplir le vôtre, je vais m'acquitter du mien. Victoire, dans huit jours voulez-vous être ma femme?

Victoire ne put s'empêcher, comme Perrette du *Pot au lait*, de sauter de joie. Seulement, elle ne cassa rien en tombant.

— Mais que ferai-je de toi? ajouta le colonel en regardant Poliveau; faut-il te faire pendre?... Je te nomme intendant de mon château et de mes biens en Auvergne, et tu ne reviendras plus à Paris...

Poliveau, intérieurement, fit cette réponse : « Je n'y reviendrai pas tant que vous vivrez, » suivie de cette réflexion : « Avec un vieux colonel amoureux d'une jeune fille, c'est cinq ans à attendre. »

Ensuite, il dit à Victoire :

— Aime-le bien.

WATERLOO

TRENTE-QUATRE ANS APRÈS LA BATAILLE.

Cinq lieues au moins séparent la plaine de Waterloo de la ville de Bruxelles, peu riche, malgré ses faux airs de capitale, en moyens de locomotion rurale. Bruxelles n'a pas, comme Paris, qu'il faut bien lui opposer, puisqu'elle cite toujours Paris, des escadrons volants de diligences et d'omnibus prêts à toute heure du jour et de la nuit à vous conduire dans tous les sens possibles jusqu'aux confins du département. Il faut négocier une journée entière à Bruxelles pour se procurer à un prix assez élevé la voiture convenablement solide et légère qui vous conduira à Waterloo. Ajoutez à cette journée perdue celle qu'exige presque entièrement votre pèlerinage, et l'excursion vous aura pris un temps qui suffirait pour aller deux fois de Bruxelles à Cologne. Le touriste fait ce calcul, regarde sa bourse, exhale un soupir de regret mêlé de résignation, et il ne va pas à Waterloo. Les Anglais, les poëtes et les commis-voyageurs savent seuls se mettre au-dessus de ces considérations de temps, d'argent et d'espace. A celui qui s'étonnerait de

voir les commis-voyageurs figurer ici d'une manière si honorable, nous répondrions qu'ils sont depuis plus d'un siècle, sans que l'on paraisse s'en douter, les missionnaires les plus ardents et les plus actifs de la civilisation française. A la faveur de leurs vins, de leurs soieries, de leurs draps, de leurs bijouteries, ils répandent nos idées, font dominer nos goûts, prévaloir notre langue, qu'ils forcent partout à parler. Il n'est pas de ville, de bourg, de hameau en Espagne, en Italie, en Belgique, en Hollande, en Allemagne, et même en Russie, où le commis-voyageur ne passe une fois par semaine. Il a remplacé le livre français que la censure étrangère proscrit, il tient lieu du journal qu'on brûle à la frontière. Il sait tout, il dit tout sans danger. Lui-même profite de cette éducation qu'il donne à son insu, et revient avec des connaissances très-étendues.

Enfin je parvins, non sans peine, à réunir les parties essentielles d'un équipage : chevaux, voiture et cocher; mon cocher savait même un peu le français. J'insiste sur ce dernier avantage, car c'est une erreur assez commune en France de croire qu'en Belgique tout le monde parle couramment notre langue. On se trompe : les Belges, et je n'excepte pas les habitants de Bruxelles, ne parlent français que pour prouver qu'ils ne le savent pas. Je suis loin de les blâmer de cette ignorance; je voudrais, au contraire, qu'elle fût complète, ma ferme opinion étant que leur décadence dans les arts date du jour où ils ont renoncé à parler et à écrire le flamand pour adopter une langue qui n'est pas faite pour eux. Les Belges, quelle que soit la classe à laquelle ils appartiennent, ne parlent entre eux que le flamand, qui n'est sans doute pas une langue très-harmonieuse, mais enfin qui est une langue. C'est par affectation, par imitation, que dans le monde ils parlent français; mais, à la longue, cette contrainte a tué leur

intelligence. Le Belge ne s'exprime en français qu'à la faveur d'une traduction mentale qu'il rumine sans cesse. Il pense en flamand, il parle en français, et, comme je viens de le dire, cet effort violent qu'il exerce sur lui-même depuis sa naissance jusqu'à sa mort lui ôte sa verve, éteint sa personnalité, l'énerve, et en fait une nation décolorée, un peuple dont on ne voit que l'envers et jamais l'endroit. La Belgique entière n'est qu'une vaste traduction. Le bas peuple seul est resté flamand ; aussi n'entend-il pas du tout le français, et la municipalité de Malines, comme celles d'Anvers, de Louvain et de Bruxelles, a soin d'écrire, à l'intention des habitants, à côté du nom français de chaque rue, le même nom en pur flamand. On m'a rapporté un mot charmant de la reine des Belges qui vient à l'appui de mon opinion sur la fausse position grammaticale de ses sujets. Un député lui disait un jour à Laken, en lui faisant hommage d'un discours qu'il avait prononcé je ne sais plus à quelle occasion : « Votre Majesté daignera excuser les fautes qui ont pu m'échapper en écrivant ce morceau... — Donnez, monsieur, donnez-moi votre discours, interrompit la reine, je le ferai traduire. »

En quittant Bruxelles, nous prîmes le faubourg *Louise*, nouveau quartier qui sera digne un jour du nom royal qu'il porte, celui de la reine des Belges. Les constructions de ce faubourg aristocratique déploient les proportions superbes de nos hôtels de la rue de la Paix. Elles auraient la même majesté sans le vernis beaucoup trop chatoyant dont on les farde. L'éclatante blancheur du stuc qui les recouvre leur ôte en splendeur ce qu'elle leur donne, il est vrai, en propreté. La singulière habitude qu'ont les Belges de blanchir à vif, d'étamer, pour ainsi dire, leurs maisons, imprime à la ville entière le caractère estimable, mais peu monumental, d'une salle à manger. Le sable qu'ils

sèment sur le pavé des rues rend encore plus juste la comparaison.

A l'extrémité de ce riche faubourg, on effleure, en passant, les rameaux d'un parc immense dont l'ombre et la fraîcheur viennent tout à coup vous envelopper, dont les parfums résineux vous accompagnent longtemps sur la route. Ce parc, que couronne comme une aigrette un kiosque élégant, entoure la propriété noblement acquise d'un artiste deux fois célèbre, M. Bériot, le mari de madame Malibran. Malibran ! ce nom va remuer la tristesse au fond du cœur, surtout quand on le prononce à l'entrée de cette voie de longue mélancolie où l'on est sur le point de pénétrer. En m'éloignant de cette masse de verdure et d'ombre pour me rapprocher de la forêt de Soigne, je répétais ces vers écrits par M. de Lamartine au pied de la statue qui a été élevée à la sublime cantatrice dans le joli cimetière de Laken (1), où elle est enterrée :

> Beauté, génie, amour, furent son nom de femme,
> Écrit dans son regard, dans son cœur, dans sa voix ;
> Sous trois formes au ciel appartenait cette âme :
> Pleurez, terre, et vous, cieux, accueillez-la trois fois !

— Monsieur, me dit mon cocher, m'arrachant brusquement à ma rêverie... Monsieur !

— Eh bien ! qu'y a-t-il ?

— Vous me pardonnerez, monsieur, si je vous dérange ; mais, avant d'arriver à Mont-Saint-Jean, je dois vous engager à vous tenir en garde contre une industrie dont vous n'avez peut-être pas entendu parler à Paris.

(1) On sait que Laken est un château royal situé à trois milles de Bruxelles. Le roi des Belges en fait sa résidence habituelle. C'est à Laken que Napoléon arrêta le plan de la campagne de Russie.

— Une industrie inconnue à Paris ! c'est fort... Enfin !.. voyons quelle est cette industrie ?

— Vous supposez aisément, poursuivit le cocher, qu'après la bataille de Waterloo il resta sur le terrain beaucoup de balles, beaucoup de boutons, beaucoup de petites aigles en cuivre, des tronçons d'épée, de baïonnette, des poignées de sabre, etc.

— Sans doute.

— Eh bien ! depuis trente-quatre ans, les gens du pays vendent aux étrangers ces débris rouillés, terreux, rongés, à demi détruits par l'oxyde.

— Il me semble pourtant, mon ami, qu'il ne doit plus y en avoir beaucoup depuis trente-quatre ans qu'on en débite.

— Non, monsieur, et voilà précisément où gît l'industrie dont je voulais vous parler. Ceux dont le métier est de vendre de ces choses-là sèment une fois l'an, à frais communs, sur un espace de plusieurs lieues, des boisseaux d'aigles impériales, des milliers de boutons de cuivre et des charretées de balles. Ils laissent ensuite reposer cette semaille jusqu'à l'été, car l'hiver les étrangers ne visitent pas Waterloo ! mais, l'été venu, ils déterrent leurs plombs et leurs cuivres, auxquels un séjour de huit mois dans un sol humide a donné une couleur de vieillesse qui trompe les plus fins et fait l'admiration des partisans du grand empereur.

— Mais c'est un affreux mensonge !

— Que voulez-vous, monsieur, le pays est très-pauvre... Ensuite, à qui cela fait-il du mal ?

Le cocher tolérant ajouta :

— Cette année, la récolte des aigles n'a pas été trop mauvaise.

Nous entrions dans la forêt de Soigne par une allée

étroite et couverte, mais qui devait nous laisser voir bientôt, sur ses deux flancs profondément creusés, des voûtes et encore des voûtes de feuillages à étonner le regard. Les peupliers, les ormes, les platanes, semblent se défier à qui montera le plus haut vers le ciel, vers le ciel qu'on ne découvre pas. Ce sont autant de colonnes dont l'écorce grise et savonneuse imite le poli de la pierre; on dirait un temple de druides où les rayons du soleil ne percent jamais. Le sol étale au pied des arbres les feuilles amoncelées de plusieurs années; elles sont toutes là par jonchées et par couches, les sèches sur les pourries, les jaunes sur les vertes, les pâles sur les pourprées; une chemise de mousse rude et verdâtre emprisonne le tronc des arbres à une hauteur de plusieurs mètres, comme pour les garantir du froid, qui doit être excessif dans cette forêt, si j'en juge par celui que j'éprouvais moi-même, quoique nous fussions au 18 juin. Malgré mes vêtements de drap et un manteau, je frissonnais, je croyais être en plein décembre. Il était neuf heures du matin, et les vapeurs de la nuit n'étaient pas encore dissipées. Derrière leur voile bleu qui pendait, déchiré, des hautes branches comme des toiles d'araignée du plafond d'une vieille cathédrale gothique, je voyais scintiller des points lumineux qui s'agrandissaient, qui s'éteignaient parfois subitement : c'étaient des fours à charbon, dont les dernières flammes expiraient. Une particularité me frappa vivement au milieu de cette nature fougueuse et sauvage : je n'entendais pas le moindre bruit, la plus faible palpitation dans l'air. Pendant une course de deux heures sous ces galeries d'arbres, aucun cri d'oiseau n'éveilla mon attention, n'allégea l'accablement de plomb qui descendait peu à peu de mes paupières sur mon cœur. Une forêt sans oiseaux! on dirait que, depuis la formidable journée de Waterloo, ils sont tous partis, au bruit

de la canonnade, pour ne plus revenir. Oh ! qu'elle est triste, qu'elle est triste cette belle forêt de Soigne ! Je ne croirai jamais que la Providence ne l'avait pas choisie pour les grandes choses qu'elle a vues, et dont elle a gardé les sinistres mystères dans le pli de ses feuilles, dans la profondeur de ses ombres. Dieu fait le théâtre pour les actions. Une armée, cent mille hommes, devaient mourir là. C'était écrit !

— Vraiment ! dis-je au cocher pour détourner le cours de mes idées, croyez-vous qu'il y ait des gens assez fripons pour spéculer ainsi sur la curiosité des personnes qui se rendent à Waterloo ?

— Ah ! monsieur, me répondit-il, je ne vous ai pas dit tous les tours qu'ils jouent aux pauvres étrangers crédules. D'abord, il serait difficile de les dire tous ; si vous permettiez... en voici un dont je fus témoin un jour que je ramenais de Waterloo à Bruxelles un peintre français et un Prussien. Le Prussien tenait soigneusement sur ses genoux un objet caché dans un mouchoir. Comme nous étions à mi-chemin, il dit au Français : « — Rapportez-vous quelque souvenir de votre pèlerinage à Waterloo ? — Ma foi non, répliqua celui-ci ; pourtant j'ai été sur le point de faire une acquisition assez originale, mais on me demandait trop cher... cent francs... Ensuite l'embarras d'emporter cette bizarre emplette... C'était fort curieux !... — Qu'était-ce donc ? — Vous ne vous fâcherez pas si je vous le dis, répondit le peintre français : c'était le crâne d'un colonel prussien, un crâne magnifique, admirable, d'autant plus admirable qu'il était percé de trois trous faits par les balles, les balles de Waterloo ! un au milieu du front, les deux autres aux tempes. Je n'aurais pas été faché, je l'avoue, de me faire monter une lampe avec le crâne d'un colonel prussien tué par les Français. Je me passerai de ce luxe. Et vous, monsieur ?... continua-t-il.

— Moi, répondit le Prussien avec une certaine inquiétude et en soulevant le paquet posé sur ses genoux, moi... Mais, s'interrompit-il aussitôt, je suis étonné, très-étonné de la prodigieuse ressemblance de ce qui vous est arrivé avec ce qui m'arrive... — Ah! bah!... — Oui. — Parlez! — Oh! oui, mon étonnement... c'est bien étrange en effet... J'ai acheté ce matin le crâne d'un colonel français tué pareillement à Waterloo. — Vous aussi? — Oui, moi aussi, balbutia le Prussien, et je comptais le faire monter en coupe et m'en servir pour boire à la santé de Blücher à chaque anniversaire de notre victoire. — Et ce crâne est percé de trois trous? demanda le Français. — Je ne sais pas au juste... mais il me semble... — Voyons, voyons, » dit vivement le Français. Et, devinant que l'objet que le Prussien avait sur ses genoux était le crâne dont il était question, il le prit, le dégagea du mouchoir qui l'enveloppait et l'examina. Le crâne avait pareillement trois trous faits par les balles, ou par autre chose. La confusion du Prussien fut grande, la gaieté du Français ne le fut pas moins. C'était la même tête, celle qu'on avait voulu lui faire acheter; le même crâne, qui était français quand on le proposait à un Anglais ou à un Prussien, et qui devenait prussien ou anglais quand on l'offrait en vente à un Français. Ceci, vous en conviendrez, est bien plus fort; ajouta mon cocher, que de vendre de faux boutons aux aigles de l'Empire : faire le commerce des crânes de faux colonels tués à Waterloo!

Cependant, à force de discourir, nous laissions derrière nous de notables portions de la forêt, et le moment arriva où elle se dégarnit tout à coup comme par un effet de théâtre. Le soleil éclata par une brèche dans les arbres, un vent frais me frappa en plein au visage, et la campagne se déroula à notre droite. — Voilà la *montagne du Lion*, la

voilà ! la voilà ! cria mon conducteur avec une joie dont il doit, je suppose, renouveler l'expression à chaque voyage qu'il fait. Il semblait, comme moi, la découvrir pour la première fois, avec cette différence, toute à son avantage, qu'il voyait et que je ne voyais pas encore. Je fus obligé de faire arrêter les chevaux et de lui demander la plus grande netteté dans ses indications, car je n'apercevais rien à l'horizon. Enfin il mit tant de précision dans ses paroles et dans ses gestes, que je finis par distinguer, mais avec beaucoup de peine, la montagne factice, et le lion de métal qu'elle soulève dans les airs. Qu'on juge si nous en étions encore loin. Il est vrai que la brume du matin salissait l'atmosphère. Peu à peu mes yeux s'habituèrent à ce grand développement d'air dont j'étais privé depuis deux heures que nous voyagions dans la demi-obscurité de la forêt de Soigne, et alors je vis distinctement ce monument colossal élevé par nos ennemis à la mémoire de nos glorieux désastres. Je l'avoue, ma première impression fut si poignante, qu'il me fut impossible, dans l'état de faiblesse où une récente maladie m'avait laissé, de garder la position verticale que j'avais prise pour mieux voir. Mes jambes tremblèrent, mon cœur se crispa, je me sentis pâlir jusqu'aux lèvres : je tombai anéanti sur les coussins de la voiture. Que ceux qui croient que le patriotisme est un préjugé viennent affronter ce spectacle, et après je croirai à leur scepticisme.

— Il me semble, dis-je au moment où nous gagnions la route pavée, que la forêt est ici beaucoup moins large qu'elle ne devrait l'être ; l'aurait-on rognée ?

— Ah ! monsieur, considérablement rognée. Elle appartient à plusieurs propriétaires, et chacun d'eux tire de son lot le meilleur parti possible. L'un coupe les hautes futaies et fait semer du colza, le colza est d'un bon rapport ; l'autre

préfère un champ de lin à dix mille pieds d'ormes (1).

— Ainsi, dans vingt ou trente ans, pensais-je, il n'existera plus de forêt de Soigne. Il eût été beau cependant de conserver... je parle de conserver en 1849! Hâtons-nous, hâtons-nous d'aller voir les derniers vestiges de Waterloo, s'il n'est déjà trop tard.

Je ne rappellerai à personne que le 18 juin est l'anniversaire de la célèbre bataille. J'avais choisi exprès ce jour néfaste pour faire ma promenade historique à Mont-Saint-Jean, dans l'espoir de rencontrer sur la route beaucoup de vétérans de la grande armée, pieusement curieux comme moi de voir le vaste ossuaire. Elle a été si grande, cette armée, qu'il me semble qu'il en restera des débris jusqu'à la consommation des siècles. La route était déserte, — cette route maudite par où les Anglais, le 18 juin 1815, s'enfuirent deux fois pour se réfugier à Bruxelles, et par où, le même jour, ils repassèrent avec l'étonnement de la victoire, —personne sur cette route! Seulement, bien loin devant nous, une voiture courait dans la direction de Waterloo.

— Je gage que c'est un Anglais, dit mon cocher.

— Je gage que c'est un Français, répliquai-je par patriotisme.

— Monsieur veut-il parier du faro à discrétion?

— Je tiens le pari.

Aiguillonnés par l'amour-propre de leur maître, les chevaux allèrent plus vite; bientôt je revis le lion, mais cette fois un peu plus gros qu'une souris, et je distinguai plus nettement le dôme lugubre et rougeâtre de l'église de Waterloo. Nous galopions vers le but mobile dont nous

(1) En récompense de sa victoire, le duc de Wellington reçut en don une partie de la forêt de Soigne.

avions fait notre point de mire, lorsque tout à coup des cris sauvages partirent des deux côtés de la route, dans l'épaisseur de la forêt. Une volée de grues, affamées par un long jeûne d'hiver, n'auraient pas poussé sur la neige des cris pareils. Bientôt les grues se montrèrent : c'était une vingtaine d'enfants presque nus; leur unique vêtement, leur chemise, donnait un indécent démenti aux gens qui croient au bon marché de la toile en Belgique. Ils s'élancèrent devant les chevaux et presque sous les roues, en demandant la charité d'une façon assourdissante et vorace. Ces pauvres petits enfants, que leurs parents dressent sans doute à ce périlleux métier, ont adopté une formule de prière polyglotte propre à être comprise des gens de toute nation qui viennent à Waterloo. Ils disent en psalmodiant, en pleurant, en riant aussi parfois (la mendicité même est un amusement à leur âge) : *Charité! charitas! charité! charitas!* en ajoutant dans leur baragouin flamand : *Gut reiset* (bon voyage)! Ils sont charmants avec leurs cheveux blonds, presque blancs, leurs figures bronzées par le soleil, leurs yeux verts comme des yeux de couleuvre, et leurs agiles jambes de faune; mais ils sont terriblement importuns. Rien ne peut les éloigner. Vous doublez, vous triplez le pas des chevaux, la poussière s'élève, elle s'abat, ils sont encore à vos côtés; vous les menacez, ces enfants de loup, ils rient; on leur cingle des coups de fouet sur leurs épaules nues, ils n'en caracolent que plus lestement devant les chevaux; enfin, on leur jette des poignées de centimes, et... ils ne s'en vont pas. Pendant une lieue, malgré les coups, les malédictions, malgré l'argent, ils vous accompagnent de leur lamentable complainte, de leurs regards fauves et de leurs cris, plus fatigants que des piqûres d'abeilles. Heureusement, la mendicité est interdite dans le royaume de Belgique!

Nous ne tardâmes pas à rejoindre la voiture, où, selon mon cocher, devait être un Anglais, où, selon moi, se trouvait un voyageur français. A la rigueur, nous avions perdu tous les deux. Il n'y avait dans cet équipage qu'une femme; mais, cette femme étant une Anglaise, je consentis à considérer le pari comme perdu pour moi. Elle voyageait seule, et cet isolement paraissait l'ennuyer beaucoup, à en juger par l'empressement qu'elle mit à lier connaissance et à entrer en conversation. Elle parlait peu le français, mais elle le comprenait à merveille; je parle fort mal l'anglais, mais, avec quelque effort d'attention, je le devine. Chacun de nous, à l'aide de cette demi-faculté, put comprendre l'autre sans sortir de sa langue.

— Monsieur, vous allez à Waterloo?

— Où aller, madame, dans ce pays perdu, sinon à Waterloo?

— Croyez-vous, monsieur, que je trouverai à déjeuner à Mont-Saint-Jean?

— J'en suis convaincu, madame, parce que je suis convaincu qu'on trouve à déjeuner partout, à dîner partout, et du vin de Champagne partout, pourvu qu'on n'insiste pas sur la qualité.

— Vous me rassurez.

Ma nouvelle compagne de voyage exhala ensuite un long soupir en jetant les yeux autour d'elle. Nous entrions dans l'immense périmètre où la grande bataille s'était concentrée le 18 juin, et où elle avait fini par se décider.

— Monsieur, vous venez aussi pleurer sur quelque perte personnelle dont le souvenir?...

— Non, madame, je n'ai ni cette douleur ni cette gloire.

— Mon pauvre William! dit-elle en portant un mouchoir à ses yeux.

— William était sans doute le père ou le mari de cette

respectable dame, me disais-je. Ce ne pouvait être que l'un ou l'autre; car, si elle était d'un âge à avoir des fils propres à être tués, il n'était guère possible de supposer qu'ils l'avaient été à Waterloo.

— Ainsi, monsieur, reprit-elle, vous pensez que nous trouverons du thé, du lait, du beurre, à Waterloo?

— Très-certainement, madame, et même des œufs sur le plat.

Il s'écoula quelques minutes, au bout desquelles nouveau soupir de l'Anglaise, suivi de cette exclamation qu'accompagna encore le mouchoir :

— Mon pauvre James!

— Je me trompais, me dis-je une seconde fois. Ce ne peut être son père qu'elle vient pleurer ici : elle n'a pas eu deux pères... et elle est d'âge à avoir eu sans invraisemblance deux maris... Oui, mais deux maris tués à Waterloo le même jour?... Autre impossibilité.

— J'ai l'habitude, poursuivit mon énigmatique Anglaise, de prendre quelque chose de plus substantiel que des œufs le matin.

— Des beefsteaks, par exemple?

— Précisément, monsieur.

— Eh bien! nous aurons des beefsteaks.

Nous touchions à la chaussée qui va du Mont-Saint-Jean à Waterloo lorsque ma touriste poussa un troisième soupir en disant :

— Mon pauvre Tom!

— Ah çà! madame, m'écriai-je avec une pétulance qui allait recevoir immédiatement sa leçon, vous avez donc perdu trois?...

— J'ai perdu huit frères à Waterloo.

— Huit frères!

— Le même jour et presque à la même heure... Cela

vous étonne, vous, d'un pays où l'on n'aura bientôt plus d'enfants; apprenez donc que les familles anglaises qui ont perdu huit enfants à Waterloo sont très-communes, et qu'il y en a en Irlande qui ont eu à pleurer la perte de douze fils, morts ici, à cette place.

— Je vous demande grâce, madame, pour mon étonnement; je partage votre douleur. Vous accomplissez un devoir honorable...

— Et forcé, ajouta-t-elle.

— Comment! forcé?

— Je n'ai hérité de tous les biens patrimoniaux que j'aurais partagés avec mes huit frères, s'ils eussent vécu, qu'à la condition, imposée par mon père dans son testament, que je viendrais chaque année pleurer ici sur leur tombe.

— Vous savez donc où est leur tombe?

— Non, monsieur; aussi je pleure un peu partout.

Nous foulions enfin la route de Gennape, nous roulions sur la voie pavée, et très-mal pavée, qui lie Waterloo à Mont-Saint-Jean. Quoique placés sous l'autorité d'un seul bourgmestre, celui de Waterloo, ces deux hameaux sont encore à une assez grande distance l'un de l'autre. Ils ne se distingueraient guère de nos plus chétifs villages de France sans l'admirable propreté de leurs maisons. L'église de Waterloo affecte cependant quelque caractère, mais un caractère qu'on pourrait appeler au-dessus de sa position. Elle a une espèce de fronton, une espèce de dôme ou de ballon de pierre, une espèce de portique dont s'honorerait une population de trois mille âmes, ce que Mont-Saint-Jean et Waterloo réunis sont fort loin d'avoir. Au fronton de cette église, on lit une inscription qui vous apprend que le marquis de Gastanaga, gouverneur des Pays-Bas pour le roi d'Espagne Charles II, en posa la première pierre l'an 1690. La bataille que les Anglais ont appelée du nom de ce

village, ***Waterloo***, porta pendant assez longtemps, chez nous, celui de bataille de ***Mont-Saint-Jean***, tandis que les Prussiens la nomment la bataille de la ***Belle-Alliance***. Ces trois qualifications sont fondées : les Français occupaient le revers de Mont-Saint-Jean, les Anglais couvraient le versant opposé, et s'adossaient, par conséquent, à Waterloo, et les Prussiens, vers la fin du combat, rabattirent sur la ferme de la Belle-Alliance, où Blücher et Wellington se rencontrèrent après la victoire. Si le village de Mont-Saint-Jean n'a pas d'église, il a les principales auberges, celles où d'habitude les étrangers viennent se reposer, et prendre dans un déjeuner frugal des forces nouvelles pour mesurer la vaste arène dont chaque place mérite un souvenir, et gravir la montagne du Lion. Sans l'argent qu'ils y laissent, les deux villages seraient moins que rien. Grâce au tribut perpétuel que verse la curiosité du monde entier, Mont-Saint-Jean et Waterloo se sont agrandis ; il serait plus exact de dire qu'ils se sont allongés du double depuis 1815, car ils ne se composent, l'un et l'autre, que d'une seule rue, coupée dans son milieu par une lacune de deux kilomètres. C'est dans le prolongement de cette rue — qui n'est autre chose, comme nous l'avons déjà dit, que la route de Gennape — que viennent se placer et se ranger à la file, par un jeu ironique de la destinée, les noms les plus retentissants, les plus grandioses de l'histoire moderne. Ces noms, qui, il y a quarante ans, ne désignaient que de pauvres fermes perdues dans les bois et dans la boue des champs, sont aujourd'hui des noms impérissables. Waterloo, Mont-Saint-Jean, la Belle-Alliance, Quatre-Bras, la ferme du Caillou, ces fermes où l'on faisait du beurre, ont remplacé Babylone, Tyr, Memphis, Carthage, dans les honneurs de la mémoire. Le lait est devenu du sang : voilà la gloire !

A peine est-on entré dans Waterloo, qu'on est assailli par les guides. En général, ce sont des hommes secs, robustes, à l'œil chaud et clair, à la tournure militaire, d'une parole facile, mais trop habitués à répéter le même rôle pour émouvoir leur auditeur. Ils récitent : ce sont des professeurs expliquant la poésie; pauvre poésie! Il y a trois classes de guides : le guide français, le guide anglais, le guide allemand. Dès qu'un étranger se montre, sa nationalité est aussitôt constatée, et le guide de la même nation se l'approprie sans contestation de la part des deux autres. Les guides anglais gagnent beaucoup plus que les guides français, dont les profits sont supérieurs cependant à ceux des guides allemands, par la raison que les Français vont moins à Waterloo que les Anglais, et que les Allemands n'y vont presque pas du tout. Autrefois, ces guides coûtaient dix francs; aujourd'hui, ils se contentent de cinq francs, et même de trois francs. La plupart se souviennent de la bataille de Waterloo, à laquelle ils ont pris part, non pas comme soldats, mais comme fossoyeurs. De gré ou de force, eux, leurs pères, leurs mères, leurs frères et leurs sœurs creusèrent, pendant plus de huit jours, les fosses où ils précipitèrent quatre-vingt-dix mille cadavres. C'était un peu avant la moisson : les blés furent perdus; l'été suivant, ils furent magnifiques.

Nous mîmes pied à terre à l'hôtel du *Mont-Saint-Jean*, un des plus considérables du pays, et nous fûmes introduits dans un appartement au rez-de-chaussée, composé de deux pièces. Par une conduite dont la diplomatie n'échappa ni à la voyageuse anglaise ni à moi, l'hôte du *Mont-Saint-Jean* a orné les murs de son salon de portraits où toutes les opinions trouvent leur compte. Si le Français s'indigne un moment à l'aspect d'un tableau qui représente lord Wellington à cheval, tenant à la main un verre

de vin de Champagne qu'il se dispose à vider en l'honneur de sa victoire, il s'apaise aussitôt à la vue d'une gravure où Napoléon est représenté vainqueur à Ulm. Si, en voyant cette image, l'Allemand sent la rage lui monter au cœur, un profil de Blücher et un portrait au pastel du prince d'Orange, placés tout près de là, lui rendent le calme, et Napoléon, à son tour, est respecté derrière la vitre de son cadre. Enfin, si le thé que vous allez boire vous est servi dans une théière décorée d'aigles d'or volant sur un champ d'azur, le fond du plateau qui porte cette théière provocatrice montre, dans toute sa grâce britannique, le portrait de la reine Victoria.

Un des supplices de l'esprit, lorsqu'on lit des récits de batailles, c'est de ne pouvoir se former une idée exacte de l'action et du théâtre où elle s'est déroulée. Les historiens modernes, pourvu qu'ils se comprennent, regardent leur tâche comme accomplie. Ils ignorent qu'il n'est pas une seule de leurs peintures de batailles que le lecteur ne laisse de côté. Les préfaces causent moins d'horreur. Je ne sais pas si moi-même, élevé au martyre de l'ennui par ma profession littéraire, je n'aimerais pas mieux m'être trouvé au plus fort du carnage de Waterloo que de recommencer les récits que j'ai lus de cette bataille, une des plus faciles cependant à retracer, tant était simple la disposition des combattants. Heureusement je n'ai pas à produire ici un exemple de cette clarté et de cet ordre que je refuse aux autres. L'affaire du Mont-Saint-Jean, — et mon insuffisance s'en félicite, — n'est plus à raconter; il n'y a pas lieu surtout à la raconter ici. Je me bornerai à dire que l'hôtel du *Mont-Saint-Jean*, d'une construction bien antérieure à 1815, occupe un terrain que les boulets et la mitraille sillonnèrent à toutes les hauteurs et sans relâche pendant toute la durée de l'engagement. Le hasard le

plaça entre l'armée française et l'armée ennemie, qui en firent un pont de feu par où ne passa qu'un seul voyageur du lever au coucher du soleil, la Mort!

Voici l'image et les expressions d'un vieil habitant du pays, introduit depuis quelques minutes dans notre salle et assis près de notre table. Je l'avais questionné sur la terrible journée du 18 juin qu'il n'avait que trop vue; un éclat de mitraille l'avait éborgné à la lucarne d'une grange où il était monté pour contempler la mêlée.

— Monsieur, il y avait tant de ferraille dans l'air, ***savez-vous?*** qu'une mouche aurait été infailliblement écrasée entre deux boulets, si elle eût osé traverser le village, ***sais-tu?*** (***Savez-vous***, ***sais-tu***, sont deux locutions parasites dont les Belges se servent à chaque instant dans la conversation.) Pour lors, comme il ne faisait pas bon dans la grange où je m'étais juché, continua mon vieux laboureur belge, je vins me réfugier ici, croyant trouver des amis. Ah ! oui, des amis... Bonsoir ! tous partis : les vieux et les jeunes, pour aller à Nivelles, à Frischermont, dans les champs, je ne sais où. Enfin, il n'y avait plus personne, savez-vous? Ah ! si fait, reprit-il, il y avait ici une femme, une belle jeunesse, vêtue comme une dame, sais-tu? Je me demande par quel trou d'aiguille elle était passée pour venir. Elle était là, elle resta là toute la journée, la tête baissée comme un poirier qui a reçu un coup de vent, et les bras en croix sur la poitrine. C'est bien extraordinaire, savez-vous?

— Et que disait-elle?

— Rien; puis je ne sais pas l'anglais, et elle ne savait que l'anglais. De temps en temps, elle se levait roide comme un revenant et allait à la croisée pour voir si ça finissait. Ça ne finissait pas du tout, sais-tu? Il pleuvait sans discontinuer; il faisait noir et rouge : le noir, c'était le

temps, savez-vous? le rouge, c'était le feu et la flamme des canons, sais-tu? Le bon Dieu et le diable jouaient une partie à faire trembler. Le bon Dieu voulait éteindre le feu avec l'eau, le diable ne le voulait pas. Vers quatre heures, les rouges, les Anglais, passèrent devant la porte en criant que tout était perdu. Je ne les comprenais pas, mais ça se voyait, savez-vous? Trente pièces de canon les frappaient en plein dans le dos et les poussaient comme des moutons effrayés dans la forêt de Soigne. Ils tombaient par centaines à chaque pas; ceux qui venaient derrière eux passaient par-dessus les morts; ceux-là étaient tués aussi, et on montait sur eux. J'ai vu jusqu'à six rangs de cadavres, et en moins de temps que je bois ce verre de faro, sais-tu? Le maréchal Ney et trois généraux sous ses ordres en tête de trois colonnes, les poursuivaient depuis la Haye-Sainte. Il n'y eut qu'un Anglais qui ne remua pas, qui ne changea pas de position, qui resta tout le temps au pied d'un arbre dont votre guide vous montrera tout à l'heure la place. C'est lord Wellington. Il était là le matin, il était là à midi, il fut là le soir. A la même place, il vit deux fois la défaite et enfin la victoire de son armée sans plus s'émouvoir que l'arbre contre lequel il était adossé. Toute son armée s'en allait en hurlant de terreur vers Bruxelles, où M. le bourgmestre avait déjà préparé le plat d'argent pour offrir les clefs de la ville à l'empereur Napoléon. Mais ne sortons pas de Mont-Saint-Jean, où il y avait assez de besogne. Dans leur débâcle, les Anglais avaient jeté tant qu'ils avaient pu des morts et des blessés dans cette salle par ces deux croisées dont il n'y avait plus un petit morceau de bois qui tînt. Y en avait-il de ces fracassés parmi les rouges étendus là où nous sommes! Croiriez-vous que cette femme les retournait sur le dos et qu'elle les regardait entre les deux yeux, et qu'elle les retourna

et qu'elle les dévisagea ainsi tous tant qu'ils étaient ! Puis elle fut forcée de s'éloigner pour éviter l'eau et le sang qui gagnaient ses genoux. Pour lors, elle entra dans cette pièce, qui n'était pas une cuisine comme aujourd'hui, et elle s'appuya contre cette cheminée. Elle était bien pâle. Les blessés criaient beaucoup, puis ils criaient moins, puis ils ne criaient plus du tout. On recommençait à entendre la pluie, qui se confondait avec la mitraille. Deux heures après, ces satanés rouges revinrent en disant que non, que tout n'était pas perdu. Ils repassèrent par Mont-Saint-Jean, devant cette maison, en marchant sur leurs morts avec leurs canons et leurs chevaux. La femme s'approcha encore de la croisée, mais encore bien plus pâle, pour les voir passer; et, quand ils furent passés, elle s'assit sur ce rebord et avança la tête comme pour voir si quelqu'un venait. Il ne venait que des bouffées de mitraille et un déluge d'eau. « Mademoiselle, je lui dis, vous allez vous faire tuer, si vous restez là, savez-vous? » Elle me dit : « *No! no! no!* » Je finis par croire qu'elle attendait quelqu'un. A la nuit, le bruit cessa. Pour lors, un tout blond petit officier des rouges parut, entra, et ils s'embrassèrent pendant un quart d'heure. Le jeune homme, qui était bien content, lui parlait beaucoup, mais elle ne parlait pas, quoiqu'elle fût aussi bien contente, savez-vous? Eh bien! pendant les deux jours qu'ils restèrent à Mont-Saint-Jean, elle n'a jamais plus parlé. Les médecins du régiment des rouges disaient, à ce que j'ai appris en enterrant les autres, ils disaient comme ça qu'elle avait eu trop d'émotion le jour de la bataille, qu'elle ne rattraperait sa voix que si elle avait un enfant, sais-tu?

— Mais je connais cette histoire, interrompit l'Anglaise aux huit frères tués à Waterloo, c'est celle de lady Pool, qui avait suivi, par amour, son cousin, lieutenant dans le

corps d'armée du général Picton. Elle s'est mariée avec lui après la campagne; ils ont eu des enfants, mais elle n'a jamais recouvré la parole.

L'Anglaise ajouta, changeant de ton et après avoir regardé l'heure à sa montre : — Il est temps d'aller pleurer sur mes frères.

Elle se leva pour partir. Je me levai aussi, mais je ne jugeai pas convenable de lui proposer de voir ensemble le spectacle que nous étions venus chercher tous les deux. Sur le terrain où nous appelait la même curiosité, nous n'apportions pas la même manière de sentir. Il eût fallu recourir à l'hypocrisie de la politesse, et cette hypocrisie est quelquefois impossible. Mon instinct personnel devinait et pratiquait en petit ce qui se passe tous les jours parmi les voyageurs d'origine différente attirés à Waterloo. Tous comprennent, quelle que soit leur intimité dans le monde, la nécessité et presque le devoir d'aller chacun de son côté quand ils touchent le seuil de ce temple. Ici la nationalité parle haut, elle se révèle avec force et prend le nom de religion; la séparation des cultes s'opère naturellement : ceux-ci vont célébrer des vainqueurs, ceux-là évoquer des martyrs. D'ailleurs, les guides eux-mêmes ne consentent qu'avec répugnance à servir simultanément de cicérone à un Français et à un Anglais; ils sont gênés, et cette contrainte paralyse leur débit oratoire.

A la porte de l'hôtel du Mont-Saint-Jean nous attendaient, outre nos guides, les mendiants du pays, les vendeurs d'aigles et de fausses reliques. Mon éducation était faite. Je saluai les aigles avec un profond respect et n'en achetai pas. Précédé de mon guide, je pris la direction de la montagne du Lion par la seule et unique voie qui y mène, rue et grand chemin tout ensemble. A l'extrémité de cette rue, on voit la ferme du Mont-Saint-Jean, gros

bâtiment rustique dont les Anglais firent un hôpital durant la bataille. Madame Roland, du haut de l'échafaud, s'écria, en regardant une statue de la Liberté élevée sur la place de la Révolution : « O liberté, que de crimes on commet en ton nom ! » Au souvenir de ces belles paroles, je murmurai devant la ferme du Mont-Saint-Jean, où, d'après le rapport du major Awket, furent coupés en une seule journée plus de douze cents jambes et de quinze cents bras : « O gloire ! que de membres on coupe en ton nom ! »

Des rares maisons placées à droite et à gauche de la longue rue de Mont-Saint-Jean, sortent à chaque instant de jeunes femmes qui accourent, très-coquettement parées, pour vous offrir des albums renfermant avec texte les principales vues, les plus remarquables sites, illustrés par les hauts faits de la Grande Journée. Si vous êtes Français, ce sont les ouvrages français, bien entendu, qui vous seront offerts. Ces vendeuses sont partout : sur chaque tertre, au fond de chaque ravin, au pied des deux monuments funéraires que vous apercevez déjà, et même au sommet de la montagne du Lion. Rude métier ! Il n'y a pour elles abri ni contre la pluie ni contre la poussière et le soleil. Elles vous remercient avec beaucoup ds courtoisie, que vous achetiez ou non leurs petites notices.

Nous voici parvenus à l'extrémité du village de Mont-Saint-Jean et bientôt à l'endroit où la bataille fut le plus chaudement engagée. A cette place, deux monuments sans faste ont été élevés à droite et à gauche de la chaussée par les armées coalisées à la mémoire de ceux qui travaillèrent valeureusement au succès de la journée et n'en jouirent pas. Le 18 juin, une formidable barricade allait d'un côté à l'autre du chemin. Le premier monument, celui qui est à droite, a été érigé à sir Alexandre Gordon, aide de camp de lord Wellington. C'est un tom-

beau fort simple en pierre bleue, surmonté d'une colonne cannelée; une grille en fers de lances l'entoure carrément. L'autre monument, celui de gauche, a plus de grandeur, sans sortir de l'austérité qui convient à ces sortes de constructions héroïques. Sa forme est celle d'une pyramide à large base. Il a été dédié par les officiers des légions allemandes à leurs frères d'armes du Hanovre, tombés glorieusement le 18 juin 1815. Il porte sur trois faces les noms des officiers tués et sur la quatrième cette inscription anglaise dont nous venons de donner le sens :

TO THE MEMORY
OF THEIR COMPANIONS IN ARMS
WHO GLORIOUSLY FELL ON THE MEMORABLE
18TH DAY OF JUNE 1815
THIS MONUMENT
IS ERECTED BY THE OFFICERS OF THE KINGS
LEGION GERMAN.

Ces deux monuments funéraires, par leur position isolée et comme suspendue, indiquent les changements qu'a subis depuis 1815 le terrain où la bataille de Waterloo fut livrée. Il est si peu ce qu'il était alors, que lord Wellington, en le revoyant il y a quelques années, a pu dire : « Ils m'ont gâté mon Waterloo. » A partir de la Haye-Sainte jusqu'à Mont-Saint-Jean, ce terrain formait un double escarpement traversé par la route de Charleroy. Pour construire la montagne du Lion, on a pris la terre des deux monticules; le sol, diminué dans son épaisseur, a dû descendre considérablement, et les deux monuments restés à leur place de chaque côté de la route marquent l'ancien niveau. Ainsi l'endroit où la lutte s'est déployée dans toute sa fureur, où le canon a porté ses coups les plus sûrs et les plus décisifs, où le sang a le plus coulé, ou

la mort a le plus largement fauché, où la victoire et la défaite ont laissé leur plus vive empreinte, cette arène mémorable a disparu. On l'a enlevée à plusieurs pieds, et on l'a ensuite roulée dans la forme d'un entonnoir de deux cent cinq pieds de haut et de mille six cent quatre-vingts pieds de circonférence! On peut dire sans exagération, de cette construction fantasque et monstrueuse, qu'elle est faite d'ossements et pétrie avec du sang humain de la base au sommet. Elle fait peur aux hommes, horreur aux Français et pitié aux artistes.

Au-dessous du tombeau de sir Alexandre Gordon, et à l'angle même de l'escarpement dont j'ai rappelé les vicissitudes géologiques, on voyait encore, il y a quelques années, l'arbre sous lequel le général Wellington resta tout le temps de la bataille. Il était impossible d'être plus exposé. Deux fois, dans cette terrible journée du 18 juin, séparé de son état-major, il se trouva seul au milieu de la cavalerie française et foudroyé des quatre côtés au pied de cet arbre, qui méritait bien le sort glorieux qu'il a eu. Des spéculateurs anglais l'achetèrent, et, après l'avoir emporté à Londres, ils en vendirent les morceaux sous la forme de chaises, de fauteuils et de tabatières. Il est probable qu'on en tire encore aujourd'hui une foule de meubles, et qu'il aura le sort de la canne de Voltaire et de la plume qui signa l'abdication de Fontainebleau; il n'aura pas de fin. On a assez souvent dénié aux Anglais la victoire de Waterloo pour qu'on ne soit pas suspect en rendant justice à la bravoure froide de leurs soldats et au courage de leur général. Ils ont perdu la bataille de Waterloo, c'est vrai; ils l'avaient du moins complétement perdue et sans ressource avant l'arrivée de Blücher, mais ils ont été admirables d'énergie et de patience héroïque en face des Français, qui manquèrent de cette patience parce qu'ils

eurent trop de courage. A Waterloo, il y eut deux vaincus : les Anglais et les Français, les Anglais d'abord. Le vainqueur, ce fut le hasard et les Prussiens, auxquels les Anglais devraient laisser le léger bénéfice d'une pareille victoire, car les Prussiens se présentèrent vierges de toute fatigue, quand les Français avaient épuisé leur sang et leurs forces depuis douze heures : et je ne dis rien encore de celui qui s'en alla la veille de la bataille, et de celui qui ne vint pas le jour où elle fut donnée. Passons en silence entre ces deux maréchaux : Dieu les a jugés.

La distance entre les deux monuments dont nous avons parlé et la montagne du Lion est faible ; on la franchit tantôt en suivant un ravin où les Anglais et les Français roulèrent plus d'une fois pêle-mêle, eux et leurs chevaux, tantôt en marchant dans la campagne. L'hiver, ce chemin doit être impraticable. L'espèce de majesté que revêt de loin la grosse motte de terre décorée du nom de montagne s'évanouit peu à peu à mesure qu'on approche de sa base. Le gigantesque devient du grotesque. On ne voit bientôt plus qu'une montagne de fabrique belge, une contrefaçon de la nature. Sans le beau manteau de gazon qui a poussé autour de ce cône difforme, l'œil n'en supporterait pas un instant le spectacle : cette végétation en adoucit les contours, et le regard se repose, si le goût et le bon sens sont révoltés. Du courage ! Affrontons les deux cent vingt-deux marches creusées dans le flanc de la montagne : vainqueurs et vaincus sont égaux devant cette échelle roide et menaçante tendue comme celle d'un mât de vaisseau. Un seul appui vous est offert pour la parcourir : c'est une corde mal assujettie à l'extrémité de quelques pieux chancelants. Elle flotte sans cesse, et s'en va de la main, tandis que les pieds se posent de travers sur des marches rompues et disloquées, souvent absentes. Il faut monter

tout d'un trait, sous peine d'avoir le vertige en s'arrêtant sur un plan incliné à faire peur. La rapidité de l'ascension en neutralise en partie le danger. On arrive enfin essoufflé, brisé, au sommet de la montagne, plate-forme irrégulière beaucoup trop étroite pour la quantité de visiteurs qu'elle devrait contenir, et qu'elle ne contient pas. A peine y a-t-il une marge de deux pas entre le socle du monument et le bord même de la montagne. Par le vent impétueux qui souffle presque constamment sur cette hauteur, on est fort exposé à être précipité. Les gens nerveux feront sagement de renoncer à ce voyage aérien. Le socle qui porte le lion est formé de cette éternelle pierre bleue si commune en Belgique; il a trois marches hautes chacune de trois pieds. Ces lourdes assises supportent le bloc carré de dix-huit à vingt pieds d'élévation, où on lit cette simple inscription : XVIII JUIN MDCCCXV, et au sommet duquel l'héroïque animal est fixé. Ces diverses pièces superposées l'élèvent si haut, qu'il est difficile de le voir à son aise des divers points de la plate-forme où l'on se place, quoiqu'il ait quatorze pieds : on ne distingue bien qu'une partie de sa tête et de sa queue. Il n'est pas en bronze, ainsi que quelques voyageurs l'ont écrit, mais en fer bronzé; sa patte s'appuie sur une grosse boule du même métal. Il a été fondu à Seraing, dans un des ateliers du célèbre Cockerill. Ce morceau ne mérite aucune mention comme œuvre d'art, et c'est une faute. Quand on croit avoir gagné la bataille de Waterloo, quand on appelle de tous les points cardinaux la curiosité des peuples sur une place unique dans l'univers, on doit un autre monument à l'histoire et à la postérité. Il est un peu trop sans façon de commander à un industriel belge, comme on lui aurait commandé une locomotive, un lion destiné à résumer la plus grande bataille des temps modernes. Pourquoi de fer?

pourquoi même en bronze? pourquoi pas en argent ou en or? Est-ce par économie qu'on l'a coulé en fer? Je le crains. Décidément ce lion en fer battu, en métal de marmite, n'est qu'un ridicule joujou obtenu au meilleur marché possible. En général, les Belges ne sont pas heureux dans l'exécution monumentale des lions, qu'ils affectionnent beaucoup, je ne sais trop pourquoi, à moins que ce ne soit en souvenir de la domination batave. Partout on voit des lions en Belgique, et partout ils sont ridicules comme des bourgmestres de village. Ils sont affreux, ils ressemblent à des hommes. Je ne passais jamais sans douleur devant le palais du prince d'Orange, et je n'entrais jamais sans une profonde mélancolie dans le Parc, à Bruxelles, tant les lions que j'apercevais me navraient par leur laideur, leur perruque de conseiller et leurs épouvantables grimaces. Il n'est pas généreux d'insulter ainsi le roi des animaux avec cette unanimité hostile.

C'est du haut de la plate-forme que les guides s'acquittent de l'acte le plus essentiel de leurs fonctions. La main tendue vers l'horizon, ils indiquent les points occupés par les différents corps d'armée présents à la bataille, les terrains où les plus sanglants épisodes de la journée se sont passés, et les fermes, les ravins, les hameaux, les haies, les monticules pris et repris tantôt par les Français, tantôt par les soldats des armées coalisées. Il y a ceci de singulier, que les scènes qu'ils racontent ont en général pour point de rappel, sur le terrain de l'évocation, des objets sans analogie aujourd'hui avec ces tragiques péripéties. A leur insu, ils suivent cette bonne nature étalée devant eux; elle a couvert tous ces meurtres sous le manteau vert de la campagne. « Écoutez, disent-ils, ici, dans ce bouquet d'arbres tomba mortellement frappé le général Ponsonby; en face, où le vent agite ces blés, Picton, autre général anglais,

fut tué en commandant une charge qui fit le plus grand mal aux Français. Là-bas, là-bas, de l'autre côté du chemin, où vous voyez s'élever cette petite fumée blanche, la garde impériale fut repoussée ; le prince d'Orange fut blessé au versant de ce ravin ; entre ces faucheurs qui dorment et ce troupeau de moutons qui descend la chaussée, le duc de Wellington, désespéré, croyant, pour la troisième ou la quatrième fois, la bataille perdue, se renferma dans un bataillon carré. Plus loin, entre la route de Nivelles et la route de Gennape, apercevez-vous un groupe de petits jardins qui ondulent et s'élèvent en pyramides? C'est là que Napoléon avait dressé son observatoire, et c'est par ce grand bois, au delà de la Haye, que les Prussiens, sous les ordres du général Bulow, attaquèrent les Français, commandés par le comte de Lobau. » Souvent, ces explications, qui, presque toutes, on le voit, s'étayent sur les points les plus pacifiques et se feraient écouter de Gessner lui-même, sont données par des guides distincts en trois langues différentes, ici à des Français, là à des Anglais, là à des Allemands. On a remarqué, et l'observation a son prix, que les sujets des nations qui ne prirent aucune part effective à la bataille de Waterloo se distinguent et se classent par des sympathies invariables ! car il est impossible de ne pas se prononcer ou pour ou contre les Français, en écoutant le grand fait d'armes. Ainsi, les Russes se rangent, à quelques exceptions près, du côté des Anglais et des Allemands, tandis que les Danois, les Suédois, les Espagnols, les Italiens, les Portugais et les peuples des deux Amériques, se prononcent ouvertement pour les Français. On voit que nous l'emportons de beaucoup dans la balance. Les nations méridionales sont surtout d'une pétulance incroyable dans leurs démonstrations en faveur de Napoléon. J'ai vu une jeune Américaine d'une beauté remarquable se hausser sur

ses petits pieds frémissants, cracher aussi haut que possible dans la direction du malheureux lion de M. Cockerill, et monter ensuite sur la troisième assise, où elle dit plusieurs fois en espagnol en agitant son mouchoir : « Au nom de la Havane, ma patrie chérie, vive Napoléon ! »

J'aurais voulu être témoin d'un autre fait, dont les guides confirmeraient l'authenticité ; le voici tel qu'il m'a été raconté. Un voyageur anglais et un voyageur américain des États-Unis avaient gravi ensemble la montagne du Lion, afin de jouir du vaste panorama de la bataille. Le même guide était chargé de les renseigner tous les deux. Il commence son récit, on l'écoute ; il y apportait toute l'impartialité possible : cependant, un moment vint où il ne put se dispenser de dire : « Ici, les Français plièrent devant le choc impétueux des Anglais. » Aussitôt, l'Américain murmure : *Ce n'est pas vrai !* L'Anglais le regarde ; le guide continue. Une seconde fois, il est forcé de dire dans le cours de sa narration : « Là-bas, dans ce ravin que j'indique à vos seigneuries, les Français furent culbutés par la cavalerie anglaise. » *Ce n'est pas vrai !* répète l'obstiné Américain. L'Anglais le regarde encore et relève tranquillement ses manchettes ; de son côté, l'Américain en fait autant. Une troisième fois, le guide, dont les précautions oratoires redoublaient cependant, énonce un fait un peu moins glorieux pour les Français que pour les Anglais ; une troisième fois, l'Américain riposte froidement au nez de l'Anglais : *Ce n'est pas vrai !* A la huitième fois, par conséquent au huitième démenti, l'Anglais s'élance sur l'Américain, qui avait prévu l'agression ; il la repousse, l'Anglais revient ; les poings se ferment, ils boxent dans le plus profond silence, ils boxent, grand Dieu ! sur une surface de deux pas d'étendue et sur un abîme presque perpendiculaire de plus de cent quarante pieds de profondeur. Leur

rage s'accroît par les coups qu'ils se portent; ils s'accrochent: ils vont, l'un traînant l'autre, jusqu'au bord de la montagne; ils glissent, ils chancellent, ils tombent, ils roulent, ils roulent ensemble... Ils n'étaient ni morts ni blessés. L'Américain, en se relevant, dit à l'Anglais : *Non, monsieur, ce n'est pas vrai!*

Quand l'armée française, allant au siége d'Anvers, passa au pied de la montagne du Lion, elle éprouva un si vif sentiment de douleur et d'orgueil blessé, qu'elle résolut de jeter bas ce lion insolent. Le fils se trouvait en présence de l'outrage fait au père. En un clin d'œil, des échelles furent appuyées contre le piédestal par les soldats du génie, et l'œuvre de démolition allait commencer. Toute notre jeune armée applaudissait du cœur, de la voix et des mains. Malheureusement (la raison veut qu'on dise heureusement) le maréchal Gérard fut prévenu à temps, et il s'opposa à cet acte de patriotique vivacité. Lui seul, dont la conduite fut si noble et si belle à Waterloo, avait le droit de se faire écouter des braves soldats placés sous ses ordres, de désarmer leur colère. Ils obéirent; mais, avant de lever le siége, ils souffletèrent le lion de plusieurs coups de fusil, dont les marques sont encore empreintes sous sa gueule, et, pour mieux l'avilir dans la postérité, ils lui coupèrent un morceau de la queue.

A la base de la montagne, dans une cabane ouverte à tous les vents, un gardien se présente à ceux qui sont descendus un registre où ils sont invités à écrire leur nom, leur pays leur profession. Il leur offre ensuite du genièvre, de l'eau-de-vie et de la bière. J'ai vu avec plaisir qu'il ne se donnait ni pour un vainqueur ni pour un vaincu de Waterloo. Cependant il profite de l'occasion pour vous dire qu'il entretient la corde de l'escalier de la montagne. Il l'entretient si mal, et à dessein, qu'il est obligé lui-même,

lorsqu'on descend, de venir se placer devant vous, afin de faire obstacle à une chute très-possible, attention dont il ne refuse pas la récompense.

En quittant la montagne du Lion, je voulais voir d'autres lieux non moins célèbres dans les fastes de la formidable journée; je pris le chemin de la Haye-Sainte et du château d'Hougoumont, qui ne sont ni l'un ni l'autre fort éloignés de là. En 1815, la ferme et le château étaient liés et entourés par un petit bois qui n'existe plus. Ce terrain, assez vaste, a été défriché, et l'on y a semé du blé, de l'avoine et du lin. En regardant ces jolis champs couverts d'une végétation luxuriante, j'avais besoin de l'affirmation de mes lectures pour me persuader que cet espace, qui va du château à la ferme, a été l'endroit de la terre où il est mort le plus d'hommes. Là, pendant plus de quatre heures, les boulets et les balles tuèrent sans relâche et à bout portant des Français et des Anglais; ensuite, pour couronner la fête, l'incendie consuma le château, et les blessés anglais et français, les vainqueurs et les vaincus, périrent dans les flammes. Il plut là-dessus; dans l'après-midi, on ne voyait plus qu'une fumée noire au ciel, une tache sanglante sur la terre,et la charpente osseuse du château, s'élevant entre ces deux points comme un grand squelette. La Haye-Sainte a été réparée et probablement plusieurs fois depuis 1815. C'est une ferme dans toute la simplicité du mot, et une ferme qu'il ne faudrait pas comparer aux nôtres, si riches en dépendances. Quand j'y pénétrai, des canards nageaient avec bonheur dans une mare, un enfant blond tout nu agaçait un gros chien noir avec une baguette d'osier. Ma présence dans cette habitation solitaire éveilla l'attention du chien. Il se mit à aboyer; ses cris attirèrent à la fois un valet sur le seuil de la porte de l'écurie, une jeune femme qui se montra à celle de la laiterie dans un

encadrement de feuillage, et, sous la voûte d'un hangar, un homme fort âgé, avec un bonnet de coton sur la tête, une pipe à la bouche, et aiguisant une faux avec une pierre. Après les saluts d'usage, je dis d'abord au valet d'écurie :

— Mon brave homme, ceci est bien la ferme de la Haye-Sainte?

— Oui, monsieur.

— C'est ici qu'on s'est battu?

— Oui, l'an dernier, pour la kermesse.

— Je vous parle de Waterloo.

— Waterloo est là-bas, là-bas...

— Je le sais... mais je vous parle de la bataille.

— L'an dernier pour la kermesse.

— De la bataille de Waterloo!

— Après Mont-Saint-Jean, vous trouverez Waterloo!

Voyant que je ne le comprenais pas, et renonçant à se faire comprendre d'un être aussi peu intelligent que moi, le valet m'indiqua la jeune femme arrêtée près de la laiterie. Je m'approchai d'elle.

— Madame, quoique vous ne fussiez pas encore née à l'époque de la bataille de Waterloo, vous avez dû entendre parler des massacres qui se sont commis ici, dans cette ferme?

— Oui, monsieur, j'en ai ouï parler par mon père, que vous voyez là-bas aiguisant sa faux.

— Vous ne pourriez pas me dire la position qu'occupaient les Anglais dans la ferme?

— Non, monsieur; mais mon père...

— Je vous remercie, madame.

La fermière me rappela. — Monsieur! monsieur! mon père est très-sourd, il pourrait ne pas vous entendre...

— Monsieur! criai-je de manière à prouver que je pro-

fitais de l'avertissement... monsieur! que savez-vous du combat si meurtrier qui s'est livré ici?

— Ici?

— Oui, ici.

— Dans quel temps?

— En 1815.

— En 1815?... Non, ce n'est pas en 1815.

— Comment, non?...

— Je vous dis qu'en 1815 je n'étais pas ici, j'étais dans la Frise.

— Mais vous ne savez rien?...

— Sur la Frise?

— Non, sur la Haye-Sainte, où nous sommes, où je vous parle en ce moment. Voyons, rappelez vos souvenirs.

Le vieux paysan, me regardant d'un œil clair et d'un air hébété, me dit :

— Auriez-vous appris quelque chose de nouveau là-dessus?

Je saluai cet honnête vieillard, lui souhaitant, à la manière de Fénélon, la continuation de cette existence calme qui lui laissait ignorer jusqu'aux cruautés exercées par la guerre à la place où il fumait paisiblement sa pipe et aiguisait sa faux. Il ne restait plus pour m'instruire que l'enfant et le chien. Je n'osai pas les interroger : ils auraient pu me répondre un peu mieux que ces êtres intelligents. Voilà où en sont déjà les souvenirs de Waterloo en 1849!

Je dois pourtant ajouter ceci: mon guide m'affirma que les gens interrogés par moi n'étaient pas les maîtres de la Haye-Sainte. C'était, me dit-il, une famille de faneurs, comme on en voit beaucoup en Belgique, se louant à la quinzaine pour le temps de la fauchaison, et retournant ensuite dans leur pays.

Le château d'Hougoumont, où j'allai directement en sor-

tant de la Haye-Sainte, allonge de loin dans les airs ses ruines désolées. Il est resté à peu près tel qu'il était après l'incendie. Il n'a jamais dû être fort remarquable, malgré le titre ambitieux de château dont il se décorait. On donne facilement ce titre en Belgique à d'épaisses maisons blanches, bâties à l'extrémité d'une pelouse, et laissant s'arrondir sur leurs flancs les arbres d'un parc. Moins maltraitée que le château, la ferme d'Hougoumont est redevenue habitable, quoiqu'il n'y eût pas beaucoup d'habitants quand je m'y introduisis. Le mur extérieur, qui relie le château et la ferme, n'a reçu aucune réparation depuis la bataille de Waterloo, depuis la sombre matinée où cette enceinte, d'abord muette et inoffensive en apparence, devint tout à coup une galerie de meurtrières homicides. Ces meurtrières existent encore. Dans ces trous qui vomissaient une grêle de balles et tuaient des Français à tout coup, j'ai vu, vivant dans une sécurité profonde, de jolis lézards, couchés entre du lichen, des liserons et des mousses roses et argentées. On sait que Napoléon, s'étant enfin aperçu que ce combat accessoire paralysait une partie de ses forces, dont il avait besoin ailleurs, s'écria : « Quelques canons, huit obusiers, et que cela finisse ! Voici le point (il l'indiqua sur une carte) par où il faut attaquer. » On obéit, et à l'instant tout fut fini. Le château croula dans les flammes aux cris lamentables des blessés des deux nations. A la guerre, c'est une manière d'en finir.

Il était environ trois heures : j'entrai dans cette propriété si tragiquement historique. Personne dans la première cour pour me répondre. Les gens de la ferme sont aux champs, pensai-je ; je m'avançai pourtant vers d'autres corps de bâtiments construits à la droite du château. J'entendis alors un murmure de voix ; j'avançai encore, et je finis par me trouver devant un immense magasin à four

rage dont on avait laissé à dessein les portes à demi ouvertes, afin d'attirer de l'ombre et de la fraîcheur à l'intérieur, car la chaleur devenait excessive. On se disputait terriblement dans cette espèce de halle. Comment cela n'eût-il pas été? C'étaient des Flamands, parlant, criant, s'injuriant en flamand avec leurs grandes bouches torses, leur nez grotesque, leur teint de bière, signes caractéristiques qui n'ont pas varié depuis Teniers et Van Ostade. J'étais tombé au milieu d'un tableau de l'école hollandaise de grandeur naturelle. Rien n'y manquait, ni la pipe écourtée, ni les verres à côtes, ni les pots de bière écornés, ni le bonnet tombant sur le front pour se relever sur l'oreille, et ces accessoires contribuaient merveilleusement à renforcer la couleur locale, complétée par le sujet même de la querelle. Je ne le saisis pas bien d'abord; mais, les efforts de l'attention aidant, je finis pas le deviner. Deux cages étaient posées en face l'une de l'autre sur une poutre élevée à hauteur d'appui. Dans chacune de ces cages étaient deux gentils serins des Canaries, d'une assez belle espèce, au corsage élancé, au plumage jaune pâle, mais plus maigres que ne le sont d'ordinaire ces jolis oiseaux d'un autre climat. Chacun sait que la passion pour les tulipes ne règne pas sans partage dans les Pays-Bas; la passion pour les serins des Canaries est poussée jusqu'au fanatisme, jusqu'au délire, chez les Belges, qui la tiennent en droite ligne des Hollandais. Ils portent dans l'éducation lyrique de ces dociles oiseaux une habileté prodigieuse, trop prodigieuse à mon sens, car les malheureux serins, au lieu de chanter les airs du bon Dieu qu'ils savent en naissant, chantent en Belgique des airs de romance, des airs de chanson et même des airs d'opéra. Plus ils chantent d'airs, plus ils ont du prix. Un amateur qu'on m'a fait connaître à Bruxelles possède un serin élevé

par ses soins, qui chante jusqu'à sept cents airs! Je l'ai prié avec instance de ne pas me le montrer. C'est sur l'admirable place de l'Hôtel-de-Ville de Bruxelles que tous les dimanches, de huit heures à midi, se tient le marché aux serins des Canaries, marché des plus suivis, des plus curieux qui soient au monde. Je me serais étonné de la quantité de serins qu'on voit dans un pays si éloigné de leur climat si je n'avais déjà appris par expérience qu'il y a plus de perroquets à Paris qu'au Brésil; mais revenons aux débats acharnés de nos Flamands. Ils se querellaient pour savoir quel était, des deux infortunés oiseaux, celui qui possédait le plus d'airs dans sa mémoire. La solution du problème dépendait de l'attention soutenue que chaque parti devait apporter à écouter et à compter les airs de chacun des oiseaux à mesure qu'il les chantait: elle était toute là; mais cette opération, fort simple en réalité, était devenue tout à fait impossible par la passion, la colère et la partialité, qui avaient changé cette joute en combat. Tantôt, à en croire un côté des parieurs, le serin de leur bord avait chanté trois airs de plus que l'autre; tantôt, à s'en rapporter à l'opinion des parieurs opposés, l'autre serin en avait modulé quatre de plus que son rival. Que de cris, de menaces, et même de coups! On faisait recommencer les serins; mais, fatigués, épuisés de recommencer dix fois, vingt fois, les malheureux ne le voulaient plus, ne le pouvaient plus. Alors ces impitoyables Flamands, pour les forcer à chanter, sifflaient à les étourdir aux oreilles de ces petits êtres si délicats, les secouaient violemment dans leur cage, les piquaient sous le bec avec des baguettes aiguës. Figurez-vous Duprez obligé de chanter son grand air de la *Favorite* vingt fois de suite sous la menace des baïonnettes! Ces pauvres canaris tremblaient d'effroi; ils fourraient le bec sous leurs ailes; leurs petites plumes fré-

missaient, et leur voix ne sortait plus du gosier. L'un des deux, brisé par ces tortures, tomba dans les convulsions en roucoulant une polka!... Des larmes s'échappèrent de mes yeux. Je ne pus supporter plus longtemps cet odieux spectacle : je sortis. J'en ai honte et je m'en accuse; mais voilà sur quoi j'ai pleuré à Waterloo!

Il se faisait tard, la nuit venait à grands pas. Je me hâtai de me rendre à Mont-Saint-Jean en traçant toutefois un long circuit dans les terres, afin de passer devant la ferme de la Belle-Alliance. De lourds nuages pesaient sur l'atmosphère, le temps tournait à l'orage; je commençais à craindre que le 18 juin 1849 n'imitât un peu trop le 18 juin 1815. J'atteignis pourtant sans accident notable un monticule voisin de la ferme de la Belle-Alliance, et je m'arrêtai sur cette hauteur pendant quelques minutes, afin de me peindre l'immense mouvement de l'armée anglaise et de l'armée prussienne, au moment où elles vinrent l'une vers l'autre après la bataille, à cette heure fatale où nous venions de la perdre. Quelle sombre majesté dans ces deux armées qui avaient perdu plus de cinquante mille hommes pour opérer cette fusion si simple et si formidable, se rapprochant, marchant front contre front, mais mutilées, hachées, sanglantes, couvertes de boue, les tambours crevés, les bannières déchirées, grandes, plus grandes que jamais puisqu'elles avaient vaincu la grande armée!

Le soleil s'abîmait comme aujourd'hui dans des nuages orageux. Napoléon, courbé sur son cheval, s'abîmait aussi dans sa gloire.

Le duc de Wellington et Blücher tombèrent dans les bras l'un de l'autre au milieu d'une des salles de la ferme de la Belle-Alliance.

— A Mont-Saint-Jean! à Mont-Saint-Jean! criai-je à mon guide.

— Monsieur ne veut donc pas entrer dans la ferme?

— Non.

J'arrivai à l'hôtel du Mont-Saint-Jean exténué de fatigue et d'émotions. Dix minutes après, je courais vers Bruxelles.

Et l'Anglaise? j'oubliai de demander ce qu'elle était devenue.

ROG.

I

Rien n'était gracieux, rose et sain comme Lucy : petite bouche, petits yeux d'émail bleu clair, petit nez au vent, rondes petites joues, blonde chevelure bouclée; un de ces enfants moitié fruit, moitié chair, que, selon l'heureuse expression créée pour eux, il faut manger de caresses. Lawrence, ce Raphaël des enfants, en a peint avec un rare bonheur. L'Angleterre seule les produit comme pour se consoler de n'avoir pas de pêches. C'est aussi le pays où l'on vole le plus d'enfants. Lucy avait quatre ans. Elle adorait les poupées de Java. Ce sont des poupées noires inconnues en France. Mais Lucy préférait les gâteaux d'amandes aux poupées noires, et Rog aux poupées noires et aux amandes.

Rog était un chien-loup : je ne sais de quelle espèce; de la plus laide, je présume; un croisement de loup et de renard; jeune, mais promettant peu sous son poil sale et ses oreilles informes, auxquelles il imprimait déjà un mau-

vais pli : quand il élevait la droite, la gauche s'abaissait ; signe phrénologique des chiens voleurs.

Cependant, malgré son poil gris, rude et sale, ses pattes mal attachées, sa queue avalée et en pinceau, ou plutôt tordue en croc de boucher ; malgré ses yeux ternes, cachés sous un taillis de crin ; malgré une espèce de barbiche, dont un artiste moderne n'eût pas voulu, Rog plaisait comme plaît tout ce qui est jeune, comme les petits lézards et les petits serpents.

C'étaient des cris de joie de l'enfant mêlés à de petits aboiements de Rog lorsqu'ils se prenaient corps à corps sur le sofa, Lucy enfonçant ses doigts roses et sans ongles dans le ventre rose de Rog, Rog enroulant la cuisse nue de l'enfant de ses pattés sans griffes, essayant ses dents sans morsures dans l'épaule de lait de Lucy. Puis ils glissaient ainsi comme une pelote de coton et de crin du sofa au tapis, du tapis à l'alcôve, sous laquelle ils s'engouffraient pour reparaître en boule, enveloppés de circonvolution en circonvolution de châles, de peaux de tigre, et du tapis. Et, quand ils étaient fatigués de leur jeu, ils s'endormaient sous ce rouleau agité par leur chaude et bruyante respiration. On les retirait endormis de là-dessous.

Mistress Philipps était une bonne mère, quoique riche. Excellente mère ! se levant la nuit pour voir si sa fille était bien couverte, si la fièvre ne faisait pas remuer ses petites lèvres, si la lumière de la lampe ne tombait pas trop sur ses yeux. Au fond ces craintes n'étaient que d'ingénieux prétextes pour baiser le souffle de Lucy, et emporter toute chaude dans les siennes l'empreinte de deux petites mains. Sarah, la gouvernante, ne laissait rien à faire à sa sollicitude maternelle. Ces deux femmes étaient obligées de s'épier mutuellement dans leur envie de se lever la nuit pour courir au berceau de Lucy. Le docteur avait défendu à l'une

et à l'autre ces échappées : à la mère, qu'une maladie, venue à la suite de son accouchement, avait affectée d'un refroidissement à la jambe gauche ; à la gouvernante, menacée d'un rhumatisme aigu. Sous le coup de cette surveillance réciproque, si, dans leurs précautions mal prises, elles se rencontraient face à face la nuit au bord du berceau, elles se disaient avec une sorte de colère : — Que venez-vous faire là, madame? Votre refroidissement! Vous savez bien? — Et vous, Sarah, pourquoi êtes vous ici? Avez-vous oublié votre rhumatisme? — J'ai entendu l'enfant qui pleurait, madame. — C'est faux, Sarah! je suis éveillée depuis deux heures, Lucy n'a pas remué. — Alors, madame, pourquoi vous trouvé-je ici? Et leur reproche s'éteignait dans une commune contemplation de leur enfant, rayonnant de sueur comme un Messie; car les enfants vont au ciel — quand ils dorment ; s'ils ne nous l'ont jamais dit, c'est qu'ils l'ont oublié.

Vous connaissez Sarah mieux que je ne la dépeindrais. Elle a quarante-quatre ans, il y en a vingt qu'elle vous sert. C'est elle qui vous a promené sur son bras dans la grande allée des Tuileries, et qui sentait son cœur battre quand, derrière elle, de belles dames disaient : —Mon Dieu, le bel enfant! — Nourrice, à qui est cet enfant? Comment appelez-vous cet enfant? Nous avons tous été si beaux! Un jour vous avez brisé une pendule; où vous êtes-vous réfugié? — Vous connaissez Sarah. — Une fois, déjà grand garçon, vous avez pleuré pour je ne sais quel amour, aujourd'hui déjà bien vieux dans votre cœur. — Qui vous a consolé? Vous avez eu des prix au collége; rappelez-vous celle qui, en descendant la rue Saint-Jacques, montrait avec fierté la serviette blanche d'où débordaient des feuilles de couronnes et des angles de livres. — Au retour de votre voyage, après avoir embrassé tout le monde, qui

avez-vous aperçu, auprès de la porte prêt à vous dire : Me voilà aussi ! je ne suis pas morte. — N'est-ce pas Sarah?

L'intérieur de mistress Philipps respirait cette belle indépendance de fortune, type de la bourgeoisie anglaise et de toutes les bourgeoisies européennes, filles de la liberté et du commerce. Rien de trop. Véritable milieu entre la noblesse et le peuple. Peu d'éclat, beaucoup d'ordre. Point de meubles fastueux; mais de l'argenterie et du linge à profusion. Vertu du protestantisme, de la propreté partout; une politesse exquise dans les domestiques; des lits faits à neuf heures; des chats angoras endormis au fond des fauteuils; un perroquet, respectable par son grand âge, sommeillant, depuis la découverte de l'Amérique, sur une seule patte; contre le mur, des tableaux dont les sujets sont tirés de l'*Ancien Testament:* les personnages portent perruque parlementaire et boucles à la chaussure. Enfin, des mœurs à voix basses, et, réunis sous un même toit, le silence d'un temple méthodiste et la belle tenue d'un comptoir hollandais.

Mistress Philipps ne recevait chez elle, depuis le départ de son mari, que son vieux docteur, personnage gros, replet, ne laissant qu'une place sur un canapé de trois places lorsqu'il occupait le coin, n'en laissant point quand il s'asseyait au milieu. Il s'appelait Young, sans avoir pour cela le moindre rapport avec son mélancolique homonyme. Il avait été le médecin de mistress Philipps lorsqu'elle était demoiselle, et celui de sa mère autrefois: ce qui lui donnait une autorité d'aïeul dans la maison. Confident des infirmités du corps, il était arrivé, sans indiscrétion, par le seul ascendant de sa position, à la connaissance des ennuis de l'âme. Ami de la mère de mistress Philipps, c'est lui qui avait fait marier celle-ci, avait conseillé un sage emploi à sa fortune; et c'est lui encore qui, maintenant, la

consolait de l'inconduite et de l'abandon de son mari. Sa participation à une union malheureuse lui imposait le devoir d'en adoucir les suites pénibles; tâche qu'il remplissait avec le dévouement d'un père condamné à réparer l'erreur dont il a chargé l'avenir de son enfant. Et, quand les forces de sa protégée cédaient au poids des chagrins, quand l'irritation du moral passait dans le sang et se changeait en une langueur fiévreuse, le docteur Young était encore là pour combattre la maladie avec l'arme de la science, comme il avait combattu la tristesse par la consolation. C'était presque toujours en lui montrant Lucy, charmante enfant qui promettait d'être si féconde en grâces et en beauté, qu'il parvenait à faire éclore un long sourire d'espoir sur les lèvres pâlies de mistress Philipps. Il sauvait chaque jour la femme par la mère, comme parfois on guérit un membre en soignant l'autre.

Inconcevable faculté de sa noble profession, le docteur Young exerçait également cette touchante paternité de la science dans vingt maisons différentes, sans être épuisé de paroles affectueuses et bonnes. A-t-on bien senti (je crois que non, et j'en ai peur pour l'ingratitude des hommes) le sacrifice de cet homme, qui, lorsque vous songez, vous, à votre fortune, à vos plaisirs, songe, lui, à votre vie, que vous lui rapportez souvent en lambeaux des combats du monde et des passions; — il y a de la joie pour vous; — il n'y en a pas pour lui. — Une opération a précédé son repas; une opération attend son réveil : il ne faut pas que sa main tremble. — Sa boisson enivrante, c'est de l'eau. Vous riez! — il pense; — dansez au son des instruments et à la clarté des bougies—lui, reçoit dans ses bras la jeune épouse dont les douleurs d'enfantement ont été provoquées par le bal; et il passera huit heures de la nuit, debout, à lui dire : Patience! madame : vous allez vous relever mère.

Cela fait, il sort. Mais un homme, un falot à la main, l'attend au seuil de la porte. Il faut qu'il le suive. Où va-t-il? L'apoplexie a frappé un vieillard. Le voilà auprès du vieillard. Il vient de donner la vie, il va sauver de la mort. Il ranime le vieillard au milieu d'une famille tombée à ses pieds pour lui avoir rendu un père. Son existence, c'est cela : un combat à outrance avec la destruction; c'est de voir l'humanité toujours souffrante, toujours en péril, pâle et agonisante. Et, quand l'enfant est sauvé, quand le vieillard, grâce à lui, revoit le ciel, quand la jeune fille doit à sa science les roses qui ont refleuri sur son front, on jette trois francs par visite à cet ange de la résurrection, qui ramasse et se tait. Vous avez compté ses visites? — Avez-vous compté ses cheveux blancs et ses rides? trois francs!

J'ai dit qu'il n'avait pas de joies; j'ai calomnié son âme. Il en a une que vous n'éprouverez jamais; cette joie est celle de vous prendre bien bas dans votre lit, de raffermir vos os amollis par le mal, d'étendre sur ces os une première couche de vie, de mettre d'abord le blanc de la convalescence sur le jaune de la maladie, puis de colorer vos lèvres de la fraîcheur de la santé revenue; de vous faire faire un pas dans l'appartement, appuyé sur son épaule, ensuite deux, puis de vous laisser seul, confiant dans vos forces; et sa plus pure joie, sa dernière, c'est, et vous ne vous en doutez pas, c'est de vous voir sain, emporté, fougueux, traverser, en courant à cheval, une allée du bois de Boulogne, tandis que lui, méditatif, mais deux rayons savants dans les yeux, vous suit à pied et du regard dans la contre-allée. Il vous aime comme une expérience réussie et comme un fils qui lui est né.

Quand les longues soirées d'hiver étaient revenues, le cercle de la cheminée n'était pas agrandi. Une table à thé,

placée entre le docteur Young et mistres Philipps, remplissait l'intervalle de deux fauteuils; Sarah, aussi, était assise dans un fauteuil, mais en dehors du cercle, pour être mieux à portée de faire le service, d'apporter le lait ou le rhum au docteur; Rog et Lucy jouaient devant le garde-feu.

— Docteur, dit un soir mistress Philipps en se versant du thé, je voudrais assurer le sort de Lucy.

— Mais, madame, le sort de Lucy est tout assuré; elle héritera de vos biens après votre mort; Dieu veuille l'éloigner le plus possible !

— Sans doute; mais vous n'ignorez pas que je ne suis point mariée sous le régime de la communauté; ma dot m'appartient en propre.

— Voudriez-vous en disposer? A quoi bon? puisque, sans recourir à ces ressources forcées, il vous est si facile de puiser à vos revenus.

— C'est vrai; mais aussi n'est-ce point l'heure présente qui me préoccupe.

— Et quoi donc?

— On peut mourir; cela se voit tous les jours.

Sarah fit, de l'épaule, un mouvement d'impatience.

— Voilà encore, repartit le docteur, vos idées sinistres revenues avec le brouillard; je m'y attendais. Voyons, où souffrez-vous?

Sarah posa un doigt isolé sur son front, sans être vue de sa maîtresse.

— Je ne souffre pas, répliqua, avec un sourire qui exprimait le contraire, mistress Philipps; mais il y a si loin d'ici à la majorité de Lucy! onze ans encore.

— Eh bien! qu'est-ce que onze ans? vous vivrez et je serai mort; c'est tout.

— C'est bien moi qui serai morte, reprit Sarah du ton avec lequel elle aurait demandé une chose due.

— Excellent monsieur Young, votre objection est plus affligeante encore que ma crainte. Votre mort ou la mienne, ne serait-ce pas une même calamité pour Lucy, à qui il ne resterait plus que son père? et son père!...

— Eh bien! madame, je ne mourrai pas, foi de docteur Young; mais brisons là-dessus.

— Encore un mot, docteur; vous qui êtes partisan de la médecine préventive, pourquoi seriez-vous l'ennemi de la prudence, qui est aussi une médecine morale préventive? — Sarah, ne m'interrompez pas; je ne vous ai pas demandé du thé.

Sarah se replia vers le dos de son fauteuil, indiquant, par un plissement de front, au docteur Young, qu'elle ne savait plus aucun moyen d'empêcher sa maîtresse de parler, celui-là n'ayant pas réussi.

— Faites-moi la grâce de m'écouter. Ma dot, dont je parlais tout à l'heure, est considérable; elle appartiendra à Lucy. Mais, si je meurs avant sa majorité, son père en aura la jouissance jusqu'à cette époque d'émancipation; la loi lui défère ce droit. Imaginez comment il exercera ce droit, j'en frémis. Ce sont six ans, dix ans peut-être, de privations, de malheur, de misère, pour Lucy. Pauvre Lucy! ajouta-t-elle; et, passant mélancoliquement la main sous la chevelure ondoyante de sa fille, mistress Philipps affecta de boire une longue tasse de thé.

— Allons, Lucy, interrompit le docteur, n'irritez pas toujours ce chien; il vous mordra, à la fin.

Lucy n'agaçait pas le chien; mais le docteur avait besoin de donner le change à l'expression de ses traits.

Sarah ne remarqua pas qu'elle sucrait, pour la troisième fois, la tasse du docteur.

— Dans cet état de choses, docteur, il faudrait vendre les propriétés dont se compose ma dot, en confier la valeur numéraire à la probité d'un ami qui, moi étant morte, la restituerait sous main à ma fille, ou la ferait fructifier jusqu'à sa majorité. Par là nous écarterions la fatale tutelle de son père, et Lucy, ma bonne Lucy, serait sauvée. Cet ami est-il bien difficile à trouver? ajouta-t-elle en prenant sa fille et en la déposant dans les bras du docteur.

— Mais cela est-il si pressant, mistress Philipps? votre imagination trop vive vous abuse, croyez-moi. Votre santé est meilleure que votre opinion sur elle.

— Soit; que perdrons-nous à ces précautions? J'en dormirai mieux, et je dors si peu, docteur.

L'argument de la santé fut concluant.

— J'achète donc vos propriétés, ma foi! Je n'en aurai jamais autant possédé de ma vie.

— Prenez note au crayon, monsieur Young.

« Trois fermes dans le Westmoreland, mes pâturages du Lincolnshire, une mine dans le Cornouailles, mes métairies dans le Midlesex. Burns, mon notaire, vous soumettra le cahier des charges. Je vous attendrai demain à dîner, monsieur Young. »

Sous l'affectation d'indifférence avec laquelle mistress Philipps disposait de ses biens, le docteur n'apercevait que trop le dépérissement rapide de cette bonne et attentive mère. Il n'osait plus tant la blâmer sur ses funestes prévisions quand il voyait cette jeune femme, de vingt huit ans à peine, s'éteindre, pâlir de jour en jour, et ses dents prendre l'éclat extraordinaire que n'avaient plus ses yeux. Habitué, par l'observation, aux signes d'une décadence prochaine, il gémissait de voir la sensibilité nerveuse de mistress Philipps se développer d'une manière effrayante. Au moindre bruit elle s'éveillait en sursaut, l'odeur la plus

douce la faisait tomber en défaillance, et ses larmes coulaient, malgré elle, en sillons silencieux le long de ses joues, dès que les sons de la musique arrivaient à ses oreilles. Son nez, mince et transparent, ses doigts, clairs et effilés, pâles comme la cire, se contractaient si un nuage, chargé d'électricité, voilait le jour. Ces organisations ont la vie des fleurs; elles suivent, de leur corolle odorante, la marche du soleil; elles meurent au crépuscule.

Lucy s'était endormie dans les bras du docteur, qui, après l'avoir portée dans son berceau, prit cordialement la main de sa mère, et lui dit :

— Couchez-vous aussi, mistress Philipps ; vous êtes agitée, très-agitée; vous avez la peau brûlante.—Sarah, préparez un lait de poule à madame. Dieu vous donne une bonne nuit.

Le docteur se retira.

Mistress Philipps retomba au fond de son fauteuil, devant les derniers éclats du feu de la soirée.

Le malheur domestique de mistress Philipps avait son origine banale dans un mariage d'orgueil, imposé par la stupide ambition de son père, riche marchand de fer de la Cité. Un pair d'Angleterre ruiné avait offert de troquer ses parchemins et son fils contre la belle, l'intéressante et la fraîche Anne Wilkins. Imaginant qu'un titre était le plus beau chiffre pour clore une fortune que le commerce ne pouvait plus agrandir, le marchand de fer Wilkins crut devoir spéculer sur sa fille, et la maria au comptant. La boutique rit autant que le salon de cette union mal assortie. Elle fut en effet malheureuse. Mistress Philipps, devenue grande dame, cessa par convenance de fréquenter ses amies, filles de marchands, et les grandes dames, par convenance aussi, ne voulurent pas accueillir parmi elles l'héritière de celui qui avait fourni à leurs châteaux des espa-

gnolettes et des serrures. Il en résulta, autour de la triste Anne Wilkins, une solitude où ne vint pas même la consoler son mari, jour et nuit occupé à introduire dans le monde les écus roturiers du marchand de fer son beau-père. Lord Philipps joua à la bourse, industrie de ceux qui n'en ont pas. Il gagna; il perdit; mais, comme les événements politiques, régulateurs de la hausse et de la baisse du crédit de l'État, n'amenaient pas toujours les chances désirées, le noble lord se fatigua d'en suivre les caprices, et, dans son audace, il falsifia les nouvelles publiques, en mit de controuvées en circulation, ce qui lui réussit la première fois, et lui valut, la seconde, la déportation. Quoique éloignée d'avoir de l'attachement pour son mari, mistress Philipps ne fut pas moins affligée de la condamnation dont il avait été frappé. Une partie de ce déshonneur rejaillirait peut-être sur sa maison, sur sa fille Lucy, née à cette triste époque de sa vie: sa douleur ne fut pas même adoucie par la pensée que lord Philipps lui reviendrait de l'exil corrigé par l'infortune. Ses lettres, écrites de Sidney dans la Nouvelle-Galles, étaient de perpétuelles demandes d'argent, formulées en menaces et en vœux infâmes de voir mourir bientôt sa femme, pour avoir la gestion de ses biens jusqu'à la majorité de sa fille Lucy.

Comprend-on maintenant pourquoi mistress Philipps, qui eût rougi de prendre le titre de lady, tenait tant à mettre sa dot à couvert de la rapacité de son mari, en l'assurant à sa fille par le moyen détourné qu'elle avait proposé au docteur?

De lassitude elle s'endormit, les mains jointes sur son cœur, où était sa souffrance.

Rog sommeillait à ses pieds, le museau et les pattes dans les cendres chaudes.

Les dernières lueurs rougeâtres des charbons éclairaient

son collier de cuivre, autour duquel se dessinaient, en noir, trois colombes, armes des Philipps, et ces mots : ***J'appartiens à la bonne petite comtesse Lucy.***

II

C'était à huit jours de là, vers l'après-midi.

La porte de la maison de mistress Philipps était grande ouverte, les croisées aussi. C'était sans exemple dans cette habitation d'ordre et de recueillement.

Égarée, mistress Philipps interrogeait Sarah, tout aussi surprise, précipitant l'une et l'autre les paroles et les gestes.

Elles étaient debout sur le seuil de la porte.

— Avez-vous bieu vu partout? Ne m'effrayez pas, Sarah, avec cet air.

— Partout, madame, je vous le jure.

— Au jardin? dites.

— Au jardin, dans la cour, derrière les portes, dans les armoires.

— Vous savez que Lucy se cachait parfois derrière le paravent. Elle est peut-être derrière le paravent.

— Je l'ai renversé, madame.

— Dans la ruelle? Allez voir dans la ruelle.

— J'ai poussé le lit au milieu de l'appartement.

Mistress Philipps frappa du pied.

— Vous voulez donc qu'elle soit perdue? Êtes-vous montée au grenier?

— L'enfant n'y allait jamais, madame.

— Allez-y! — C'est qu'elle est au grenier.

Sarah cria de la lucarne du grenier :

— Rien, madame.

— Sur les toits, Sarah? — Il faut qu'elle y soit.

— Rien encore, madame.

— Descendez; vous... vous ne savez rien trouver.

Au bruit de ce dialogue entre Sarah et sa maîtresse, les voisins s'émeuvent, se mettent à la fenêtre; les autres fenêtres s'ouvrent, les autres étages suivent l'exemple : la rue est sur pied.

— Betty! Betty!

— Plaît-il? Sarah, qu'y a-t-il? Avez-vous le feu au logis?

— Auriez-vous chez vous notre chère Lucy?

— Non. L'auriez-vous perdue?

— Perdue depuis deux heures.

— Affreux! Je vais demander à Jenny, qui l'aimait tant.

Jenny, c'est la maison voisine.

Jenny n'a rien vu, mais elle s'adresse à Anne, la maison en face; Anne à Margaret, la maison du coin; Margaret à la blanchisseuse; la blanchisseuse à la couturière; d'une maison à l'autre, l'alarme court. Chacun dit *non* d'un ton diversement lamentable.

Ce *non* tombe d'étage en étage sur le cœur de la pauvre mère, avide d'une réponse et tremblante sur le pas de la porte. Certitude horrible : l'enfant n'est déjà plus dans le quartier.

— Sarah, mais donnez-moi donc un conseil. Quand vous me regarderez! Vous êtes là consternée : voyez, moi, je ne perds pas courage.

Elle était livide.

— Mais à présent que j'y pense, vous ne pensez à rien, vous; vous êtes là comme une morte. Elle est chez sa tante, avec sa petite amie, ou chez la vieille madame Bot, qui lui donne des gâteaux... à coup sûr! Allez-y donc!

Mistress Philipps y était déjà allée elle-même, elle en était revenue.

— Elle n'est nulle part d'où je viens, Sarah, dit mistress Philipps profondément altérée; et madame Bot est morte.

— Morte! la bonne et digne femme!

— Qu'est-ce que cela nous fait, Sarah? Mais où peut être Lucy?

— Si je le savais, madame!

— Il faut la trouver pourtant, entendez-vous?

— Sans doute, madame.

— Du sang-froid, Sarah, ou nous allons devenir folles. Calculons. Lucy a tourné Euston square, n'est-ce pas? Elle se sera trouvée alors dans Seymour street... Que disais-je, Sarah?

— Que la petite se sera trouvée dans Seymour street.

— De là, elle sera allée à Drummond Crescent et à Clarendon square. A gauche de Clarendon square, il y a... Je n'ai plus ma tête : aidez-moi donc, Sarah... Ah! il y a Union street, à droite Chalton street. Ces deux rues vont... Elles vont, mon Dieu! je ne sais où, partout. Mais c'est Londres : quarante mille maisons! dix-huit cent mille âmes! Par où est-elle passée? quel chemin prendre? Votre silence me fait mourir, Sarah.

— Mistress Philipps! cria une voix partie de l'étage supérieur de la maison voisine, courez chez le *street* keeper; il mettra ses hommes en campagne sur les traces de votre enfant.

— Oh! merci, brave homme, merci! j'y cours... N'y avoir pas pensé!

— Mais c'est du temps perdu, compère, que ton conseil, interrompit de plus loin une autre voix. Il sera bientôt nuit, et le constable et ses hommes ne sont pas des chats;

jamais ils ne trouveront cette pauvre petite amour, endormie peut-être au coin d'une borne sur des ordures.

— Oh! s'écria mistress Philipps, ma fille!

— Pourquoi les constables? poursuivit l'interlocuteur, plutôt les *watchmen*. Ils ont des crocs et des lanternes, à la bonne heure. C'est leur métier de ramasser. Allez donc, madame, au bureau des watchmen.

— Grâce, mon brave homme! je m'y rends; vous me le conseillez?

— Faites mieux, intervint d'une maison encore plus éloignée un autre donneur d'avis; les watchmen, c'est bien; mais les watchmen n'entrent en fonction qu'à onze heures dans cette saison. D'ici là, l'enfant a le temps de se noyer dix fois dans la Tamise.

— Noyer!

Mistress Philipps s'appuya contre le mur.

— Comme ils parlent de mon enfant!

— Auparavant, présentez-vous au bureau du journal du soir, et, par une insertion qui vous coûtera dix shillings, réclamez votre fille. Les journaux vont partout.

Mistress Philipps était déjà au bout de la rue pour se rendre au bureau du journal.

Une interpellation sortie du caveau d'un marchand de bière la rappela de nouveau.

— Tôt ou tard votre fille, mistress Philipps, vous sera rendue par les watchmen ou les agents du constable, je n'en doute pas, si elle est dans Londres; espoir vain, si elle n'y est plus. A votre place, j'irais d'abord au plus périlleux. Les ramoneurs volent de petites filles qu'ils habillent en garçon pour en faire des apprentis; — vous savez l'histoire de lord Melbourn : — quand les bohêmes ne s'en emparent pas, les païens qu'ils sont, pour les habiller en danseuses de cordes.

— Dites-moi donc alors où il faut que j'aille! s'écria mistress Philipps, désespérée du choix qu'il fallait faire entre tous ces avis.

— Quand ce ne sont pas, reprit un marin qui passait, des Irlandais comme toi, marchand de bière à chevaux, qui les volent et les emportent en Italie pour en faire de petites mendiantes catholiques.

Le marchand de bière avait trahi sa nationalité abhorrée, par son accent; il répondit à l'apostrophe avinée du matelot:

— Quand ce ne sont pas des requins comme toi, poisson gâté, qui les volent et les embarquent avec eux pour Botany-Bay, où l'on en fait Dieu sait quoi.

— Tais-toi, houblon!

— Tais-toi, culotte goudronnée!

Décidément la dispute était dégénérée en querelle de nationalité et de religion. Chacun y prit part. Irlandais et Anglais se montrèrent les poings par la croisée. On ne pensait plus à l'enfant.

Et mistress Philipps avait les pieds sur du feu; elle trépignait, dévorait la distance d'un bout de la rue à l'autre. Elle attendait, elle suppliait que de cet orage formé sur sa tête il en tombât une décision.

Après une demi-heure de lutte entre les Irlandais et les Anglais du quartier, quand toutes les têtes dont les croisées s'étaient montrées garnies se furent retirées, comme si le principal objet qui avait appelé leur attention eût été uniquement la dispute entre le matelot et le marchand de bière, celui-ci reprit:

— M'est avis donc que madame aille au bureau de surveillance des étrangers et des vagabonds, et à l'amirauté, afin que l'enfant ne sorte pas de la ville par les barrières ou par le fleuve, s'il n'est pas trop tard. Bonne chance, mistress Philipps!

— Sarah, ma bonne Sarah, s'écria dans un jet d'inspiration la mère désolée, nous avons oublié le docteur Young; ne remuez pas de place, par l'âme de votre mère!

— Fût-ce pour l'éternité, madame.

— Restez ici pour la recevoir, si on la ramène. Donnez, ouvrez mon secrétaire, donnez, Sarah, voilà la clef: donnez mille livres à la personne qui l'accompagnera; plus, si elle veut plus; tout, si elle veut tout.

Et mistress Philipps, comme pour réparer le temps qu'elle a perdu, s'élance dans New-Road, gagne Tavistock square, longe Russel square, et, avec la précipitation d'une femme qui a le feu à sa robe, entre dans Oxford street.

Oxford street, un enfer pour le bruit et la foule. Notre rue Saint-Honoré est, par comparaison, le séjour des bienheureux auprès d'Oxfort street: c'est le détroit par où tous les courants de la ville passent, pour aller dans d'autres mers, la pente d'une cataracte. Large et bien fournie en trottoirs, elle est à la fois grande route, rue, promenade, bazar; la diligence, la chaise de poste, le tilbury, la charrette, s'y engrainent, et forment un clavier de tumulte qui part du tonnerre et finit au tremblement. Les oreilles de l'étranger saignent. Le soir, cette ligne, faite d'une couche de boue et d'une couche de boutiques, s'enflamme; et quand, à un signal donné, le gaz part en langues de feu de tous les becs, comme l'amorce de la culasse d'un mortier, et que le bruit renaît plus formidable, on dirait un coup de canon éternel, une minière qui s'embrase.

Voilà mistress Philipps dans Oxford street; elle n'entend rien, ou plutôt (son exaltation est si grande) elle n'entend que la petite voix de Lucy criant: *Maman!* sous les pieds des chevaux. Elle regarde sous chaque roue; puis, s'approchant des groupes d'enfants, qu'elle épouvante par son indiscrétion, elle soulève leurs chapeaux pour exami-

ner leurs traits : enfants des autres, elle passe ; elle les maudit presque. Montée sur une borne, pour apercevoir de plus loin, elle cherche sur cette écume de chevaux et d'hommes, un chapeau rose, un tablier vert, une robe blanche. Qu'a-t-elle distingué? Elle court, évite deux moyeux de cabriolet entre lesquels ne passerait pas sa fille ; mais les mères qui cherchent leur fille n'ont pas d'épaisseur. Qu'a-t-elle distingué? un chapeau rose ; c'est bien cela, ce n'est que cela. Ce n'est pas même un enfant : porté par une modiste, ce chapeau a causé l'illusion de mistress Philipps. Ce n'est pas la fatigue qui tue; c'est le découragement : elle fléchit.

Son enfant est bien plutôt cette tête blonde qui flotte là-bas; mais Lucy avait un chapeau rose : elle l'aura perdu, on le lui aura volé. Qu'importe? c'est Lucy; elle le veut.

Mistress Philipps n'a plus de forces pour marcher : elle court.

Voilà que l'enfant court aussi.

— Oh ! c'est Lucy, elle me cherche; si j'allais encore la perdre ! — Lucy ! Lucy ! — Elle ne m'entend pas ! Mon Dieu ! faites taire ces voitures. Lucy ! — Faites-la tomber, dût-elle se briser un bras. Mon Dieu ! non, je ne l'atteindrai pas ! — Que je meure, mon Dieu, et que j'arrive !.

La poitrine de la pauvre mère est brisée ; son haleine ne sort plus qu'avec un déchirement douloureux ; elle souffre horriblement au côté.

L'enfant s'arrête.

— Que voulez-vous de Lucy, madame, et comment savez-vous son nom?

Cette enfant d'un autre s'appelait Lucy, nom banal en Angleterre.

Mistress Philipps se demanda, dans cet instant d'hor-

rible déception, ce qu'elle avait fait à Dieu pour être ainsi jouée.

Ce coup l'avait abattue. Épuisée, elle tombe sur le banc de pierre d'une place. Avec l'étonnement d'une somnambule qui a longtemps marché et qui s'éveille, elle se trouva à Saint-Pancras-Fields, terrain vague, triste, sans arbres, où ne croissent qu'un cimetière et qu'une église. De petites filles, uniformément vêtues de blanc, étaient réunies et ne jouaient pas; une pensée sérieuse les occupait.

— Qu'attendez-vous là? demanda mistress Philipps à l'une d'elles.

— Seriez-vous, madame, la mère de la petite fille noyée dont nous attendons le corps pour l'accompagner au cimetière, toute la pension réunie?

Mistress Philipps chancela et cria d'une voix qui épouvanta l'enfant :

— Noyée! et depuis quand?

— Depuis hier, madame; vous le savez bien, puisque vous êtes sa mère.

— Oh! non, ma fille était encore vivante ce matin. Il y a donc des mères plus malheureuses que moi! pensa-t-elle.

— Est-ce que votre fille est morte ce matin, madame?

— Elle n'est pas morte, elle a été perdue dans Londres, et je la cherche.

— Ne pleurez pas ainsi, madame; j'ai été perdue à l'âge de quatre ans, moi aussi, par ma bonne, et l'on me ramena chez moi.

— On te ramena, et vivante?

L'enfant se mit à rire.

— Oui, on me ramena; car on m'avait appris à dire :

Je m'appelle Sophia Vernon, je suis logée Keppel street, n° 20.

— Imprudente mère! que ne lui ai-je appris cela?

— Votre fille en dira autant, et elle vous sera rendue.

Mistress Philipps s'éloigna en pleurant.

La jeune écolière la rappela.

— Madame, quand vous aurez retrouvé votre fille, mettez-la en pension chez nous; nous l'aimerons bien, cette chère camarade.

Le désespoir a ses degrés; il ne nous tue pas d'un coup. Sans cela serait-il un mal? Il nous laisse, nous reprend, varie ses forces; il nous raille, il ment; son nom même est un implacable mensonge. On espère beaucoup dans le plus violent désespoir.

La crise des larmes était venue pour mistress Philipps. La naïve insouciance de cette enfant avait remué son cœur. Soulevé par la Tamise, dont elle n'était pas loin, un vent frais avait détendu ses nerfs, amolli ses paupières; c'était un baume divin pour elle de pleurer tout haut en marchant, de ne plus apercevoir qu'à travers une pluie de larmes ces lignes de cristaux et de gaz. Il était nuit; tant mieux : on ne la verrait plus. Elle était si fatiguée d'importuner les autres de l'aspect de son affliction! Le désespoir a sa pudeur. On l'entendrait, c'est tout; on la prendrait pour une mendiante affamée. Que n'était-elle une mendiante affamée tenant son enfant par la main!

— Jusqu'à présent, pensa-t-elle, j'ai cherché ma fille; mais je ne l'ai pas demandée. Essayons : c'est bien plus simple.

— Monsieur, s'informa-t-elle d'un homme dont le pas rapide témoignait une longue course parcourue, auriez-vous entendu dire qu'on eût trouvé une petite fille de quatre ans, charmante, ayant un chapeau rose, un tablier

vert, une robe blanche? Je suis sa mère : une réponse, s'il vous plaît, vous me rendrez service.

— Madame, répondit le passant, auriez-vous entendu dire qu'on eût trouvé trois mille souverains que je viens de perdre dans une maison de jeu? Ils sont neufs, frappés au coin du roi Guillaume. J'en étais le possesseur : une réponse, s'il vous plaît; vous me rendrez service.

La pauvre mère avait cru s'adresser à un homme ; c'était un joueur.

Cent pas plus loin, ce fut son tour d'être abordée.

— Vous pleurez, madame?

— Et ne le voyez-vous pas, monsieur?

— Quelque grand malheur vous a-t-il frappée?

— J'ai perdu ma fille; en connaissez-vous de plus grand?

— J'en sais un plus grand, celui d'avoir recours à ce prétexte, et de n'en tirer aucun parti pour sa soirée. Cependant, quoique vous soyez la dixième femme que j'aie rencontrée depuis une heure à qui pareil malheur est arrivé, je ne vous refuserai pas mes affectueuses consolations. Voulez-vous que nous commencions par souper?

Mistress Philipps ne put pas rougir, elle n'avait plus de sang; elle ne put pas pleurer pour un tel affront, elle pleurait dejà avant de le recevoir. Elle salua le noble vieillard.

Arrivée sur une petite place entre le bord de la Tamise et les rues qui y aboutissent, elle entendit le son d'une cloche. Il y avait déjà comme du rêve dans sa tête. Ensuite elle vit un enfant portant un flambeau dont la lueur jaune éclairait le visage maigre d'un homme très-grand, rendu plus grand par un tricorne démesuré, par une longue redingote bleue, boutonnée de haut en bas, sur laquelle rabattait un collet de drap rouge; par des bas

blancs chinés de bleu et d'interminables souliers à boucles. Moitié homard, moitié bedeau, cet homme était flanqué d'un second enfant, qui faisait sonner la cloche, dont le bruit avait attiré l'attention de mistress Philipps.

Au milieu de la place, l'homme maigre s'arrêta ; le premier enfant éleva le flambeau ; le second agita rudement la cloche.

A cet appel, toutes les rues vomirent sur la place des pêcheurs, des matelots, des écaillères, des mousses, des nuées d'enfants, qui hurlaient : Voici le *bell-man!* le *bell-man!* écoutons le vieux *bell-man!*

Bell-man signifie homme à la cloche ; sa fonction, il va la dire.

Deux cents têtes d'hommes par la forme et de harengs par l'odeur encadraient la tête osseuse du bell-man.

— Silence ! au nom du roi.

Mistress Philipps se faufila entre une marchande d'huîtres et un batelier ; l'une sentait la marée, l'autre le goudron.

— « Il a été perdu aujourd'hui, vers les quatre heures de l'après-midi, une petite fille âgée de quatre ans. »

— Volée ! affirma hautement la marchande d'huîtres.

Et le bell-man :

— Par qui ? puisque vous le savez.

— Attrape !

La harangère se tait ; une autre reprend :

— Volée ou perdue, tant pis. Pourquoi laisse-t-on courir les enfants dans la rue ?

Et le bell-man :

— Sibyl, vous avez laissé brûler votre petit garçon l'hiver passé, taisez-vous !

— Ça ne regarde personne : si je l'ai brûlé, je l'ai fait.

Et le bell-man :

— Je continue :

« Une petite fille âgée de quatre ans, logée Euston square, paroisse de Saint-Pancras. »

Mistress Philipps s'était avancée jusqu'au bord intérieur du cercle ; sa bouche était béante.

— « Elle est costumée comme suit : robe blanche. »

— Allons ! quelque fille de lady ; ça en fait si peu, que ça a raison de les couver.

— Silence !

Mistress Philipps aspirait les paroles du bell-man, qui reprit :

— « Robe blanche, tablier vert. »

— Ah ! elle était gentille, du moins.

D'autres femmes du peuple s'essuyaient les yeux avec le coin de leur tablier.

La pauvre mère était prête à sauter au cou de toutes les mères qui pleuraient.

— « Tablier vert et chapeau blanc. Elle répond au nom de Lucy. Dix guinées à qui la rendra à sa mère. »

— Erreur, monsieur ! erreur ! l'enfant a un chapeau rose.

— C'est elle qui a volé l'enfant ; oui.

Ce furent mille cris, ce ne fut qu'un cri, cri accompagné de malédictions, de menaces, proférées aux oreilles de mistress Philipps.

— Voyez comme elle est affreuse, comme elle est pâle, la voleuse d'enfants ! Voyez !

— Voyez ! ses habits en lambeaux, ses cheveux épars : *huzza* la voleuse !

— Rends-nous Tony, volé l'été dernier ; c'est toi qui l'as emporté en Irlande ! Rends-nous James, rends-nous Peters ! — Que fais-tu ? les baptises-tu, les manges-tu ?

Le bell-man criait au constable.

L'enfant au flambeau tremblait.
L'enfant à la cloche sonnait.
Mistress Philipps répondait :
— Je ne l'ai pas volée, puisque je suis sa mère !
— Tu dis ça ?
— Que voulez-vous que je dise ?
— Tu es sa mère, toi, pâle comme une criminelle !
— Je suis sa mère !
— Toi, avec ta robe déchirée comme un vieux filet !
— Je suis sa mère !
— Toi, avec tes cheveux pendants et boueux.
— Je suis sa mère, je suis sa mère !
— Toi, misérable ! toi sa mère ! toi, effrontée, toi, infâme.
— Je serai tout cela ; mais je suis sa mère !

Se précipita tout à coup, portant un enfant dans ses bras, une femme effarée.

— Voilà l'enfant ! dit-elle ; il est trouvé ! — Ma récompense ! Dix guinées !

— Eh bien ! prends-le ! firent à mistress Philipps les autres femmes qui avaient les yeux fixés sur elle.

— Ah ! ce n'est pas là ma fille ! Qu'en ferais-je ? Mais voilà de l'or pour l'élever.

— Huzza ! huzza ! crièrent les matelots et leurs femmes. Voilà qui le prouve ; c'est une brave mère, c'est la véritable mère, et non une voleuse d'enfants !

L'enfant rapporté n'était visiblement qu'une ruse pour savoir si mistress Philipps avait perdu le sien, ou si elle était celle qui, par métier, volait les enfants des autres.

On l'avait insultée, on la plaignit.

On l'avait battue, on l'embrassa.

Le bell-man ouvrit la marche, et l'on quitta la place, flambeau allumé, cloche en branle.

Et à chaque coin les matelots, ôtant leur pipe de la bouche, soufflaient ces cris dans les profondeurs des rues sombres et endormies :

— « Il a été perdu une enfant du nom de Lucy, paroisse de Saint-Pancras, Euston square. Dix guinées à qui la ramènera. »

Et les mères, qui s'éveillaient à ces hurlements, pressaient avec terreur leurs enfants contre elles.

Ainsi s'avança le cortége jusqu'à Euston square. Là, il prit congé de mistress Philipps, et lui promit de chercher sa fille.

Il était deux heures de la nuit, dix heures que mistress Philipps était absente.

Et dix heures aussi que, debout sur le pas de la porte, Sarah attendait, ainsi que sa maîtresse le lui avait ordonné, qu'on ramenât l'enfant. Une bougie qui touchait à sa fin brûlait aux pieds de Sarah. C'était triste. La rue était déserte; les indifférents dormaient.

Les deux femmes se comprirent. Sarah prit la bougie, et éclaira sa maîtresse; puis elles fermèrent la porte sur elles.

On eût dit une cérémonie funèbre accomplie, un retour du cimetière. Tout était consommé.

Puis les deux femmes s'assirent l'une vis-à-vis de l'autre auprès du foyer, sans remarquer qu'il était éteint : le froid était excessif pourtant.

Après une demi-heure de silence que ni l'une ni l'autre n'osait interrompre, mistress Philipps dit :

— Sarah, savez-vous que ceux qui n'ont pas dîné doivent avoir faim à cette heure?

— Madame, je n'ai pas songé au dîner aujourd'hui.

— Sarah, savez-vous que ceux qui n'ont pas de feu doivent avoir froid?

— Vous m'y faites songer, madame; je vais allumer du feu.

— Sarah, dit en se tordant les bras mistress Philipps et en élevant la voix, Sarah, savez-vous que ceux qui n'ont pas de lit, par la glace qui est dans les rues, doivent avoir un mauvais sommeil?

— Vous m'excuserez encore, madame; mais je n'ai pas pensé à faire le lit : je vais le préparer.

— Sarah, Lucy n'a pas dîné, Lucy a froid, Lucy a sommeil.

Après ces paroles, sèches comme le délire, la mère se tut.

Elle se dirigea vers le lit de sa fille; sa place de la nuit y était encore creusée; l'oreiller avait conservé la foulure de sa tête. Elle baisa cette empreinte; et, quand elle se releva, par un mouvement d'habitude, elle borda le lit, comme si Lucy y était encore : elle croyait avoir donné le baiser de la nuit à sa fille. Toujours aussi machinalement, elle tira les rideaux, et ce ne fut que lorsqu'elle porta les doigts au bouton de la lampe, pour en adoucir la clarté, qu'elle aperçut Sarah, qui la regardait tristement faire, et de l'air de pitié dont on suit les mouvements désordonnés d'un fou.

Elles tombèrent dans les bras l'une de l'autre, et il se passa plus d'une heure sans qu'elles songeassent à se séparer.

Il eût été difficile de dire quelle était la mère, à l'expression de la douleur.

Dieu envoie de loin en loin aux familles, comme aux peuples, une crise profonde pour rétablir l'équilibre qu'ont rompu les préjugés, et l'égalité se retrouve dans les larmes.

Bien que mistress Philipps n'eût jamais été fière, elle se sentit toute forte de l'appui de Sarah, et de ses rudes

mains pour serrer les siennes, et de toute cette bonne créature, qui partageait les angoisses maternelles, sans avoir eu l'orgueilleuse joie de posséder un enfant. Sarah était sur le point de remercier sa maîtresse de s'apitoyer avec elle.

C'était triste, cette douleur prolongée et sans cris, muette, saignante en dedans comme les blessures mortelles; c'était bien triste, cette lampe qui envoyait un rayon, tantôt rouge, tantôt jaune, sur un berceau sans enfant; de voir ce qui va s'éteindre passer sur ce qui a disparu; triste comme un nid d'hirondelles dont on a brisé les œufs, et qu'éclairent sur les bords les rayons du soleil couchant.

Le petit jour se faisait, jour terne, aube d'ardoise, aurore des villes. Les deux femmes étaient immobiles comme deux glaçons.

Et comme deux glaçons tout à coup leurs corps se séparent, et deux cris spontanés sortent de leurs poitrines.

— Sarah!

— Madame!

Et l'une colle l'oreille à la porte, l'autre l'applique à la croisée.

— Entendez-vous? Non, je ne me trompe pas, Sarah.

— C'est lui! madame.

— En êtes-vous bien sûre?

— Madame, il est au bout de la rue.

Rien ne peut exprimer l'exaltation de leur ouïe.

— Oh! oui. Silence! je crois ne plus l'entendre.

— Ne vous faites pas cet effroi, madame. Tenez, l'entendez-vous?

— Oh! c'est Rog, Sarah.

— C'est Rog, madame. Il approche. On dirait qu'il appelle.

— Il me ramène ma fille!

— Notre fille, madame!

— Ah! Dieu n'abandonne pas les pauvres mères! Sarah, je suis folle. Entendez-vous comme il aboie! Il n'a jamais aboyé ainsi. Noble chien! noble bête! Sarah, courons, courons vite! Oui, Rog, oui, mon fils!

— Oh! merci, Dieu! merci, Rog! merci, mon fils!

Mistress Philipps était tombée à genoux, n'ayant plus la force d'aller ouvrir au chien, qui aboyait en effet d'une manière étrange.

Sarah perdait la tête; elle allait à la croisée, puis à la porte. Elle en revenait pour prendre la lampe, et fort inutilement, puisqu'il était déjà jour.

Enfin, elle ouvrit.

Rog aboyait et hurlait à la porte de la rue.

Mistress Philipps se traîna à celle de la chambre, puis sur le pallier, collant son front aux barreaux de fer de l'escalier.

Rog aboyait et hurlait toujours.

Et à ses aboiements se joignaient maintenant les paroles animées d'un homme, de plusieurs hommes. Un événement, à coup sûr.

La porte de la rue ouverte, Rog s'élance dans l'appartement, sale, hideux, crotté jusqu'au museau.

— Ah! l'infâme voleur! murmura un homme du bas de l'escalier; votre chien m'a volé un gigot, mais il me le payera. A la première occasion, je lui couperai la queue au milieu des reins. Ceci, pour sa gouverne et la vôtre.

C'était tout ce que rapportait Rog : l'os d'un gigot qu'il avait volé et dévoré en se promenant dans les rues de Londres.

Rog fit deux tours sur le tapis, mit son os entre les pattes, sa tête sur le gros bout de l'os, et s'endormit.

Comptez sur l'instinct des animaux!

III

Dans ce même salon où nous fûmes témoins, au commencement de cette histoire, d'une scène d'intérieur, d'un tableau de famille si plein de mansuétude et de félicité, nous retrouvons, mais bien changés depuis, nos mêmes personnages, le docteur Young, mistress Philipps et Sarah.

Vainement voudraient-ils échanger des consolations; le courage leur manque.

Le visage caché dans un mouchoir dont ses doigts pâles et crispés pétrissent le tissu, brisée au fond d'un fauteuil, le bras droit mollement abandonné au docteur, mistress Philipps est anéantie. Aucune plainte ne s'échappe de ses lèvres, aucune larme de ses yeux. Toute énergie est épuisée.

Le malheur vaut le temps : Sarah a vieilli de dix années; elle semble devenue imbécile.

— Ne soyez point si contrariée, madame, continua le docteur après une pause qui, selon les apparences, durait depuis quelques minutes, de n'être point venue chez moi dans votre fatale course ; vous ne m'auriez point rencontré, j'étais à la campagne.

— En effet, répondit mistress Philipps d'une voix éteinte et sans changer de position, vous deviez être absent pour mes affaires. Oui, il me souvient de vous avoir prié de passer chez M. Burns, mon notaire, pour vendre mes propriétés et pour effectuer le placement que nous destinions à Lucy. Pardon, docteur, d'avoir oublié de vous remercier de cette peine.

Ne jugeant pas à propos d'insister sur ce point, le docteur se tut; mais il retint le bras de mistress Philipps,

qu'une agitation nerveuse avait contracté. C'était un sujet de conversation qu'il convenait d'éloigner à tout prix.

Mistress Philipps persista, et, d'un accent coupé par sa respiration haletante et courte, elle reprit :

— Peine bien inutile! — Que vais-je faire de cet argent? C'est bien lourd.

Pour en finir, le docteur s'empressa d'ajouter :

— Rien n'est fait, madame : les transactions légales ne se terminent pas en un jour. Les choses sont dans l'état où elles étaient auparavant. Ne nous en occupons plus, je vous en prie.

— Et vous avez parfaitement raison, monsieur Young. A quoi bon se presser de mettre ordre à notre fortune, maintenant que celle à qui nous la destinions a disparu de la terre? Vos paroles sont sensées.

— Vous leur prêtez vraiment un sens désespéré qu'elles n'ont pas, mistress Philipps. Je ne me laisse point abattre si vite, moi.

Pauvre fausse fermeté du docteur!

— Ah! vous espérez encore, vous?

Ce cri fut prononcé avec un dédain triste, et toujours le visage caché.

— Oui, j'espère, parce que je suis raisonnable et que je crois fermement dans l'efficacité d'une foule de moyens encore à tenter.

Un léger signe négatif de tête fut toute la confiance qu'inspira l'assertion de M. Young.

— Oui, une foule de moyens. Tenez, raisonnons.

Toujours sous le coup de la même stupidité, Sarah se rapprocha du docteur et fixa sur lui des regards avides.

Mistress Philipps écarta un instant le mouchoir qui couvrait son visage, sans le détourner du côté de la cheminée.

Peut-être le bon docteur s'était-il trop avancé, et, dans

la position de ces avocats qui n'ont qu'un argument en poche, il allait faire traîner le sien le plus possible, si toutefois il en avait un.

— On ne vole pas les enfants par amour des enfants, commença fort sensément le docteur; on ne les prend non plus ni pour les tuer ni pour les vendre; — contes de bonnes femmes que tout cela !

Sarah approuvait déjà la pensée du docteur, qui n'avait peut-être pas une pensée.

— Or, dans quel but les dérobe-t-on?

Sarah posa, de plus en plus attentive, ses deux mains calleuses sur les gros genoux du docteur.

Mistress Philipps n'était nullement à la conversation.

— Avant tout, poursuivit-il, je suis convaincu que les enfants ne se perdent littéralement jamais dans les villes. Ils sont toujours recueillis, ce qui me ramène à ma première question : Dans quel but les garde-t-on ?

Le pauvre docteur n'avait encore rien précisé à travers tout cela. Il suait.

— Ce but, le voici, selon moi : ce but est toujours un intérêt; offrez un intérêt plus grand, et l'enfant est restitué.

Des genoux, Sarah éleva ses bras jusqu'aux épaules de M. Young. Elle buvait ses paroles au sortir de sa bouche.

Mistress Philipps fit un faible mouvement vers le docteur: elle écoutait enfin.

— Et, comme ce sont à coup sûr de pauvres gens, ceux qui les volent, je crois qu'avec de l'argent...

Le docteur n'acheva pas. Une exclamation l'interrompit; il avait touché à vif la vérité.

— Oui, docteur, avec beaucoup d'argent, mais beaucoup d'argent, Lucy est à nous.

— Sarah ! une plume, du papier, hâtez-vous !

Mistress Philipps écrivit, mais vite, convulsivement, à mots hachés, illisibles, qu'elle effaça, qu'elle récrivit. Sarah tenait un coin du papier, le docteur Young l'autre; la pauvre mère avait grand'peine à retenir son cœur de toute sa main gauche.

— Voilà! — et qu'on lise demain sur tous les murs de Londres, et sous trois jours dans toute l'Angleterre, et dans peu par toute l'Europe...

Ah! docteur, Dieu vous a envoyé une bonne pensée, une pensée d'ange.

Prenez cela, portez cela à l'imprimeur, Sarah, et que ce soit tiré à un million d'exemplaires. Les exemplaires expédiés partout. Et qu'on lise sur tous les murs... — Docteur, ne me soutenez pas, je ne souffre point dans ce moment.

Et qu'on lise:

« Une mine dans le Cornouaille, rapportant annuellement cinquante mille guinées, plus deux cent mille livres sterling d'actions de la compagnie des Indes, à qui rendra à sa mère désolée une petite fille âgée de quatre ans, du nom de Lucy, Euston-Square, paroisse de Saint-Pancras. Pour garantie de la récompense promise, le dépôt de tous les titres de propriété chez le notaire Burns, à Londres, et la parole d'une mère devant Dieu. »

— Allez, Sarah.

— Asseyez-vous, docteur; ce n'est pas la moitié de ma fortune.

Et les forces de mistress Philipps se trouvèrent tellement épuisées par le choc de cette espérance imprévue, qu'elle glissa sous elle du fond du fauteuil sur le tapis, où elle resta. Mais sur sa face de morte un sourire voltigeait.

Le docteur la ranima, et, profitant de l'épuisement de son énergie pour l'obliger à prendre un bouillon, il sonna.

Le domestique de pied qui parut dit tout bas à M. Young que deux marchands demandaient à parler à madame.

Celui-ci ordonnait brusquement par signe de les renvoyer, lorsque mistress Philipps, revenue à elle, insista pour qu'ils fussent introduits.

Un homme entra : c'était un marchand d'habits.

A peine avait-il franchi le seuil, que Rog, en le voyant, bondit des pieds de sa maîtresse, où il dormait, à trois pieds du sol. Furieux, il tourna, le poil hérissé, tout autour de la chambre, pour en sortir. Quand il se vit traqué, il se coucha à terre et gémit,

— Ah! te voilà, mon petit loup. Bien! fais le gentil, pleure maintenant : j'ai ton affaire dans la poche.

Le marchand d'habits tira en effet de sa poche cinq ou six sales lambeaux de mousseline blanche, et, comme ils ne ressemblaient pas peu à de la corde emmêchée en fouet, Rog, à cette vue, frémit dans ses poils et s'aplatit. Son souffle courait le long du parquet.

— Figurez-vous, milord, et vous, milady, que ce diable d'animal est entré avant-hier dans ma boutique, crotté comme un poëte, et qu'une fois dedans il a si bien joué des dents et des griffes, qu'il a mis dans cet état mes belles petites robes de mousseline blanche. Je suis vendeur d'habits, pour vous servir. Or, comme j'ai lu sur son collier, en voulant lui friser à froid le poil des oreilles, qu'il appartenait à la petite comtesse de Lucy, Euston-square, me voici avec la note des dégâts commis par lui, ne m'expliquant pas cependant pourquoi ce dégoûtant animal, pardon de l'expression, a de préférence lacéré mes vieilles robes d'enfants, au lieu de mes superbes habits tout neufs de comédiens, un ancien costume, par exemple, de M. Kemble dans Otello ou celui de mistress Siddons dans Henri VIII.

Le docteur ne comprenait rien au discours du marchand d'habits.

Mistress Philipps fort peu. Elle ouvrit sa bourse et donna deux guinées au marchand, qu'elle crut autant sur sa parole que d'après l'attitude humiliée du chien.

— Dieu vous garde, milord ; et vous, milady, acceptez mes remercîments avec mon regret de ce que les robes n'étaient pas en meilleur état. A l'avenir, nous en étalerons de neuves, et nous laisserons votre chien broder tout à son aise, sans le rouer de coups ni lui fausser la patte, ainsi que nous avons eu le tort de faire.

En passant près de Rog, le marchand d'habits voulut le caresser. Rog n'offrit pas de prise ; il se glissa comme une grenouille sous le fauteuil de sa maîtresse.

— Brave bête ! dit le marchand en partant, ça fait du moins aller le commerce.

Une vieille femme entra. Son œil, convexe, dur et brillant comme un bouton d'acier, mais rouillé sur les bords, avisa le chien sous le fauteuil où il s'était tapis. Elle alla droit à lui, les doigts écarquillés, le pinça par l'oreille, et, l'élevant comme un lièvre au-dessus de terre, elle le considéra quelque temps. Rog tremblait. La vieille femme, après l'avoir ainsi suspendu et toisé, lui souffla au museau, dernière injure que les vieilles femmes et les chats se permettent envers les chiens.

— Il est donc à vous, ce beau quadrupède ?

— Allons, sorcière, finissons-en, répondit le docteur, oui ; il est à nous, après ?

— Eh bien ! tant mieux ! vous devriez le faire empailler, le mignon. A quelle heure le couchez-vous ?

— Madame, je vous ai déjà dit d'en finir.

— On finit. Mais alors, répliqua la vieille en tirant toujours Rog par les oreilles, Rog, tout racorni et l'œil per-

pendiculaire à cause du tiraillement qu'il subissait ; alors, donnez-moi sa peau, ou payez-moi six chapeaux roses d'enfants qu'il a renversés dans la boue comme des quilles en brisant mon vitrage ; il y a de cela deux jours. Je ne vous demande que soixante schillings ou sa peau.

— Voilà soixante schillings.

Quand la vieille marchande de chapeaux eut les soixante schillings dans sa main gauche, elle lâcha de la droite le pauvre Rog, qui, retombant de quatre fois sa hauteur sur sa patte foulée, poussa un cri déchirant.

Le docteur se leva et saisit sa canne.

Et la vieille courut vers la porte, d'où elle cria :

— Est-ce que vous n'avez pas honte de mettre à un chien laid et vicieux un collier plus beau qu'à un chrétien? Ah ! vous avez bien fait de graver à son cou à qui il appartient. Il faut être honnête comme nous pour ne pas retenir le collier et chasser le chien à coups de balai.

Les domestiques jetèrent cette femme à la rue.

— Comprenez-vous quelque chose à cela ? dit M. Young s'adressant aux domestiques ; — mais, pour peu que cela continue, tous les marchands de Londres vont venir présenter des mémoires. La faute en est à vous. Ce chien est trop gâté. Si vous le battiez quelquefois et ne le laissiez point sortir, vous ne vous exposeriez point à payer ses fredaines. A la place de mistress Philipps, je retiendrais sur vos gages le coût de ses dégâts.

— Qu'en pensez-vous, madame ?

Le docteur fut abasourdi.

— Ah ! si vous le caressez, vous aussi, je n'ai plus rien à dire ; si c'est là sa punition, je me tais ; belle correction, ma foi ! — Faites, messieurs.

Les domestiques se retirèrent en souriant.

Rog est accroupi sur les genoux de mistress Philipps,

qui, toute préoccupée, tout émue, passe et repasse doucement et avec tendresse la main sur son dos; froisse, avec la délicatesse qu'elle mettrait à toucher les feuilles veloutées d'une fleur, les oreilles de Rog, dont la tête heurtée, mais intelligente, se relève, sous un angle attentif, pour croiser avec le regard humide de sa maîtresse son regard magnétique et vert. L'instinct et l'âme se regardent, se réfléchissent, et le fluide universel les unit par le conducteur intime de la vue, pile voltaïque de l'être. Et mistress Philipps dit à Rog, tout bas, près de son front, d'un souffle brisé et persuasif, comme s'il pouvait les comprendre, des demi-mots d'amitié, de prière et de reconnaissance; elle lui dit :

— Bon ami, toi, tu as aussi cherché Lucy, tu as couru après ma fille.

Le chien regarde sa maîtresse jusqu'au fond des yeux de ses deux émeraudes vivantes.

— Tu as cherché Lucy, et tu ne l'as pas trouvée.

A ce nom répété de Lucy, Rog pousse de petits aboiements comme lorsqu'il rêve. Son museau noir frémit et se dilate.

— Tu as marché comme moi toute la nuit dans la boue et sous les pieds des chevaux en l'appelant.

Rog s'agite convulsivement sous l'exaltation de son instinct.

— Oui, on t'a maltraité comme moi, Rog !

Les flancs de Rog se creusent le long de son épine; il est haletant, il souffre, il cherche, il aspire; il veut une âme pour son âme, dirait-on, sous le regard dominateur, inflexible, inquiet, de sa maîtresse.

— On t'a chassé comme moi, Rog!

Un esprit électrique jaillit de chaque poil de Rog, comme aux approches de l'orage.

— On t'a battu, battu à la patte qu'ils t'ont brisée, les méchants!

Rog est plaint, il se plaint. Langue universelle, la douleur a un lien commun entre tous les êtres. Puis mistress Philipps en éveille une réelle dans le chien. Elle soulève avec précaution la patte brisée, pendante et endolorie, de Rog.

— On t'a battu comme moi, Rog !

Le chien replie sa patte sur le doigt de sa maîtresse ; il exhale un gémissement.

Mistress Philipps porte aussitôt cette patte à ses lèvres, et la réchauffe et la baise comme le bras d'un serviteur qui se l'est cassé en vous vengeant.

De reconnaissance, Rog laisse tomber sa tête sur l'épaule de sa maîtresse.

— Allons, s'écrie le docteur, ce que vous faites là est un funeste excès de sensibilité : qu'avez-vous tant pour ce chien ?

— Mais, docteur, répondit mistress Philipps avec la faiblesse d'un enfant qui pleure, c'est que Rog n'a déchiré toutes ces robes blanches et ces chapeaux roses d'enfants que parce qu'il cherchait ma fille, que parce que ma fille, lorsqu'elle s'est perdue, avait un chapeau rose et une robe blanche.

— Par ma foi ! c'est la vérité, et je rends mon estime à Rog ; mais il a la patte cassée.

— Oui, docteur.

— Mais, c'est grave.

Le docteur déchira son mouchoir, et, déguisant l'émotion de l'homme sous la préoccupation du médecin, il ne laissa pas voir, tout en bandant l'appareil qu'il appliquait à la patte du chien, la sensibilité dont tous ses traits portaient l'empreinte.

Sarah était de retour.

— C'est fait, madame, s'écria-t-elle en entrant, et tous les courriers, — je viens du bureau des postes, — se sont chargés chacun de trois cents exemplaires de l'avis pour les villes où ils se rendent. Ce soir, le paquebot en débarquera vingt mille sur le continent. Il descend la Tamise.

— Embrasse-moi, Sarah, et que Dieu pour te récompenser... Mais comment te récompensera-t-il? Tu ne peux plus être mère.

— En me faisant assister au mariage de votre fille retrouvée, madame.

— Que ta parole monte au ciel, sainte femme!

— Que sa parole monte au ciel! répéta le pieux docteur.

Et tous trois, se tenant par la main, une pauvre mère, un vieillard la tête découverte, une servante infirme, se joignirent de cœur pour prier celui qui envoie par le vent, dans le bec du petit oiseau perdu loin de son nid, le grain de millet, et, par la pluie, la goutte d'eau céleste qui doit le désaltérer.

IV

Trois ans se sont écoulés.

Le vent et la pluie ont depuis longtemps déchiré les affiches annonçant la récompense promise à qui rapporterait l'enfant; d'ailleurs, sur un milliard d'habitants, personne n'a peut-être lu cet avis. Lucy est perdue à jamais! Elle aurait pourtant sept ans aujourd'hui. Age charmant! Ses cheveux dorés descendraient jusqu'à son coude, assez bas pour en tresser deux nattes, terminées d'un nœud de rubans roses. Les mères sont bien fières de ces deux nattes. Elle aurait grandi jusqu'au manteau de la cheminée. Au-

trefois elle disait : — C'est bien haut la pendule ! Sans tabouret elle se verrait maintenant dans la glace. Et sa mère ! — Aucun développement de Lucy n'avait été perdu pour elle. Comme si Lucy ne l'eût jamais quittée, elle savait les nuances plus foncées que, mois par mois, trois années avaient données à ses cheveux. C'est demain sa fête ! disait-elle, et la maison s'emplissait de fleurs. La chaise longue de Lucy était toujours approchée de la table aux heures du repas ; son couvert mis. On attendait son retour de l'école ; la nuit on plaçait la veilleuse allumée près de son lit ; et quand sa mère était couchée, elle lui disait : — Dormez bien, Lucy, petite fille !

Elle dort déjà ! pensait-elle ; les enfants ont le sommeil si prompt.

Ceci n'était pas de la folie, puisqu'au fond une consolation réelle résidait. Mais mistress Philipps ne s'était pas aperçue que le mensonge dont elle s'était nourrie l'avait minée graduellement. Elle avait dépensé tant d'exaltation pour croire au fantôme de sa fille, qu'elle était semblable à ces mères sans lait qui s'obstinent à nourrir leur enfant ; l'enfant meurt la bouche au sein, la mère en le lui tendant.

Disons en passant, car l'événement ne vaut guère la peine qu'on s'y arrête, que lord Philipps était mort en duel à Sidney, dans la Nouvelle-Galles.

Depuis six mois, mistress Philipps ne se levait plus de son lit, auprès duquel deux places ne restaient jamais vides, celle de Sarah, celle de M. Young, lui aussi devenu bien infirme, n'y voyant presque plus.

On était alors dans l'été ; un beau soleil rayonnait dans l'appartement — appartement de malade, atmosphère d'éther — des flacons débouchés sur les tables, une galerie de cafetières près du foyer ; le foyer allumé au mois d'août,

chose triste ! — Une bouteille étiquetée est posée sur un papier; au milieu de la chambre fume une baignoire, et près de la table est un jonc de médecin, auprès du jonc un chapeau; le jonc et le chapeau, c'est presque une consultation !

Le lit avait été tourné au jour, qui éclairait en plein la face plus pâle qu'amaigrie de la malade. Ses cheveux châtains luisaient sous une transpiration impossible à neutraliser par la chaleur qu'il faisait. Ses yeux bleus avaient perdu leur mobilité, tout en conservant quelque éclat, et ses paupières allongées décrivaient un orbe dont la teinte forte mettait en relief les ailes diaphanes de son nez.

On éprouvait un horrible saisissement en voyant une mouche s'obstiner à se poser sur les lèvres décolorées de mistress Philipps.

Ses mains étaient croisées sur sa poitrine; les draps dessinaient ses pieds; quelquefois pourtant elle laissait pendre un bras hors du lit.

Un berceau vide était côte à côte du lit.

— Quel beau jour pour ceux qui sont à la campagne !

— C'est un bonheur que nous nous procurerons avant la fin de la belle saison, ma bonne dame Philipps.

— Je n'ai plus de jambes, docteur.

— Mon Dieu ! si j'étais aussi sûr de recouvrer des yeux comme je le suis de vous rendre vos jambes, je briserais sur-le-champ mes lunettes. Mais, patience, vous me conduirez, et je vous soutiendrai, nous réaliserons l'apologue.

— Et qui me portera, moi, qui ne peux plus me remuer, grâce à mon rhumatisme? interrompit Sarah en relevant l'oreiller sous la tête de sa maîtresse. Est-ce ce malheureux Rog, devenu aveugle et si hargneux et si voleur, qu'il vole et qu'il mord tout le quartier, et qu'il aboie toute la nuit? Est-elle changée, la pauvre bête !

Et, si l'on s'étonne de ce que le nom de Lucy n'eût pas été déjà prononcé entre ces trois personnes qui l'avaient toujours au bout des lèvres, c'est que, depuis un an, le docteur avait fait jurer à mistress Philipps, sous peine de ne plus le voir revenir chez elle, qu'elle ne nommerait plus son enfant; car il suffisait de ce nom pour éveiller des crises nerveuses sans fin, et des prostrations de force à mourir. La mère n'en parlait plus qu'à Dieu; celui qui ne se lasse jamais d'entendre les mères.

— Docteur, dit-elle, en affectant un air joyeux, j'ai une grâce à vous demander.

Elle saisit sa bonne et grosse main.

Et celui-ci eut l'occasion de poser sans affectation son pouce sur l'artère de mistress Philipps.

— Si vous étiez une autre malade, je saurais, madame, ce que cela veut dire. Vous me demanderiez la permission de manger une aile de poulet...

Sarah se levait déjà pour descendre à l'office.

— Mais vous, quel désir pouvez-vous former, que je ne sois prêt à le remplir?

— Me promettez-vous d'accorder cette grâce?

— Amen! parlez.

Et il fermait les yeux en écoutant la malade. C'est l'artère qu'il écoutait. Averti par d'étranges pulsations, il se pencha brusquement sur le visage de mistress Philipps.

— Je ne serais pas fâchée de consulter un ami de la religion, notre excellent pasteur, par exemple, M. Burney. Ne me grondez pas, docteur.

— Il est bien tard, pensa-t-il. Mais il répliqua :

— Moi, vous gronder! quelle idée! M'y opposer!

— Je sais que je ne suis pas très-mal, je le sais; mais, je vous l'assure, ce n'est qu'une simple précaution.

Et elle se sentait mourir; elle voulait tromper le docteur.

— Vous êtes, madame, très-bien, au contraire.

Une larme grossissait dans l'œil terne du vieillard.

— Oui, parfaitement, docteur.

La main de la malade se roidissait.

— Cependant, docteur, vous voulez bien que je fasse appeler M. Burney?

— Mais certainement, et j'y cours.

— Oh! alors allez vite, docteur!

— Dans dix minutes je vous amène M. Burney.

— Encore une fois, monsieur Young, n'allez pas croire que je sois au plus mal.

— Et, si je mets tant d'empressement à vous obéir, ne préjugez rien de mon opinion sur votre état.

— Oh! comme je l'ai .bien joué, pensa-t-elle, une fois que le docteur fut parti : je ne me sens pas deux heures à vivre.

— Comme j'ai flatté son erreur! murmurait le docteur en montant dans un cabriolet de place pour se rendre chez M. Burney : dans deux heures elle aura cessé de souffrir.

— Sarah! Sarah! ouvrez vite cette armoire, vite! et apportez-moi le petit coffre en bois de cèdre.

Et le soleil s'abaissait déjà sur Londres, la ville noire, la ville dont les toits d'ardoise exhalent des vapeurs le soir comme la terre. Heure indécise et triste : les bruits de la Babel anglaise meurent : les cloches tintent dans le lointain; d'épaisses ombres montent de la rivière, et se répandent fades et plombées dans les rues. Ce soleil qui se retire emporte avec lui une portion de la vie de tous.

Mistress Philipps était blanche comme son oreiller. Elle posa avec émotion ses mains sur le coffre de cèdre, puis elle l'ouvrit avec une petite clef qu'elle tira de son sein, où elle l'avait toujours portée. Les forces lui manquèrent, et le

coffre se ferma. De nouveau elle l'ouvrit, et, avec une piété de sainte qui touche une relique, avec l'avidité ingénue d'une fiancée qui examine un à un les présents de noces, la malade en retira le trousseau de sa fille. Linges d'enfant encore parfumés de la prairie où ils ont séché, chemisettes brodées, bonnets toujours trop grands ou trop petits, et sous lesquels l'enfant est si gracieusement ridicule, qu'il en rit lui-même; souliers qui se perdent dans la poche de la nourrice, et avec lesquels il n'a jamais marché que dans la main de sa mère; et des joujoux sans fin, des poupées roses et joufflues, sœurs de carton qui ont partagé tous les baisers que la sœur vivante a reçus. Mistress Philipps reprenait ces baisers sur leurs joues. Ensuite elle élevait par chaque manche les petites chemises de Lucy, et elle imprimait au-dessus de l'échancrure, à la place où devait être le cou, la tête blonde de sa fille, un baiser dans le vide. Et en repliant les chemises, elle leur disait : *Farewell!* ce long adieu anglais si tendre et si déchirant. Elle prenait aussi les petites robes qu'elle fronçait par la taille, jouait un instant avec son illusion, pliait les robes, les baisait, les déposait dans le coffre, et leur disait : Adieu! — Puis elle déployait les petits bas brodés où son bras décharné simulait la jambe mignonne et ferme de sa fille, baisait les bas et leur disait : Adieu! — Adieu aussi, et l'œil déjà à demi fermé, aux petits souliers avec lesquels l'enfant trottait, chancelait si bien; adieu aux bonnets, adieu à tout; adieu aux poupées qui avaient chacune un nom : adieu, adieu! elle n'y voyait plus qu'elle allait encore à tâtons, effleurant ces soies, ces mousselines, ces rubans qu'elle portait à ses lèvres; mais elle ne trouvait plus ses lèvres... *Farewell!*...

Et le couvercle retomba.

Ce coffre et ce lit!

On eût dit un petit tombeau sur un grand.

Sarah tira les rideaux, alluma une lampe et pria.

Le docteur Young était mort dans le cabriolet de place, frappé d'apoplexie.

Toute la pairie anglaise suivit le convoi de mistress Philipps.

Le roi y envoya ses équipages.

Derrière les grands, derrière les nobles, derrière les riches, derrière le peuple, derrière les pauvres, qui pleuraient,

Il y avait un chien aveugle.

V

Dans les papiers de mistress Philipps, on trouva cette unique disposition testamentaire :

« Tous mes biens, sauf la maison où je suis morte, que « je lègue à Sarah, ma gouvernante, appartiendront à ce« lui qui, par une permission de Dieu, mon sauveur et « mon maître, retrouvera ma fille Lucy!

« Ceux qui m'aiment me pardonneront de n'avoir pas « fait ce sacrifice pendant ma vie; mon mari vivait, et je « ne pouvais disposer que de la moitié de mes biens. » .

VI

Depuis huit ans, la vieille gouvernante ne bougeait plus de son grenier. Insouciante comme la tombe, Sarah laissait

moisir les meubles. Ses provisions étaient déposées dans un panier qu'elle remontait de la rue au bout d'une corde. Quand le panier ne descendrait plus, Sarah serait morte; l'hôtel passerait aux hospices; car Sarah en est sortie. De rien elle retournera à rien. Tous les trois jours, un seul être la visitait. Rog, non le Rog d'autrefois, vif quoique laid, généreux quoique sale; mais Rog, hideux de vieillesse et de débauche, payant les égarements de sa jeunesse par une oreille laissée entre les dents des dogues de bouchers. Il grattait, et on avait, tout en grondant, la faiblesse d'ouvrir. Et une vieille femme sourde, et un vieux chien aveugle, avaient quelque contentement à se trouver réunis.

Une brouille assez grave avait pourtant compromis cet accord. Par respect pour la mémoire de ses maîtres, Sarah voulut un jour détacher du cou de Rog le collier de cuivre dont il traînait ignominieusement la marque et les armes dans la boue des ruisseaux. Rog se révolta, Sarah persista, le chien la mordit et s'enfuit avec le collier.

La vieille pleura, non de la douleur, mais de l'ingratitude, — son seul ami!

Maintenant transportons-nous dans un de ces parcs dont Londres est ombragé, reposons nos regards sur ces bouquets de famille qui fleurissent par un beau soleil. Portées dans les bras de leurs bonnes, de petites filles, jonquilles vivantes, se balancent au-dessus du champ des promeneurs. Et c'est un ravissement de voir, à hauteur d'épi, cette génération qui doit fouler celle qui la porte.

Quel accident a tout à coup troublé l'éternelle tranquillité de ces parterres? Un enfant est-il tombé dans l'un des bassins en appelant les cygnes? La foule s'accumule sur un point, ce point grossit, il roule, il s'ouvre, et il s'en échappe un chien tirant, tantôt par la robe, tantôt par les manches, mais ne lâchant jamais prise, une jeune personne

de quinze ans. Des coups de canne pleuvent sur le chien, il secoue, il traîne sa proie. On l'en détache, il la reprend et recommence. Les cris de sa victime en lambeaux ne l'effrayent point. On se lasse de le battre, lui ne se lasse point d'être battu, malgré sa tête en sang, ses yeux aveugles qui pleurent, ses derniers poils qui s'envolent.

Un cri sort de la bouche de celle qu'il oblige à ramper avec elle. Elle a lu sur le collier du chien, Rog; — elle dit : Rog! — et Rog lâche aussitôt les vêtements qu'il déchirait, et, reconnu et appelé, il trace en courant autour de cette voix un cercle rapide de bonds, d'aboiements, de frémissements, de caresses, et puis il marche devant, et on le suit; et il reprend son cercle, et encore sa marche; à chaque pas il retourne sa tête aveugle.

Et la foule ne sait maintenant que penser de cette autorité du chien sur la personne qui le suit comme un enfant obéissant suit son père.

A mesure qu'on avance, la jeune fille retrouve dans sa mémoire des traces complétement effacées. Ici un mur blanc, là une enseigne, là un ruisseau; puis sa rue, puis sa porte.

— Ah! ah! c'est Rog qui me revient, dit la vieille; mais c'est étrange, il aboie de la même manière que cette fatale nuit...

Elle tira le cordon.

— Ma bonne maîtresse, vous n'êtes donc point morte? Venez-vous me chercher pour aller au ciel?

Sarah avait pris Lucy pour sa mère, tant Lucy était grande et belle.

Rog se jeta sur la moitié d'un poulet rôti et le mangea.

Sarah courut lui chercher l'autre moitié.

VII

Lucy avait été enlevée par des agents de son père, et conduite à Sidney, dans la Nouvelle-Galles.

VIII

D'après le testament de lady Philipps, tous ses biens devaient appartenir à celui qui retrouverait sa fille Lucy. Qui l'avait retrouvée? Rog. — A Rog donc tous les biens de mistress Philipps. Mais Rog pouvait-il hériter? Question grave que le tribunal seul devait décider. Jour fut pris pour aller chez le juge.

Sarah a mis sa plus belle robe, elle a sa canne d'ébène, ses lunettes et son sac en pékin des Indes. Lucy est belle comme une Anglaise : port majestueux, regard tendre et bleu ouvert sous des cheveux blonds. Rog est peigné, lavé, parfumé ; son collier est nettoyé, il luit : Rog n'est plus que laid. Mais, comme Rog est aveugle, un cordon de soie le liera à la main de Lucy.

Avant de sortir, Sarah place le portrait de sa maîtresse sur une chaise, et semble lui adresser une courte et fervente prière, afin d'obtenir un heureux résultat dans leurs démarches. Lucy s'agenouille, Rog attend.

Sarah se tourne ensuite tout en larmes vers le chien.

— Mon vieux Rog!

Rog aboie.

— Mon vieux compagnon ! voilà l'enfant de notre excel-

lente maîtresse ! La laisserons-nous mourir de faim, Rog ?

On nous a pris, moi dans un hospice, toi dans la rue, et l'on nous a donné ici, à toi du lait, à moi du pain, Rog.

Rog aboie.

— Tu n'es qu'une créature sans baptême, c'est vrai; mais tu n'es pas méchant, quoique un peu voleur. Je te pardonne, mais il faut rendre tout à ta petite Lucy. Que ferais-tu de cet argent ? Du pain, tu en auras toujours ; de l'abri pour ton hiver, toujours ; et on te laissera ton collier.

Rog aboie.

— Puis nous allons mourir. Tu as douze ans, Rog, j'en ai bientôt soixante-dix ; tu es aveugle, je suis sourde. Et cette enfant, c'est si jeune, si beau, Rog !

Lucy passait affectueusement la main sur la tête de Rog, qui, à défaut des yeux, promenait son flair sur la peau douce de sa jeune maîtresse.

— Et nous quitterons ce vilain grenier, nous descendrons au salon ; Lucy reprendra le fauteuil de sa mère, moi mon fauteuil, toi entre nous deux ; et cet hiver, frileux que tu es, mon vieux Rog, tu te fourras dans les cendres tant que tu voudras, et je ne te gronderai jamais. Entends-tu, Rog ? Tu saliras tant que tu voudras les tapis.

Et Rog aboie chaque fois que Sarah prononce son nom.

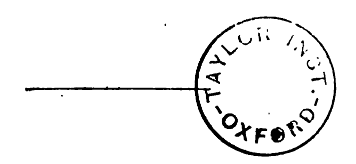
— Viens, Rog, viens, partons, et sois gentil devant M. le juge.

IX

Devant le juge, la question ne fut pas aussi compliquée que pour l'intelligence de la pauvre Sarah.

Quand se présentèrent devant lui Sarah, qui tendait le testament, et Lucy avec le chien en laisse, le juge de Common's-court sourit sous son épaisse perruque, et en s'inclinant il dit :

— La loi civile veut que tout sujet soit apte à hériter. — Mais un chien n'est pas un sujet. — Le testament est nul. — Au nom du Roi, cassons le testament de lady Philipps, et reportons sur miss Lucy, comtesse Philipps, tous les biens de feu sa mère. — Ajoutons, comme homme et non comme juge, que, par fidélité à la chose écrite, et par respect pour la volonté sacrée de ceux qui ne sont plus, miss Lucy, comtesse Philipps, doit être obligée à de bons traitements envers ce chien.



UNE STATUE OUBLIÉE.

L'air du paradoxe est mortel. Que de gens pourtant ne peuvent vivre sans paradoxes! Esprits obscurs, hommes célèbres, grands et petits, jeunes et vieux, tout le monde en France, à peu d'exceptions près, aime ou cherche à en faire. Et ceci est un fléau, une cause permanente de décadence parmi nous. Avec le paradoxe, tout est vrai, rien n'est vrai. Au dix-septième siècle, l'athéisme était appelé un dangereux paradoxe; au dix-huitième, il fut une croyance; en 1793, il devint la religion de l'État. Il n'est pas besoin de dire ce qu'était cet État. Paraître à la cour en habit noir et en pantalon bleu fut aussi un paradoxe prodigieux au milieu des mœurs royales. Rien n'était beau, élégant, digne, convenable pour un pays monarchique, comme l'habit brodé, les manchettes à point d'Angleterre, les bas de soie, les souliers à boucles et la poudre; rien

n'aurait dû paraître plus disgracieux à la cour de Louis XVI que l'habit noir, ce deuil perpétuel, les manches sèches, et les cheveux plats. Il arriva cependant qu'on trouva fort spirituel de remplacer l'étoffe par le coton, l'habit brodé par l'habit noir. Deux ans après cette réforme, notez-le bien, on coupait la tête à Louis XVI. Otez l'uniforme à vos soldats, et demain vous n'avez plus d'armée; que les juges rendent la justice en habits marrons, sur des chaises de paille, et vous verrez dans peu ce qui arrivera.

Dire que, pour se conserver, tout doit demeurer immobile, serait une autre erreur, une erreur plus monstrueuse encore. Nous comprenons l'austère uniforme du méthodiste : il a un costume taillé sur sa doctrine; il a bien fait de l'adopter. Ce n'est pas le changement, ce n'est pas la simplicité qu'il faut craindre : les deux choses sont excellentes en elles-mêmes; mais on doit redouter la nouveauté dans les opinions, lesquelles sont toujours les éclairs précurseurs des faits qui sont si souvent des tonnerres, lorsque ces opinions se produisent avec la vivacité et l'éblouissement de l'antithèse, ce champagne du raisonnement.

Il a été trouvé ingénieux, dans ces derniers temps, de mettre en doute l'opportunité, la convenance même de la translation des cendres de Napoléon, sollicitée, demandée à genoux pendant vingt-cinq ans. On l'obtient de la magnanimité d'un ministre adroit à flatter les bons instincts populaires, et tout à coup il s'élève des voix pour dire, et je pourrais en désigner ici une des plus éloquentes, pour dire avec des larmes combien il eût mieux valu, dans l'intérêt de la poésie, laisser à Sainte-Hélène, entre quatre saules, les restes de l'empereur. Que voulez-vous attendre d'une nation descendue à ce degré d'esprit et de coquetterie? Nous surpasserons bientôt, en fait de paradoxe, les

Grecs du Bas-Empire. Il pourrait même se faire ceci : Waterloo, espèce d'humeur froide dont rien, jusqu'ici, n'a pu nous guérir, nous attriste et nous rend publiquement honteux depuis un quart de siècle. Que demain nous prenions notre revanche, je ne sais où, à l'endroit même de cette glorieuse défaite, peut-être : eh bien ! il viendra de beaux diseurs pour regretter ces jours d'héroïque mélancolie où nous avions un désastre à venger. La phrase sera mieux faite, mais la phrase, soyez-en sûr, ne manquera pas à la circonstance. « J'aimerais mieux la veuve de la gloire, écrira quelque perroquet de M. de Chateaubriand, que l'épouse en secondes noces du succès. » Nous avons en France des mots pour rabaisser toutes nos splendeurs, comme pour cacher toutes nos misères. La phrase règne et gouverne.

Il manquait, sur le passage des restes de l'empereur, à ses obsèques, la statue d'un homme qui ne fut pas très-habile à tourner la phrase, et qui peut-être a été oublié à cause de cette grave infirmité. Cet homme n'était pas un général d'armée, un maréchal de France, comme on pourrait le supposer tout d'abord. Inutilement on chercherait son nom dans les *Victoires et Conquêtes*, quoique sans lui il y aurait eu infiniment moins de conquêtes et de victoires. J'ai bien vu, de l'Arc de l'Étoile à la porte des Invalides, des poses martiales, des colères foudroyantes, des têtes échevelées comme la grenade crachant la mitraille, mais je n'ai pas aperçu la tête que je cherchais, une tête fine et pensive, maigre et souffrante, inclinée sur une épaule déformée par la servitude du travail et de la méditation. Au reste, pourquoi le regretter? Si elle eût été là parmi les autres, et que j'eusse ainsi parlé à l'homme du peuple : « Dites-moi, quel est celui-ci? » il m'eût répondu : « Celui-ci est un brave; il a brûlé trois villes, coupé dix ponts, et fait douze mille prisonniers.

— Quel est celui-là? — Celui-là a coulé douze vaisseaux, imposé trois millions de contributions à une bourgade. — Très-bien! Maintenant, quel est cet homme? — Quoi? qui? Ce squelette en habit bourgeois, sans décorations, sans rubans, sans épaulettes? Je ne le connais pas. Pourquoi est-il là? que demande-t-il?» — Je m'y serais attendu. Pauvre génie! Pas même l'aumône du souvenir!

Je ne sais pas si je me déciderai moi-même à le nommer dans le cours de ces pages, tant j'ai peur de l'obscurité qui l'enveloppe. Au surplus, je ne dois pas dire son nom tout de suite : je l'écrirai quand je serai arrivé aux événements qui lui prêtèrent quelque importance.

Un jour, mon pauvre méconnu, bien jeune encore, parcourait, avec quelques amis de son âge, les campagnes du Limousin pour en copier les sites sur les pages d'un album. Ils s'assirent, après quelques heures de marche, sur des rochers qui dominent, de leurs assises verdoyantes, un vaste tapis de plaines. Les uns se mirent à chercher des yeux des groupes de sapins d'un riche élancement; les autres, le coin de paysage le plus à leur goût. Tous s'occupaient, taillaient leurs crayons ou délayaient leur encre de Chine. Un des leurs avait disparu; son absence ne fut pas d'abord remarquée. Une heure se passa, trois heures s'écoulèrent, l'absent ne reparaissait pas. Quel miraculeux point de vue avait-il découvert? Enfin, quand on l'eut demandé aux pics et aux ravins, on aperçut, fort loin et fort bas dans la plaine, une tache mouvante; on appela dans cette direction : un cri répondit : c'était lui. Il avait choisi un singulier endroit pour dessiner, bien singulier; il est vrai qu'il ne dessinait pas. Quand ses amis furent dans la plaine, ils reconnurent que leur camarade leur avait préféré une étrange société. A leur approche, une quarantaine de pourceaux s'enfuirent devant eux.

— Que faisais-tu donc là?

— J'étudiais.

— Beau sujet d'étude! Et qu'as-tu appris?

— Vous verrez plus tard, leur répondit-il en achevant de remplir ses poches de tubercules terreux, restes du dîner des pourceaux.

Plus tard, le jeune naturaliste vint à Paris, moins pour y voir par quelle pente rapide s'en allait la monarchie de Louis XIV, car on touchait aux dernières années du règne de Louis XVI, que pour obtenir de quelque riche généreux un carré de terre. Dans ce carré de terre, il voulait tenter un essai. Les riches d'alors étaient le moule où l'on a coulé les riches d'aujourd'hui. « Un essai! lui dirent-ils, et quel essai? Est-ce pour obtenir de l'or? Fût-ce pour cela, nous ne vous donnerions pas un carré de terre grand comme un mouchoir. Nous avons eu, Dieu merci! des essais de tout. Essai de rajeunir, essai de manger toujours, essai de ne jamais manger, à l'usage du peuple; essai de magnétisme, essai de banque, essai de tontine, essai de loterie, essai de drame en vers blancs, essai de ne jamais mourir, essai de faire de l'or en donnant beaucoup de louis à M. Cagliostro, essai de ne plus faire d'essais. Restons-en à celui-là. »

— Cependant, se dit le jeune philanthrope, je ne puis planter mes tubercules sur les boulevards ou au milieu du Palais-Royal? Que faire? Que devenir? Il écrivit au roi. Ce roi était Louis XVI, c'est-à-dire un des meilleurs rois que nous ayons eus; le plus humain, le plus éclairé, le plus porté à accueillir les idées généreuses. Aussi l'a-t-on tué en plein jour.

Quoique Louis XVI fût assailli, à cette époque d'effervescence, de gens à projets, d'économistes stupides comme le sont presque tous les économistes, de philanthropes taillés sur le modèle de M. de Mirabeau le père, lequel, lors-

qu'il s'occupait d'améliorer le sort des esclaves de Saint-Domingue, faisait macérer et pourrir M. son fils dans les cachots du château d'If, il lut avec une attention marquée la pétition de notre obscur personnage, et il lui permit de planter ses tubercules dans toute l'étendue de la plaine des Sablons. Autant aurait valu lui concéder le désert de Sahara. Les Sablons! Le nom vous peint l'endroit : il y pousse du sable à plaisir. Cependant, il accepta la concession comme un bienfait du ciel. — Mon tubercule vient partout, s'écria-t-il en se rendant dans la plaine des Sablons, dont il prit possession au nom du roi de France, comme si, nouveau Cabot, il avait découvert le Canada.

Tandis qu'on s'occupait alors à Paris de philosophie et de politique, de la cour et de Versailles, lui allait à pied tous les matins, par la chaleur ou par la pluie, dans sa plaine des Sablons, pour voir s'il ne sortait pas quelques petites feuilles hors de terre. C'était presque attendre un miracle de cette arène jaune, poudreuse et sèche. Le miracle eut lieu pourtant; une petite feuille, un soupçon de verdure, parut. Il se découvrit, et baisa la terre. Le lendemain, tout le sol était vert. Le Sahara avait germé. Quelle suite d'émotions n'éprouva-t-il pas, en visitant chaque jour sa culture! Peu à peu, petit à petit, les herbes devinrent plantes, nouvelle joie, nouvelle anxiété, les plantes étaient tantôt jaunies par une journée trop ardente, tantôt abattues sous l'effort d'un coup de vent. La nuit était mauvaise à passer. Quelquefois, des enfants, les descendants de ces autres enfants qui insultaient l'esclave de Camoëns, mendiant le soir pour son maître sur les promenades de Lisbonne, les pères de ces autres enfants qui attachent aujourd'hui des morceaux de papier et des lambeaux de chiffon à l'habit du dernier doge, à Venise, ces enfants-là avaient arraché, les cruels! quelques beaux pieds touffus,

ou jeté des poignées de pierres dans les carrés. Il ôtait son habit, sa perruque, relevait ses manchettes, et, une à une, il ramassait les pierres lancées par les enfants. C'était souvent à recommencer la même tâche. Mais qui se décourage n'a rien dans l'âme. Il y a des tortures en réserve pour chaque vocation; et l'on souffre à raison de ce qu'on doit produire. Qui dit vainqueur, dit martyr. Pas d'exceptions, pas une.

Au bout de quelques mois d'espoir, de crainte, de lassitude, de regret, de doute, de certitude, la récolte s'annonça par des signes qui firent battre le cœur de notre agriculteur. On peut dire que ce fut son premier amour, car il ne connut d'autres passions dans sa vie que celles de la recherche et de l'analyse. Sa sœur, qu'il aima comme une plante utile, et dont il fut tendrement aimé, occupa toute seule la place où les autres hommes entassent tant de désirs et tant d'erreurs. Elle le logeait, le nourrissait, l'habillait, ainsi qu'on le ferait d'un enfant délicat. Elle soufflait sur sa lampe quand il veillait trop tard, elle fermait les volets afin qu'il ne se levât pas trop tôt. Presque tous les grands hommes ont eu à leurs côtés, pendant leur passage sur la terre, un de ces anges qu'on appelle du doux nom de sœur. Newton, Pascal, sont de glorieux exemples à citer. Enfin, l'œuvre d'espérance était accomplie; l'œuvre de peine allait commencer. Notre agriculteur dégagea avec un soin paternel quelques-unes de ses plantes parvenues à maturité, et les porta à Paris dans les mottes de terre qui renfermaient leurs fruits nutritifs. Les premiers à jouir de tout, les gens du monde, se moquèrent de ces feuilles sans fleurs, de ces boules informes pendues aux racines, parodie triviale de la truffe. Ce n'était là ni une rose nouvelle ni une variété de la tulipe. Pour deux sous, pour moins, on avait beaucoup mieux au marché aux

Fleurs. Vint le tour des savants. « Belle découverte! s'écrièrent-ils; vous avez cultivé la pomme de terre dont se nourrissent les pourceaux. — Mais je l'ai cultivée, répondit avec modestie le jeune agronome; et maintenant elle est mangeable. — Mangeable! répliquèrent les savants; autant vaudrait manger de l'aconit ou de la ciguë. Au seizième siècle, vous l'ignorez donc? elle donnait la lèpre; vous avez découvert la lèpre : demandez une récompense. — Je crois que la lèpre, leur répliqua-t-il, ne provenait que de l'impureté où l'on tenait le corps, de la malpropreté des villes, de l'extrême misère des populations au seizième siècle, et non de la nourriture de cette plante. Je l'ai analysée, continua-t-il, comme on analyse la lumière; j'ai séparé, défini, essayé chacune de ses parties constitutives, et rien de vénéneux n'en est sorti. C'est un farineux abondant, délicat, généreux, presque aussi nutritif que le blé, facile à la cuisson, susceptible de subir, sans perdre aucune de ses qualités savoureuses, les métamorphoses les plus variées. Voulez-vous qu'il soit assaisonnement: il coulera et s'amoncellera comme une neige autour de vos mets substantiels. Voulez-vous qu'il devienne du pain: pétrissez-le, et exposez-le à la chaleur du four. Préférez-vous qu'il devienne du gâteau pour vos desserts? dites à vos pâtissiers de l'étendre en pâte ductile dans leurs moules, et de le dorer ensuite de sucre ou de miel. Voilà pour les riches et pour les rois. Les pauvres ont-ils faim, — cela leur arrive quelquefois, — qu'ils le précipitent tel quel dans l'eau bouillante ou le glissent sous la cendre chaude, et, au bout d'une heure et pour quelques menus liards, ils dîneront, ils auront de la force, de la santé, de la vie, jusqu'au lendemain. Il leur faut dix sous pour acheter un pain insuffisant, si leur famille est nombreuse; pour dix sous, ils auront deux boisseaux de mes pommes, qui viennent partout,

sous toutes les latitudes, dans tous les climats, presque toute l'année, sous la neige comme dans les sables, à fleur de terre comme dans les caves, et de l'une d'elles vous faites autant de germes qu'il vous convient, en la coupant et en couvrant les morceaux d'une couche de terre. »

En parlant ainsi, et avec la simplicité de la conviction, le consciencieux savant tenait dans sa main l'une de ses plantes merveilleuses, de l'autre main il s'essuyait le front; car on sue à parler à des académiciens, à d'illustres agronomes qui élèvent des cèdres dans des dés à coudre et touchent vingt mille francs par an pour créer des violettes doubles. Encore, s'ils les créaient !

A cette simple et éloquente exposition des résultats d'une des plus belles découvertes modernes, les savants répondirent par les gros mots de poison, de nourriture dangereuse, de lèpre. Quelques-uns objectèrent que le blé, avec lequel il est assez d'usage de faire du pain, suffisait à l'alimentation de première nécessité, dont le novateur voulait changer la base en la transportant dans sa fécule de moins noble origine. Le novateur savait comme eux qu'avec la farine du blé on formait un pain plus léger, plus blanc, meilleur sans contredit que le pain obtenu par sa fécule; et, bien qu'il ne voulût pas se prévaloir d'une impossible supériorité, il aurait pu cependant répliquer ceci : Il est d'une incontestable vérité que l'objet alimentaire dont l'estomac de l'Européen s'est créé un besoin de chaque jour, de chaque repas, celui qu'il a choisi par goût et auquel il tient le plus par l'habitude, le pain, est de tous les aliments le plus luxueux, le plus difficile à tous les titres. Le pain se durcit vite, la farine se corrompt au bout de peu d'années, le blé est souvent atteint par les vers avant même sa complète maturité. Un mur humide détruit une réserve de plusieurs mois, un coup de vent couche la récolte d'une contrée en-

tière, et la récolte ne se relève plus. Il suffit d'une année de disette pour faire augmenter du double le prix du froment; deux années mauvaises entraînent la misère publique; trois années stériles, ce n'est que trop prouvé, engendrent la famine. La disette de grains pendant la paix, c'est l'émeute sur les marchés et à la porte des boulangers; la disette de grains pendant la guerre, c'est la révolte. Tandis qu'avec une heure de travail par mois l'Africain recueille de la terre qu'il exploite assez de millet pour alimenter sa famille, — et le millet réduit en poudre, connu sous différents noms, est l'aliment quotidien, nourricier, le pain enfin des habitants de l'Afrique; — tandis que l'Américain a presque pour rien la farine de manioc, cet équivalent de notre farine de froment, et qu'il n'est pas hors de l'Europe un point du globe où la nourriture principale de l'espèce humaine ne soit pour ainsi dire sous sa main, à la portée de ses lèvres, facile, éparse et bonne comme l'eau, comme l'air, comme la vie, dont Dieu n'a pas prétendu faire un problème: — eh bien! l'Européen, lui, lui seul, est obligé, forcé de travailler presque uniquement pour avoir du pain, au milieu d'une foule d'autres nécessités qu'il s'est imposées. Pour le bourgeois le pain est déjà une sérieuse dépense; pour l'ouvrier avec deux enfants et une femme, c'est le sacrifice de la moitié de son temps; pour l'ouvrier qui a cinq enfants, c'est la valeur en travail de son temps tout entier. Il ne lui reste plus rien pour ses autres dépenses. Le pain enfin est une obligation de l'existence si persévérante, si dure, si horrible, qu'elle s'est formulée dans toutes langues de l'Europe par de douloureuses et bien expressives façons de parler : *Gagner son pain*, *laisser du pain à ses enfants.* Image triste; c'est l'humanité qui a posé pour l'image.

J'ai dit l'opinion des savants de l'époque sur la bienfaisante racine soumise à leur examen. Il circula bientôt parmi

le peuple, cet autre savant quand il s'y met, qu'un homme, d'après les ordres du ministre, allait s'occuper d'essayer sur la santé des pauvres gens de la nourriture des pourceaux. On se tint en garde. Comprenait-on la scélératesse de ce médecin, de ce charlatan, de ce chimiste? D'où sortait-il? Plus d'une fois on menaça dans la rue cet ennemi du peuple. Lui commençait à douter. Puisqu'elle est venue à bien, est-ce qu'on ne la mangera pas? disait-il en touchant à sa pulpe dédaignée. Il s'adressa aux gens de cour qui avaient abrité sous leur protection le mesmérisme et le magnétisme ; il fut bien reçu. Ceux-ci, des marquis, des ducs, des princes, celles-là de grandes et illustres dames, goûter au mets de ces animaux qu'on ne désignait, comme fit plus tard Delille, qu'à l'aide d'une pudique périphrase! Le singulier personnage! Pour qui les prenait-il?

Il demande une audience au roi, à Louis XVI, qui l'avait déjà écouté, accueilli, et lui avait prêté la plaine des Sablons. Louis XVI la lui accorde sur-le-champ. C'était un jour de réception, celui où l'agronome fut admis à parler à Sa Majesté. Au moment d'entrer dans le salon royal, il se souvint de la haine du peuple contre lui, de l'indifférence des gens du monde pour sa découverte, du dédain des savants, du mépris des personnes de cour, il trembla ; il se repentit, il recula un instant devant sa détermination de parler au roi. Que n'était-il resté à broyer des remèdes dans le coin de son hôpital, obscur pharmacien qu'il était, ou pourquoi n'était-il pas maintenant auprès de sa bonne sœur, qui priait Dieu pour lui, le sachant devant un des plus puissants rois de la terre?

Les deux battants de porte s'ouvrent. Que d'or! que de pierreries! quel fleuve de lumières! Ce n'était pas un roi qu'il voyait, mais mille rois debout devant lui! Il fléchit le genou.

Ce fut le roi lui-même qui le releva avec bonté.

— Voyez, monsieur, voyez, lui dit Louis XVI en lui montrant, passées à la boutonnière de son habit de roi, des feuilles de la pomme de terre, ce sera aujourd'hui ma plus belle, ma seule décoration.

— Madame, dit ensuite le roi en montrant à la reine l'horticulteur ému, je vous présente M. Parmentier.

Le bon roi le conduisit encore devant les ambassadeurs et les princes de sa cour, s'arrêtant à chaque pas pour dire : M. Parmentier, un des hommes les plus utiles de mon royaume, messieurs ! Le soir, il parut dans la loge du roi au spectacle ; le lendemain, honneur rare et dont les plus illustres tenaient compte, il alla à Versailles dans un des carrosses de la cour. La pomme de terre était anoblie. C'était déjà de l'honneur et de la gloire; il fallait encore à la découverte de Parmentier la popularité, la sainte sanction de la foule.

Parmentier, qu'un geste du roi avait fait sortir de l'obscurité, invita, à quelque temps de là, à un grand dîner qu'il donna aux Invalides, dont il était devenu pharmacien en chef, les notabilités de l'époque : des philosophes, des moralistes, des littérateurs, des peintres, des savants. Ce repas offrit ce merveilleux phénomène, que la pomme de terre seule en fit les frais ; le potage, l'accessoire des entrées, les entremets, le dessert, les vins mousseux, les glaces, le café et les liqueurs, tout avait été extrait du suc de la pomme de terre. Avant de toucher à ce dîner, un des plus admirables efforts de la science, les convives se levèrent tous avec respect pour écouter la bénédiction que, tête nue, les mains étendues, les yeux au ciel, prononça l'illustre et pieux Franklin. Au nom des deux mondes, il recueillit la reconnaissance des hommes, et la fit monter au ciel, pour le remercier d'un si grand bienfait. Parmentier,

un homme simple, inspiré de l'amour de l'humanité, un pauvre pharmacien, venait de rendre la famine à tout jamais impossible sur la terre; il avait vaincu la Famine comme Jésus-Christ a tué la Mort.

Réduits au silence, comme ils l'ont si souvent été, notamment par Galilée, par Colomb par Jenner, les savants roulèrent leurs rapports, et le peuple planta, cultiva et mangea, sans crainte de s'empoisonner, des parmentières, premier nom donné au végétal de Parmentier. A propos de ce nom, il est décourageant d'écrire que le temps l'a effacé pour le remplacer par celui si inexact et si ingrat de pomme de terre. Tel est le sort réservé à presque toutes les qualifications généreuses. Colomb n'a pas pu attacher son nom à l'Amérique, Jenner à la vaccine, Montgolfier aux aérostats; et cependant, l'on dit et l'on dira avec une inaltérable persistance une fusée à la Congrève, les mortiers Paixhans. Si Congrève avait fait une découverte utile, il y a longtemps que son nom ne serait plus porté par elle; c'est là un des mille caprices de la postérité, qui a aussi son côté railleur. La postérité est une vieille femme de lettres; si elle laisse aux fusées incendiaires le nom de Congrève, elle condamne une antique famille, illustre par l'intelligence et par le courage, *col senno e con la mano*, à ne léguer son nom qu'à des côtelettes; qui ne connaît les côtelettes à la Soubise? Les noms ont une destinée; il vaudrait mieux qu'ils eussent une logique. Versez de race en race votre sang; pourquoi? pour arriver à immortaliser des côtelettes.

Le roi avait fait son devoir; savez-vous de quelle manière le gouvernement remplit le sien envers l'illustre agronome? Il projeta de mettre un impôt sur les parmentières, comme il en avait mis un sur le sel. Au fond, les deux impôts étaient frères; il ne fallait pas créer de jalou-

sie entre le mets et l'assaisonnement. J'ai toujours trouvé les gouvernements malins comme des singes, quoiqu'ils soient moins laids ; creusez-vous l'esprit, videz-vous la cervelle pour inventer une machine utile, qui apporte aux masses un soulagement, une sensation heureuse de plus : le gouvernement, ce pacha à trois queues, livré au sommeil pendant la pénible gestation de votre découverte, le gouvernement s'éveille tout à coup et dit : « Vous venez d'imaginer là un objet qui vous fera beaucoup d'honneur et dont vous tirerez un grand profit ; gardez l'honneur, nous allons partager le profit. — Mais vous dormiez dans votre vieille routine pendant que je passais des nuits à créer mon nouveau rouage ou ma nouvelle scie, mon vaisseau à vapeur ou mon chemin de fer, et vous demandez à partager les bénéfices ! — Je prends bien des droits avant tout le monde à la porte des théâtres, répond le gouvernement ; et, certes, je n'ai jamais composé aucune des pièces qu'on y joue. Ne faut-il pas que je vive ? — C'est juste, je l'avais oublié. »

Le gouvernement n'eut pas le temps de réaliser la généreuse pensée de frapper d'un impôt la découverte de Parmentier. 93 sonna, et il fallut faire la guerre au monde entier pendant vingt-deux ans.

La République réunit quatorze armées ; elle forgea des fusils, des sabres, des canons, elle pétrit de la poudre pour rendre invincibles ces armées ; mais, sans l'aliment dû au génie de Parmentier. elle n'aurait rien trouvé pour secourir les populations de nos villes et de nos campagnes, privées de tout commerce, de toutes relations, de toute industrie.

A cette époque, dont nous n'avons retenu que la gloire et les troubles civils, la faim désolait Paris, en atteignant partout les habitants — dans les hôtels, il est vrai presque

déserts, aussi bien que dans les maisons du pauvre. Le pain devint rare, il manqua, il disparut enfin. Des privilégiés en avaient seuls quelques bouchées ; quand ceux-là s'invitaient entre eux, il se priaient d'apporter leur pain. Heureusement la pomme de Parmentier vint suppléer le blé, et Paris ne mourut pas d'inanition. Parmentier seul courut le danger de perdre la vie comme l'avait déjà perdue Lavoisier et tant d'autres grands hommes, c'est-à-dire sur l'échafaud. Il fut poursuivi, il se cacha pendant deux ou trois ans. De quoi l'accusait-on ? De vouloir affamer le peuple peut-être. Lui ! qui l'avait nourri, qui le nourrissait, qui le nourrirait toujours! Un crime de plus ne fut pas commis ; Parmentier survécut aux années tranchantes de la République, qui lui rendit tacitement l'hommage, dont il se serait bien passé, de planter des pommes de terre d'un bout à l'autre du jardin des Tuileries. Le goût de Marat se révéla par cette plantation excentrique détruite peu après par Robespierre, qui restitua au jardin des Tuileries ses jolis parterres, ses carrés de gazon, qui y fit même exécuter plusieurs embellissements auxquels les réactions et le temps n'ont apporté aucune altération.

On sait à quel prix le pain s'éleva sous l'Empire au moment même des plus beaux triomphes de Napoléon ; s'il ne manqua pas comme pendant la République, il était cher et de si mauvaise qualité alors, que le peuple en poussa plus d'une fois des clameurs significatives. Avec quoi vécurent presque uniquement toutes ces populations où Napoléon plongeait chaque année les deux mains pour en retirer des grappes de deux ou trois cent mille hommes? Avec des pommes de terre, dont on demandait jusqu'à deux récoltes à un sol généreux, car la France, cette belle France qui grise toutes les nations de ses vins et de ses eaux-de-vie, ne produit pas de grain pour se nourrir trois mois. Que nos

pourvu, que la Sicile nous ferme ses ports, et voilà la disette. Quel port nous était ouvert à l'époque de la guerre avec la Russie et l'Angleterre? A peine pouvions-nous communiquer avec nos propres ports. Ainsi, sans Parmentier, qui put voir encore ces beaux résultats de son immense découverte, tous ces généraux si fameux, rangés en bataille l'autre jour depuis la porte des Invalides jusqu'à la porte de l'Étoile, n'auraient pas compté tant de générations de soldats tués à l'ombre de leurs panaches.

Louis XIII, cet équivoque ami de Cinq-Mars, dont il fut l'assassin, a une statue au milieu de la place Royale; Louis XV, cet Héliogabale, chef énervé d'une monarchie décrépite, a donné son nom à la plus belle place de Paris; il y a dans les niches de l'Institut des bustes de savants dont Dieu lui-même a oublié l'existence, les travaux et le nom : dans la galerie du Théâtre-Français, on se heurte les coudes à d'ingrates images qui ne valent certes pas le marbre et la terre cuite dont elles sont faites. On inflige aux rues que l'on perce les plus étranges noms, après avoir appliqué anciennement jusqu'à douze fois le même nom de saint à autant de rues de Paris, ainsi de celui de saint Jean; et Paris n'a pas une seule statue, un seul buste de l'immortel Parmentier; pas une rue qui ait son nom, ni au fronton des vieilles, ni au fronton des modernes, depuis la barrière du Trône jusqu'aux Champs-Élysées.

Les Champs-Élysées me ramènent naturellement à ces statues au nombre desquelles j'ai été étonné de ne pas voir celle de Parmentier, un des plus grands hommes de la France, s'il n'en est pas le plus grand dans l'ordre des hommes utiles. Ce n'est pas même de lui qu'on peut dire qu'il brillait splendidement par son absence aux obsèques de l'empereur. Qui a remarqué son absence? Moi seul. Un inconnu se souvenant d'un autre inconnu.

LE CAPITAINE GUEUX.

On aurait difficilement obtenu de voir les lettres en vertu desquelles Jérôme Harbour,—que plus loin nous ne nommerons plus que Grenouille pour nous conformer aux traditions locales, — prenait ou se laissait donner le titre de capitaine. Sur les bords de la Manche, depuis Cherbourg jusqu'à Saint-Valery et fort au delà, personne n'a jamais connu Jérôme Harbour; et qui n'a pas entendu parler du capitaine Grenouille? Son oncle, honnête tisserand de Vannes, lui dit au moment de mourir : « Je te lègue vingt mille francs honorablement gagnés, mais à la condition que tu les emploieras ou dans le commerce des chanvres, ou dans celui des toiles, ou dans celui... » Le vieil oncle mourut avant d'avoir pu achever la série des clauses conditionnelles, en sorte que le neveu se crut en droit, sans léser sa conscience d'héritier, de ne s'arrêter à aucune, et de donner aux vingt mille francs une destination plus à sa guise. Quoique Jérôme Harbour n'eût alors que vingt-quatre ans, il ne comptait pas moins de quatorze années de navigation. D'abord mousse, il avait été ensuite matelot, puis... il était resté matelot. Il s'était arrêté là, point ex-

trême, borne presque infranchissable pour les marins qui n'unissent pas la théorie à la pratique. Il n'était que matelot, c'est vrai, mais matelot de toute pièce, accompli, ayant navigué sous toutes les latitudes et résisté aux variations de tous les climats, supportant les fatigues et les privations de la mer avec insouciance, et tout aussi propre au dur service d'une pêche à la baleine dans les glaces du pôle que capable de s'élancer à l'abordage, la hache d'armes d'une main, le pistolet de l'autre.

Quand nous disons qu'il était un matelot accompli, nous n'entendons parler que de sa force physique, de ses connaissances pratiques et de son courage; de graves défauts ternissaient ses quelques bonnes qualités. Il jouait beaucoup, il buvait tout ce qu'il ne perdait pas au jeu et tout ce qu'il y gagnait, et il avait en outre le plus grand vice dont un marin puisse être affecté, il détestait la discipline. La hiérarchie lui faisait horreur. Le mot de capitaine lui déchirait la bouche. Ce n'était qu'en frémissant qu'il portait la main à son chapeau ciré lorsque, enrôlé par force dans la marine militaire, il était obligé de saluer ses chefs de tous les grades. Combien de fois n'avait-il pas été mis aux fers pour leur avoir manqué de respect ou pour cause de désobéissance! Le marin, pour lui, c'était le matelot. Il eût été parfaitement inutile de lui faire observer que, sans l'intelligence du capitaine, les voiles, les cordages, le gouvernail et l'ancre fonctionneraient sans but comme sans utilité; il n'eût pas écouté, il n'aurait pas voulu comprendre.

A l'époque où il hérita des vingt mille francs de son oncle le tisserand de Vannes, somme énorme en Bretagne et en Normandie, la France était en guerre à peu près avec tout le monde; c'était en 1802 ou 1803. Le moment était peu favorable au commerce. D'ailleurs notre personnage

ne l'aimait pas plus qu'il n'y était propre. Quel écoulement ménagerait-il à ses vingt mille francs? Libéré du service, il n'avait plus rien à démêler avec la conscription ou la levée des matelots. Après un an de séjour à terre, il commença pourtant à se lasser de la vie des désœuvrés. Chaque jour d'ailleurs le nombre de ses compagnons d'oisiveté diminuait autour de lui. Les uns allaient se fondre dans la grande armée et se battre avec les Autrichiens, les autres prenaient du service à bord des bâtiments de guerre.

Comme il habitait un petit port de mer, il entendait parler presque à toutes les heures soit des nombreuses prises que les corsaires anglais faisait sur nous, soit des captures que ramenaient les corsaires français dans les ports de la Manche. Tous ces récits enflammaient son imagination. Battre les Anglais! prendre sur eux d'infernales revanches, et couvrir la plage de marchandises précieuses conquises à coups de mousquet! quelle belle vie! se disait-il.

— Décidément, voilà le métier qui me convient, se dit Jérôme Harbour, le métier de corsaire. En le prenant, je n'irai pas contre la volonté de mon oncle, puisqu'il a fermé la bouche, le cher homme, avant d'avoir terminé la liste des professions parmi lesquelles il désirait que je fisse un choix. Le choix est décidé.

Pour exercer cette périlleuse industrie, il ne se mit en quête ni d'un beau navire ni d'un navire neuf. Aller comme le vent pour ceux qui vont vite, aller comme l'éclair pour ceux qui vont comme le vent, telles étaient les qualités essentielles du navire qui remplirait ses vues. Jérôme en avisa un d'une physionomie assez heureuse, pas trop vieux, assez pourtant pour affronter la mer avec quelque expérience. C'était une goëlette démesurément longue, pointue comme la tête d'un poisson, et que le pouce d'un enfant faisait balancer rien qu'en s'appuyant un peu le long du bord. Il

traita sans peine avec le propriétaire, pauvre armateur ruiné par la guerre; il eut la goëlette pour moins de quinze mille francs. Pendant qu'il s'occupait d'avoir une lettre de marque, c'est-à-dire le titre légal pour être corsaire et non pirate, il fit raser la goëlette, déjà fort peu élevée au-dessus de l'eau, descendre le pont d'un demi pied, et changer le système de mâture. La goëlette, en perdant un mât et son niveau, devint un cutter, un vaisseau d'une coupe prodigieusement élancée, et bien nommé de l'anglais *cutter*, qui veut dire *coupeur*. Avec ces sortes de bâtiments, on coupe l'eau, c'est assez exprimer leur foudroyante vitesse.

Une si belle pièce d'architecture navale méritait à tous les titres le surnom dont la baptisèrent les marins prudents : ils l'appelèrent, avec une ironie significative, la *Grenouille!* Ils comptaient que la *Grenouille* ne tarderait pas à descendre au fond de l'eau.

— Soit! je l'appellerai aussi *la Grenouille*, s'écria Jérôme Harbour.

Et il fit écrire à l'arrière du cutter, en grosses lettres blanches sur un fond noir : la *Grenouille;* au beaupré une grenouille fut sculptée et peinte en beau vert; lui-même, Jérôme Harbour, permit qu'on ne le nommât plus que le capitaine *Grenouille*. Sa lettre de marque était arrivée; il s'occupa de recruter son équipage.

Jérôme Harbour, au courant des bons endroits, alla de taverne en taverne, remuant des pièces de six livres au fond de son chapeau goudronné.

— Qui veut venir avec moi en pèlerinage? disait-il. La *Grenouille* appareille ce soir. Ou bien : — Qui veut se marier avec la *Grenouille?* C'est une demoiselle fort gentille qui n'a rien, mais qui possède de jolis talents. Ou bien encore, entassant calembours sur calembours : — Le capitaine Grenouille offre de la grenouille à qui montera sur

la *Grenouille*. C'est un peu engageant ce que je vous dis là !

— Qu'es-tu, toi? disait-il tour à tour à ceux que le bruit des écus alléchait.

— Un père de famille qui cherche du travail.

— Pas de père de famille! je n'en veux pas. Ils ont toujours peur de laisser des veuves, des orphelins. Reste au logis. Et toi, l'autre?

— Les Anglais ont tué mon frère...

— Bien! bien! assez! passe à l'arrière, tu es reçu matelot de la *Grenouille*. Et toi, le pas manchot?

— Je suis en froid avec le gouvernement.

— Tu es un déserteur?

— Oui, capitaine Grenouille.

— Voilà quarante francs, file à bord. Et toi qui as un emplâtre sur l'œil?

— Capitaine, je crains un coup de serein de la police.

— Tu es un réfractaire?

— Oui, capitaine.

— Allons! mon agneau, passe à tribord et à bâbord de mes joues, et reçois l'accolade. Tu as l'honneur de faire partie de l'équipage de la *Grenouille*. Et toi, que sais-tu faire, là-bas, le sérieux?

— J'étais comptable à bord d'un navire de l'État, lorsque les brigands m'ont accusé...

— Tu nous raconteras cela plus tard. Je te réintègre dans tes fonctions à bord de la *Grenouille;* mais, au premier zéro auquel tu ajouteras une queue pour faire un neuf, moi je te couperai la tête pour faire de toi un zéro. Ah! ceci n'est pas trop mal, j'espère.

Quand tous ces matelots, dont le plus doux n'eût pas rassuré un ours, furent à bord, il les fit ranger autour de lui, et il leur parla ainsi :

— Je vous ai donné de l'argent, mais en bonne règle je

ne vous devais rien. Vos gages sont vos parts de prise, vos prises sont sous l'horizon où nous allons les agrafer. Cependant, eu égard à votre détresse si peu méritée, je vous ai gratifiés de quelques piastres. C'est pour acheter du tabac, de l'eau-de-vie et quelques objets de toilette sans lesquels il est de toute impossibilité à des gens comme vous de voyager. Vous ferez fortune ou vous vous ferez tuer; cela, quand il plaira à Dieu; dans un mois peut-être; demain, s'il le veut. Largue la brigantine! cria ensuite le capitaine Grenouille.

— Le cap à l'ouest ou à l'ouest-quart-d'ouest? demanda un gigantesque timonier.

— Le cap sur l'or! répondit le capitaine Grenouille.

Comme il ventait fort au moment où le cutter parut en rade pour gagner le large, toute la population accourut sur la grève. La curiosité générale fut bien payée. Les habitants frémirent de terreur quand ils virent passer tout près d'eux, à quelques pieds des rochers sur lesquels ils se tenaient debout, le cutter qui prolongeait une dernière bordée, celle que les marins appellent la bonne. Tout était submergé. On ne soupçonnait le pont, d'ailleurs incliné à donner le vertige, que par les jambes des marins qui s'y appuyaient. En étendant leurs mains sous le vent ils touchaient l'eau dont l'écume avait mouillé aux deux tiers la voile. Eux pourtant étaient calmes; accroupis le long des sabords, le menton appuyé sur la culasse des canons, ils fumaient ou causaient entre eux tranquillement.

Un vieux lieutenant de vaisseau, en voyant le cutter se jouer ainsi du vent, de l'eau et des rochers, lui cria du fond de ses deux mains réunies en conque :

— Camarades! je ne vous confierais pas mon chien pour une nuit.

Le lendemain au soir, ils rentraient au port au bruit du

canon et de la mousqueterie, remorquant après eux un brick anglais chargé de sucre et de tabac.

— Si votre chien avait été à bord, dit le capitaine Grenouille au vieux lieutenant de vaisseau qui l'avait apostrophé la veille sur les rochers, il toucherait aujourd'hui mille francs pour sa part de prise.

Pendant trois ans, la *Grenouille* réussit au delà de toute prévision ; elle était devenue la terreur des ennemis, des Anglais surtout. Si elle sentait l'impossibilité de lutter de vitesse avec quelque frégate qui lui donnait la chasse, elle tâchait de se mettre hors de la portée de ses canons pendant tout un jour, et le soir, changeant de route, elle se perdait dans la brume ou se réfugiait derrière des rochers inabordables pour la frégate.

Comment dire la vie de l'équipage, quand il avait réalisé en bons écus ou en pièces d'or sa part du butin? A leur tour, les pièces d'or se changeaient en vins de toutes sortes de pays; rien n'était trop bon, rien n'était trop cher. Quand les corsaires, au retour d'une campagne heureuse, descendaient à terre, ils s'installaient dans quelque cabaret fameux, et ils juraient de n'en sortir que le jour où il n'y aurait plus un jambon au grenier, plus une goutte de vin dans la cave. L'Anglais régalait, c'est tout dire.

De bon sang normand, le capitaine Grenouille avait senti se développer en lui un certain amour de la propriété, à mesure qu'il s'était enrichi dans son commerce. Il acheta d'abord un petit morceau de bien, comme disent ses compatriotes, puis un autre; à un champ de pommiers il ajouta un champ de blé; il s'arrondit en proportion de ses succès. De la propriété à l'ordre, il n'y a qu'un pas; il aima l'ordre, mais en corsaire; un corsaire économe doit être un terrible phénomène. Le capitaine Grenouille était ce phénomène.

Il n'était pas écrit que cette belle prospérité suivrait un cours régulier jusqu'à la fin. Nous n'étions pas la seule nation qui armât des corsaires. Les Anglais en lançaient beaucoup sur nos côtes. Parmi les corsaires anglais qui donnaient le plus de mauvaises nuits à nos négociants bretons, on en distinguait un dont le nom a mérité de rester lié dans les souvenirs contemporains à celui du capitaine Grenouille. Malheureusement ce nom n'est qu'un sobriquet comme celui de notre capitaine, dont le nom réel nous a été du moins révélé. Le sobriquet du corsaire anglais correspondait parfaitement au nom de la goëlette qu'il commandait. C'était la goëlette la ***Faim*** (***Hunger***), capitaine Gueux.

Il est établi que tout Anglais est marin, paradoxe auquel la Grande-Bretagne et l'Amérique doivent l'avantage d'être les deux nations qui comptent annuellement le plus de vaisseaux naufragés. Aussi, l'équipage d'un corsaire anglais se composait de contrebandiers, de voleurs, de joueurs ruinés, de banqueroutiers, mêlés de quelques véritables marins. Le capitaine Gueux lui-même avait été avocat; mais il est juste de dire qu'il avait quitté d'assez bonne heure cette profession pour qu'elle ne nuisît pas plus tard à sa condition de corsaire. Au contraire, le capitaine Gueux apportait souvent, grâce à ses études du droit, une très-remarquable sagacité dans certaines difficultés du métier, ainsi qu'on va le voir bientôt.

On imagine sans peine avec quelle soif de capture ces hommes, rejetés par tous les rangs de la société anglaise, fouillaient les replis de la mer, afin d'y découvrir de l'or ou de quoi en faire. Ils fondaient sur tout ce qu'ils voyaient flotter à sa surface, semblables aux requins qui mangent, qui avalent tout, le bois, les pierres, le fer. Ils gâtaient malheureusement les vices qu'ils avaient en commun avec

les corsaires des autres nations par leur goût pour l'assassinat. L'équipage du capitaine Gueux surtout ne s'emparait jamais d'un vaisseau français sans y commettre quelque meurtre.

Quoi qu'il en soit, le capitaine Gueux balançait seul sur la Manche la réputation du capitaine Grenouille, et ces deux hommes pourtant ne s'étaient pas encore vus. Ils n'avaient, il est vrai, aucune raison de se chercher, car, malgré le proverbe *corsaires contre corsaires*, en se rencontrant, l'antipathie des deux nations devait se manifester chez eux par un combat terrible.

Puisque les deux personnages sont descendus du fond de la scène jusqu'au bord du théâtre, il est temps de donner quelques traits de leur physionomie. Grenouille était un gros petit homme blond, aux bras courts, aux épaules rondes. Il n'avait rien de commun avec les pirates si sveltes et si poétiques, trop poétiques, des romans modernes. A peine s'il pouvait voir ses pieds, perdus sous la rotondité de son ventre, quoiqu'il n'eût pas trente ans. Son petit nez, sa petite bouche, ses petits yeux bleus, se perdaient dans la largeur de son visage. Malgré le poids de cet embonpoint précoce, le corps n'entraînait point chez lui les facultés de l'esprit. Son intelligence et sa volonté le faisaient le maître de ses compagnons. Quand il commandait, il fallait obéir; et si, parmi ses matelots, il s'en trouvait un qui élevât la voix ou le bras, il l'appelait dans sa chambre, il lui versait un verre de rhum de sa plus vieille bouteille, et lui disait ensuite avec beaucoup d'aménité : « Je t'en prie, conduis-toi mieux avec un camarade plein de bonnes intentions pour toi. Tu le vois, je suis sans colère, je n'ai pas de rancune, je t'excuse; mais, mon cher ami, si tu recommences, je serai forcé, et tu ne m'y obligeras pas, n'est-ce pas, mon vieux? je serai forcé de te brûler la cervelle avec

ce pistolet. C'est entendu; encore un petit verre, et va reprendre l'ouvrage. »

Sorti d'une classe moins obscure, le capitaine Gueux avait conservé de ses bonnes études, et c'était tout, la maigreur scolastique des colléges, le déhanché osseux d'un sous-professeur d'Oxford, et particulièrement l'habit noir et la cravate noire de satin, tordue en corde autour du cou. Il n'était guère plus grand ni plus âgé que le capitaine Grenouille. Buvant sans cesse du vin quand il commandait le feu, de plus en plus pâle à mesure que la boisson ardente descendait et fermentait dans sa poitrine, il n'était plus, vers la fin du combat, qu'une colère figée, qu'une extase terrible, aux mains crispées, aux grands yeux noirs ouverts. Mais ce fantôme débraillé avait tout fait. Son regard, sa main, son silence, son sang-froid, son ivresse observatrice, avaient conçu, allumé, remporté la victoire. Après le combat, il s'affaissait aussitôt, et ce n'était plus alors qu'un chiffon trempé dans l'eau-de-vie. On le jetait dans un hamac, où il restait trois jours à se dégriser.

La première fois que le capitaine Gueux et le capitaine Grenouille se rencontrèrent dans les mêmes eaux, ce fut à la hauteur du cap de la Hogue, et par une circonstance fort singulière. Toutes voiles dehors, le corsaire anglais donnait depuis le matin la chasse à un brick français, qui s'efforçait de gagner avec une vitesse désespérée le port de Cherbourg. Déjà des coups de canon tirés en ligne annonçaient la crise à laquelle le malheureux brick essayait de se soustraire. Tout à coup le cercle liquide où les deux navires s'agitaient s'ouvrit à un autre point opposé de l'horizon, à un peu moins de trois lieues de distance, pour laisser passer deux autres bâtiments dont les manœuvres inquiétèrent beaucoup le capitaine Gueux. De ce double

point noir rapproché sans cesse partait aussi le bruit sourd du canon. A ne pas en douter, une des deux voiles courait sur l'autre dans des intentions hostiles, et dans ces parages deux voiles en hostilité signifiaient hautement la collision d'un navire anglais et d'un navire français. Le capitaine Gueux ne continua pas moins sa chasse contre le brick français dans la direction du groupe aperçu, lequel grossissait et se canonnait toujours. Au bout d'une heure, quatre navires furent en présence : le corsaire français la *Grenouille* en train de déchiqueter un trois-mâts anglais chargé jusqu'aux sabords, et le corsaire la *Faim* traquant son brick à demi rendu. Qu'allait-il résulter maintenant de la rencontre des deux corsaires, surpris l'un et l'autre au moment de capturer, celui-ci un navire français, celui-là un trois-mâts anglais.

Comme à un signal exactement obéi, le feu des deux corsaires cessa. Le capitaine Gueux et le capitaine Grenouille employèrent cette minute de trêve à une méditation d'une parfaite similitude. Ce que l'un se dit, l'autre se le dit, et voici ce que chacun des deux pensa :

— Si j'abandonne ma prise pour me battre avec le corsaire ennemi, la prise profitera de l'occasion et s'en ira. Le bâtiment dont j'ai à soutenir le pavillon s'en ira également, je le sais; mais quoi! j'aurai risqué de perdre mon navire pour en sauver un, — au cas toutefois où je serai vainqueur, — qui ne couvrira pas mes frais d'avarie.

Raisonnement très-juste et à la taille des corsaires, qui préféreront toujours prendre un bâtiment ennemi que d'en sauver un de leur nation. Le mieux, réfléchirent-ils, est de considérer le coup comme nul, et de n'avoir pas l'air de s'être vus.

Afin de s'assurer que le capitaine Grenouille partageait son avis, le capitaine Gueux fit avec beaucoup de circon-

spection l'essai d'une manœuvre significative. Il abandonna le travers du brick français, sa prise un instant auparavant assurée, et il tira au large; au moment même, voyant cela, le capitaine Grenouille exécuta une manœuvre semblable, en sorte que les deux corsaires s'éloignèrent d'un commun mouvement de leur double capture, pour faire voile dans une direction contraire. De part et d'autre, il y avait jusque-là intelligence et bonne foi parfaites; mais, à un quart de lieue d'éloignement, l'Anglais décrivit une courbe, dont la pointe, en se prolongeant, devait finir par passer dans le plan du corsaire français. Celui-ci mit aussitôt en panne, découvrit ses batteries et attendit. Il se repent, se dit-il. A tout pécheur miséricorde.

— Canonniers, à vos pièces!

Quand les deux corsaires furent à portée de pistolet, la *Faim* mit à la mer une embarcation où le capitaine Gueux descendit avec un seul matelot. — Ce n'est qu'une simple explication, pensa le capitaine Grenouille; on ne sera pas en reste avec lui :

— La yole à la mer! cria-t-il.

La yole et l'embarcation furent bientôt bord à bord, et les deux capitaines parlementèrent.

— Je ne vous crains pas, dit d'abord l'Anglais au Français.

— Moi non plus, répondit le Français.

— Si nous nous battons, ce sera long, capitaine Grenouille.

— Très-long, capitaine Gueux.

— L'un de nous prendra l'autre, et les deux bâtiments marchands ne seront plus là. Si je suis vainqueur, que ferai-je, capitaine Grenouille, de votre canaille d'équipage? Cela ne vaut pas trois livres sterling!

— Et moi, que ferai-je, capitaine Gueux, de vos bri-

gands de matelots, dont je ne donnerais pas deux sardines?

— Nous ne nous serons pas rencontrés, voulez-vous?

— Soit!

— Voulez-vous mieux?

— Parlez, capitaine Gueux.

— J'ai quelque intérêt à sauver de la griffe des vôtres, capitaine Grenouille, dix bâtiments anglais attendus par les boutiquiers de la Cité. Voici l'intérêt que j'y ai : chaque propriétaire de ces navires m'a promis mille livres sterling, vingt-cinq mille francs de votre monnaie, pour chaque vaisseau qui, escorté, défendu ou sauvé par moi, arrivera à bon port.

— Je vous écoute, capitaine Gueux.

— Parmi les chances fatales, vous n'êtes pas la moins à craindre. Si mes pauvres vaisseaux tombent sous votre grappin, j'ai peu d'espoir à la gratification. N'avez-vous pas de votre côté quelques bâtiments français à me recommander? J'aurais pour eux les mêmes attentions que vous auriez pour mes protégés.

— Mais c'est une affaire, dit le capitaine Grenouille. Je ne vois pas pourquoi les négociants français ne m'assureraient pas les mêmes bénéfices sur leurs vaisseaux, sur dix de leurs vaisseaux dont je leur garantirais le retour au port?

— Une très-belle affaire! ajouta le capitaine Gueux, et très-facile surtout. Chaque fois que vous rencontrerez un des dix vaisseaux anglais dont voici les noms sur cette liste, vous le laisserez passer sain et sauf; et chaque fois que je rencontrerai un des dix bâtiments français que vous allez me désigner, j'userai des mêmes égards. Donnez-moi votre liste, capitaine Grenouille.

— C'est du pain assuré pour mes vieux jours, dit le capitaine Grenouille en dictant au capitaine Gueux les

noms des dix bâtiments français compris dans ce traité conclu de bonne foi par-devant le ciel et l'eau, en présence de l'horizon.

— Touchez là, capitaine Grenouille.

La main du capitaine Grenouille tomba dans celle du capitaine Gueux.

— Mais quant aux autres navires en dehors du traité?...

— Tâchez de les pincer, capitaine Grenouille, c'est votre affaire.

— Je n'y manquerai pas.

— Sur tout ceci, capitaine Grenouille, le plus grand secret.

— Si je ne le gardais pas, je serais fusillé.

— Et moi pendu, ajouta le capitaine Gueux. Cela suffit à deux hommes d'honneur.

Les deux embarcations s'éloignèrent, et les deux corsaires firent voile dans des directions opposées. Telle fut la première entrevue des deux chefs qui les commandaient.

De part et d'autre, les conventions furent fidèlement observées pendant six mois : le capitaine Gueux relâcha quatre navires français dont il aurait pu s'emparer, et de son côté, le capitaine Grenouille ne fit aucun mal à dix navires anglais qu'en d'autres circonstances il eût traités avec infiniment moins d'égards. Il était en avance de six vaisseaux sur le capitaine Gueux, mais c'était là un effet du hasard.

Sans violer la lettre du traité tout commercial passé avec le capitaine Gueux, le capitaine Grenouille avait le droit de continuer, et il n'avait garde d'y manquer, ses courses heureuses contre les navires anglais non compris dans le cercle de la convention. Lui et son équipage regorgeaient d'or; mais, tandis que l'équipage jetait à poignée les pièces de vingt francs sur la table et souvent sous la table des cabarets, le capitaine ajoutait des biens-fonds à sa terre. Il

faisait bâtir, boiser des terrains, exploiter des carrières. Un vieux château d'émigré, situé dans les environs, lui plaisait beaucoup, mais la commune en tenait le prix bien haut. C'étaient cent mille francs à trouver. Je les trouverai dans la poche des Anglais, se dit-il; encore trois ou quatre bonnes courses dans le détroit, et le château m'appartiendra.

Les calculs du corsaire, on va le voir, ne se vérifièrent pas entièrement. Il partit de nouveau. Il avait déjà battu en tous sens quarante ou cinquante lieues de côte sans rien rencontrer qui valût la peine d'être pris, d'indignes vaisseaux chargés de foin ou de planches, lorsqu'il aperçut aux dernières lignes de l'horizon un navire d'honnêtes dimensions et taillé dans des proportions tout à fait inoffensives. Quelle est cette diligence? pensa-t-il. Rendrons-nous une visite de simple politesse à ce roulier? Allons! honorons-le d'un abordage.

— Le cap sur cette maison bourgeoise! ordonna-t-il. — Nous serions pourtant bien attrapés si c'était un vaisseau de la compagnie des Indes, bourré de thé, — le thé, ne plaisantons pas, se vend cent francs la livre en France. — Mais je ne vois sur le pont qu'un chien et un matelot en bonnet de coton, s'écria le capitaine Grenouille, quand il fut à un simple jet de pierre du bâtiment.

— Ohé! cria Grenouille dans le fond de sa trompette marine; ohé! de vous deux, s'il vous plaît, quel est le capitaine?

— C'est moi qui suis le capitaine, lui cria l'homme au bonnet de coton, moi, le capitaine Gueux.

Et huit pièces de canon et cent mousquets tirèrent à la fois sur le corsaire, dont le pont fut à l'instant même couvert de sang et d'éclats de bois. Attaqué de si près, à bout portant, toute résistance était impossible. Ceux des mate-

lots qui n'étaient pas morts étaient blessés, ceux qui n'étaient pas blessés avaient perdu toute présence d'esprit. Une seconde décharge à mitraille fit raison de ces derniers. Le capitaine Grenouille n'eut pas la douleur de se rendre. Une balle de fer qui lui était entrée dans l'œil gauche l'avait étendu sans connaissance sur le pont.

Il ne rouvrit l'œil droit que dans la prison de Plymouth. Il était prisonnier des Anglais.

Son premier mot, en posant d'une manière expressive un doigt de sa main droite sous le seul œil qui lui restât, fut celui-ci, prononcé en bon normand :

— Je pardonne au marin, c'est un brave! mais l'associé me le payera. Non, je ne lui pardonne point.

Parmi les prisonniers français devenus célèbres par leurs efforts, leur adresse, leur patience dans la recherche des moyens de sortir de leurs cachots, séjour véritablement horrible, le capitaine Grenouille réclame une place méritée. Nous ne citerons que deux faits relatifs à sa captivité à Plymouth. L'un et l'autre, par leur bizarre hardiesse, attestent à quel degré de cruauté s'élevait le traitement réservé aux malheureux prisonniers de guerre.

Chaque semaine, un fonctionnaire spécial venait visiter la prison, afin de voir si les Français étaient aussi inhumainement traités que de coutume, si les lits étaient aussi durs, le pain aussi noir, les légumes aussi mauvais. Après avoir constaté l'infection de l'air et le nombre des malades et des morts, il dressait son rapport et partait. Ce commissaire, membre sans doute de quelque société philantropique, se faisait toujours suivre, par luxe ou par humanité, de deux superbes lévriers d'Écosse, et de l'un de ces boule-dogues à tête ronde passée dans un collier hérissé de pointes de fer. Rien de ce qui venait du dehors n'échappait au regard si peu distrait des prisonniers. Avec quelle envie ils

admiraient, pendant la visite du commissaire, ces opulentes bêtes, ces chiens grands seigneurs, gras, lustrés, libres, et mangeant si bien ! Tant de bonheur versé sur des créatures inintelligentes, tandis qu'eux, des hommes utiles et braves, des hommes, enfin, n'assouvissaient jamais leur appétit ! La comparaison les indignait. Ces chiens avaient fini par les irriter à un point extraordinaire ; ils les détestaient autant que le commissaire des prisons. Le capitaine Grenouille promit à la série de prisonniers dont il faisait partie, la plupart pris avec lui sur le cutter, de tirer une vengeance prompte et adroite de la prospérité insultante des trois chiens. Les nombreuses cours de la prison de Plymouth étaient séparées par des murs hauts de cinq ou six pieds, larges d'autant, sur lesquels des sentinelles se promenaient et veillaient pendant les heures de récréation accordées le matin et l'après-midi aux prisonniers. Ces murs étaient le chemin par où passait le commissaire lorsqu'il voulait embrasser d'un coup d'œil les masses de captifs répandus dans les différentes cours.

Le jour de visite attendu par les fauteurs de la conspiration tramée contre les trois chiens arriva enfin. Chacun se tint à son poste. Vêtu de son habit rouge, ceint de son écharpe noire à passements d'or, le commissaire paraît à l'extrémité du mur d'inspection. Ses trois chiens le suivent. Il atteint enfin le double carré du préau, que divise le mur, d'où il examine lentement, tantôt à droite, tantôt à gauche, les prisonniers. Derrière lui, et tandis qu'il marche, une corde très-fine, blanche, peu visible, est lancée d'un côté à l'autre du mur. Le bouledogue en reçoit un coup vif dans les pattes ; il trébuche, tombe, il roule en bas du mur. Point de bruit, pas un aboiement. De nouveau la corde est tendue, et les deux lévriers, qui vont par couple, en sont cinglés : ils roulent par couple. Une balle

élastique descend moins vite. Qui les reçoit? Comment étouffe-t-on leurs cris? Enchantement familier aux prisonniers de guerre, qui non-seulement ont la seconde vue, mais la troisième main, celle avec laquelle les voleurs, ces hommes de génie, ouvrent toutes les portes et tressent sans chanvre, sans laine, sans rien du tout, des cordes pour descendre du haut de ces tours qui ont cent pieds d'élévation.

Après l'inspection, le commissaire s'aperçut de l'absence des trois chiens. Il ordonna une perquisition générale dans les cachots. La plaisanterie n'étant pas de son goût, il se fâcha, s'irrita, parla de punition, comme si une punition était encore possible envers les prisonniers français! Sa colère n'amena rien. Furieux de la perte de ses deux beaux lévriers et de son bouledogue, il allait enfin partir lorsqu'un des geôliers vint à lui, portant dans une main les colliers des trois chiens, et dans l'autre un panier où il y avait des os blancs comme de l'ivoire :

— Voilà ce qui reste à Votre Seigneurie de ses trois chiens, lui dit tristement le geôlier.

— Ils les ont mangés! s'écria le commissaire.

— Oui, monsieur le commissaire, et à la broche.

En une heure, le capitaine Grenouille et ses compagnons avaient pris, tué, dépouillé, rôti, mangé les trois chiens de l'inspecteur des prisons.

On défendait sous des peines sévères à tout prisonnier de se procurer des instruments tranchants, même des aiguilles. A cet égard, la rigueur allait jusqu'à la démence. On craignait de leur fournir des moyens de révolte, d'assassinat, d'évasion. Aussi était-il presque impossible à un prisonnier de se procurer un clou.

Ce fut donc avec leurs mains que le capitaine Grenouille et dix de ses compagnons, rien que dix, car un plus grand

nombre pouvait cacher un espion ou un traître, creusèrent à coups d'ongles, dans leur cachot, un chemin large de quatre pieds, long de quatre-vingts ! Ce chemin souterrain passait sous la prison, sous les fossés, et allait aboutir à vingt pieds de la sentinelle extérieure. Quand le geôlier entrait, on jetait vite une couverture, et l'on se couchait sur l'orifice de ce puits, creusé en grande partie pendant la nuit.

Le capitaine Grenouille avait résolu une immense difficulté avant d'entreprendre cet admirable travail de creusement, une difficulté où était venue s'émousser et mourir l'énergie de tous ceux qui, avant lui, avaient eu la pensée, d'ailleurs fort commune, de s'évader en tentant le percement d'une voie souterraine. La difficulté était celle-ci : comment se débarrasser de la terre enlevée en faisant un trou si grand : où la mettre, cette terre ?

Deux fois par jour les prisonniers se rendaient dans ce préau si fatal aux trois chiens de l'inspecteur des prisons ; deux fois par jour, avant de s'y rendre, le capitaine Grenouille et ses dix complices versaient la terre dans leurs poches, et, lorsqu'ils étaient assis l'un près de l'autre dans la cour, ils la laissaient couler peu à peu et la tassaient avec leurs mains. Ils allaient ensuite plus loin et ils recommençaient leur distribution, évitant d'être toujours ensemble.

Six mois de peine furent employés à ce travail, bien souvent sur le point d'être découvert. Enfin, une nuit d'hiver, nébuleuse et glacée, les onze prisonniers s'évadèrent de la prison de Plymouth et atteignirent sans péril les bords de la mer où les attendait un pêcheur anglais qui les transporta sur les côtes de France. Après leur évasion seulement, on remarqua que le terrain de la cour où ils venaient chaque jour se promener deux fois s'était exhaussé

de trois pieds. Ces trois pieds d'élévation étaient le total des poignées de terre versées par eux grain à grain lorsqu'ils creusaient leur trou.

Depuis trois ans, le capitaine Grenouille n'avait revu ses chers pommiers de Normandie qui avaient fleuri trois fois; ses foins, ses blés l'attendaient aussi; on lui rendit des comptes exacts. Il se trouva très-riche, il aurait pu être heureux avec les revenus amassés dont il entra en possession. On le pressait de se marier, la fin la plus honnête que les braves gens et les corsaires doivent s'empresser de faire.

— Non! dit-il, non! j'ai encore une toute petite affaire à régler avant de songer au repos.

Il quitta donc son village, ses moulins à cidre, ses amis, la famille dans laquelle il avait choisi une femme; il régla enfin tous ses intérêts d'argent et de cœur, déposa son testament chez le notaire de l'endroit, et il se rendit à Brest. On était au commencement de l'année 1814. Le capitaine Grenouille n'était plus maintenant le jeune homme indécis entre plusieurs projets; il alla droit au but. Un brick-goëlette pris sur les Anglais par les corsaires bretons languissait désarmé dans le port de Brest. Marché conclu avec le propriétaire, il l'équipa en peu de jours, en changea le nom, et le *Duc d'Yorck* devint, à l'aide de quelques coups de pinceau, la *Grenouille de* 1814.

L'unique pensée de notre capitaine Grenouille, et il la cacha soigneusement aux matelots qu'il enrôla, n'était plus, comme autrefois, de mettre à contribution les vaisseaux marchands de la Grande-Bretagne. Il était assez riche. Son espérance la plus chère, son ambition vivace, celle qui lui faisait risquer sa fortune, sa liberté, son repos, c'était de découvrir, de provoquer, d'exterminer ce serpent de mer, l'infernal capitaine Gueux, dût-il le poursuivre sans manger ni boire jusqu'aux limites du globe.

Il battait des ailes en pensant qu'il n'irait pas si loin pour le rencontrer. Il en avait des nouvelles. Des renseignements sûrs lui avaient appris qu'il continuait ses croisières dans les eaux de la Manche. L'avis lui suffisait.

Vers la fin de janvier, la *Grenouille de* 1814 fut en état de prendre la mer: il n'y avait pas un jour à perdre. A ceux qui montraient à notre capitaine le ciel dévasté par des coups de vent terribles, la mer et les nuages ne formant qu'un seul nuage noir et glacé, il répondait en hissant son pavillon de corsaire. Pendant trois jours, il perça de son beaupré aigu comme une vrille les couches de brouillard amoncelées d'une porte à l'autre du détroit. Le temps était vraiment sinistre. Il bruinait noir. La mer était fatigante à tenir. A peine la voix résonnait-elle, étouffée dans cet air spongieux. La quatrième nuit, la tempête s'agrava : le corsaire courut à *sec* et vent arrière au milieu des ténèbres : — le plus beau et le plus terrible spectacle qu'on puisse désirer de voir ! Les mâts ploient, les cordes crient, sifflent, cassent; la proue éperdue plonge dans l'eau, et lui fait un pont pour arriver en belles nappes vertes et écumeuses jusqu'à l'autre bout du navire.

A deux heures après minuit, il se fit un tremblement terrible dans le corsaire, qui recula, craqua et s'affaissa dans l'écume. Du choc, le mât de misaine tomba sur le beaupré, le beaupré cassa, et l'un et l'autre refluèrent, fouillis de cordes et de bois, au milieu du pont, qui fut défoncé; le capitaine Grenouille bondit: il était debout, il regardait, il croyait rêver. Il ne rêvait pas : son navire descendait, descendait, descendait dans l'eau; il avait été abordé par un autre bâtiment, et si fort et si rudement, que les vergues de l'un et de l'autre navire se croisaient, et que leurs cordages s'étranglaient et se nouaient d'une façon à ne se défaire que sous le tranchant de la hache. Peine inutile :

l'autre navire coulait aussi; celui-ci et celui-là n'étaient plus qu'à deux pieds du niveau de la mer, qui avait déjà étouffé, par une invasion soudaine, les deux équipages endormis dans l'entre pont.

— La chaloupe à la mer! cria le capitaine Grenouille, ou nous buvons tous à la grande tasse!

Les huit matelots de quart coupèrent les liens de la chaloupe, et s'y jetèrent à la hâte, suivis de dix matelots et du capitaine de l'autre navire submergé.

— Tout le monde y est-il? — demanda le capitaine Grenouille.

Et il s'élança à son tour dans la chaloupe.

Les deux navires coulèrent ensemble, et si peu de temps après l'embarquement des vingt naufragés, qu'ils faillirent être entraînés dans le trou ouvert par le grand déplacement d'eau. Tout le reste de la nuit, les naufragés des deux bâtiments gardèrent le plus profond silence, ne s'occupant que du soin le plus pressant, celui d'égoutter sans cesse la chaloupe. Le capitaine Grenouille s'était couché dans le fond de la barque, roulé dans son paletot; il jurait comme un païen de ne plus être en état de consommer sa vengeance. Au petit jour, le froid le saisit; il se leva et regarda autour de lui; était-il bien éveillé? une voix lui dit :

— Bonjour, capitaine Grenouille!

C'était le capitaine Gueux! Le corsaire normand s'empare de la hache de l'un de ses matelots et veut fendre l'Anglais; les dix marins de celui-ci se lèvent : tous les bras sont en l'air.

La réflexion ramena bien vite le calme parmi ces hommes aussi intéressés les uns que les autres à s'épargner, à s'aider de leurs forces, à mettre en commun leur énergie pour se tirer du pas périlleux où ils étaient engagés. Chacun reprit sa place; le capitaine Gueux en offrit une au-

près de lui au capitaine Grenouille; celui-ci la refusa sèchement et passa à l'autre bout de la chaloupe.

— Avez-vous du biscuit? lui demanda quelques heures après le capitaine Gueux.

— Nous n'avons rien, lui répondit le capitaine Grenouille.

— Je vous en offre autant, dit l'autre; mais je donnerais tout le biscuit de la terre, poursuivit-il, quoique j'aie faim, et tout le vin de la Bourgogne, quoique je me meure de soif, pour une chique de tabac.

— Il m'en reste deux, dit le capitaine Grenouille : une que je mets dans la bouche, pour paraître devant le Père éternel; quant à l'autre, j'aime mieux la donner à un requin qu'à toi. Crève, chien.

Il la jeta dans la mer. Le capitaine Gueux tira de sa poche une carotte entière de tabac, et en coupa une belle tranche qu'il logea dans sa bouche.

— Le brigand! murmura le capitaine Grenouille; il en avait, et il vient de me faire jeter ma dernière chique.

— Ah çà! prenons conseil, dit ensuite le capitaine Gueux; nous sommes entre l'île de Guernesey et Cherbourg, entre l'Angleterre et la France, mais plus près cependant de Guernesey que de Cherbourg; mon avis est de piquer dans l'ouest, et d'aborder cette île anglaise.

— Ton avis est donc que je sois encore prisonnier de l'Angleterre? Vogue à l'est! cria Grenouille; le cap sur la France!

— Où je serai ton prisonnier, moi, n'est-ce pas? répliqua le capitaine Gueux.

— Je l'espère bien.

— A l'ouest!

— A l'est!

— A Cherbourg!

— A Guernesey!

— Non!

— J'ai deux matelots de plus que vous, fit observer le capitaine Gueux, et six d'entre eux ont leurs pistolets chargés à la ceinture; les vôtres n'ont que des haches; la partie n'est pas égale.

— A moi, mes matelots! cria le capitaine Grenouille, et mort à ces chiens, s'ils ne veulent pas voguer vers la France!

Les matelots anglais étaient passés à l'arrière de la chaloupe, les matelots français à la proue; un choc terrible allait enfin trancher la question.

— Un instant! dit le capitaine Gueux.

— Derrière ce gros nuage, j'aperçois un navire; tenez, il vient sur nous.

Un coup de canon retentit.

— Ah! il nous a aperçus, cria le capitaine Grenouille. C'est un navire français : tu vas la danser, capitaine!

— C'est un bâtiment anglais, au contraire. Capitaine Grenouille, vous reprendrez, s'il vous plaît, votre chambre à Plymouth.

Dans l'alternative, il y eut suspension d'armes; amis et ennemis ne quittèrent plus des yeux le navire, qui, les ayant vus en détresse, venait sur eux. A portée de pistolets, il mit en panne et déploya le pavillon de la Hollande. Ce n'était ni un anglais ni un français.

La question de liberté et de salut ne devenait pas plus claire pour l'un que pour l'autre capitaine, car à cette époque on ne connaissait pas trop les sympathies de la Hollande, comprise dans le système du blocus continental et recevant pourtant de toutes mains les marchandises anglaises.

— Quel est celui de nous qui est prisonnier de l'autre?

demandèrent les deux audacieux capitaines en touchant le vaisseau hollandais.

— Vous n'êtes prisonniers de personne, leur fut-il répondu : Napoléon a cessé de régner. La France a signé une paix perpétuelle avec l'Angleterre.

— En voilà une, dit le capitaine Grenouille, à laquelle j'étais loin de m'attendre.

— Entendez-vous? dit le capitaine Gueux, une paix perpétuelle! Votre main?

— Perpétuelle! dit Grenouille en retirant la main... j'attendrai.

On les débarqua tous les deux à Dunkerque.

Un an après, le capitaine Gueux envoyait au capitaine Grenouille, au nom de la société des naufrages de Londres, une médaille d'or sur laquelle était gravé ceci :

Donnée au capitaine français Grenouille pour avoir sauvé dans sa chaloupe, malgré la guerre, le capitaine anglais surnommé le capitaine Gueux.

Et de l'autre côté de la médaille, on lisait :

Donnée au capitaine anglais Gueux pour avoir, malgré la guerre, épargné la vie du capitaine français Grenouille.

Au cordon de la médaille, on lisait encore :

Amitié éternelle entre ces deux hommes comme entre leurs deux nations.

Le capitaine Grenouille est vieux, mais il a trois enfants au service de la marine. L'histoire pourrait bien ne pas être finie.

FIN.

TABLE.

61622317

15





